

SÉRIE NOIRE

LAWRENCE BLOCK

Errance

*Traduit de l'américain par
Ophélie Bezhay*

nrf

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

LAWRENCE BLOCK

Errance

*Traduit de l'américain par
Ophélie Beshay*

nrf

GALLIMARD

LAWRENCE BLOCK

Errance

L'AUTEUR Titre original :

RANDOM WALK © 1988 by Lawrence Block.

Published in agreement with the author, C/O

Baror International Inc. Armonk. New York.

U.S.A.

© Editions Gallimard, 2000, pour la traduction
française.

NOTE DE L'AUTEUR Ce livre raconte une promenade et il me semble justifié de manifester ma gratitude à quelques-uns de ceux qui m'ont soutenu pendant la rédaction de ce roman.

Je dois beaucoup à Thomas Mullane, à Marilyn White et à Martin O'Farrell, trois de ceux qui m'ont enseigné à mettre un pied devant l'autre. À Sondra Ray, Fredric Lehrman, Léonard Orr et à Bob et Mallie Mandel, mes mentors. À Peter Russell, auteur de *The Global Brain*, et à Raphaël pour *The Starseed Transmissions*. À Durchback Akuete, mon maître spirituel, à Lloyd Youngblood et Danny Slomoff, mes guérisseurs personnels. À Mary Elizabeth Weber et Joan Pancoe, pour leur aide ponctuelle et leur sagesse infinie. Et à Babaji.

Je remercie aussi William Smart et tous les membres du « Virginia Center for the Creative Arts », où j'ai pu écrire ce roman.

Enfin, je dois plus que tout à la plus merveilleuse des épouses, Lynne, à qui je dédie *Errance*. Le livre n'aurait pu voir le jour sans sa profonde générosité d'âme et son amour

inconditionnellement offert.

CHAPITRE 1

Il avait mis l'eau à chauffer pour une deuxième tasse de café quand le téléphone sonna. Il traversa la pièce, décrocha.

« Guthrie ? C'est Kit. Je ne te réveille pas, au moins.

— Non, le soleil t'a devancée.

— Tu es sûr ? Parce que ta voix...

— Tu es mon premier appel. Elle n'a pas encore servi. » Il toussa, s'éclaircit la gorge.

« Voilà, reprit-il, c'est mieux ?

— Oh, je ne voulais pas critiquer, simplement je... » Sa voix s'adoucit. Il attendit.

« Guthrie ? Je ne dérange pas ?

— Non, répondit-il, tu ne m'as pas réveillé et tu ne me déranges pas ! Ne quitte pas, s'il te plaît. » La bouilloire sifflait. Il mit une dose de café dans le filtre, versa de l'eau dessus, rapporta la tasse avec lui, alluma une cigarette. Dans un nuage de fumée, il reprit :

« Mon café est prêt. Voilà, maintenant tu ne me déranges plus du tout.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu fais quelque chose cet après-midi ?

— Pas vraiment.

— Parce que, je me disais que, peut-être, tu pourrais m'emmener à Eugène.

— Bien sûr. Je pense que la voiture tiendra le coup.

— Il y a un problème avec ta voiture ?

— Non, pas vraiment, mais je...

— Parce qu'on peut prendre la mienne.

— C'est vrai ?

— Bon Dieu, dit-elle, peu importe quelle voiture on prend, putain, on peut même en louer une si tu veux !

— Kit ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, et merde », dit-elle.

Il attendit, tira sur sa cigarette, trempa les lèvres dans son café. Le filtre en papier, voilà une belle invention ! On pouvait faire une tasse à la fois, c'était aussi facile à préparer que de l'instantané, et meilleur que le café filtre ou l'expresso. Et puis, quand on ne faisait pas de café, une minuscule personne pouvait s'en servir pour attraper de minuscules papillons.

« Je n'ai pas l'intention d'aller me promener, reprit-elle, j'ai besoin de compagnie. J'ai un rendez-vous à deux heures.

— Pour quoi faire ?

— Pour me faire avorter.

— Oh !

— Alors j'avais pensé que...

— Mettons qu'il faut bien une heure et demie pour y arriver, suggéra-t-il, sans compter la circulation et le temps de se garer.

— C'est une clinique, reprit-elle, il y a un parking.

— Alors disons que je passerai te prendre vers midi.

Il est dix heures et demie maintenant. Ça te laisse assez de temps ?

— Ou alors je peux passer te prendre, moi, dit-elle.

— Non, c'est moi qui conduis, répondit-il. Midi, d'accord ? » Elle attendait au pied de son immeuble. Il la regarda avancer à grandes enjambées vers la voiture, une brune mince avec des bottes Frye, un jean coupé droit et un sweat-shirt de la faculté d'État de l'Oregon.

« Ça ne se voit pas encore, dit-elle, je ne suis qu'à neuf ou dix semaines, bordel.

— Quoi ?

— Tu regardais.

— Pas ton ventre, tes nibards.

— Ah !

— Ton sweat-shirt, en fait. Tu n'as jamais été à la faculté d'État.

— Non, bien sûr. Mais j'ai pensé que, puisque j'allais me faire avorter à Eugène, il valait mieux que les gens là-bas se sentent supérieurs à une fille de la fac d'État.

Si j'avais avorté à Corvallis, j'aurais mis un sweat de l'Université de l'Oregon.

— Je vois.

— Si j'avais eu un sweat de Reed, je l'aurais mis. Je ne connais personne qui n'aime se sentir supérieur à ces rapaces de Reed. » Il alluma une cigarette. Elle ouvrit sa fenêtre et dit :

« En fait, c'est le sweat de Marvin.

— Ce trou du cul !

— Marrant, il dit toujours du bien de toi.

— Tu m'étonnes ! C'est...

— Son gosse ? Bon Dieu, non. Je ne l'ai pas vu depuis six mois. Je ne sais même pas s'il est encore dans le coin. Je crois avoir entendu dire qu'il était retourné à Berkeley.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander.

— Eh ben, à moi non plus. » Elle se tut. Ils roulaient sur la nationale en direction d'Eugène, au nord, quand elle reprit :

« Le problème, c'est que je ne sais pas à qui il est.

— Tu ne parles pas du sweat-shirt.

— Non, du gosse. Ils sont trois à pouvoir prétendre au titre de père de l'année. Ce qui est marrant, c'est que j'ai été très sage ces derniers temps.

— Je ne me souviens même pas de la dernière fois où tu es venue au Paddy Mac.

— Non, j'évite de traîner dans les bars. Et je suis toute seule quand j'éteins le soir. Je n'ai eu de liaison avec personne depuis Marvin le Trou du Cul. On s'est séparés à l'automne et on est déjà en juin. On est le combien aujourd'hui, le 2 ?

— Je crois.

— Je ne sais pas comment tu as pu penser qu'il aurait pu être le père.

— Eh bien, il est déjà arrivé que les gens tirent encore un coup ou deux, même après s'être séparés.

— Ouais, dit-elle, avec un sourire attendri, ouais, nous aussi, on l'a fait, non ?

— Deux, trois fois.

— Tu veux t'arrêter à la prochaine aire de repos ? Il n'y a pas plus sécurisant qu'une femme enceinte. Eh, c'était pour rire.

— J'avais cru comprendre.

— Parce que je me sens aussi sexy qu'une grande brûlée.

— Belle image.

— Ouais, je savais que tu apprécierais. »
Ils se turent. La circulation était fluide et il put se maintenir à cent kilomètres à l'heure. À l'origine, sa voiture, une Buick Century, avait été équipée d'un régulateur de vitesse, mais il était cassé quand il avait acheté la voiture et il ne s'était jamais occupé de le faire réparer. La

voiture avait quatre ans lorsqu'il l'avait acquise, quatre ans auparavant ; quand les nouveaux modèles sortiraient à l'automne, elle en aurait neuf. Et elle paraissait son âge. Les voitures rouillaient très vite dans l'ouest de l'Oregon, et la Buick, qu'il ne mettait jamais au garage et qu'il lavait rarement, se dégradait vite. Elle roulait relativement bien, démarrait toujours et ne calait jamais, mais il y avait des bruits sous le capot qui pouvaient être inquiétants, à condition de s'y connaître.

Près de la sortie 154, elle dit :

« Il faut que je te dise, Guthrie, j'ai horreur de ça.

— Tu veux que je fasse demi-tour ?

— Non, bien sûr que non.

— Tu n'es pas obligée d'aller jusqu'au bout.

— Si. Si je renonçais à ce rendez-vous, j'en prendrais un autre demain. Je ne veux pas de ce gosse.

— Bon, c'est toi qui décides. » Elle hocha la tête.

« Ce n'est pas comme si c'était la première fois que je le faisais.

— Ah ?

— Une fois au lycée. Une autre, heu, il y a peut-être cinq ans ? Quelque chose comme ça.

— Pas quand toi et moi, on...

— Non, avant, des mois avant, peut-être un an. Je n'aurais pas avorté d'un enfant de toi sans te prévenir.

— Bon Dieu.

— Quoi ?

— Je me demande si quelqu'un l'a déjà fait.

— A fait quoi ? Avorter d'un enfant de toi ? Tu ne te souviens pas d'une fois où le cas aurait pu se produire ? » « Tu veux dire que c'est ta première fois ? » demanda-t-elle quand il secoua la tête.

Elle posa une main sur la sienne.

« Ne t'inquiète pas, je serai sympa.

— Très drôle.

— L'irrépressible Kit Winston sort des vanes même quand elle va passer sur le billard. Ou plutôt sous l'aspirateur. Il est possible qu'une femme ait avorté d'un enfant que tu aurais engendré. Je veux dire, quand on couche avec n'importe qui, des aventures d'une nuit.

Regarde, moi, il y a eu trois mecs avec qui j'ai couché pendant les quelques semaines où ça a dû arriver. Eh ben, ils ne sauront jamais rien. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? « Je viens de me faire avorter et tu as une chance sur trois d'être le père ? » Alors si tu as couché avec quelqu'un qui a aussi couché avec

d'autres...

— Je vois le tableau.

— Et, si elle a gardé le bébé, c'est pareil. Il pourrait y avoir plein de petits Guthrie Wagner un peu partout ;

ils n'en sauraient rien, ni toi non plus.

— Eh, ça va comme ça, hein !

— Excuse-moi. J'ai touché un point sensible ?

— Sympa, tu parles ! » À mi-chemin entre Cottage Grove et Eugène, elle dit :

« Tu crois que c'est un péché ?

— L'avortement ?

— Non, traverser en dehors des passages piétons. Tu n'as pas été élevé chez les catholiques, toi, hein ?

— Chez les baptistes, mais ensuite ma mère s'est disputée avec quelqu'un et nous sommes devenus méthodistes.

— Je suppose qu'il y a une différence ?

— Plein.

— J'ai toujours pensé que les goys étaient tous les mêmes. Que disent les baptistes et les méthodistes de l'avortement ?

— Je suppose qu'ils sont contre. Mais il était inconcevable qu'on pose une telle question. Baiser représentait déjà un péché suffisamment scandaleux. Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Inconcevable.

— Oh !

— Je ne pense pas que les juifs prennent cela pour un péché. Oh, bien sûr les orthodoxes, si ! Mais pas des gens comme mes parents.

— Et de quel genre sont tes parents ?

— Des juifs ouverts. » Il fronça les sourcils.

« Winston est un nom juif ? Je pensais que c'était anglais : Winston-Salem, les cigarettes Winston.

— Weinstein, mon chou.

— Oh !

— Tu ne savais pas ? C'est mon grand-père qui a changé. Son frère a gardé Weinstein. Mais mon cousin a aussi pris le nom de Winston. Et pour mon seizième anniversaire, j'ai eu droit à ce mignon petit nez d'amerloque pour aller avec mon nom.

— C'est pas ton vrai nez ?

— Maintenant ça l'est, un chef-d'œuvre du docteur Perlmutter, j'aurais dû lui demander de le signer, tu trouves pas ?

— À quoi ressemblait ton ancien nez ?

— Tu sais, il n'avait vraiment rien qui clochait. Il était typé, c'est tout. Pas autant que celui de Barbara Streisand, mais typé tout de même.

— Pourquoi l'as-tu fait...

— Refaire, compléta-t-elle. Pourquoi je l'ai fait refaire ? À cause de cette connerie de Beverly Hills, mec.

À seize ans, ce nez était encore une chose que je détestais le plus chez moi. C'était peut-être une sorte de rite de passage, tu vois, une espèce de circoncision pour fille. Je ne sais pas, moi, pourquoi je l'ai fait. Ça me semblait être une bonne idée à l'époque.

— Bon Dieu, le nombre de trucs pour lesquels j'ai pu sortir cette phrase !

— Et toi, mon agneau, c'est ton vrai nez ?

— Mon vrai nez d'amerloque.

— Ton vrai nez d'amerlo, tu veux dire. À propos de noms, comment ça se fait qu'on t'ait appelé Guthrie ?

À cause de Woody ?

— Tu me l'as déjà demandé avant.

— Ah oui ?

— Il y a des années.

— Madame Mémoire... alors répète : on t'a donné le nom de Woody ? » Il secoua la tête.

« D'Arlo.

— Non, sans blague !

— Qu'est-ce qu'il y a ? – Tu as quel âge, trente-six ans ?

— Trente-sept.

— Et quand est-ce qu'est sorti Alice's Restaurant ?

Il y a vingt ans ?

— Mes parents ont toujours été d'avant-garde.

— Mais enfin, quand même, tu t'imagines, donner le nom d'Arlo Guthrie à un gosse ?

— T'as quelque chose contre Arlo Guthrie ?

— Non, idiot. Est-ce qu'on t'a donné le nom de Woody, oui ou non.

— Je ne pense pas qu'ils aient seulement entendu parler de Woody Guthrie ; dans ce cas, ils n'auraient même pas donné son nom à un chien. Guthrie est un patronyme familial, le nom de jeune fille de ma grandmère. Je t'ai déjà raconté tout ça.

— Tu as dû le dire à quelqu'un d'autre.

— Je l'ai dit à plein de filles, mais je te l'ai dit à toi, j'en suis sûr.

— Ça me rappelle vaguement quelque chose, admitelle. Si c'est un nom de famille, tu es peut-être parent avec Woody.

— Peut-être.

— Ce qui veut dire que tu serais aussi un parent d'Arlo.

— Je suppose, oui.

— La prochaine sortie, je pense. Pas celle-ci mais la prochaine.

— D'accord.

— Guthrie chéri ? » Elle posa, encore une

fois, sa main froide sur la sienne. « Merci de faire ça, vraiment. » La clinique était une construction massive en bardeaux blancs devant laquelle se trouvait un parking d'une douzaine de places. La salle d'attente était du style « pionnier de la région des Grands Rapides » : des meubles en bois d'érable, un tapis tressé ovale. Il attendit vingt minutes avec Kit. Puis on appela son nom et elle disparut derrière une porte avec une infirmière.

Une autre femme, bien plus jeune que Kit, lisait *Runner's World* en face de lui. Apparemment, il n'y avait que des magazines pour cadres ou des journaux d'économie comme *Forbes* ou *Business Week* ; ils fournissaient sûrement plus d'indications sur les intérêts du ou des docteurs qui travaillaient là que sur ceux de la clientèle, pensa-t-il. Pas de *Parents' Magazine*, pas de *Modem Bride*, pas de *Jack and Jill*...

Je ne suis pas le père, voulait-il dire à la femme en face de lui. Je suis juste un ami, une épaule secourable.

Bon Dieu.

Il était interdit de fumer. Voilà ce que lui indiquait un premier écriteau tandis qu'un second le remerciait de ne pas fumer. La carotte et le bâton, pensa-t-il, le bon et le

méchant flic.

Dehors, il alluma une cigarette. Il compta sept voitures dans le parking, qui avaient toutes meilleure allure que la sienne. Il était peut-être temps de faire des économies, et il pourrait la vendre avant la fin de l'année.

Il pouvait bien le faire tout de suite, d'ailleurs : il avait quelques dollars à la banque, et la somme qu'on lui offrirait pour la Buick servirait d'acompte s'il n'envisageait pas une folie. Il touchait un bon salaire régulier derrière le bar de Paddy Mac Guire. Son loyer était modique et sa Buick entièrement payée.

Aucune pension alimentaire à verser. Treize ans depuis son mariage avec Aileen, presque onze depuis le divorce, et elle n'avait jamais demandé de pension. Il ne savait absolument pas si elle s'était remariée ni où elle habitait.

Aucun enfant à entretenir. Pas d'enfant, à moins que les délires de Kit ne soient vrais et que l'une de ses aventures d'une nuit n'ait porté ses fruits.

Non pas qu'il en ait eu beaucoup, mais, de temps en temps, une femme se mettait en tête que ce serait une bonne idée de rentrer avec le barman et, avec le temps, le nombre de ces femmes commençait à compter.

Mais au moins, les enfants qu'on ne

connaissait pas ne coûtaient rien. Oui, mais attention : une descendance ne le priverait-il pas d'une part de son karma ?

C'était toujours une possibilité mais, même dans ce cas, on ne pouvait le compter en dollars et en cents. Qu'il ait des bâtards ou pas, il pourrait certainement assurer le financement d'un véhicule.

Sauf qu'il ne voulait pas acheter de voiture neuve. Ni une autre occasion.

Il ne désirait pas vraiment garder celle-là non plus, avec ses ailes complètement rouillées, la suspension qui commençait à s'user, la peinture qui s'écaillait, et Dieu seul savait ce qui se passait sous le capot.

À présent, il s'était adossé à la carrosserie. Guthrie était un homme grand et maigre. Des cheveux châtons hirsutes poussaient dru sur sa tête. Il portait une chemise rouge en flanelle écossaise et un jean Lee à revers.

Sa ceinture était ornée d'une grosse boucle en cuivre où était calligraphié Coors, cadeau promotionnel du magasin. Aux pieds, il portait des Nike à semelles compensées : de bonnes chaussures de course, bien qu'il n'ait jamais couru avec. Il avait eu le temps d'en user deux ou trois paires depuis la dernière fois qu'il avait fait de la compétition.

Un an et demi, peut-être deux ans de

course juste avant ses trente ans. Puis, pendant presque un an, il avait fréquenté religieusement l'YMCA trois fois par semaine et s'était entraîné à l'haltérophilie. De brefs flirts avec le tai chi et l'aïkido. Du yoga. De la méditation transcendante. Puis, la société Silva de contrôle psychique.

Un cours de dessin à partir de modèles vivants. Des leçons de français à domicile grâce à la méthode Berlitz. Des cassettes subliminales : Votre image améliorée, Arrêter de fumer, Stop à la procrastination. Son année d'haltérophilie lui avait élargi les épaules et gonflé le torse et, à son avis, chacune des autres disciplines avait dû elle aussi laisser des traces, bien qu'il ait du mal à voir ce que la cassette pour arrêter de fumer lui avait apporté, ni ce que l'écoute d'une cassette sur ce sujet avait pu faire pour son image.

Une image floue ces derniers temps, semblait-il. Il avait depuis peu coupé sa barbe dont la couleur était un peu plus rousse que ses cheveux. Quelques poils gris étaient apparus, ce qui l'avait probablement décidé à la raser. Pourtant, il n'était toujours pas habitué à se voir glabre ; lorsqu'il jetait un coup d'œil dans le miroir derrière le bar, il était surpris du visage qu'il y trouvait. Il paraissait plus jeune sans barbe, pensait-il, et

c'est ce que tout le monde lui avait dit, pourtant sa figure présentait des marques de vieillesse que la barbe avait cachées.

Lincolnesque, voilà comment une fille l'avait décrit, des années auparavant. Sans doute avait-elle voulu dire « d'une laideur intéressante », mais il ignorait à quel point cette épithète lui convenait, à l'époque ; son visage ne lui semblait ni laid ni intéressant, et certainement pas présidentiel. Pourtant, il n'était pas sûr que cette remarque ne l'ait pas incité à laisser pousser sa première barbe quand il était à l'université.

Il pouvait toujours la laisser repousser maintenant.

Et la raser encore s'il n'en voulait plus. Et puis la laisser repousser à nouveau et acheter une nouvelle voiture, et la revendre s'il ne l'aimait pas non plus et...

Et si tu allais faire un tour, lui dit une voix dans sa tête.

Clair comme de l'eau de source, clair comme de la foutue flotte, comme si un petit homme se glissait dans sa tête et lui parlait ! Super, pensa-t-il. Exactement comme tous ces gens qui reçoivent des messages de la CIA à travers leurs plombages. Des voix. Il ne manquait plus que ça.

Il finit sa cigarette et retourna dans la salle

d'attente.

Vingt minutes plus tard, il eut à nouveau envie de fumer et ressortit. Il pleuvait alors, un léger crachin, suffisant pour qu'il se réfugie dans la voiture. Il alluma la cigarette, et, alors qu'il soufflait la fumée, il sentit la fatigue le submerger. Il posa sa cigarette dans le cendrier et ferma les yeux un moment.

Il se réveilla brutalement avec la sensation d'avoir fait un rêve intense. Pourtant, il n'en avait aucun souvenir, aucune idée de ce qui s'y était déroulé. Sa cigarette s'était consumée, désormais réduite en poussière dans le cendrier. Il regarda sa montre : quatre heures et quelques minutes, mais il ignorait combien de temps il avait passé dehors puisqu'il ne savait pas à quelle heure il était entré dans la voiture.

Il retourna à la clinique attendre Kit.

« Du gâteau, dit-elle.

— Pas facile, hein ?

— Non, dit-elle, je ne plaisante pas. C'était vraiment rien. J'ai connu des séances bien plus pénibles chez le dentiste.

— J'ai passé les pires moments de ma vie chez le dentiste.

— Enfin là, ce n'était rien du tout, je t'assure.

— Super.

— J' imagine...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien, c'est absurde mais je commence à penser que, en quelque sorte, c'aurait dû être plus désagréable.

— On aurait dû te faire mal.

— Et me sermonner, et me dire que ce n'était pas bien, ouais. Ce n'est pas tout à fait ce que je pensais, mais ouais, quelque chose comme ça. Je pense avoir tué quelque chose aujourd'hui. J'ai péché.

— Ça va !

— Je ne me débine pas, je donne mon avis. Je pense que c'est un péché. Je ne pense pas que ce soit un crime, je ne pense pas que ça ne devrait pas être légal, je ne regrette pas de l'avoir fait, mais je pense que c'est un péché, je pense que c'est mal, bordel !

— Alors tu es une mauvaise fille.

— Je ne suis pas une mauvaise fille. Mais cela ne veut pas dire que je vais continuer à trouver l'avortement formidable.

— D'accord. » Il pleuvait à nouveau. La pluie s'était arrêtée puis elle avait repris. Elle dit :

« C'était une fille.

— La chose...

— La graine que je me suis fait enlever. Je préférerais qu'on ne nous le dise pas. Ça rend

l'affaire beaucoup plus personnelle.

— C'est terrible. Et ils vous le disent comme ça ?

— Non, il faut demander.

— Oh !

— Même alors, on ne voulait rien me dévoiler. J'ai insisté.

— Oh !

— Il faut toujours que je sache. La première fois, c'était une fille, la deuxième un garçon, et maintenant celle-là. Fille, garçon, fille.

— Ne te laisse pas abattre, Kit.

— Ça s'appelle cautériser la plaie, mec. Sinon elle va me rester sur la conscience plus tard.

— À t'entendre, ce n'était pas du gâteau. » Elle soupira.

« Physiquement, c'était rien. Sur le plan émotionnel, c'était rien sur le coup, mais on dirait que j'ai toujours des problèmes pour éliminer le placenta. Ça va aller.

— Je sais.

— Saloperie de diaphragme ! dit-elle brusquement.

On se sent presque aussi naturelle qu'à la remise des diplômes, on est bouchée par une bouillie si peu appétissante qu'il faudrait que quelqu'un soit taré pour vous sucer le sexe, et

voilà que cette saloperie me lâche. Il y a des femmes qui portent des diaphragmes pendant des années et qui n'ont aucun problème. Peut-être qu'elles ne baisent pas. C'est peut-être ça, leur secret.

— Tu n'as pas mis de stérilet ?

— Tu parles que si ! Je l'ai fait poser après le deuxième avortement parce que je ne voulais pas revivre tout ça. Je l'ai gardé pendant cinq ou six ans, je ne sais plus exactement.

— Et tu as eu des problèmes ?

— Jamais.

— Alors...

— Alors j'ai entendu toutes ces conneries aux infos sur les femmes qui mouraient à cause des stérilets, qui donnaient naissance à des loutres ou je ne sais plus ce qui leur arrivait encore. En tout cas, j'ai été voir mon docteur pour le faire enlever et je me suis fait prescrire le diaphragme, le reste on s'en fout. » Elle ferma les yeux.

« En plus, dit-elle doucement, j'avais l'intention de tomber enceinte.

— Tu quoi ! ?

— Je ne voulais pas te l'avouer, répondit-elle, mais j'ai trente-deux ans. J'en aurai trente-trois au mois de septembre.

— Ah, la fameuse horloge biologique.

— Foutue mécanique. Enfin, j'ai commencé à réfléchir. Je n'ai aucune intention de me marier. Je n'ai même jamais trouvé quelqu'un avec qui j'ai eu envie d'avoir une aventure sérieuse. Marvin, je ne l'aimais même pas assez pour qu'on ait une liaison, mais je l'ai fait quand même parce que je n'avais personne d'autre sous la main. Et quand on s'est séparés, j'ai compris que je ne voulais pas me marier ; après tout, on n'a pas besoin de vivre en couple pour avoir des gosses. Alors je me suis fait retirer le stérilet.

— Et tu es tombée enceinte exprès ?

— Non ! Bien sûr que non !

— Alors...

— Je me suis fait retirer le stérilet parce que, d'abord, j'avais la trouille, je viens de te l'expliquer. Et ensuite, si je décidais de tomber enceinte, pour pouvoir le faire sans avoir à prendre rendez-vous chez le médecin d'abord. "Salut, t'es un chouette type. Si on faisait un bébé ? Excuse-moi un instant, il faut que j'appelle mon gynécologue." Alors, comme ça, j'avais la possibilité de retirer le diaphragme, mais je n'ai jamais pris cette décision, je n'ai jamais retiré le diaphragme, et je suis quand même tombée enceinte sans le vouloir. À moins que tu ne me trouves des motivations inconscientes, auquel cas tu voudras bien

t'arrêter et me laisser descendre ici parce que je ne veux vraiment pas avoir à entendre ce genre de baratin.

— Bon sang, Kit.

— Enfin, tu vois ce que je veux dire. "Vous avez forcément voulu être enceinte sinon vous ne seriez pas enceinte. Vous avez forcément voulu vous mettre une écharde sous l'ongle sinon vous n'auriez pas d'écharde sous l'ongle." – Vous avez forcément voulu qu'un poil vous sorte du cul, reprit-il, sinon vous n'auriez pas...

— Un poil qui me sort du cul, finit-elle. C'est vrai, quel être sensé n'en voudrait pas ? De toute façon, avant d'avoir pu envisager la possibilité de tomber enceinte exprès, je l'ai été sans le vouloir.

— Compris. » Elle soupira, puis leva les yeux sur lui.

« Et, bien sûr, j'ai pensé à garder le bébé. Mais j'avais l'impression de m'y prendre à l'envers, tu vois.

Ce n'est pas seulement de la foutue parthénogenèse, savoir qui est le père, c'est important, tu sais ? Même si on s'occupe seule de son éducation, la moitié de ses cellules viennent de quelqu'un d'autre et ça fait une différence, non ?

— Je suppose.

— L'un des types avec qui j'ai couché était un Indien. Un Indien d'Amérique. Je ne crois pas être raciste, ou du moins pas trop, et je ne crois pas que je verrais une objection à avoir un enfant dont le père est un Indien, mais c'est le fait de pas savoir. Qu'est-ce qu'on fait, on attend de voir si le gosse peut traquer le gibier pour deviner qui est son père ? » Un peu plus tard, elle dit :

« C'est fou !

— Dis toujours.

— Tu vas penser que je suis cinglée.

— Bon.

— Je vais te le dire quand même. Ça te dirait de faire un enfant ?

— Toi et moi ?

— Y'a personne d'autre ici, mec.

— Bon Dieu, Kit !

— C'est moi qui m'en occuperai. Pour le fric et tout ça, et tu pourrais jouer un rôle de père ou pas, comme tu voudras. Je sais que c'est fou. Rappelle-toi s'il te plaît que j'ai d'abord annoncé que c'était une idée dingue.

— Pas plus tard que cet après-midi...

— Je me suis débarrassée d'un gosse, je sais, et maintenant je te parle de retomber enceinte. J'ai pas dit ce soir, d'accord ? J'ai pas dit tout de suite. J'ai simplement dit qu'on peut y réfléchir, d'accord ? Parce que tu es en

bonne santé, tu es pas mal, tu es pas bête et tu as de bons antécédents génétiques. Il n'y a pas de malade mental dans ta famille, hein ?

— À part moi, non.

— En plus, tu as le sens de l'humour et ça c'est important, parce que qui voudrait avoir un gosse qui manque d'humour ? Et tu es... merde, tu es gentil, Guthrie.

Et je pense que si on veut avoir un gosse, le père doit être gentil, tu vois. » Il devait commencer son service à six heures au Paddy Mac, mais il avait appelé Harry pour lui dire qu'il serait peut-être en retard. Il était presque huit heures quand il arriva là-bas. Il prit la relève sous les reproches et, quelques minutes plus tard, il avait retrouvé son rythme habituel.

Il s'était arrêté chez Kit pour boire un café. Cette visite, ajoutée aux événements de la journée, l'avait vraiment mis sur les nerfs. Il se servit quelques verres de scotch pour se calmer, puis il but deux bouteilles de St Pauli Girl pour finir la soirée. Il y avait assez de monde pour l'occuper mais pas suffisamment pour le rendre cinglé, les ivrognes n'avaient pas fait trop de problèmes, et, en fin de compte, c'était tout à fait le genre de nuit qu'il lui fallait après une journée aussi agitée.

Une fois le bar fermé, il se servit un Irish

Mist qu'il sirota le temps de balayer et de faire la caisse pour le service d'Harry, le lendemain. Il rentra chez lui, prit une douche chaude et se mit au lit.

Il se réveilla tard le lendemain matin, se fit une tasse de café, puis il sortit prendre un bon petit déjeuner chez le Grec du quartier. Lorsqu'il regagna son appartement, le téléphone sonnait, mais il s'arrêta avant qu'il ait eu le temps de décrocher. Il sonna à nouveau un peu plus tard. C'était Kit : elle se sentait bien, il avait été merveilleux, et elle était désolée d'avoir eu des idées aussi dingues.

« On pense toujours avoir besoin d'une amie pour ce genre de truc, dit-elle, mais hier, je n'en ai trouvé aucune que j'aurais aimé avoir avec moi. Tu sais, il y a des fois où seul un ex-amant fait l'affaire.

— Je sais.

— À condition que ce soit un ex-petit ami avec lequel on a gardé de bons rapports. Ce qui n'est pas le cas, disons, de Marvin le Trou du Cul.

— Marrant, il dit toujours du bien de toi.

— Il n'a jamais dit du bien de moi, même lorsque nous étions ensemble. En tout cas, merci, hein ?

— Laisse tomber.

— Et les sottises que je t'ai racontées à la fin là, cette proposition que je t'ai faite de notre collaboration biochimique. Tu n'as qu'à oublier tout ça, d'accord ?

— C'est déjà oublié, Kit.

— Bien, dit-elle. Mais, heu, penses-y un peu quand même, Guthrie.

— Oublie tout ça mais penses-y quand même !

— Oh, tu sais bien ce que je veux dire. » L'après-midi, il resta chez lui devant un match de base-ball. Sur la NBC, les Mariners jouaient contre les Yankees, il les regarda distraitement. Il arriva au bar à temps pour prendre son service de six heures. L'affluence était normale pour un samedi soir : des gens un peu trop tapageurs qui parlaient un peu trop fort, mais c'était un problème de concurrence, l'ambiance dépendait de l'emplacement du café. Dans les bars calmes qui accueillaient peu de monde, on ne faisait pas de bénéfices.

Et si tu allais faire un tour.

Il ne réentendit pas cette voix, il ne l'avait entendue qu'une fois, mais il s'en souvenait et se surprit à y penser. Au premier abord, elle semblait dire qu'il pouvait changer de vie, qu'il pouvait abandonner celle-ci avec toutes les choses et les gens qu'elle comprenait. Mais ça,

il l'avait déjà fait, nom de Dieu, il avait quitté un travail pour un autre, un appartement pour un autre, une ville pour une autre. Sa place au Paddy Mac Guire en valait une autre, et tenir un bar était un emploi qui l'intéressait assez. Ce n'était pas ce qu'il pensait faire lorsqu'il allait à l'université, mais il avait du mal à se rappeler ce qu'il pouvait bien avoir eu en tête à l'époque. Il ne se souvenait même plus avoir envisagé une quelconque carrière ni envisagé d'en entreprendre une.

Ce n'était pas le paradis, mais ce n'était pas l'enfer non plus. Il avait vécu à Eugène et il pouvait s'y installer de nouveau. Il n'avait jamais vécu à Portland.

Il aimait cette ville, pourquoi ne pas y habiter ? Cependant, rien ne le poussait à déménager. Il avait vécu, des années auparavant, en Californie, il était né et avait grandi dans l'Ohio, mais il n'y avait aucune raison de croire que sa vie serait meilleure là-bas.

Rien ne lui permettait de penser que la vie y serait différente. Pareil pour la voiture. Il pouvait s'en acheter une neuve ou une d'occasion, plus récente. Mais il ne la mettrait pas au garage, il ne la ferait pas laver régulièrement, il oublierait de changer l'huile et, très vite, il se retrouverait avec une voiture

dans le même état que celle qu'il conduisait aujourd'hui.

Vers onze heures et demie, une fille au bout du bar chercha un prétexte pour discuter avec lui ; une heure avant la fermeture, elle bâilla de manière ostentatoire et dit qu'elle ferait mieux de songer à rentrer. Elle voulait l'amener à lui demander de rester dans les parages jusqu'à ce qu'il ferme, mais il décida de rester sourd à ses allusions. « Bon, je pense que je vais y aller », dit-elle enfin, déçue. Elle roula des hanches en quittant le bar, comme pour lui montrer ce qu'il perdait.

Il rentra seul chez lui et se coucha sobre. Allongé là, attendant le sommeil, il se sentait à la veille d'événements nouveaux.

S'il fit des rêves, il ne s'en souvint pas. Mais quand il se réveilla, l'idée était tout simplement là. Il savait...

Il s'accorda une journée. Il fit une lessive à la laverie automatique, trouva un vieux sac à dos sur une étagère en haut du placard. Il y avait une carte de l'État dans la boîte à gants de la Buick. Elle s'y trouvait déjà lorsqu'il avait acheté la voiture. Il l'étala sur la table de sa cuisine et s'assit pour l'examiner, puis la replia et la mit dans la poche avant du sac à dos et tira la fermeture Éclair.

Pas un très grand sac à dos. À l'origine, il

l'avait utilisé pour y mettre ses livres à l'université et ne s'en était presque pas servi depuis. Étonnant qu'il l'ait toujours.

Le dimanche soir, il ne travaillait pas. Il resta chez lui et regarda *Sixty Minutes* ', Arabesque et l'un des premiers films de Woody Allen sur le câble. Surexcité, il doutait de pouvoir trouver le sommeil, mais il s'endormit tôt, se réveilla de bonne heure, et, quand il se leva, il sut qu'il n'avait pas changé d'avis, qu'il allait vraiment le faire.

Il alla à sa banque, vida son compte d'épargne sauf dix dollars, laissa assez sur le compte courant pour couvrir les chèques qui n'avaient pas encore été encaissés.

Dans un surplus sur Front Street, il acheta une ceinture portefeuille et chercha des chaussures de marche. Il en essaya quelques paires, mais elles étaient raides et inconfortables comparées à ses chaussures de course et il pensa qu'il faudrait longtemps pour les faire à son pied.

De plus, il n'avait pas l'intention d'escalader des montagnes ni de patauger dans les marais. Il se rendit au magasin de sport près de chez lui, prit une nouvelle paire de Nike et s'en tint là.

Il empaqueta des chaussettes, des sous-vêtements, des T-shirts, une autre chemise de

flanelle et un sweatshirt ; puis il retourna au surplus acheter un coupe-vent en Nylon léger, supposé imperméable, et un chapeau en toile. Il avisa une gamelle et une gourde en aluminium dans une housse kaki et se dit que ça pourrait être utile. Il regarda d'autres articles de camping mais ils paraissaient peu pratiques et vraiment casse-couilles à porter.

Il passa au Cactus Jack pour avaler un bol de chili et une bière, puis il se rendit au Paddy Mac Guire, où il 1. Magazine de divertissement diffusé sur les chaînes nationales.

arriva vers une heure et demie. Il informa Harry qu'il partait, qu'il ne viendrait pas le soir.

« En voilà un long préavis, répondit Harry, c'est vraiment sympa, mec.

— Il m'est arrivé quelque chose.

— Ouais, tu parles. On est quitte question fric ? Tu t'es servi dans la caisse samedi soir, non ? » Il hocha la tête.

« Je pensais..., commença-t-il, tu veux acheter ma voiture ?

— Ta tire ?

— Tu sais, la Buick.

— T'en as pas besoin, mec ?

— Pas vraiment.

— Où tu vas ?

— Vers l'est.

— Ah, ah, et tu veux pas en dire plus que ça. T'as un problème, Guthrie ? Question stupide, si t'en as un, tu vas pas le dire, mais est-ce que tu es, enfin, serré ?

Tu veux m'emprunter quelques biftons ?

— Je veux juste te vendre la voiture, dit-il, je pourrais l'amener chez un revendeur mais je n'ai vraiment pas envie de marchander. Quel que soit le prix que j'en tirerais, j'aurais l'impression de m'être fait avoir.

— Combien t'en veux ?

— Je sais pas. Ce qu'elle vaut.

— Tu sais à combien elle est cotée à l'Argus.

— Elle a huit ans, je ne sais pas si l'Argus remonte aussi loin.

— Bon, fais voir. » Dehors, Harry fit le tour de la voiture, démarra le moteur et l'écouta. Il ouvrit le capot, écouta encore et le referma d'un coup.

« Je ne sais vraiment pas ce que je cherche. Comment elle roule ?

— Vas-y, fais le tour du pâté de maisons.

— Dis-moi seulement comment elle roule.

— Je pense qu'elle tourne bien. J'ai fait réparer la boîte de vitesse il y a six mois à peu près. Les pneus ne sont pas mauvais. La roue de secours est lisse mais les autres sont en bon état.

— Y'a pas mal de rouille.

— Sans blague !

— Combien t'en veux ?

— Je sais pas. Cinq cents billets ?

— Honnêtement, je ne sais pas si c'est beaucoup ou pas. Ce ne serait pas pareil si j'en avais besoin, mais là non, merde. Trois cents ?

— D'accord.

— Non, c'est sûr que je t'arnaque, là. Trois cents dollars, un vélo vaut trois cents dollars de nos jours. Et même plus que ça. Allez, cinquante-cinquante, quatre cents. Qu'est-ce que t'en dis ?

— C'est mieux que trois. » En tout, il avait deux mille trois cents dollars et des poussières. Il en rangea deux mille tout rond dans sa ceinture portefeuille qu'il plaça au creux de ses reins, ajustant les lanières autour de sa taille. Il mit un autre Jean dans son sac. Il ne restait plus beaucoup de place, il ne savait pas ce qu'il pouvait bien oublier.

Des cigarettes. Il avait un paquet ouvert et deux neufs. Une provision probablement suffisante pour une journée. Il alla acheter une cartouche au coin de la rue.

Quoi encore ? Il réfléchit : y avait-il quelqu'un qu'il voulait avertir de son départ ? Personne. Roseburg était une petite ville : tout le Paddy Mac saurait ce soir, et le reste de la

population d'ici un jour ou deux.

L'appartement ? Le loyer était payé jusqu'à la fin du mois. A ce moment-là, eh bien, soit il serait revenu et aurait repris les choses en main, soit ce serait le problème de quelqu'un d'autre. Parce que les objets, on pouvait les laisser tout simplement. On ne pouvait pas vous obliger à revenir pour des vêtements, des livres et des disques.

À trois heures et demie, il était parti, le sac bien arrimé dans le dos. Il trouvait les vieilles Nike (les neuves étaient dans le sac) aussi confortables que d'habitude, Le soleil, caché toute la journée par les nuages, brillait maintenant.

Avant de quitter la ville, il s'arrêta dans une stationservice pour utiliser les toilettes des hommes et remplir sa gourde. À quatre heures, il partait vers l'est sur la route 138.

CHAPITRE 2 Le duplex se trouvait non loin d'Evans Avenue, près de l'université de Denver. Les deux niveaux étaient identiques, ils mesuraient chacun deux cent dix mètres carrés environ et comprenaient trois chambres avec une salle de bains et un cabinet de toilette. L'appartement du rez-de-chaussée, où vivaient le propriétaire et sa famille, avait été mieux entretenu que la partie louée à l'étage. Mais quand en était-il autrement ? Les

locataires, un jeune couple du nom de Minnick, n'avaient pas trop endommagé les lieux. Ils étaient étudiants de troisième cycle et parents d'un bébé. Ils avaient fait un bureau de la troisième pièce, dont les murs étaient entièrement recouverts d'étagères pleines de livres et de panneaux d'affichage ; le sol était particulièrement encombré par deux blocs de tiroirs qui soutenaient des planches de contre-plaqué. Ils se tenaient là, maladroits, comme tout locataire pendant la visite d'un éventuel acheteur, ennuyés d'avoir peut-être à déménager, craignant les reproches conjoints de l'acheteur et du vendeur sur l'état des lieux.

Le mari était un homme mince et gauche, aux poignets noueux et à la pomme d'Adam saillante. Sa coupe de cheveux montrait que sa femme s'était mise à la coiffure pour faire des économies, de fausses économies sur ce point. La femme était petite, elle avait le visage lunaire et des lunettes rondes qui agrandissaient ses yeux marron clair. Un chemisier bleu délavé serrait sa poitrine charnue. Mark se demanda si elle allaitait le bébé.

Elle n'était pas vraiment jolie mais quelque chose en elle l'excita.

En bas, il accepta la tasse de café instantané que lui proposait le propriétaire, un

certain M. Bedrosian, et se mit à écrire des chiffres sur son bloc-notes jaune.

Après avoir calculé combien il allait offrir, il laissa Bedrosian attendre un moment.

Puis il dit : « Bien, c'est une belle maison, monsieur Bedrosian. J'aime ce que vous en avez fait.

— C'est une maison solide », dit Bedrosian.

Il avait déjà dit cela, plus d'une fois.

« Mais, je dois vous dire franchement, dit Mark, que je ne comprend pas très bien le chiffre auquel vous êtes arrivé. Maintenant, si je veux pouvoir gagner quelque chose dans cette transaction, il va falloir que vous soyez plus souple sur le prix de vente et aussi sur le financement.

— Je comprends », dit Bedrosian. Par expérience, Mark savait que les gens disaient cela quand ils ne comprenaient rien.

« Je voudrais bien l'acheter, continua-t-il, et je pense que vous voulez vraiment vendre...

— Sans aucun doute.

— ... et si vous êtes un vendeur motivé, je pense que nous pourrions trouver un arrangement qui nous convienne à tous les deux. Pour moi, la seule bonne affaire est celle qui convient aux deux parties. Si vous ne gagnez pas, je ne gagne pas non plus. » Il le croyait en effet, et il était convaincu que sa

certitude avait une certaine influence dans son succès en matière d'immobilier. À quarante-deux ans, il possédait des maisons ou de petits immeubles dans quatre États différents. Sa fortune nette s'élevait à quatre ou cinq millions de dollars. Il y était arrivé en... pas tout à fait huit ans.

Et il était parti de presque rien. Huit ans plus tôt, il travaillait pour le père de sa femme. Il vendait de la quincaillerie, des poêles et des casseroles dans un petit magasin du centre commercial minable de Topeka. Puis il lut un livre du genre Comment devenir riche grâce à l'immobilier sans investir. Ce livre semblait avoir été écrit pour lui, et pour lui seul, comme si l'auteur l'appelait et lui racontait tout cela au téléphone. Il était clair et limpide, tout avait un sens.

Il fit exactement ce que le livre lui demandait de faire. Dix jours après cette lecture, il fit sa première offre pour une maison. Elle fut refusée mais, dans les semaines qui suivirent, il en fit une douzaine d'autres et trois d'entre elles furent acceptées. Au bout d'un mois, il possédait huit maisons et, à chacune des transactions, il avait gagné de l'argent.

John Randall Spears, l'auteur du livre, parcourait le pays pour tenir des colloques et

vendre un kit de cassettes audio et, deux ans après être entré dans l'immobilier, Mark assista à l'un d'eux. Il reçut quelques tuyaux qui valaient le déplacement, mais la majeure partie de ce que l'homme avait à dire était déjà clairement expliquée dans son livre. Mark en avait lu des dizaines d'autres entre-temps et il avait appris quelque chose de chacun d'entre eux, mais on n'avait pas besoin de beaucoup plus après avoir lu ce premier ouvrage. Si on le lisait, le comprenait et faisait exactement ce qu'il disait, on devenait riche.

« Je donne ce séminaire quatre fois par semaine, avait dit John Randall Spears. Nous avons deux cents hommes et femmes ce soir dans cette salle et c'est une moyenne. L'année dernière, vingt mille personnes ont suivi ce cours. Maintenant, à votre avis, combien d'entre elles s'enrichissent ? » Peut-être la moitié, se dit Mark. Ou peut-être était-ce trop. Disons un tiers, pour être raisonnable.

« Une sur cinquante, dit Spears, une sur cinquante !

Cela veut dire que quatre personnes dans cette salle ce soir sont sur le point de devenir riches, et le reste d'entre vous aura simplement vieilli d'un jour. Et savez-vous ce qui va vous clouer là ? (Il se frappa la main avec son poing.) C'est de ne pas vous bouger le cul !

Maintenant, d'après nos données, je puis déjà vous dire ce qu'il va se passer. Vous êtes deux cents : soixante n'étudieront pas les petites annonces plus d'un jour ou deux. Cinquante vont peut-être, en effet, aller visiter des biens immobiliers. Quinze à vingt vont même aller jusqu'à envoyer une offre d'achat écrite. Six à huit continueront jusqu'à ce que l'une d'elles soit acceptée. Et quatre environ, ce qui fait deux pour cent, une sur cinquante comme je vous l'ai dit, feront de nouvelles offres et achèteront d'autres biens : ce sont elles qui deviendront riches. Quant aux autres (et il les pointa du doigt), vous ne pourrez pas dire que vous n'avez pas rentabilisé l'argent que vous avez mis dans cette soirée.

Parce qu'il ne tient qu'à vous d'entrer dans le cercle des deux pour cent. Et, si vous ne vous remuez pas le cul, si vous ne voulez pas vous lancer, vous allez encore passer à côté. Jusqu'à la fin de vos jours, vous ne pourrez plus jamais dire que vous n'avez pas eu votre chance. Vous avez cette chance. Vous aurez toujours cette chance, et chaque jour il ne tiendra qu'à vous de la saisir ou pas. » Mark Adlon avait trouvé ce discours inspirateur, mais au point où il en était, il n'avait plus besoin de conseils. Et, malgré toutes ces suggestions judicieuses, il n'en restait pas

moins que Spears ne pousserait qu'une personne sur cinquante à franchir les neuf étapes.

(Pourtant, remarqua-t-il, il inciterait un pourcentage bien supérieur d'auditeurs à sortir trois cent quatrevingt-dix-huit dollars pour l'ensemble des cassettes.) La nuit commençait à tomber lorsqu'il quitta le duplex. Il logeait en ville, au Radisson. Au garage, il trouva une place de parking vide pour la Lincoln, puis il prit l'ascenseur jusqu'à l'étage des VIP. Pour seulement quelques dollars de plus par chambre, on vous offrait une hôtesse à l'étage, un buffet de petit déjeuner, un journal sur le pas de votre porte le matin, des boissons et des hors-d'œuvre le soir. Ce n'était peut-être pas une très bonne affaire mais cela comptait pour ses notes de frais et il trouvait normal de prendre soin de lui-même. Plus vous vous considériez comme quelqu'un qui réussit, plus les autres participaient à votre succès.

Et, quand vous vous sentiez bien dans votre peau, votre jugement était meilleur, vos instincts en éveil et vous preniez de meilleures décisions.

Dans la chambre, il se servit un petit scotch coupé d'eau, en but la moitié, se débarrassa en vitesse de son costume et prit une douche chaude. Puis il mit une chemise

plus sport et un pantalon, finit son verre et passa un coup de fil à sa femme à Overland Park. (La maison de Topeka avait été mise en location après qu'ils avaient déménagé dans la banlieue de Kansas City, puis, il y a environ un an, le bon acheteur était venu et il l'avait vendue.) Il dit : « Eh bien, ma belle, nous possédons maintenant une troisième maison à Denver... ou nous la posséderons dans quelques jours. Le propriétaire est un vieux type sympa qui veut aller vivre en Floride. Sa sœur a une maison à Kissimmee et il désire la même, avec des orangers dans le jardin. » Il resta au téléphone dix minutes. Il lui raconta sa journée et écouta la sienne. Il avait un fils en onzième et une fille à qui on allait remettre son premier diplôme dans une semaine ou deux. Il possédait une grande maison entourée d'un parc soigneusement entretenu et une piscine de douze mètres de long. Il était à la tête de plusieurs agences immobilières chargées d'encaisser les loyers et de se disputer avec les locataires ; tout ce qu'il avait à faire était de continuer pour devenir un peu plus riche chaque jour et s'amuser encore un peu plus.

Il dîna d'une assiette de fettucini Alfredo accompagnés d'une grosse salade dans un restaurant du centre, tout en bois et cuivre

rutilant avec des plantes vertes suspendues. Puis, il se prit à penser aux locataires de Bedrosian. Enfin, à ses locataires maintenant, ou dans quelques jours lorsque la vente serait conclue.

À la femme, ce petit pigeon dodu, au corps rond, au visage rond et aux lunettes rondes. Avec cette poitrine ronde qui tirait sur le devant de sa chemise. Il se prit à jauger du regard quelques serveuses et d'autres femmes dans le restaurant.

Il commanda une tasse de café et, tandis qu'il attendait que la jeune fille la lui apporte, il resta assis, les yeux fermés, respira doucement et profondément par le nez, retenant son souffle pendant quelques secondes entre l'inspiration et l'expiration. Il se mit à écouter la musique de son corps et il comprit ce qu'elle lui disait.

Il but son café, ajouta un pourboire à l'addition et paya avec une carte de crédit. Dehors, il franchit quelques pâtés de maisons sur la rue piétonne où se trouvait le restaurant. Il retourna à son hôtel et sortit la Lincoln du garage pour faire un tour. Plusieurs fois, il avisa des femmes aux arrêts d'autobus et leur offrit de les emmener en voiture. Une seule se donna la peine de répondre, des autres il ne reçut qu'un regard sévère ou un mouvement de

tête rapide.

À Littleton, au sud de Denver, il s'arrêta devant un 7-eleven. L'employé était un très grand jeune homme avec un tablier sale. Mark acheta un paquet de chewing-gums et sortit, il le jeta dans un bidon vide en retournant à sa voiture. Il passa devant deux autres épiceries sans s'arrêter car trop de voitures étaient garées devant. La suivante était encore un 7-eleven et il n'y avait qu'un seul autre client, une grosse dame qui achetait de la glace. Son plaisir du soir, pensa-t-il. Puis, alors qu'elle payait à la caisse, deux jeunes hommes entrèrent pour acheter de la bière et des cigarettes.

Il s'était appuyé au rayon des magazines et feignait un intérêt pour un numéro de Car & Driver. À chaque instant, il regardait la fille derrière le comptoir par-dessus le rayonnage. Elle était plus grande que la petite Mme Minnick, et ses cheveux étaient d'un brun plus clair. Elle avait une jolie silhouette, d'après ce qu'il pouvait voir. Et, bien qu'elle ne ressemblât pas du tout à la femme qu'il avait vue chez Bedrosian, il y avait une qualité chez elle, quelque chose comme de la vulnérabilité peut-être, qui lui rappelait l'autre femme.

Elle ferait l'affaire. C'était cela, elle ferait l'affaire.

Il attendait là, au rayon des magazines. C'était un millionnaire de quarante-deux ans, quelque peu timide et de taille moyenne. Ses cheveux bruns impeccables commençaient juste à s'éclaircir sur les tempes. Depuis huit ans, il avait pris du poids dans sa course à l'immobilier. Il était beaucoup plus actif qu'auparavant, mais toute cette agitation lui donnait un appétit d'ogre et il trouvait plus facile de manger ce qu'il voulait que de résister. Il avait pris de bonnes joues et son visage s'était arrondi, mais le bon côté de cette prise de poids était que ça ne le gênait pas dans les affaires. Un homme empâté avait toujours l'air d'avoir réussi et était donc digne de confiance. Il n'était pas bon d'être vraiment trop gros mais quelques kilos superflus ne pouvaient faire que du bien.

Les deux jeunes hommes payèrent leurs Marlboro et leurs Bud, puis sortirent. Il entendit leur voiture démarrer et se retourna pour jeter un coup d'oeil dans le parking, à l'extérieur. Il n'y avait plus que sa Lincoln garée sur le trottoir et une Honda Civic qui appartenait probablement à la fille.

Son cœur battait, battait. Il se dirigea vers le fond du magasin, s'arrêta au rayon des produits automobiles et prit un bidon d'un litre d'huile. Il se posta ensuite devant un

réfrigérateur plein de burritos et de pizzas.

« Mademoiselle ? appela-t-il. Voudriez-vous venir une minute ?

— Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de votre aide. » Elle n'était pas tout à fait aussi grande que lui.

Jeune, vingt-six ou vingt-sept ans peut-être. Il sentait le mélange de son parfum et de sa sueur.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » Elle s'appelait Cindi. C'était écrit sur son badge en plastique.

« Là-derrrière, vous voyez, là ? dit-il, le doigt pointé sur le réfrigérateur.

— Où ? » Elle regarda, les sourcils froncés, et se baissa légèrement. Il brandit la boîte d'huile et la frappa sur la nuque. Elle tomba sans un bruit et, dans sa chute, elle balança une jambe en arrière et fit tomber quelques paquets de Beer Nuts d'un rayon.

Vite maintenant, avant que quelqu'un n'arrive, pensa-t-il. Mais il voulait qu'elle soit éveillée, il voulait qu'elle sache ce qui lui arrivait. Il la prit sous les bras et, la portant à moitié, il la traîna au fond du magasin où deux portes, qui étaient encastrées dans un mur de parpaings encore bruts, donnaient sur les toilettes. Il alla dans celles des hommes et l'adossa contre le lavabo. Debout entre ses jambes, il s'imprégnait d'elle par tous ses sens.

Elle était encore inconsciente et, un instant, il crût qu'elle était morte. Mais il vit battre son poulx au creux de sa gorge. Il tira quelques serviettes en papier du distributeur, en fit une boule et lui en bourra la bouche.

« Cindi ? » appela-t-il.

Elle ne répondit pas, alors il fit couler de l'eau dans le lavabo et lui éclaboussa un peu le visage.

« Cindi ? dit-il. Ouvre les yeux, ouvre-les. » Elle remua, battit des paupières puis ouvrit les yeux.

De la transpiration perlait sur sa lèvre supérieure. Il s'allongea sur elle, mit une main de chaque côté de sa gorge. Ses yeux faisaient le point sur lui maintenant, et il vit alors la peur les envahir, la terreur.

« Regarde-moi, Cindi, regarde-moi, chérie », dit-il.

Il garda ses yeux dans les siens et la pénétra en lui ôtant la vie de ses deux mains.

Il essuya les robinets, le lavabo et la poignée de la porte. La main dans une serviette en papier, il appuya sur le bouton qui bloquerait derrière lui la fermeture de la porte et il garda la serviette pour la fermer. Il s'en servit encore pour essuyer le bidon d'huile, qu'il remit à sa place en sortant du magasin.

Deux clients attendaient à la caisse, un

autre réchauffait quelque chose dans le four à micro-onde et l'un d'eux demanda à Mark s'il savait où se trouvait l'employée.

« À l'arrière, dit-il, elle va sortir dans une minute. » À son retour au Radisson, l'hôtesse l'accueillit en l'appelant par son nom alors qu'il montait dans l'ascenseur. Après tout, les petites attentions personnalisées faisaient partie du supplément de prix.

Il se doucha encore une fois et mit un peignoir. Il s'assit au bureau une demi-heure pour revoir son emploi du temps du lendemain et vérifier les listings immobiliers. Il regarda les informations de onze heures et les premières minutes de l'émission Tonight ; il éteignit à la fin du monologue de Carson.

Au lit, il revit les événements de la journée comme s'ils étaient enregistrés sur une cassette vidéo. Dans sa tête, il appuyait sur le bouton avance rapide pendant les moments sans intérêt et passa au ralenti à partir du moment où il était entré dans le 7-eleven. Enfin, il fit un arrêt sur image sur son visage à elle, dont les yeux commençaient à comprendre et à s'emplir d'effroi. Puis leur lueur s'éteignit.

Il s'accrocha à cette image, effaça le reste et s'endormit ainsi.

CHAPITRE 3 Sara Duskin s'assoupit dans le taxi. Elle n'était pas fatiguée, vraiment pas,

mais certaines choses la préoccupaient, et ses pensées s'enroulaient en spirale dans sa tête, s'enfonçaient de plus en plus profondément jusqu'à ce qu'elle perde complètement connaissance.

Quand le taxi s'arrêta devant chez elle, elle s'éveilla aussitôt et eut le temps d'ouvrir les yeux avant que le chauffeur ne se retourne et lui annonce qu'ils étaient arrivés.

Elle tourna la tête pour regarder le compteur, tourna encore la tête pour chercher son porte-monnaie. Elle le paya, lui donna un pourboire et remonta l'allée jusqu'à la porte.

Elle entendit Thom dribbler, puis regarda et le vit tirer au panier qui était fixé en hauteur sur le mur du garage. Ce ne fut que quand elle engagea la clé dans la serrure qu'il l'aperçut et courut vers elle.

« Je pensais que tu étais rentrée, dit-il d'un ton réprobateur, j'ai vu la voiture et j'ai cru que tu étais à la maison.

— Ne t'avais-je pas dit que j'allais chez le docteur ?

— Si, mais je pensais que tu étais revenue parce que la voiture se trouvait dans le garage. Mais la porte était fermée, j'ai pas arrêté de sonner et tu n'as pas ouvert.

— Est-ce que la clé n'était pas au crochet, dans le garage ?

— Si, mais bon, je croyais que tu étais dans la maison alors pourquoi m'embêter avec la clé ? Ensuite, je me suis dit que tu devais dormir, alors j'ai été chercher la clé et je suis entré. Mais il n'y avait personne et ça m'a flanqué les jetons.

— Tu as eu peur ?

— J'ai pas dit que j'avais eu peur, ça m'a seulement flanqué les jetons. » Il la suivit dans la maison et, pendant qu'elle chauffait de l'eau pour le thé, il se versa un verre de lait et prit une poignée d'Oreos.

« J'aurai quand même faim au dîner, dit-il.

— Ça m'est égal.

— Égal ? Qu'est-ce que le docteur t'a donné, de la drogue ?

— T'as deviné, champion. Un peu de coke, un peu de smack...

— C'est quoi, le smack ?

— De l'héroïne. Bon sang, on ne vous apprend donc rien à l'école ?

— Je pourrais en acheter, de l'héroïne, maman. Tu veux que j'en achète sans même quitter l'enceinte du collège ?

— À Fort Wayne ? Ici même, au cœur de cette magnifique ville de Fort Wayne ?

— Tu veux que j'achète du... Comment tu appelles ça déjà ? Du smack ?

— Ne me rends pas ce service. Le docteur

m'en donne à bon prix.

— Je l'aurais parié. » Il baissa les yeux sur son verre de lait. « Comment ça se fait que tu aies pas pris la voiture ?

— On m'a conduite chez le docteur.

— Je pensais que tu avais pris un taxi.

— C'est lui-même qui m'a emmenée.

— Comment ça se fait ?

— Oh, j'ai pensé que peut-être je serais fatiguée et qu'il serait plus simple de laisser quelqu'un d'autre conduire.

— Est-ce que c'est la vérité, maman ? » Il avait un visage si sérieux et c'était un si joli garçon : treize ans, grand pour son âge, blond et avec des traits si fins ! C'était une telle joie de le regarder, c'était si bon de pouvoir le voir...

« Maman ?

— C'est la vérité, dit-elle, mais ce n'est pas toute la vérité.

— C'est quoi, toute la vérité ?

— Je ne pense pas pouvoir encore conduire, Thom.

— Qu'est-ce que le docteur a dit ?

— Il n'a rien dit de bon.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? » Elle sortit le sachet de thé de la tasse et le posa dans la soucoupe. Elle attrapa son verre de lait et en versa un peu dans son thé.

« Il y a des miettes dedans, dit-il, à cause des gâteaux. Je les ai fait tremper et il y a des miettes.

— Et alors ?

— Alors tu as des miettes de gâteau dans ton thé.

— Et alors ?

— Alors rien. Qu'est-ce que le docteur a dit ?

— Il dit que je n'ai manifestement pas de glaucome.

— Et c'est pas bien ?

— Pas dans mon cas car le glaucome, on sait l'arrêter. On te prescrit certaines gouttes et, si tu en mets régulièrement, ta vue ne baisse pas.

— Il t'a donné des gouttes la semaine dernière.

— C'est exact.

— Bien qu'il ne pense pas que tu as un glaucome.

— C'est cela. La pression du globe oculaire n'était pas élevée, mais il pensait que les gouttes pourraient arrêter les symptômes, exactement comme si la pression était élevée à la manière d'un vrai glaucome.

— Mais ça n'a pas marché ?

— Non.

— Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

Tes yeux vont moins bien que la semaine dernière.

— C'est cela.

— Et tu le savais déjà ; c'est même pour ça que tu as pris un taxi au lieu de conduire.

— Oui.

— Maman ?

— Quoi ? » Vas-tu devenir aveugle, maman ? Elle entendait sa question aussi distinctement que s'il l'avait formulée à haute voix. Mais il n'était pas encore prêt à la dire.

Alors, il demanda :

« Qu'est-ce que tu peux voir exactement ? Je veux dire, est-ce que c'est très grave ?

— Tu vois ce rouleau de papier toilette ? demandat-elle après un moment de réflexion.

— Bien sûr. Pourquoi ? Pas toi ?

— Evidemment que je le vois, crétin. Est-ce que je ne viens pas de te l'indiquer ?

— Eh ben ?

— Apporte-moi ce rouleau de papier toilette, champion. Merci. Maintenant ce qu'il nous faut, c'est le tube cartonné. Alors retirons le papier toilette. Si nous le plions en deux... c'est cela..., nous pourrons le réutiliser.

Tu as l'air tout à fait perplexe, mon ange.

— Eh bien, tu avoueras que tu agis de manière bizarre, maman. D'abord un taxi, maintenant dérouler le papier toilette. J'ai pas

fait la même chose quand j'étais bébé ?

— Il est impossible que tu te le rappelles.

— Je me souviens de te l'avoir entendu dire. Est-ce qu'on m'a grondé ?

— Non, mais on s'est moqué de toi. Bon, nous avons maintenant un tube cartonné. À présent, voilà ! On le déchire en deux et on obtient deux tubes cartonnés.

— Et si on les remet ensemble, on obtient de nouveau un tube entier. Et si...

— Tiens-les devant tes yeux, Thommy. Comme des jumelles, mais tout contre tes yeux.

— Comme ça ?

— Comme ça. Bien droit, c'est cela. Maintenant tu peux te représenter ce que je vois.

— Oh, dit-il, c'est tout !

— Donne. Non, en réalité, je peux faire un peu mieux que cela. » Elle raccourcit les tubes de manière à ce qu'ils ne mesurent que trois centimètres.

« Voilà, dit-elle, maintenant essaye.

— Tu ne vois pas très bien.

— Non.

— Seulement droit devant toi. Alors si une voiture arrivait sur le côté...

— Voilà pourquoi j'ai pris un taxi.

— Oh ! » dit-il. Il tenait toujours les tubes

cartonnés devant ses yeux, essayant de regarder la pièce autour de lui. « Est-ce que c'était aussi mauvais que ça la semaine dernière, maman ? »

— Non, le docteur m'a avoué que j'ai subi de nouvelles dégradations et une perte de vue. » Il n'aurait d'ailleurs pas eu besoin de le lui dire. Elle le savait déjà. Son champ de vision rétrécissait petit à petit et, parfois, elle avait l'impression de sentir sa vue baisser. Il lui avait fait passer un test : Regardez droit devant vous, madame Duskin. Maintenant je veux que vous regardiez le point rouge. Sans bouger les yeux, prenez simplement conscience de la présence du point. Dites-moi quand il disparaîtra.

Le point rouge, comme le point jaune et le point bleu, avait disparu plus tôt cette semaine que celle d'avant. Chaque fois qu'il sortait de son champ de vision, elle disait « là », « maintenant » ou « oups » et l'ophtalmologiste faisait une marque au crayon sur son graphique. Quand il eut fini, il relia les points et forma une paire de cercles irréguliers. Tandis qu'elle les étudiait, il lui tendit sans mot dire les tests de la semaine passée. Alors, les cercles étaient plus larges.

« Qu'est-ce qui va se passer, maman ? »

— Il ne sait pas bien, répondit-elle.

Puisqu'il ne voit pas exactement ce qui ne va pas chez moi, il ne peut pas me dire ce qui va arriver ensuite. Mon état pourrait s'améliorer spontanément : la dégradation pourrait s'arrêter d'elle-même. Ou bien cela pourrait disparaître complètement.

— Ou bien ? » D'une voix douce, elle dit : « Je pense que je deviens aveugle, Thommy.

— Tu le penses, hein ?

— J'en suis presque sûre, admit-elle.

— Est-ce que tu sais...

— Combien de temps il me reste ? Pas tellement, il me semble. Il veut que je voie un spécialiste.

— Tu ferais mieux d'y aller vite. » Elle secoua la tête. « Je n'irai pas.

— Pourquoi non ?

— Parce que ça ne servira à rien. » Elle pensait qu'il allait se fâcher contre elle, ou lui demander comment elle pouvait en être aussi sûre mais, au lieu de cela, il dit :

« Maman, est-ce que tu as peur ?

— Il est bon, ce thé, répondit-elle, me voilà encore avec un nouveau défaut, il va toujours me falloir des miettes de gâteau dedans désormais.

— Est-ce que tu as peur, maman ?

— Non, répondit-elle. Non, je n'ai pas peur. C'est drôle, hein ? » Elle était

psychologue-conseillère d'orientation à Fort Wayne dans l'Indiana et si un de ses consultants lui avait dit la même chose, elle aurait appelé cela de la dénégation. Comment ne pas passer par toute la gamme des émotions négatives lorsqu'on vous annonce la cécité ? Un de ses sens, peut-être le plus important, lui était ôté. Comment pouvait-elle réagir autrement que par la peur et la colère ?

Et pourtant, dès le départ, elle ne l'avait pas ressenti comme une perte, mais comme un don. D'emblée, quand elle avait commencé à percevoir des rayons de lumière blanche au coin de son œil vers la fin de la journée, et puis quand une auréole commença occasionnellement à entourer son champ de vision, dès ces premiers symptômes, elle avait senti qu'on lui donnait plus que ce qu'on lui prenait.

On ne la distinguait pas pour la punir. On la choisissait plutôt pour accomplir une tâche. Une tâche capitale.

Charmant, commentait la conseillère. À la place de la paranoïa, elle optait pour le grandiose.

Sauf qu'elle ne se sentait pas exceptionnelle. Elle se sentait même particulièrement humble.

Elle avait quarante et un ans, était veuve

et mère d'un garçon de treize ans. Elle mesurait un mètre soixante-cinq avec des talons plats et pesait cinquantetrois kilos. Mis à part pendant sa grossesse, son poids n'avait pas varié de plus d'un kilo depuis l'université. Il restait le même, quoi qu'elle mange. La majeure partie des étudiantes qu'elle voyait, et une non moins grande partie des étudiants aussi, avaient une relation quelque peu problématique avec la nourriture et le poids. Beaucoup d'entre eux cherchaient à maigrir, et quelques-uns avaient de sérieux troubles de l'alimentation, anorexie ou boulimie. La moitié du monde souffrait de la faim, pensait-elle parfois, et l'autre moitié s'affamait ou alternativement se gavait et se faisait vomir.

Elle avait le visage en forme de cœur, le nez droit et fort ainsi qu'une petite bouche. Elle possédait un front large sur lequel se dressait nettement une « mèche de veuve ». Dix ans plus tôt, des semaines après qu'un conducteur ivre avait franchi la bande du milieu sur la nationale 37, elle s'était surprise à vouloir changer sa coupe de cheveux en ramenant sur son front une frange hésitante. Presque immédiatement, elle avait réalisé ce qu'elle faisait : elle essayait de nier son veuvage en cachant sa mèche rebelle.

Ses cheveux étaient alors brun foncé.

Maintenant, ils étaient devenus gris pâle, et elle les portait raides, coupés au carré et s'arrêtant juste à la hauteur de ses épaules, comme toujours depuis vingt ans maintenant. Ses yeux aussi étaient gris, une couleur surprenante et d'un ton bien plus profond que ses cheveux. Ils n'en étaient pas moins impressionnants à regarder maintenant qu'ils commençaient à perdre de leur fonction.

Puisqu'il s'était déjà coupé l'appétit avec les Oreos, elle ne se fatigua pas à cuisiner. Ils se firent livrer une pizza et ils la mangèrent devant la télévision. Aucun des deux ne la regardait ; il faisait ses devoirs et elle, les yeux fermés, tournait son regard à l'intérieur d'elle-même. Il prit la parole :

« Maman ? Tu vas trouver ça débile.

— Je suis contente d'avoir été prévenue.

— Bon, voilà. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu ne veux pas voir ?

— Oh, bon sang.

— En fait, je pensais simplement...

— Je croyais que les enfants du cordonnier étaient les plus mal chaussés. Mais qu'en est-il des enfants du psychologue.

— C'est du jargon de psy, hein ? Désolé.

— Ne t'excuse pas, Thom. » Elle ouvrit les yeux, un moment surprise par l'étroitesse de son champ de vision. Son imagination

percevait toujours son entourage largement et, à présent, elle avait l'impression de voir moins bien quand elle ouvrait les yeux.

« Je me suis posé la même question, reprit-elle. Sur le plan métaphysique, tout ce qui nous arrive est le résultat d'un choix que nous faisons. Même ton père, à un niveau ou à un autre, a choisi de se trouver dans cet accident...

— Ça, je saisis toujours pas. Je veux dire, il roulait sans rien demander à personne, pas vrai ? Un alcoolique est venu d'on ne sait où lui rentrer dedans et c'est sa faute ?

— Je n'ai pas dit que c'était sa faute.

— Tu as dit qu'il l'avait choisi. Il a téléphoné et s'est fait livrer un accident.

— Pourquoi penses-tu qu'il était juste là par hasard ?

— Parce qu'il rentrait à la maison, non ? Il était sur le chemin du retour.

— C'était simplement un coup de malchance, alors ?

— Je suppose.

— Une coïncidence.

— Voilà.

— Bon, tu as le droit de croire au hasard et à la coïncidence, champion, ou tu peux aussi croire qu'on ne met pas de pepperoni sur ta pizza sauf si tu le demandes.

— Alors, papa désirait se faire tuer dans un accident de voiture et...

— En tout cas, il voulait mourir.

— Alors c'est arrivé au ciel dans un ordinateur qui a expédié un conducteur bourré pour faire le travail.

— En tout cas, une force inconnue les a placés au même endroit en même temps. » Il se tut un moment. Puis, il dit :

« Pourquoi papa voulait mourir ?

— Je ne sais pas.

— Tu lui en veux d'être parti, hein ?

— Plus maintenant.

— Avant ?

— Oh, mon Dieu, oui. Comment pouvait-il me faire ça, à moi ? À nous ? Nous laisser tout seuls comme ça, le salaud. Les survivants sont toujours en colère lorsque des personnes qu'ils aiment meurent, à moins qu'ils ne soient trop occupés à se sentir coupables d'avoir survécu. Ou à moins qu'ils étouffent leurs sentiments si bien qu'ils n'en sont plus conscients.

— Je ne me rappelle pas ce que j'ai ressenti. C'était il y a longtemps.

— Je sais.

— Quelquefois il me semble que je peux me souvenir, mais c'est comme de dérouler le papier toilette. Je me souviens que c'est arrivé mais je me rappelle rien vraiment. Tu veux de

la dernière part de pizza ?

— Prends-la.

— Tu es sûre ? J'en ai déjà eu trois.

— Prends-la.

— Merci. Je peux te poser une question ?

Si papa a choisi de se retrouver dans un accident de voiture, est-ce que tu choisis de, heu...

— Devenir aveugle.

— C'est difficile de dire le mot.

— Tu t'y feras avec le temps. Oui, bien sûr, je le choisis, mais je ne pense pas que c'est parce qu'il y a quelque chose que je ne veux pas voir. Je crois qu'il y a quelque chose que je veux vraiment voir.

— Je comprends pas. » Elle ferma les yeux.

« Je pense, commença-t-elle, que je vais être capable de voir bien plus de choses les yeux fermés que ce que j'ai jamais été capable de distinguer lorsqu'ils étaient ouverts. Thom, depuis que j'ai commencé à avoir des troubles de la vue, j'ai sans cesse entr'aperçu certaines images.

— Quel genre d'images ?

— C'est difficile à expliquer. D'abord cela arrivait la nuit, lorsque j'allais au lit.

— Comme des rêves ?

— Non, parce que la vision avait toujours lieu lorsque j'étais éveillée. Je fermais les yeux

et je commençais à recevoir des images. Presque comme quand on regarde un film, sauf que quand j'essayais de me concentrer sur une image, je la perdais.

— Moi, je vois des choses parfois, comme si je fixais une lumière et puis fermais les yeux. On a plein de couleurs qui semblent constamment changer et qui finissent par s'évanouir.

— C'est un peu différent.

— Quel genre d'images est-ce que tu vois ?

— Elles sont très variées. Des paysages. Des visages.

Parfois même une conversation entière.

— Tu entends ce qu'on dit ?

— Je sais de quoi on parle. Enfin, la plupart du temps. Cela vient par vagues, c'est comme un film qui n'arrêterait pas de passer d'une image à l'autre. Ou quelquefois c'est juste une image projetée sur un écran.

Elle reste un instant, puis elle disparaît et plus rien ne vient après.

— On allume la lumière et la séance est terminée.

— Quelque chose comme ça. La plupart du temps, je vois des gens marcher le long d'une nationale.

— Où est-ce qu'ils vont ?

— Je ne sais pas encore, dit-elle, je le

comprendrai bientôt.

— Ah oui ?

— Je vais te dire ce qu'il se passe, à mon avis. Je pense que plus je perds la vue, plus cette autre sorte de vision augmente. Maintenant, cela ne m'arrive plus seulement tard la nuit. Je peux avoir une vision à chaque fois que je ferme les yeux. Cela n'arrive pas toujours mais de plus en plus. » Elle soupira. « Je pense que c'est un don, Thom.

— Un don.

— Je le crois.

— Et tu l'as choisi.

— Il m'a été offert et j'ai choisi de le recevoir.

— Tu as préféré ta propre réalité. Maman, à ton avis, qu'est-ce que tu vois ? Le futur ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Tu as une boule de cristal dans la tête, en quelque sorte. Eh ? Tu peux voir ce que je vais faire en sciences pour l'examen de fin d'année.

— Quand est-ce ?

— Pas mercredi prochain mais l'autre, je crois.

— Bon, c'est facile alors, dit-elle.

— Sérieux ? Tu sais réellement le résultat d'une épreuve que j'ai pas encore passée ?

— Oui.

— Et alors ?

— Tu ne passeras pas l'épreuve, champion.

— Ah non ?

— Non.

— Pourquoi ? Est-ce que je vais être malade ? Est-ce que je vais choisir d'avoir un rhume ce jour-là ?

— Tu vas choisir d'être ailleurs, précisa-t-elle en secouant la tête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que je pense que nous serons loin d'ici alors, Thommy.

— Loin d'ici ?

— Partis, loin de Fort Wayne.

— On déménage ?

— J'en ai bien peur.

— Où on va ?

— Je ne sais pas encore. – Tu sais quand ?

— Bientôt. Avant ton épreuve de sciences.

— On va simplement se lever et partir.

Comme ça ?

Est-ce qu'on va prendre la voiture ? C'est impossible de prendre la voiture, tu ne peux plus conduire. Qu'est-ce qu'on va... » Elle leva une main.

« Stop. Plus de questions. Je n'ai plus de réponses pour l'instant. S'il te plaît.

— Mais...

— J'en saurai plus après, d'accord ? » Le

lendemain matin au petit déjeuner, elle dit :

« Je voudrais que tu n'ailles pas à l'école et que tu restes à la maison aujourd'hui, champion. Je vais avoir besoin de ton aide.

— Mince alors, la semaine avant les examens. Oh, je ne vais pas passer d'examens, n'est-ce pas ? Ou bien je vais juste manquer l'épreuve de sciences ?

— Tu ne passeras aucune épreuve. En fait, il est possible que tu ne retournes pas à l'école du tout cette année.

— Vraiment ?

— Ça te brise le cœur, pas ? » Elle mordit dans son toast et but une gorgée de thé. « À neuf heures et quart, je vais appeler le bureau et annoncer que je ne viendrai pas. J'espère qu'ils pourront me faire un chèque tout de suite. J'ai un congé maladie et des vacances à prendre.

— Tu vas démissionner ?

— En effet. Ensuite il faudra se débarrasser de la voiture. Elle n'est pas entièrement payée, mais je pense que son prix de rachat couvre largement ce que nous devons encore. Je vais appeler Angert Motors et voir ce que je peux faire à ce sujet.

— Tu vas vendre la voiture ?

— Eh bien, je ne vois pas assez pour la conduire, Thom, et il se passera trois ans avant

que tu puisses le faire, alors je ne vois pas à quoi elle nous servirait. Je suppose qu'on pourrait retirer les vitres et l'utiliser comme une immense jardinière extérieure, mais à part ça...

— Maman.

— Quoi ?

— Cela m'ennuie un peu.

— Merci.

— De quoi ?

— De l'admettre.

— En réalité, j'ai peur.

— Entendu.

— Je veux dire, tu ne penses pas que c'est un peu dingue ? Enfin, tu deviens aveugle, quoi, et je sais pas comment nous allons nous en sortir si tu ne vois pas.

Je veux dire, comment on va se déplacer si tu ne peux pas conduire ? Comment tu vas travailler, comment on va gagner de l'argent, comment est-ce que tu vas même préparer le dîner, enfin...

— Respire.

— Ça semble si dingue ! Comme quand tu me demandes de quitter l'école maintenant et de manquer les examens. Encore deux semaines et l'école est finie, c'est les vacances. Alors pourquoi est-ce qu'on ne peut pas attendre jusque-là ? Est-ce que cette solution

ne serait pas plus sensée ?

— J'en suis sûre.

— Enfin, qu'est-ce qui presse ? Pourquoi est-ce qu'on doit se dépêcher de plier bagage et partir quelque part, alors que tu ne sais même pas où on va aller ?

Si tu veux vraiment mon avis, je pense que ce que tu fais est dingue. Voilà ce que je pense.

— Je sais que tu le penses, Thommy.

— Maman, je ne voulais pas dire ça.

— Bien sûr que si. Ça n'a pas d'importance.

— Non, je...

— Tu pensais chacun de tes mots, mon ange, et il n'y a pas de mal à ça. » Il courut vers elle et la serra violemment dans ses bras. Il dit :

« Je veux aller nulle part. Je veux pas que tu sois aveugle. Je veux rien de tout cela. C'est pas juste !

— Je sais.

— Je le pense vraiment. C'est pas juste, ça craint !

— Je sais.

— Je déteste cette situation. Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Oh, je pensais simplement que l'autre jour, quand j'ai essayé d'imaginer la scène où je te disais que je devenais aveugle, je t'ai vu bondissant d'excitation et criant : "Oh, chic, on

va avoir un chien !" – Tu es horrible.

— Je sais.

— La bonne nouvelle, c'est qu'on va avoir un chien.

La mauvaise, c'est que c'est un chien d'aveugle.

— Je plaisantais, hein.

— Tu es vraiment horrible.

— Je sais, dit-elle en caressant ses cheveux blonds et en lui massant la nuque. Je vais te dire quelque chose.

Sers à ton horrible mère une tasse de thé.

— Avec ou sans miettes de gâteau ?

— Sans. Et je vais essayer de t'expliquer pourquoi la situation est aussi dingue et pourquoi nous devons agir si vite.

— D'accord.

— Je ne sais pas par où commencer. Voilà. Ces images que j'ai vues, les visions.

— Des gens qui marchent sur une nationale.

— C'est un des sujets, oui. Ce n'est pas seulement un tas d'images intéressantes à voir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire, c'est qu'elles font partie d'un ensemble très grand et très important. Il y a une raison pour laquelle je perds le sens de la vue et recouvre cette autre façon de voir. On me donne à jouer un rôle

important dans un événement capital à venir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des choses se passent très vite, dit-elle, les yeux clos. Tout se prépare à changer. Je ne les comprends pas mais peut-être n'est-ce pas à moi de saisir ce qu'il se passe. Je n'y comprends rien en électricité mais quand j'appuie sur l'interrupteur, la lumière s'allume.

— À moins que l'ampoule n'ait grillé.

— D'un seul coup, reprit-elle, les choses qui autrefois étaient importantes deviennent insignifiantes. Mon travail ne compte pas, tes examens ne comptent pas. La voiture est inutile. Que je devienne aveugle ou non n'a pas d'importance. Entends-tu ce que je dis, Thommy ?

Rien de tout cela n'a d'intérêt.

— Alors quoi ?

— Aller de l'avant. Laisser tomber tout ce qui n'est pas important. Thommy, quand je ferme les yeux, je vois des images, mais je ne les perçois pas en entier. Je sais que nous devons partir d'ici dans les quelques jours qui viennent. Je vais auparavant prendre les dispositions nécessaires au sujet de cette maison, de l'argent et tout, mais si je ne m'en sors pas avec tout cela, nous les laisserons derrière nous car le plus important est à venir. Nous en saurons plus en temps utile. Sais-tu à

quoi ça ressemble ? C'est comme de conduire la nuit.

Tu ne vois que ce qu'éclairent les phares, mais tu peux traverser tout le pays ainsi.

— Pas si nous vendons la voiture. Pas si tu ne vois plus assez pour conduire.

— Oh ! zut, dit-elle. Je ne sais pas bien expliquer.

— C'est bon, répondit-il, il me semble que j'ai compris. » Elle expliquait la situation à Thom avec assurance.

Seule, elle était beaucoup moins sûre d'elle. Des doutes, des peurs l'habitaient. Mais elle avait toujours assez de certitude en elle pour les surmonter.

Elle se sentait guidée.

Elle obtint un entretien avec le vice-président de sa banque, et ils convinrent de rembourser le premier emprunt logement et les taux d'intérêt avec un second crédit qu'une seconde hypothèque assurerait. Angert Motors dépêcha un expert qui examina sa voiture et elle finit par en obtenir mille deux cents dollars. Haï Rysbeck passa outre un labyrinthe de paperasses à l'école et lui obtint un chèque couvrant presque tout ce qu'on lui devait ; le reste serait envoyé à sa banque et crédité sur son compte.

Enfin, une femme très aimable à l'agence

immobilière Klopfer et Klopfer mit sa maison en location et accepta de lui fournir une entreprise de déménagement qui mettrait en carton et remiserait ses affaires personnelles.

Tout se passa tellement bien qu'elle le prit comme la confirmation de la justesse de ses actes. L'univers approuvait son action en coopérant à chacun de ses pas.

Mais s'il y avait eu le moindre accroc, elle aurait simplement abandonné ce qui n'allait pas. Elle aurait laissé la voiture dans l'allée pour que quelqu'un la récupère, elle aurait laissé son emprunt impayé jusqu'à ce que la banque saisisse ou que la ville vende la maison pour payer les taxes. Rien de tout cela ne comptait vraiment parce que quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau, quelque chose d'encore incompréhensible, comptait cent fois plus.

Elle avait eu son dernier rendez-vous avec l'ophtalmologiste le lundi. Le jeudi suivant, elle et Thom prirent un taxi pour la compagnie de car Greyhound au centre-ville, où un employé noir très serviable traça leur itinéraire et leur vendit les tickets. Ils iraient de Fort Wayne à Chicago, où ils prendraient un car express en direction de Salt Lake City en passant par Davenport, Omaha et Cheyenne. Là, ils prendraient un troisième car

qui partirait vers le nord-ouest à travers l'Idaho, s'arrêterait à Boise et se dirigerait vers Portland.

« Mais c'est Portland dans l'Oregon, dit l'homme avec un rictus, vous êtes bien sûre que vous voulez Portland dans l'Oregon et non Portland dans le Maine.

— Aussi sûre que je puis l'être de tout le reste », répondit-elle.

CHAPITRE 4 Dans l'Oregon, la départementale 138 part de Roseburg vers l'est et s'arrête lorsqu'elle rencontre la nationale 97 à la bifurcation de Diamond Lake. La distance entre ces deux points représente environ cent vingt-huit kilomètres à vol d'oiseau, mais les sinuosités de la route qui suit les rivières et leurs affluents en ajoutent encore vingt-quatre.

Guthrie Wagner fit vingt-deux kilomètres le premier jour. Quelques années plus tôt, quand il courait, il était parvenu à un niveau où il pouvait en parcourir un en six minutes sur une courte distance. Son rythme d'entraînement habituel était plus lent : entre sept et huit minutes, ce qui signifiait un peu plus de neuf kilomètres à l'heure. Il ne savait pas exactement ce que devait être un bon rythme de marche et il découvrit qu'il faisait environ du cinq à sept mille mètres à l'heure. Même avec un sac sur le dos et sans aucun

entraînement, il paraissait capable de maintenir ce rythme des heures durant.

Il ne le sut pas le premier jour car il ne pouvait pas dire à quelle vitesse il allait, ni quelle distance il parcourait. Il était environ quatre heures quand il quitta la petite route goudronnée, et la nuit tombait quand il trouva un endroit où s'arrêter : un petit hôtel familial à Glide. Mais sa carte lui apprit qu'il avait parcouru vingt-trois kilomètres et il était neuf heures dix quand il pensa à regarder sa montre, alors il comprit qu'il pouvait maintenant s'attendre à maintenir un rythme de cinq kilomètres à l'heure sans difficulté. Bien sûr, la marche deviendrait plus pénible quand il s'attaquerait aux montagnes, mais alors il serait en meilleure forme.

Disons trente-deux kilomètres par jour. Trois heures le matin, trois heures l'après-midi.

Il prit une douche pour retirer la poussière puis remplit la baignoire d'eau chaude pour calmer ses pieds et ses jambes endoloris. Il souffrit un peu mais se sentit bientôt nettement mieux. Il se sécha et s'assit dans un fauteuil les pieds en l'air, puis il étudia sa carte. Il y avait une télévision dans la chambre mais il ne pensa pas à l'allumer.

Dix kilomètres jusqu'à Idleyld Park, vingt-neuf pour Steamboat, et vingt-six jusqu'à

Toketee Falls.

Enfin trente jusqu'à Diamond Lake et trente-cinq jusqu'à la bifurcation du même nom. Une fois là, il devrait choisir entre aller au nord ou descendre vers le sud, mais pendant encore environ quatre jours, tout ce qu'il avait à faire était de continuer à marcher vers l'ouest.

Il ne serait pas toujours pratique de s'arrêter dans les villes, et, du reste, celles-ci n'auraient pas toujours de motels. C'était de petites villes, des têtes d'épingle sur la carte, à peine plus grandes qu'un espace de croisement sur une route étroite.

En ce début du mois de juillet, il faisait encore un peu froid pour dormir dehors. Surtout quand on arrivait dans les hauteurs des Cascades. Surtout quand on n'avait ni tente, ni sac de couchage, ni même une couverture.

Le lendemain, il s'arrêta pour déjeuner à Idleld Park. Il mangea un hamburger, but un café, fuma une cigarette et reprit le chemin de Steamboat. La route longeait la rive nord du cours supérieur de la rivière Umpqua et, à environ seize kilomètres de Idleld, elle pénétrait dans le Parc national d'Umpqua.

La route, tout en lacets et en dénivellations, ne cessait de monter. À

l'époque où il courait, il détestait les côtes ; maintenant qu'il avançait plus lentement, elles lui causaient moins de problèmes, bien qu'il les sentît.

Des bouquets de conifères bordaient la route des deux côtés. Quand il y avait une trouée dans les arbres, ou quand il arrivait en haut d'une côte et pouvait voir plus loin, il observait, par-dessus la forêt verdoyante, les montagnes encore couronnées de neige. Au départ, il gardait en mémoire chaque beau paysage, le photographiant dans sa tête, mais au bout d'une heure environ, il ne remarquait plus leur beauté et ne faisait plus Wqu'un avec la nature.

Il y avait très peu de circulation sur cette route. Il marchait sur le côté gauche, faisant face aux voitures, et il s'écartait sur le bas-côté quand un véhicule approchait. Vers le milieu de l'après-midi, il réalisa que, inconsciemment, il saluait de la main les voitures qui passaient. La plupart lui retournaient son salut. Quelquesunes klaxonnaient.

Il passa la nuit à l'hôtel Modoc de Steamboat. Le troisième jour, il se réveilla au chant des oiseaux, derrière sa fenêtre, et partit de bonne heure. Bien que la montée le ralentît un peu, il fut à Toketee Falls au début de l'après-midi. Il but un bol de soupe consistante

et mangea deux sandwiches dans un petit restaurant tenu par deux femmes, des sœurs. Elles faisaient partie de la « Worldwide Church of God » et leur restaurant était fermé le samedi et le dimanche. On pouvait fumer ; il y avait des cendriers sur le bar et sur les trois tables. Mais deux pancartes faites à la main invitaient à ne pas blasphémer dans les locaux.

Il alluma une cigarette et essaya d'imaginer Kit réagir à ces panneaux. La réponse serait explicite, conclut-il, et sans doute éloquente. Ils se feraient certainement mettre à la porte. Il y avait un motel à l'ouest de Toketee Falls et un ensemble de caravanes pour les touristes de passage un peu plus loin mais il n'avait pas vraiment envie de s'arrêter aussi tôt. Il avait demandé aux sœurs de lui emballer quelques sandwiches et un morceau de quatre-quarts, il avait par ailleurs acheté une barre chocolatée et deux paquets de cacahouètes salées à la station-service Arco.

Il continua sa marche quelques heures, allant plus doucement désormais. Il préférait céder devant la montée plutôt que de la combattre, il réduisait sa vitesse et se reposait dès qu'il en ressentait le besoin. Alors que le soleil était encore haut, il quitta la route et avança de cinquante mètres dans la forêt. Il découvrit un endroit où les arbres

s'éclaircissaient quelque peu (on ne pouvait pas vraiment appeler ça une clairière), et il enleva les aiguilles de pin à l'intérieur d'un cercle d'environ trois mètres de diamètre. Au centre, il déposa les aiguilles de pin et des bouts de papier. Puis il ramassa de petites et de grosses branches tombées à terre dans la forêt. Il rapporta plusieurs brassées de bois, plus qu'il ne pensait en utiliser, car il serait difficile de se réapprovisionner la nuit.

Le feu prit vite et brûla bien. Il s'assit devant, les jambes croisées, alimentant le feu, à moitié hypnotisé à force de regarder les flammes.

Tout au long du chemin, ce jour-là, il était passé devant des aires réservées au camping. Pour quelques dollars, on vous louait un emplacement pour planter une tente, un trou pour le feu avec du bois coupé et, mis pour vous en réserve, un point d'eau courante et une salle de douche. Camper où il voulait constituait probablement un acte illégal, et il était sûr de risquer une forte amende pour son feu.

Il ne s'en inquiétait pas. Il savait qu'il ne mettrait pas le feu à la forêt et personne ne pourrait détecter flammes ou fumée depuis la route.

Il mangea ce qu'il avait apporté, garda un

demisandwich et une barre de Clark pour son petit déjeuner. Il aurait aimé boire un café mais n'avoir que l'eau de source de sa gourde n'était pas une privation. Il entretenait son feu et respirait un air frais teinté de fumée de bois tandis que la nuit tombait et que les oiseaux se taisaient tout autour de lui.

Pendant environ deux heures, il ne fit rien d'autre qu'alimenter le feu et écouter la forêt dans la nuit. Son esprit était serein. Il réfléchissait à peine. Quand ses paupières commencèrent à tomber, il enveloppa son autre Jean dans une chemise de rechange pour s'en faire un oreiller et il s'étendit à côté du feu.

Quand il se réveilla, le soleil était levé et il ne restait de son feu que des cendres froides. Il plia bagage, écrasa les cendres du pied pour s'assurer qu'aucune braise n'était restée allumée, mit son sac sur son dos et retourna sur la route.

Il y avait plusieurs motels à Diamond Lake. Et il s'arrêta dans le Pair Harbour Inn. Il y avait une machine à laver et un séchoir automatique à côté du distributeur de Coca et de glaçons. Après avoir pris une bonne douche chaude, il obtint de la monnaie à la réception et lava tout son linge. Il s'assit dans une chaise longue en séquoia à côté de la piscine pendant

que ses machines finissaient leur cycle.

Lorsqu'il eut rangé ses affaires, il retourna à la réception et demanda à un gérant au dos voûté où il pouvait prendre un vrai repas.

« Vous n'avez pas de voiture, demanda l'homme.

— Non.

— Eh bien, le Blue Bonnet est vraiment bien si vous aimez la bonne cuisine mais c'est à huit cents mètres d'ici en suivant la route.

— Je pense que je peux y arriver.

— Si vous aimez le chili con carne, ajouta l'homme, je vous assure que vous ne le regretterez pas. » Le chili con carne n'était pas mauvais. Il n'était pas assez épicé à son goût, mais la serveuse lui apporta du Tabasco et cela lui donna un peu plus d'allure. Il l'accompagna d'une bière et en prit une seconde comme dessert, et c'est en buvant celle-ci qu'il réalisa qu'il n'avait pas fumé une seule cigarette depuis le matin. Il avait atteint le sommet d'une côte aux alentours de neuf heures et demie et avait soufflé quelques minutes pour regarder le paysage et pour déterminer, en suivant sa carte, le nom des montagnes qu'il avait sous les yeux. Le mont Bailey, le mont Thielsen, la montagne du Rocher Noir, le mont du Cochon de Fer : de bien grands noms pour des montagnes imposantes. Mais il n'était pas

sûr de les avoir nommées correctement. Il ne pensait d'ailleurs pas que ça avait beaucoup d'importance.

Et, contemplant les montagnes, il avait allumé sa première cigarette de la journée. Et jusqu'à présent, elle avait aussi été la dernière. C'était étrange.

En fait, il n'avait presque pas fumé depuis son départ de Roseburg. Il était parti avec une cartouche dans son sac à dos plus trois autres paquets dont un était déjà à moitié vide. Cela faisait quatre jours qu'il était sur la route, et il n'avait pas entamé la cartouche. Il avait encore un paquet fermé dans la poche de sa veste et un autre ouvert dans la poche de sa chemise contenant, voyons voir, encore trois cigarettes. Ce qui voulait dire qu'il avait fumé quelque chose comme un paquet et demi dans les quatre derniers jours alors qu'habituellement il fumait presque deux fois cela dans une seule journée. Deux à trois paquets par jour, c'est ce qu'il fumait depuis bientôt vingt ans.

Il était spectaculaire qu'il ait réduit sa consommation de cigarettes aussi vite. Lorsqu'il courait, il avait plusieurs fois essayé d'arrêter et avait réussi à fumer un peu moins. Mais au mieux de sa forme, il n'était jamais descendu en dessous d'un paquet par jour. Le plus étonnant était cependant qu'il avait cessé

de fumer sans même s'en rendre compte. Ce qui, en soi, n'avait d'ailleurs aucune importance. Mais voilà, il avait quasiment arrêté.

Il prit une cigarette et la tint entre son pouce et son index. Elle lui procurait une sensation étrange. Il la porta à sa bouche, l'en retira, la remit, haussa les épaules, l'alluma enfin. Il tira une bouffée, avala puis souffla la fumée et la regarda s'élever au plafond.

Le goût était satisfaisant mais il lui sembla qu'il n'avait pas envie de la finir. Il se força d'abord à tirer une seconde bouffée puis changea d'avis et écrasa la cigarette dans le cendrier.

À son retour au Pair Harbour Inn, le gérant émergea de son bureau tandis que Guthrie remontait l'allée de gravier. Il lança :

« Alors, vous l'avez mangé, ce chili ?

— En effet, c'était très bon.

— Ils vous soignent bien, là-bas, confirma l'homme, vous voulez vous arrêter une minute ? Je viens de faire du café, si vous en voulez une tasse... » Le bureau de l'hôtel contenait deux fauteuils de bois avec des coussins en vinyle disposés autour d'un meuble de télévision. On passait un mélodrame mettant en scène un cabinet juridique à Los Angeles, le son était presque inaudible.

Guthrie prit son café noir, le gérant, qui s'appelait Mc Lemoire, ajouta au sien du lait en poudre et deux sucres. Il expliqua que sa femme était à Grants Pass. Elle passait quelques jours chez sa mère.

« Elle a la maladie d'Alzheimer, ajouta-t-il. Bon Dieu, quelle fichue façon de terminer sa vie ! Voilà une femme qui n'a jamais fait le moindre mal de toute son existence et elle finit comme ça. Vous avez entendu parler de cet homme, je crois qu'il habitait au sud de la Floride. Sa femme avait la maladie d'Alzheimer et il l'a tuée.

— Est-ce qu'on ne l'a pas mis sous les verrous ?

— C'est pas horrible, ça ? Des hommes de la pire espèce se baladent en liberté autour de nous et celui-là doit aller en prison. Je vais vous dire, si ma femme devenait comme ça, je la ferais piquer comme un chien.

Quel genre d'homme ne ferait pas pour sa femme ce qu'il ferait pour un chien ? Et je dois vous dire encore une chose, je ne pense pas que les gens d'ici vous jugeraient coupable. Je sais pas quelle sorte de personnes il y a en Floride, mais on n'est pas comme ça ici. » Le café n'était pas mauvais. On aurait pu le corser un peu plus, mais il lui convenait.

« Alors, comme ça, vous faites de la

randonnée, reprit Mc Lemoire. Je dois dire que c'est pas tous les jours que quelqu'un vient par ici à pied. D'où vous venez comme ça ?

— De Roseburg.

— De Roseburg ! Eh ben, ça doit bien faire cent vingt kilomètres.

— Pas loin.

— Ça fait combien de temps que vous marchez ?

— Aujourd'hui, c'était le quatrième jour.

— Quatre jours. Alors vous faites à peu près trente kilomètres par jour. Où vous allez ? À Crater Lake, je suppose ?

— Je ne pense pas.

— Non ? Vous devriez y passer si vous ne l'avez jamais vu, maintenant que vous êtes juste à côté.

— J'y suis allé il y a quelques années. Je crois que cette fois je vais le contourner.

— Et retourner comme ça à Roseburg ? Au moins, au retour, ça descend.

— Non, je pense que je vais continuer un peu.

— Pour aller où ?

— Vers l'est, je pense.

— Vers l'est !

— Je crois.

— Vous voulez aller jusqu'où ? Vous pensez traverser tout le pays ?

— Peut-être.

— Vos pompes vont tenir le coup ?

— Jusque-là, je n'ai pas à me plaindre.

— Et vos pieds ?

— Ils vont bien.

— Bon Dieu, s'écria Mc Lemoire, à trente kilomètres par jour ben, oui, vous pourrez toujours trouver un endroit où crêcher, pas ? Où vous avez passé la nuit hier, à Toketee ? Les caravanes ne valent pas un clou et l'hôtel n'est pas tellement mieux.

— Eh bien, avoua-t-il, en fait j'ai dormi dehors la nuit dernière. J'ai dépassé Toketee de quelques kilomètres et j'ai simplement quitté la route. J'ai passé la nuit dans les bois.

— Vous pouviez pas être pire que dans ces caravanes-là, pour ce que j'en sais. » Mc Lemoire fronça les sourcils. « C'est pas mes oignons, mais j'aurais juré que vous n'aviez qu'un petit sac à dos quand vous êtes arrivé.

— En effet.

— Je pensais pas qu'on pouvait mettre un sac de couchage là-dedans.

— Je n'en ai pas. J'ai dormi dans mes vêtements.

— Dans vos vêtements ! Vous voulez dire, ce que vous portez là ?

— En fait, une autre chemise et mon deuxième Jean.

J'ai aussi mis une deuxième paire de chaussettes.

— Et ce petit coupe-vent, je suppose.

— Oui.

— Et c'est tout ? » Me Lemore le dévisagea. « Vous avez pas eu froid ?

— Un peu, mais ce n'était pas si terrible. J'avais fait un feu.

— Un feu.

— Un feu de camp. Je l'ai laissé se consumer quand je me suis endormi. Je pense que c'est interdit, mais...

— Laissez tomber. Vous avez dormi dehors, à la belle étoile, la nuit dernière. Dans vos vêtements. Sans tente, sans sac de couchage, sans couverture. Monsieur, est-ce que vous ne seriez pas en train de me raconter des histoires, là ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes peut-être bien garé en bas de la route.

Vous êtes peut-être bien venu de Roseburg à ici en voiture !

— Pourquoi le ferais-je ?

— Est-ce que je sais, moi ? Vous êtes peut-être mythomane ou bien vous tenez à ce que personne ne voie votre voiture. Ou alors, vous voulez peut-être voir si vous pouvez vous payer la tête d'un pauvre type.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous savez à combien est descendue la température la nuit dernière, monsieur ? À moins huit degrés, et ça n'a pas pu remonter beaucoup près de Toketee.

Vous dormez sans couverture par une nuit pareille et vous vous réveillez glacé jusqu'aux os, si vous vous réveillez tout court. Un homme mourrait de froid, pour sûr, à dormir dehors comme vous dites l'avoir fait. » Guthrie le dévisagea. « Et vous pensez me faire avaler ça, monsieur ? » Il se leva. « Vous pensez ce que vous voulez, répondit-il. Cela ne fait pas tellement de différence pour moi.

Merci pour le café. » Au sud de Diamond Lake, la route bifurquait et la 138 tournait à droite et se dirigeait vers l'est, longeant par le nord le parc national de Crater Lake. Il y avait un peu plus de circulation sur cette partie de la route et il y aurait encore plus de monde en juillet et en août quand viendraient les touristes.

Le Pair Harbour Inn offrait aussi du café et des beignets le matin, mais il n'avait pas souhaité rencontrer Mc Lemoire à cette heure matinale. Il s'était donc arrêté pour petit déjeuner en sortant de la ville. Il s'arrêta encore dans une station-service Amoco vers onze heures pour boire un Coca et il réalisa

qu'il n'avait pas fumé une seule cigarette depuis celle qu'il avait commencée la veille au soir après le dîner.

Il y réfléchit, et aussi au fait d'avoir dormi dehors par une nuit aussi froide sans avoir souffert des basses températures. Peut-être les deux phénomènes étaient-ils liés, peut-être le manque de nicotine engendrait-il de la chaleur.

Souhaitait-il une cigarette maintenant ?

Non, trancha-t-il, il n'en avait pas envie. Il semblait avoir perdu l'habitude. Il semblait s'être éloigné de cette dépendance, tout comme il avait quitté toutes les obligations de sa vie. Son appartement, son travail, sa voiture, ses amis, ses livres, ses disques, ses meubles, la plupart de ses vêtements, il s'était éloigné de tout cela.

Il s'en était défait comme un serpent mue.

Cette image était pertinente, trouva-t-il. Il se détachait de tous les penchants de sa vie devenus futiles avec l'âge. Il semblait en quelque sorte avoir dépassé sa dépendance au tabac car Dieu seul savait qu'il n'avait jamais eu l'intention d'arrêter. Il n'avait pas cessé de fumer, d'ailleurs, cela lui était simplement arrivé.

Et la nuit dans les bois ?

Peut-être Mc Lemoire s'était-il trompé de

température. Peut-être avait-il vraiment fait plus chaud près de Toketee Falls. Peut-être les arbres, en plus de couper le vent, avaient-ils servi à retenir la chaleur que procurait le feu de camp.

Un de ces quatre, il devrait essayer à nouveau pour voir ce qui se passerait.

Mais pas cette nuit. La bifurcation de Diamond Lake n'était rien d'autre qu'un carrefour, mais quelques motels s'y trouvaient afin de glaner les touristes qui se dirigeaient vers Crater Lake. Il s'arrêta dans l'un d'eux qui recevait WTBS sur le câble et il regarda les Braves éliminer les Dodgers à Los Angeles. Pendant la pub, il continua d'examiner la carte et essaya de calculer quelle était la meilleure route pour... eh bien, pour où il allait.

Il n'arrêtait pas de jongler entre les différentes possibilités. Klamath Falls était plus près de Bend mais il pourrait continuer directement vers l'est. Dans ce cas, le premier point sur la carte au sud de la bifurcation de Diamond Lake était à soixante-cinq kilomètres, tandis que s'il allait vers le nord, il trouverait des villes réparties à intervalles assez réguliers sur la route. D'un côté, il trouverait probablement des endroits où passer la nuit, qu'il y ait ou non des points sur la carte. Il pouvait toujours dormir à nouveau dans les

bois et voir s'il mourrait de froid cette fois-ci. Mais de l'autre...

Au nord.

Pas une voix dans sa tête cette fois, mais quelque chose qui y ressemblait. Un conseil d'une source indéterminée à l'intérieur ou à l'extérieur de lui. Va vers le nord, lui fit-elle comprendre. Ne force pas les choses, n'essaye pas de fixer ton itinéraire en détail. Écoute simplement et tu sauras toujours où aller.

Il ne s'était pas rasé depuis qu'il avait quitté Roseburg, ce qui semblait indiquer qu'il faisait repousser sa barbe. Désormais, maintenant qu'elle avait presque une semaine, il en avait assez pour la tailler un peu. Il n'aimait pas la façon dont elle tombait sur son cou, il n'aimait pas que les favoris remontent presque jusqu'à ses yeux.

Il étala de la mousse sur son cou et le rasa, puis il fit le contour de ses pommettes. Enfin il en eut assez et rasa tout le reste aussi.

Il semblait avoir arrêté de décider les choses, remarqua-t-il. On aurait dit que la seule façon pour lui de savoir ce qu'il allait faire était d'attendre et de voir venir.

Jusque-là, le temps avait été remarquablement beau.

Il avait plu un peu depuis son départ de Roseburg, mais jamais quand il était dehors. Il

pleuvait le soir lorsqu'il se trouvait à l'abri, et l'autre jour, il avait attendu la fin d'une brève averse dans une station-service. En tout cas, il avait réussi à passer à travers les Cascades sans même se faire mouiller. La pluie restait une possibilité sur ce flanc des montagnes (il était encore loin du désert à l'ouest de l'État), mais elle était moins probable à présent et ne représentait plus un obstacle dont il avait à se soucier ce jour-là.

Car le temps était splendide, le soleil brillant et chaud dans un ciel d'un bleu saisissant et couronné de quelques légers nuages. Il continua sa marche et garda un rythme assez soutenu sans effort, son sac ne lui pesait pas sur les épaules.

Deux heures après avoir quitté la bifurcation de Diamond Lake et probablement après avoir aussi dépassé de quelques kilomètres un petit village appelé Beaver Marsh, il entendit un Klaxon de l'autre côté de la route. Il se retourna et aperçut une camionnette Datsun bleu nuit. La vitre du côté du conducteur s'abaissa, découvrant le visage d'un homme qui le regardait. Il lui faisait signe de venir. Il n'y avait pas de circulation dans aucune des deux directions. Il traversa la route et le gars lui dit : « Eh, montez ! Flanquez votre barda à l'arrière et faites le tour.

— Merci, répondit-il, mais je marche.

— Ben, je vois ça, monsieur. Si vous conduisiez, je me serais pas arrêté pour vous ramasser.

— Je vous en remercie, dit-il, mais je ne veux vraiment pas monter dans une voiture.

— Il a un problème, mon camion ?

— Apparemment pas. Je suis simplement là pour marcher, voilà tout. » Le type se gratta la tête. Il semblait avoir presque trente ans. Ses cheveux étaient d'un blond vénitien, et il portait un soupçon de barbe de la même couleur qui faisait environ deux centimètres de large sur son menton. Il avait rasé sa lèvre supérieure, ainsi que ses joues et son cou. Sa poitrine était large et ses biceps gonflés.

Un tatouage sur son avant-bras gauche représentait une araignée sur sa toile. Il portait une casquette publicitaire pour la bière Olympia et un T-shirt rouge uni. Il dit : « Juste sorti pour une balade.

— C'est exact.

— Je me demande toujours pourquoi marcher quand il y a une voiture pour vous emmener, mais vous faites comme ça vous chante, je suppose. Où vous allez ?

— Vers l'est. » Le type eut un rictus et exhiba des dents tordues :

« Eh ben, merde alors, s'écria-t-il, où vous

allez là, c'est vers le nord.

— Je sais. Je vais vers le nord jusqu'à Bend, et ensuite...

— Vous allez à pied jusqu'à Bend ?

— C'est cela.

— Vous rigolez. Ça doit bien faire cent trente putains de kilomètres !

— Plutôt cent quinze, je pense.

— Cent quinze bornes. Vous avez l'intention de faire cent quinze bornes à pied ?

— Pas tout aujourd'hui.

— Pas tout aujourd'hui. Ben merde, j'espère bien que non. D'où vous venez ?

— De la bifurcation de Diamond Lake.

— Là, en bas sur la route ? Vous habitez là ?

— Non, j'y ai dormi la nuit dernière. J'habite à Roseburg.

— Vous voulez dire que vous avez marché tout du long depuis Roseburg ? Vous savez ce que vous avez fait, monsieur ? Vous avez traversé une putain de chaîne de montagnes ! Jamais entendu dire qu'un homme ait fait ça avant, grogna-t-il. Et sans déconner, j'ai jamais entendu dire qu'on ait marché jusqu'à Bend.

— Eh bien...

— Jusqu'où vous allez aujourd'hui ?

— Ça dépend. Peut-être jusqu'à Crescent, peut-être jusqu'au raccourci pour Eugène.

— C'est la 58 qui va à Eugène. Montez et je vous emmène à Crescent. C'est pas qu'il y ait quelque chose à Crescent. Bon Dieu, je vais vous emmener direct à Bend. Ça vous fait gagner trois, quatre jours si vous voulez. C'est là que je vais.

— Merci, mais... » Le type regarda de travers les yeux bleu pâle de Guthrie. « Vous avez un sacré béguin pour la marche, vous, continua-t-il, non ?

— Je pense que oui.

— Mettons qu'il pleuve. Vous accepteriez alors, pas ?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Guthrie, je ne pense pas, mais je ne peux pas vous l'assurer.

— Pourrait dépendre si ça flotte fort ou pas.

— En effet.

— Bon, au diable, je vous retarde pas. Vous avez un bon bout de chemin devant vous. Faut que j'aille à Bend pour affaires et ensuite que je ramène le camion et que je rentre chez moi à Klamath. Peut-être bien que je vous verrai au retour.

— Klaxonnez en ce cas.

— D'accord, camarade.

— Et merci pour la proposition. C'était gentil de votre part. » Il attendit que quelques

voitures passent et traversa de l'autre côté de la route. Le type dans le camion reprit la route, klaxonna deux fois et s'en alla vers le nord.

CHAPITRE 5 Marcher jusqu'à Bend, pensait Jody Ledbetter. Il a fait tout le chemin depuis Roseburg et maintenant il veut marcher jusqu'à Bend. On rencontre toute sorte de gens et, l'un dans l'autre, on finit tôt ou tard par entendre des trucs bizarres. Mais qui a jamais entendu parler d'un homme qui marchait de Roseburg à Bend ?

En plus, il avait ajouté qu'il allait vers l'est. D'abord à Bend et ensuite vers l'est.

Où ça vers l'est ? Vers la chaîne de montagnes de l'Idaho, par exemple ? Ou vers l'est jusqu'à Chicago ?

Un mec assez sympa. Pour sûr, il y avait eu une minute, là, où il avait cru que ce type refusait son offre car Jody ou son camion n'était pas assez bien pour lui, mais heureusement ce petit malentendu s'était dissipé.

Non, ce type avait l'air bien et on n'avait pas l'impression qu'il était dingue. De nos jours, la plupart des gens qu'on rencontrait étaient plutôt bizarres, et cela ne faisait aucune différence qu'ils vous annoncent qu'il était en train de marcher jusqu'à Chicago ou

qu'ils allaient s'envoler pour Paris. Mais l'apparence et la conversation de ce type lui semblaient correctes. La seule chose dingue chez lui était ce qu'il était en train de faire.

Et pourquoi c'était dingue ? Le type allait à Bend et puis, une fois là-bas, il s'en irait ailleurs. Jody aussi se rendait à Bend et, une fois là-bas, il retournerait à l'endroit même d'où il était venu.

Et cela n'avait rien de passionnant de retourner à Klamath Falls. Débiter du bois n'était pas terrible mais la ferme était pire et il ne restait pas grand-chose à part ça. Donc, il ne vivait pas vraiment dans un pays d'abondance. Ce dans quoi il vivait, c'était une caravane, et bigrement mal rangée, pour sûr. Elle l'était encore plus depuis que Carlene était retournée chez sa mère, mais elle n'avait jamais été vraiment soignée, même avant que Carlene s'en aille en fait. Cent quinze bornes, ça faisait une trotte à pied jusqu'à Bend, mais quatre cent trente-cinq kilomètres en voiture, c'était long aussi.

C'est ce que représentait son voyage en tout et, quand il l'aurait terminé, il serait de retour à Klamath Falls.

Et puis merde.

Il y avait un Circle K un peu plus loin, il freina, rétrograda et s'arrêta. Il avait

suffisamment d'essence mais il avait le gosier sec, contrairement au camion. Il alla au réfrigérateur dans le fond du magasin et commença à détacher quelques canettes de Coors de leur emballage puis il changea d'avis et en attrapa un paquet de six.

Le jeune garçon à la caisse lui dit : « Je pense que nous avons de l'Olympia.

— Quoi ?

— De l'Olympia. Je pense qu'on en a dans le réfrigérateur. Vous portez une casquette Olympia.

— Eh ben, merde alors, répondit Jody. J'ai une casquette marquée John Deere à la maison. Si je l'avais portée, t'aurais essayé de me vendre un tracteur ? » Il remonta dans le camion, démarra et reprit vers le sud par où il était venu.

Il aperçut le marcheur tout en bas de la route. Il attendit une minute afin de s'assurer que c'était lui et il klaxonna. Le type fit un signe de la main, mais Jody crut qu'il ne l'avait pas reconnu, ni lui ni le camion.

C'était normal car il ne s'attendait pas à voir Jody aussi vite ; un avion à réaction Lear n'aurait pu aller jusqu'à Bend et revenir aussi rapidement.

Il freina, s'arrêta à la hauteur du type et se pencha pour baisser la vitre du côté du

passager.

« Il fait chaud dehors aujourd'hui et le soleil commence à cogner fort, et je pensais que peut-être vous auriez envie de prendre une bière maintenant, dit-il en tendant une canette de Coors par la fenêtre. Vous buvez de l'alcool, pas ?

— Certainement, et c'est exactement ce qu'il faut par une telle journée. » Il ouvrit la canette, et Jody fit de même avec la sienne. Ils les levèrent en signe de bonne santé et burent. « Ah, ça fait du bien, continuait-il, je croyais que vous alliez à Bend, n'est-ce pas ce que vous avez dit ?

— C'est vrai.

— Qu'est-ce que vous avez fait, vous avez volé ?

— J'y ai pas encore été. J'ai trouvé que je ferais mieux de vous offrir une bière que d'encombrer l'arrière du camion avec des pièces détachées.

— Est-ce pour ça que vous alliez à Bend ?

— Plus ou moins. Il y a un fermier à côté de Klamath qui cherche à économiser de l'énergie en produisant sa propre électricité avec un moulin à vent. Après tout, je pense que c'est pas bête. Avec tout le vent qu'on se prend, autant pouvoir en tirer quelque chose.

Moi et mon frangin, on fait le boulot pour

lui et on a besoin d'un démultiplicateur. Le fournisseur le plus proche est à Bend. » Il ouvrit la porte et descendit, la bière à la main. « Une façon passionnante de passer son samedi, hein ?

— Travailler sur des moulins à vent semble intéressant.

— Ah bon ? Je suppose, oui.

— Ce truc se laisse boire facilement. Vous savez, je n'arrive pas à croire que vous ayez fait demi-tour rien que pour m'apporter une bière.

— Ah bon ? Je dois vous dire, monsieur, que j'arrive pas à y croire moi-même. J'ose même pas penser que je me suis arrêté pour vous prendre comme ça, d'un seul coup d'un seul. Je m'arrête presque jamais pour les gens que je connais pas, et je le fais sûrement pas si on me le demande pas, sans parler de ceux qui regardent Dieu sait où et qui marchent de l'autre côté de la route. Celui qui marche en regardant les voitures venir, il ne cherche pas à faire de l'auto-stop, il se promène, pas vrai ?

— En général, oui.

— Alors, pourquoi je me suis arrêté ? Une idée dingue, je pense. Bien que ce soit pas beaucoup plus cinglé que de vouloir marcher jusqu'à Chicago.

— Qui a parlé de Chicago ?

— Personne, je crois. Où vous allez, vous ?
Après Bend, je veux dire.

— Je ne sais pas encore.

— Vous avez dit à l'est.

— Voilà tout ce que je sais.

— Je suppose que vous prenez les choses comme elles viennent.

— On dirait, oui.

— Ça vous embête si je vous pose une question personnelle ? Vous seriez pas juif, par hasard ?

— Non, pourquoi ?

— Je me disais bien que non. Je pensais, aujourd'hui c'est samedi et je sais qu'il y a des juifs qui ne prennent pas la voiture pour leur sabbat. Mais si c'était pour ça, vous le diriez, vous n'auriez pas monté toute cette histoire de marcher de Roseburg à Bend.

— Non, ça m'étonnerait.

— Bien sûr que non, mais l'idée m'a traversé l'esprit alors j'ai pensé à demander. Les juifs que je connais, ils conduisent tous le samedi, de toute façon.

— Ceux que je connais, pareil.

— Allez, prenez une autre bière. Et allez-y, j'en ai acheté six et je vais pas en boire cinq à moi tout seul.

En plus, elles vont réchauffer dans le camion.

— Bon, encore une alors. Merci.

— Je m'appelle Jody.

— Guthrie Wagner.

— Ravi de t'avoir rencontré, Guthrie.

— C'est moi. Dis-moi, est-ce que tu fumes, par hasard ? » Jody eut un regard méfiant. « Qu'est-ce que tu veux dire par-là, exactement ?

— Oh, non, je voulais simplement dire des cigarettes. Vois-tu, j'ai une cartouche dans mon sac et je n'en fais rien.

— Bon sang, pourquoi ça ?

— Eh bien, on dirait que je ne fume plus.

— On dirait ? Quoi, ton docteur t'a demandé d'arrêter, c'est ça ?

— C'est simplement arrivé comme ça, dit Guthrie en haussant les épaules. Je ne sais pas comment l'expliquer. J'ai commencé à marcher lundi et je pense qu'avant hier j'ai remarqué que je ne fumais plus.

— Tu as arrêté comme ça ?

— Il me semble.

— Sans même essayer.

— On dirait.

— Quelle marque de cigarettes ?

— Des Camel.

— Des Camel avec filtre ou les vraies, bien méchantes ?

— Des petites et sans filtre.

— Waou. Mon frère en fume de temps en temps, tu sais. Il fume les avec filtre, mais des fois, il préfère quelque chose de plus vilain et méprisable, gloussa-t-il.

Moi, j'ai jamais pris l'habitude de ce truc-là. Essayé oui, plusieurs fois, mais j'ai jamais aimé. Le chewing-gum, pareil. C'est les seules mauvaises habitudes que j'ai essayées et que j'ai pas aimées, maintenant que j'y pense. » Il souligna cette remarque en buvant une longue rasade de bière puis il ajouta un rot en guise de point.

« Excuse, mais ça fait du bien. Je les prendrais bien pour mon frère, si tu en fais rien.

— Avec plaisir. Je suis content d'alléger ma charge. » Maintenant donc, il roulait de nouveau vers le nord avec une cartouche pleine et un paquet fermé de Camel sans filtre sur le siège à côté de lui. Est-ce que c'était pour ça qu'il s'était arrêté, pour proposer à Guthrie de l'emmener, et pour ça qu'il était revenu avec le pack de bière ? Simplement pour troquer deux bières contre une cartouche et un paquet de cigarettes ?

Tout ça était prévu par Dieu, pensa-t-il, béni soit le Seigneur et faites passer le plateau de la quête, alléluia, amen.

Quand il atteint à nouveau le Circle K, il

ralentit un instant puis appuya sauvagement sur l'accélérateur. Environ deux kilomètres plus loin, il freina, s'arrêta, laissa passer une voiture et fit faire demi-tour à la camionnette, de telle sorte qu'il se trouvait de nouveau en direction du sud. Il retourna au Circle K, prit à gauche et alla se garer dans le parking.

Il n'avait ni sac à dos ni vêtements de rechange. Ses chaussures étaient des bottines de travail aux semelles lourdes. Bien faites à son pied et confortables, il ne savait pas ce qu'elles vaudraient pour une longue marche.

Guthrie portait une paire de baskets, il l'avait remarqué, et c'était peut-être de ça dont il avait besoin.

Eh bien, s'il allait jusqu'à Bend, il pourrait en trouver là-bas. Il était plus probable qu'il arrête avant d'être arrivé jusque-là, qu'il lève le pouce et fasse de l'auto-stop jusqu'à Klamath. Ou bien qu'il s'accroche jusqu'à Bend et se fasse ramener ensuite. Mais s'il arrivait à Bend et avait envie de continuer la marche, il pourrait acheter ce dont il avait besoin. Un sac à dos, quelques vêtements à mettre dedans, d'autres chaussures s'il trouvait cela nécessaire.

Bien sûr, tout cela supposait que Guthrie soit d'accord pour qu'il l'accompagne. Quand un homme part tout seul marcher à travers le pays, il va sans dire qu'il désire rester tout

seul. Le gars avait été suffisamment sympa, mais ça n'était pas dur d'être gentil quand on sait qu'on va quitter la personne cinq minutes plus tard.

Il n'y avait donc pas lieu d'appeler avant que Guthrie ne rappelle.

Il restait deux bières. Il en ouvrit une, s'assit dans le camion, et observa la route, buvant sa bière lentement à petites gorgées, la faisant durer. Quand Guthrie apparut enfin, il courut à sa rencontre sur la route.

« C'est encore moi, dit-il. J'ai encore une bière si tu en veux.

— J'ai bien peur que deux me suffisent pour le moment.

— Ouais, eh ben, en fait, j'ai du mal à finir ma troisième. Je vois que tu portes un chapeau.

— Le soleil tape fort.

— C'est un de ces chapeaux qu'on peut mouiller quand il fait très chaud ?

— C'est censé, en effet. Il n'a pas encore fait assez chaud à mon goût pour essayer.

— Bah, puisque tu l'as gardé, y a de fortes chances pour que ça serve. Dis, Guthrie ? » Il regarda au loin avant de poursuivre : « Je me demandais si tu pourrais supporter de la compagnie pendant quelque temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, tu vois, je pensais marcher un peu avec toi.

— Jusqu'à Bend ?

— Ben, je suis pas si sûr de tenir le coup aussi longtemps. J'ai jamais été un homme à marcher quand je pouvais prendre la voiture ou à rester debout quand je pouvais être assis. Ou bien à m'asseoir quand je pouvais m'allonger, d'ailleurs. Mais je dois dire que j'ai essayé de pousser ma tire loin de toi, et j'ai pas eu beaucoup de succès. Tu vois un inconvénient à ce que je vienne avec toi ? Si l'un d'entre nous ne se plaît plus comme ça, eh ben, il a qu'à le dire et on pourra continuer dans des directions différentes. » Guthrie ne dit rien tout d'abord. Eh ben merde, pensa Jody, il est en train de se creuser la tête pour dire non et rester poli en même temps.

Mais il répondit : « Oui, ça me ferait plaisir, Jody.

— Sûr, tu le penses ?

— Mais ne dois-tu pas aller acheter une boîte de vitesses à Bend ? Et qu'est-ce que tu vas faire de ton camion ?

— Une espèce de démultiplicateur. Qu'est-ce que je vais faire du camion ? Si j'ai assez de monnaie, je vais passer un coup de fil. » Il fouilla dans sa poche, sortit une pleine poignée de monnaie. « Ça prendra même pas une

minute », dit-il.

Il traversa la route en direction du Circle K. Il y avait un téléphone public juste à gauche de la porte d'entrée.

Il fit le numéro et quand sa belle-sœur répondit, il dit : « Patty, est-ce que je pourrais parler à Linc, s'il te plaît. » Il attendit, une épaule contre le mur de briques.

Quand il eut son frère au bout du fil, il reprit :

« Y a un Circle K sur la 97, à peu près à mi-chemin entre Beaver Marsh et Chemult, mon pote, tu vois ce que je veux dire ?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, le carburateur t'a encore pétié dans les mains ?

— Non, il est bien, répondit-il. Voilà ce que je vais faire, mec, je vais laisser le camion ici même au Circle K. Écoute-moi seulement, tu veux bien ? Il y a quelque chose que je dois faire, je serai parti pendant un moment. Ah, en fait, je ne suis pas allé jusqu'à Bend, alors j'ai pas pris le démultiplicateur ni le reste du matos. » Il tenait l'écouteur bras tendu et fermait les yeux sans écouter son frère. Il dit enfin : « Écoute, mec, je veux juste te dire où est le camion. Tu as les clés, donc je fermerai simplement et laisserai les miennes dans le cendrier. Oh, à propos, il y a des cigarettes pour toi.

Des Camel, une cartouche et un paquet. Et je garde l'argent des pièces du moulin, c'est comme ça. Ça fait trois cent cinquante dollars que je te dois. » Il leva les yeux au ciel et écouta la réponse de son frère. « Eh ben, mon pote, tout ce que je peux te dire, c'est que tu as pas le choix. Tu sais où est le camion et tu peux aller le chercher ou pas, et la seule façon de résumer ce que je viens de dire, c'est va te faire foutre.

Rien de personnel, hein, mais va te faire foutre, mec. » Il raccrocha et revint au camion. Guthrie avait traversé la route et se tenait à l'ombre du Datsun. « Une chose est sûre, affirma Jody, si quelqu'un veut se lever et partir, on peut pas le retenir.

— Bien dit. » Il déposa ses clés dans le cendrier et le ferma. Il laissa la dernière bière sur le siège avec les cigarettes, jeta la bière ouverte dans les taillis à l'autre bout du parking. Il remonta la vitre, ferma les portes, passa la main dans sa tignasse de cheveux clairs et remit sa casquette.

« Difficile à croire que ça s'est réglé juste comme ça, dit-il. J'ai l'impression d'être au temps du lycée juste avant un match de football. Gonflé à bloc. Prêt ?

— Quand tu veux.

— Alors, allons-y. Mais écoute, c'est toi

l'expert, tu vois ce que je veux dire ? C'est toi qui as traversé la montagne. Dis-moi si je fais pas quelque chose comme y faut, parce que j'y connais fichtrement rien à la marche.

— C'est assez simple, lui expliqua Guthrie. L'unique règle est de passer d'un pied à l'autre.

— Gauche, droite, gauche, droite.

— Exactement.

— Ben, je vais y faire attention, dit Jody. Un de ces quatre, peut-être ben que j'attraperai le coup. » CHAPITRE 6 À la périphérie de Chicago, la gare routière disposait de cabinets de toilette à péage où l'on pouvait se laver, se rafraîchir et se changer. Quand Sara sortit des toilettes pour dames, Thom l'attendait. Ils descendirent les escaliers et elle s'assit près des valises tandis qu'il en extrayait, avec peine, quelques romans de sciencefiction. Il avait déjà lu cinquante pages de l'un d'eux quand sonna l'heure de prendre le bus pour Salt Lake City.

Ils s'assirent ensemble, quatre sièges derrière le chauffeur. Elle avait laissé à Thom la place près de la fenêtre. De l'autre côté de l'allée centrale, un homme très maigre au teint maladif s'abrutissait de médicaments contre la toux. Le siège à côté de lui était vide.

Juste devant lui, un couple d'une quarantaine d'années se tenait la main. Thom

regarda par la fenêtre jusqu'à ce que le car ait quitté la ville pour l'autoroute Stevenson. Alors, il reprit son livre.

Sara était assise les yeux fermés. Elle somnolait sans savoir où s'arrêtait sa conscience et où commençait le vrai sommeil. Il était léger et exempt de rêves, ses périodes de conscience, nébuleuses et oniriques. Des films se déroulaient dans son esprit. Des bribes de discours résonnaient dans sa tête. Parfois celles-ci faisaient partie de ce qu'elle voyait, parfois non.

Au sud-est de Joliet, le car quitta la route 55 pour la nationale 80 qu'il n'abandonnerait pas jusqu'à Salt Lake City. Ensuite, Thom et elle descendraient, et le bus continuerait jusqu'à San Francisco. Ils arrivèrent dans l'Iowa par la ville de Davenport, et Thom lui donna un coup de coude pour la réveiller quand ils empruntèrent le pont au-dessus du Mississippi. Elle regarda par la fenêtre. Son champ de vision était trop étroit et elle ne pouvait profiter du paysage. Mais quand elle se rassit et ferma les yeux, elle vit la rivière tout entière, depuis sa source dans le lac Itasca jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Elle avait alors une vue panoramique du grand fleuve tout entier, à travers toute son histoire. Les bateaux à roues, les guerriers indiens sur leurs canoës

de guerre, Huck et Jim sur un radeau¹, les fabriques puis les usines déversant leurs produits chimiques dans l'eau, la fumée des avions à réaction dans le ciel. Des gens luttant contre la crue, entassant des sacs de sable pour retenir une inondation. Des ponts ferroviaires, des ponts routiers. Les chariots tirés par des bœufs dans les prairies auxquels on fait passer le fleuve en bac. Les yeux fermés, son champ de vision était si large qu'il pouvait contenir la rivière tout entière à chaque instant de son histoire, sans être diminué ni perdre des détails, et tout changeait sans cesse, tout était en mouvement, tout évoluait non devant mais derrière ses yeux...

« J'aimerais que tu puisses voir ça, dit-il.

— Oh, Tommy, répondit-elle en serrant son bras, si seulement tu pouvais voir ce que je vois... » 1. Référence au roman de Mark Twain, *Les Aventures de Huckleberry Finn*.

Il voulut savoir ce qu'elle percevait et elle lui raconta son illumination. Elle lui décrit non seulement ce qu'elle voyait mais aussi ce qu'elle entendait, devinait, ressentait et savait de la rivière. D'une voix empreinte de respect, il dit : « Tu vois autant de choses ? Comment est-ce qu'elles peuvent toutes tenir ensemble dans la même image ? » Elle lui prit son livre des mains, il lui indiqua la page qu'il lisait.

« Quelle taille une image devrait-elle avoir pour contenir tout ce qu'il y a sur cette page ?

— Une assez grande », reconnut-il, même s'il ne parvenait toujours pas à saisir ce qu'elle voyait, et comment elle le percevait. Elle n'arrivait pas à le lui faire comprendre.

« En tout cas c'est merveilleux, dit-elle, je ne savais pas ce qu'était une rivière.

— Ah non ?

— Eh bien, qu'est-ce qu'une rivière, Thom ?

— De l'eau qui va quelque part, je pense. En ligne droite, sauf quand des fois elle va pas tout droit mais fait des méandres. Plus grande qu'un ruisseau ou un torrent, elle bouge assez vite pour que cela produise un courant, et je crois aussi que ça doit être de l'eau froide...

— Ça, c'est une définition, coupa-t-elle. Voilà comment on regarde un cours d'eau afin de décider si c'est une rivière ou pas en vérifiant si elle possède certains critères. Mais qu'est-ce que la rivière ?

— C'est ce que tu viens de dire. Un cours d'eau qui correspond à certains... comment t'appelles ça déjà ?

Certains critères.

— Quelle partie de la rivière ? L'eau ?

— Ben, oui.

— Mais elle est seulement dans la rivière

pour un temps. Elle afflue d'un autre cours d'eau et s'écoule dans le golfe du Mexique. Il y a toujours de l'eau nouvelle qui arrive et de l'eau ancienne qui s'écoule. Alors qu'est-ce que la rivière ? On appelle la terre des deux côtés les rives, la boue en dessous est le lit, mais qu'est-ce que la rivière ?

— Je ne sais pas.

— Je pense qu'elle correspond à un certain moment dans une époque donnée, expliqua-t-elle, et, tôt ou tard, chaque goutte d'eau du monde en fait partie à son tour. Une goutte va dans le golfe, une goutte s'évapore, une goutte est bue par quelqu'un.

— Et une petite goutte va au marché, et une petite goutte reste à la maison...

— Une partie de l'énergie de la terre est réunie dans une rivière, continua-t-elle, et l'eau veille à ce qu'elle ne s'épuise jamais. » Iowa City et Des Moines. La dénivellation des collines dans l'est de l'Iowa, puis les plaines à l'ouest. L'autoroute s'étendait en ligne droite à l'ouest de Des Moines et elle était presque parfaitement plate. Ils traversèrent le Missouri en passant par le Nebraska et s'arrêtèrent à la gare terminus d'Omaha. Ils avaient fait pratiquement huit cents kilomètres depuis qu'ils avaient quitté Chicago, dix heures plus tôt.

Ils avaient une demi-heure pour manger avant de reprendre le même bus. La gare routière possédait un restaurant mais il paraissait très médiocre et, quand elle ferma les yeux, elle découvrit des éclats de verre au sol.

Les clients qui se trouvaient dans la salle et au comptoir dégageaient une atmosphère de chasse autour d'eux, comme s'ils étaient à la fois prédateurs et victimes.

Elle prit Thom par le bras et le ramena dans la gare.

Ils traversèrent le hall jusqu'à l'entrée de Farnam Avenue. Sur le trottoir, elle tourna dans la première rue à droite sans hésiter et, au milieu du pâté de maisons, ils trouvèrent une cafétéria vivement éclairée entre deux magasins qui avaient fermé pour le week-end.

L'endroit était propre, les prix raisonnables et la nourriture correcte. Un vieil homme avec de fins cheveux blancs leur adressa un sourire timide d'une table voisine, puis il retourna à son journal de mots croisés.

Un haut-parleur déversait Moonlight in Vermont.

Il retourna chercher un second verre de lait. Elle buvait son thé à petites gorgées. Il demanda : « Maman, tu savais que cette cafétéria était là, n'est-ce pas ? »

— Je savais qu'il y avait quelque chose ici.

— Est-ce qu'une espèce d'image t'est venue à l'esprit ?

— Pas vraiment. Attends que je me souvienne, dit-elle en fermant les yeux. Il me semble que je nous ai vus assis à une table.

— Tu nous as vus ?

— J'ai vu une idée de nous, dit-elle. J'ai marché jusque là où elle devait se trouver, et nous voilà.

— C'est vraiment bizarre, maman.

— Sans blague !

— Est-ce que c'était des Indiens, dans la gare, près de la consigne ?

— Ils en avaient bien l'air, en tout cas.

— Est-ce que nous sommes dans l'Ouest ?

— Eh bien, je pense. Nous sommes à l'ouest du Mississippi. Nous venons de traverser le Missouri. Bien sûr, on n'a pas besoin d'être autant à l'ouest pour voir des Indiens. Il y en a dans tout le pays.

— Des Indiens. Je peux avoir un cheval ?

— Un cheval pour non-voyants, alors. » Il se mit à glousser et se tordit bientôt de rire : « Oh, tu es méchante, dit-il, tu es vraiment méchante. » Ils étaient à nouveau à leur place quand le bus partit d'Omaha. L'homme maigre avec son sirop pour la toux était parti, et une femme métisse portant une écharpe était assise

à sa place.

Les deux vieux amoureux étaient partis, eux aussi.

Un jeune soldat en uniforme était affalé sur les deux sièges qu'ils avaient occupés.

Ils franchirent Flatte River, contournèrent Lincoln, et passèrent le fleuve à nouveau à la hauteur de Grand Island en longeant la rive nord sur cent soixante kilomètres, puis le franchirent une troisième fois pour bifurquer au sud et ensuite suivre le lit du Lodgepole Creek jusque dans le sud du Wyoming. Ils s'arrêtèrent encore à Cheyenne pour dîner, laisser descendre des passagers, en prendre d'autres, et ils continuèrent leur route vers l'ouest en passant par Laramie et Rock Springs.

Il faisait nuit quand ils traversèrent le Wyoming.

Mais Sara, elle, voyait clair. Ils atteignirent les contreforts des Rocheuses, alors qu'ils approchaient de Laramie. Elle vit les montagnes et ressentit leur pouvoir magnétique. Elle vit les bédouins marchant sans peine sur les versants escarpés, les mâles en rut se lancer, la tête la première, dans une lutte rituelle. Elle vit les chèvres blanches des montagnes silencieuses et immobiles qui observaient les vallées. Elle vit les montagnes se former, se frayer un chemin, toujours plus

haut, plus loin de cette terre convexe, s'étendre et pousser comme des plantes vers le soleil. Elle vit les hommes des montagnes : des chasseurs et des trappeurs vêtus de fourrures, aussi solitaires que les ours et les blaireaux. Elle vit des chercheurs d'or, des mineurs venus de Cornouailles et du pays de Galles. Elle vit le buffle mourir, des carcasses se décomposer au soleil et la terre balafmée par des lignes de chemin de fer, interdites d'accès par des barrières. Elle remarqua que les hommes de l'âge de pierre avaient vécu dans ces montagnes sans laisser aucune trace de leur présence. Elle assista aussi aux guerres des Indiens. Enfin, elle vit des ranchs équipés de grandes antennes de télévision paraboliques et des capteurs solaires.

Thom dormait à côté d'elle. Il se réveilla quand ils eurent quitté Rock Springs et il alla aux toilettes. Puis il revint avec une vague odeur de savon liquide et replongea sans effort dans un profond sommeil. Ellemême s'assoupit et quand elle ouvrit à nouveau les yeux, Thom était déjà réveillé : ils arrivaient à Salt Lake City.

Ils avaient environ quatre heures devant eux avant que le bus ne reparte pour Portland. Ils firent enregistrer leurs bagages et prirent un petit déjeuner, puis ils suivirent les panneaux

indiquant Temple Square, où ils se joignirent à une visite guidée des quartiers mormons.

On ne pouvait pénétrer dans les temples sans être mormon et avoir payé une charitable cotisation. Mais il y avait beaucoup d'autres choses à voir, et il leur suffisait de se tenir devant le temple pour en ressentir l'équilibre spirituel.

Après la visite, il demanda : « Maman, ta vue régresse encore, n'est-ce pas ? »

— Comment as-tu deviné ?

— Je n'ai pas deviné, je le sais. Elle régresse, hein ?

— Le tunnel se rétrécit. Et il y a un peu moins de lumière au bout.

— Tu n'as pas peur ?

— Oh, un petit peu, Thommy. L'idée de ne plus avoir d'yeux pour voir est effrayante. Je dois constamment me souvenir que j'acquiers plus de vision que je n'en perds.

— Pourquoi est-ce que tu ne peux pas avoir les deux ?

— Certaines personnes y arrivent probablement.

Mais, dans mon cas, je dois manifestement laisser partir l'un pour que l'autre s'épanouisse.

— Et la façon dont tu vois maintenant est meilleure ?

— Elle est meilleure à mon avis, oui. Du

moins, pour le moment.

— C'est génial, la manière dont on a trouvé ce resto à Omaha. Est-ce que tu peux voir où on va déjeuner ?

— On vient juste de prendre le petit déjeuner.

— Eh ben, on ne va pas manger avant que le car reparte ? — Je suppose que si.

— Alors...

— Chinois, ça te dit ?

— Est-ce que c'est ce que tu vois quand tu fermes les yeux ?

— Non. J'ai simplement pensé que nous n'en avions pas mangé depuis un moment.

— Tu sais où il y a un restaurant chinois ?

— Non, mais quelqu'un d'autre peut certainement nous le dire. Parfois on laisse une vision intérieure nous guider, champion, et parfois on demande le chemin à un agent. » Dans le car, il demanda : « Qu'est-ce qui se passera quand on arrivera à Portland ?

— Je pense que nous allons prendre une chambre pour la nuit. Nous pourrons certainement nous offrir une bonne nuit de sommeil dans un vrai lit. Et dans ce cas, nous aurons aussi l'occasion de nous laver, il est peu probable que nous sentions aussi bon dans douze heures.

— C'est-à-dire quand on arrivera à

Portland ?

— On nous a dit quatorze heures. J'ai oublié où nous devons nous arrêter. Boise, et aussi une autre ville.

— J'ai pas fait attention. Maman ? À part la chambre d'hôtel, qu'est-ce qu'on va faire d'autre à Portland ?

— Prendre un autre bus.

— On ne reste pas à Portland ?

— Juste le temps de dormir et de prendre une douche. Et de manger... Dieu m'est témoin que je n'envisagerais jamais de te faire sauter un repas.

— Les travers de porc étaient très bons.

— Je suis ravie que tu les aies appréciés.

— Et les lo mein aussi. Est-ce que tu crois que les Chinois du restaurant étaient mormons, eux aussi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Ah, voilà une chose que tu ne sais pas. Y a-t-il des Chinois mormons ?

— Ne l'ont-ils pas dit dans la visite ? Il doit y en avoir, ils envoient des missionnaires partout. Pourquoi ?

— Je me posais la question. Où est-ce qu'on va après Portland ?

— Je l'ignore.

— Quoi, tu ne sais pas ?

— Pas encore, répondit-elle. Mais je le

saurai bientôt. » Au centre ville de Portland, ils partagèrent une chambre à quinze dollars à l'hôtel Jack London, dans la partie sud de la rue Aider. La salle de bains était au bout du couloir. Chacun leur tour, ils firent trempette dans une immense baignoire montée sur pieds. Thom s'endormit aussitôt après. Elle resta éveillée, allongée, écoutant un moment l'homme dans la chambre d'à côté, dont la toux semblait grave, voire tuberculeuse.

Après le petit déjeuner, ils s'arrêtèrent dans un magasin de l'Armée du Salut devant lequel Thom avait repéré un *Martin Eden* d'occasion en édition de poche.

Il voulut l'acheter car ils avaient passé la nuit à l'hôtel Jack London.

« Heureusement que nous n'avons pas été au James Joyce, répliqua-t-elle. Tu es encore un peu jeune pour *Finnegans Wake*. » Arrivés à la gare, elle demanda à l'employée deux tickets pour Bent : « Il existe une ville de ce nom, n'est-ce pas ? Ou peut-être est-ce Ben.

— Il y a Bend.

— Voilà, Bend, assura-t-elle. Bend, bien sûr. Est-ce que la ville est desservie par car ?

— Il y a aussi North Bend, continua l'employée, serviable.

— Les deux villes sont-elles proches l'une de l'autre ?

— À première vue, on le croirait, mais elles se trouvent dans deux directions opposées. Bend se trouve au sud-est d'ici et North Bend est sur la côte près de Coos Bay, si vous voyez où c'est. » Elle ne voyait pas mais cela n'avait pas d'importance.

Elle ferma les yeux un instant puis les rouvrit : « Y a-t-il un car qui va à Bend ? »

— Oui, mais pas nous. C'est Trailways qui assure cette destination. Vous savez où se trouve leur station ? » Elle l'ignorait mais la dame lui indiqua le chemin. Ce n'était pas loin. Ils étaient parfaitement à l'heure ; il y avait un bus qui partait pour Salem et Bend trois quarts d'heure plus tard.

Le voyage jusqu'à Salem dura moins d'une heure par la nationale. Là, la moitié des passagers descendit et une poignée de personnes monta, puis ils se dirigèrent vers le sud-est par la route 22. Le chemin serpentait en gravissant les montagnes et le car s'arrêtait dans tous les petits villages qu'il croisait. Il leur fallut donc toute la journée pour faire la route jusqu'à Bend.

Quand ils arrivèrent, sa vision intérieure était devenue parfaite. Elle savait tout simplement vers où elle devait se diriger et, sans hésiter, elle sortit de la gare et alla dans la rue. Là, un homme, qui portait une

casquette à visière, était adossé à l'aile d'une Ford complètement rouillée et lisait le journal. Il lui demanda si elle avait besoin d'un taxi et, quand elle hocha la tête, il prit leur valise et la mit dans le coffre.

Elle demanda s'il existait un hôtel du nom de Fine Haven. En effet, lui dit-il, juste au sud de la ville sur la 97. Le Fine Haven se révéla être construit de plainpied, en forme de U. Il possédait vingt-sept chambres.

Les prix étaient modestes. De plus, l'hôtel possédait une piscine et la télévision par câble. Il y avait, en outre, un 7-eleven juste à côté et un Wendy en face du bâtiment. L'hôtel possédait une chambre libre et ils la prirent.

« C'est super, dit Thom, ils ont même HBO. Je me demande ce qui passe.

— Un film merveilleux, j'en suis sûre.

— J'espère bien. Et cette piscine a l'air assez sympa.

Est-ce que j'ai apporté un maillot de bain ?

— Mets un short.

— Un caleçon ?

— Non, un vrai short. Je sais que j'ai pris ton short bleu et il est en poly-quelque chose, il séchera dans la nuit.

— Je ne vais pas avoir l'air bizarre avec un short ?

— Est-ce que tu t'inquiètes vraiment des

apparences ? » Il y réfléchit un moment : « Pas énormément, conclut-il avant de s'affaler sur un fauteuil. On y est, non ? On est arrivés ?

— On y est et on est arrivés.

— On ne devait pas plutôt aller à North Bend ?

— Non.

— "C'est ici." Est-ce que ce n'est pas ce que Brigham Young a dit quand il a vu Salt Lake City ?

— C'est tout à fait ça.

— Quand est-ce que c'était ?

— J'ai oublié. Dix-huit cent quelque chose.

— Non, je veux dire, quand est-ce que nous étions là-bas ? Hier ? Non, attends un peu. Nous étions à Portland la nuit dernière, si, on était à Salt Lake City hier matin. "C'est ici". Et lui, il était même pas en train de devenir aveugle.

— Des gestes différents pour d'autres gens.

— D'autres visions pour d'autres décisions.

Hé, t'entends ça ?

— Pas mal.

— D'autres visions pour d'autres décisions.

Voilà une belle phrase !

— Ton intelligence n'a d'égal que ta modestie, champion.

— Merci », dit-il et il gonfla les joues, souffla l'air, frappa dans ses mains et sur ses

cuisses pour simuler des bruits de sabots. « Et maintenant ?

— Va te baigner si tu en as envie.

— D'accord, mais je veux dire, maintenant qu'on est là, qu'est-ce qui va se passer ?

— Ils ne sont pas loin.

— Qui ça ?

— Nos amis.

— On a des amis qui viennent.

— Oui.

— Qui est-ce que c'est ?

— Deux hommes. Un est plus grand que l'autre et a des cheveux bruns. Le plus petit porte une barbe.

— Et ils viennent ici ? Est-ce qu'ils nous connaissent ?

— Pas encore.

— Entendu. » Elle le regarda. L'image que ses yeux lui fournirent se troubla un instant, puis redevint plus nette. Elle dit :

« Thom, j'ai vu le nom de la ville. Il me manquait une lettre mais je l'ai vu. Je savais aussi pour l'hôtel.

— Et pour la cafétéria à... où ça déjà ? Omaha. Tu fais des choses merveilleuses, maman.

— Tu ne penses pas que je suis folle ?

— Non, bien sûr que non.

— Bon. Je ne le pense pas non plus, mais

des fois je n'en suis pas si sûre. Il se passe qu'il y a deux hommes qui viennent à Bend. Ils sont en chemin, ils seront là bientôt. Je ne sais pas quand exactement. Peut-être demain, peut-être dans deux ou trois jours. – Comment est-ce que nous saurons qu'ils sont là ?

— Nous le saurons.

— D'accord. Tu veux dire que toi, tu le sauras et que tu me le diras à ce moment-là.

— C'est cela.

— En attendant, je vais me baigner. Ils ne penseront pas que je suis un pauvre type s'ils me voient me baigner en short ?

— Ils penseront que tu es un homme qui établit ses propres règles, Thommy. J'aurais dû penser à te prendre un maillot de bain. Nous en achèterons un demain ou après-demain. » Le lendemain, elle s'assit dehors, au bord de la piscine, et regarda la route au loin. Lui passa son temps à nager, à lire et à regarder la télévision. À l'heure du déjeuner, elle l'envoya chez Wendy et il ramena à manger pour eux deux.

Elle avait pratiquement perdu la vue. Il lui semblait voir considérablement moins bien quand elle ouvrait les yeux. Mais le peu qui lui restait et auquel elle s'accrochait ne tenait plus qu'à un fil. D'un côté, elle ne pouvait s'empêcher de le retenir et, en même temps,

elle devait le laisser partir. Ce serait un tel soulagement de le sentir s'en aller.

Les yeux fermés, elle continuait à les voir avancer sur la route ; l'un, les mains enfoncées dans ses poches, l'autre qui parlait et s'exprimait aussi par de grands gestes.

Oh, elle voyait tant de choses.

Elle attendit, mais ils ne vinrent pas ce jour-là. Le matin suivant, elle se réveilla et sut aussitôt qu'ils allaient arriver dans les heures qui suivaient. Elle envoya Thom chez Wendy et attendit son retour dans une chaise longue au bord de la piscine. Ils mangèrent leur petit déjeuner à cet endroit, puis il rentra regarder un film de Clint Eastwood sur HBO.

Après le déjeuner, elle lui demanda de s'asseoir au bord de la piscine avec elle.

« Ils vont arriver dans très peu de temps maintenant, dit-elle. Je voudrais que tu observes la route pour moi.

Ils marcheront de ce côté de la chaussée et ils viendront de la droite.

— Deux hommes.

— Le plus grand porte un sac à dos.

— Et le plus petit ?

— Lui ne porte rien.

— Bon, il a de la barbe. Je pense que ça suffit.

— Guette-les simplement, s'il te plaît.

— Ça va si je lis en même temps ? Je lèverai la tête régulièrement. » Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, et elle dut s'endormir un peu. Puis quelque chose remua en elle au moment même où il lui toucha le bras et dit : « Maman ? » Elle ouvrit les yeux. Pendant un moment, elle ne vit rien, rien du tout, et elle pensa qu'elle venait de perdre le peu de vue qui lui restait. Mais celle-ci revint ensuite, un petit point encore plus étroit qu'avant. Elle voyait un très long tunnel et deux hommes tout au bout.

« Va vers eux, lui dit-elle. Dis-leur que ta mère veut les voir.

— Je leur dis seulement ça ?

— Vas-y. » Elle se leva. Marcher était devenu une affaire délicate ; elle devait baisser la tête pour voir où elle mettait les pieds et la relever pour savoir ce qu'elle avait devant elle. C'était vraiment plus facile de fermer les yeux et de faire confiance à ses pieds pour garder l'équilibre.

Ils étaient entourés d'une aura si riche et dégageaient une énergie tellement positive !

« Nous vous attendions », dit-elle. Ils la regardèrent, pas certains de comprendre. Elle reprit : « Je suis Sara Duskin et voilà mon fils, il s'appelle Thom. » Ils se présentèrent : Guthrie Wagner et Jody Ledbetter.

« Je suis si heureuse de vous rencontrer », ajouta-t-elle, et elle tendit la main aux deux hommes. Un courant les traversa tous les trois, il était si fort qu'elle en eut presque le souffle coupé. Eux aussi avaient ressenti cette sensation, remarqua-t-elle en regardant les deux hommes. Elle les observa tour à tour car son champ de vision ne pouvait les contenir tous les deux ensemble.

« Oh, oui, oui », dit-elle en serrant fort leur main.

Elle plongea son regard tout au fond d'elle-même et laissa sa vue la quitter pour toujours.

Alors, elle vit.

Elle vit Guthrie apprendre à faire du vélo, mordant ses lèvres pour mieux se concentrer, pendant que son père maintenait le cadre et courait à côté de lui en répétant : ça y est, tu y arrives maintenant, continue, oui...

Elle vit Jody dans le ventre de sa mère, impatient de naître. Une présentation par le siège le poussait à venir au monde les fesses les premières et l'obstétricien tentait de le placer d'une meilleure façon, de grandes mains qui voulaient le changer de place. Elle releva alors cette pensée : « Non, non, non, allez-vous faire voir ailleurs, laissez-moi faire comme je veux... » Elle vit Guthrie dans un camp de boy-scouts, son short kaki baissé jusqu'aux genoux

tandis qu'un garçon plus âgé que lui jouait avec son pénis. Guthrie voulait qu'il arrête mais il ne savait pas comment faire...

Elle vit Jody qui se battait avec son frère, perdait et broyait du noir. Il revenait à la charge le lendemain et attaquait son frère dans le dos avec le manche d'une hache. Il fut puni pour cette action : son père le fouetta et l'enferma dans un grenier qui avait une odeur de moisi afin qu'il réfléchisse à sa bêtise...

Elle vit Guthrie le jour de son mariage, raide et terrifié dans son costume, se demandant quelle était cette étrangère à côté de lui. Puis à son divorce, quand il cherchait d'où toute cette histoire avait pu venir et où elle s'en était allée.

Elle vit Jody dans un salon de tatouage à Seattle, juste après le lycée, saoul, fier, excité, effrayé d'être effrayé tandis qu'il regardait l'araignée sur sa toile prendre forme sur son bras.

Elle vit Guthrie sans une larme à l'enterrement de son père...

Elle vit Jody devant la tombe de sa mère...

Oh, elle voyait leurs vies tout entières ! Elle voyait en eux toute la joie, toute la douleur, tout le chagrin, toute la riche beauté des hommes. « Oh ! » dit-elle. Elle avait ouvert ses yeux gris qui ne voyaient plus, son visage

était radieux. « Oh, répéta-t-elle le cœur grand ouvert, la chaleur irradiant sa poitrine et des larmes coulant de ses yeux. Oh, mes amis ! » Elle serrait encore leur main, transportée par les vagues que formaient son amour pour eux, leur amour pour elle, tout l'amour qui était soudain si abondant dans l'univers.

« Oh, mes amis, dit-elle encore, mes amis ! » CHAPITRE 7 Quand il raccrocha, Mark Adlon se dirigea vers le bar du salon et se versa un double Dewar's Ancester dans un grand verre à whisky. Il l'emporta, ainsi qu'un autre verre vide identique, dans la cuisine. Il les remplit tous deux de glaçons, qu'un distributeur encastré dans la porte du réfrigérateur servait automatiquement. Il dilua son whisky dans de l'eau de source et remplit l'autre verre de limonade. Puis il sortit, les deux verres à la main, dans le patio où sa femme lisait le dernier numéro du magazine People.

« Oh merci, mon chéri, dit-elle.

— C'est seulement de la limonade mais si tu veux y ajouter un peu de vodka...

— Non, je la préfère nature.

— C'est bien ce que je pensais. » Il s'assit à côté d'elle, posa son verre sur le plateau vitré de la table et contempla le paysage au-delà du carré d'herbe autour de lui.

« Les jours rallongent vraiment, dit-il.

— Nous ne sommes qu'à deux semaines du jour le plus long de l'année, commenta-t-elle en hochant la tête.

— Je n'ai jamais compris ça, répliqua-t-il. Pourquoi le jour le plus long de l'année tombait-il le premier jour de l'été ? Il devrait se trouver au milieu, non ?

— Ce serait logique, en effet. » Marilee Adlon avait trois ans de plus que son mari, bien qu'ils aient décidé, en quittant Topeka pour Overland Park, de la rajeunir de cinq ans sur les papiers.

Les gens entretenaient certains préjugés sur les couples où la femme était plus âgée que le mari, pensaient-ils tous les deux, et ils avaient pu éviter les rumeurs en modifiant simplement son âge à elle.

Elle n'avait manifestement aucun problème à paraître les quarante ans qu'elle disait avoir. Avec des talons hauts, elle avait presque la même taille que son mari.

Son visage était long et ovale, et la couleur de ses yeux se situait entre le brun et le vert. Elle avait de magnifiques cheveux bruns avec des reflets rouges, un peu plus courts qu'elle ne les portait d'habitude. Elle était allée chez le coiffeur la semaine précédente et s'était fait faire une coupe et une permanente.

Elle touchait ses cheveux maintenant, les caressant du bout des doigts : « Je pense que je m'y fais, dit-elle.

Ça te plaît ?

— C'est joli.

— Et la couleur ?

— Quoi, la couleur ? Ce n'est pas la même ?

— Parfait, cela signifie que la différence ne se remarque pas trop. Adrian a voulu me l'éclaircir d'un quart de ton, comme il appelle ça. À moi, ils me paraissent beaucoup plus clairs, mais si tu ne le remarques pas...

— Je ne suis vraiment pas très observateur, mais en tout cas, je n'ai rien remarqué. Je ne peux toujours rien voir maintenant, bien que tu aies attiré mon attention dessus.

— Eh bien, je suis heureuse de l'entendre. Ça m'est égal de les avoir plus clairs tant que personne ne le remarque. Allons, n'est-ce pas ridicule, ce que je viens de dire ? Mais tu me comprends.

— Bien sûr. » Elle prit son verre et but une grande gorgée de limonade, puis poussa un soupir de satisfaction : « Ça fait vraiment du bien, confirma-t-elle en reposant son verre, je suis contente que tu n'y aies pas mis de vodka, l'alcool n'aurait rien amélioré. Je dois avoir les

cheveux complètement gris maintenant.

— Tu crois ?

— Oh oui, je le crois. Quand je n'ai pas fait de couleur depuis un moment et que je regarde la racine de mes cheveux, je ne vois que du gris. Je dois avouer que je suis heureuse de ne l'avoir jamais laissé apparaître. » Ses cheveux avaient commencé à grisonner alors qu'elle avait à peine trente ans, et elle avait immédiatement réagi par une teinture. Depuis lors, la couleur de ses cheveux était graduellement devenue plus claire que sa couleur naturelle. Ce n'était pas la première fois qu'Adrian, ou l'un de ses prédécesseurs, usait de tels artifices. Bien que ses cheveux ne paraissent jamais plus clairs d'un mois à l'autre, il suffisait de regarder une vieille photographie pour se rendre compte à quel point ils avaient effectivement éclairci.

« Je me demande à quoi je ressemblerais avec les cheveux gris.

— Tu pourrais les laisser repousser.

— Non, merci bien, dit-elle en secouant la tête. Tu n'aimerais pas du tout, Mark.

— J'aime tes cheveux, quelle que soit la façon dont tu les portes.

— Quelle galanterie ! Mais ils ne te plairaient pas, crois-moi. Déjà, j'aurais l'air d'avoir dix ans de plus.

Instantanément, d'un seul coup.

— Néanmoins, tu paraîtrais quelques années de moins que ne l'indique le calendrier.

— Tu es vraiment adorable, dit-elle en lui prenant la main. Ou bien tu veux quelque chose de moi ?

— Non, répondit-il en riant, mais il y a une nouvelle que j'aimerais ne pas avoir à t'annoncer. Je ne pourrai pas assister à la remise du diplôme de Jennifer.

— Oh, quel dommage ! Lui en as-tu déjà parlé ?

— Je pensais attendre demain pour le lui dire. Je n'en étais pas complètement sûr jusqu'à ce que je parle à Koenig, à l'instant.

— De toute façon, tu ne pourrais pas le lui dire maintenant. Elle est sortie avec Carole Keller et les filles de Parkhill. Tu sais, poursuivit-elle en soupirant, j'aurais peut-être dû prendre une vodka. Je suis un peu nerveuse ce soir.

— Oh ?

— C'est juste un trop-plein d'énergie. Je ne peux pas tenir en place, voilà pourquoi je ne cesse de me tripoter les cheveux.

— Je croyais que tu t'y faisais ?

— Oui, mais apparemment il faut aussi que j'occupe mes mains.

— C'est bien cela, demanda-t-il, tu m'as dit

que Jennifer était de sortie ce soir ?

— Eh bien, je ne pense pas qu'elle va rentrer tard.

Elle a cours demain, bien entendu.

— Et Luke est sorti, sa voiture n'est pas là.

— Je crois qu'il a parlé d'un match de base-ball.

— Oui, c'est exact, il m'a dit qu'il allait voir les Royal. Eh bien, moi, je sais pourquoi tu es si agitée.

— Ah vraiment ?

— Oui, vraiment. Et le docteur Adlon connaît exactement le traitement qu'il vous faut.

— Ça par exemple, aussi tôt dans la soirée ?

— Nous sommes tout seuls.

— En effet. Bien sûr, le téléphone pourrait sonner.

— Pas si je le décroche.

— Quel homme intelligent tu fais ! » Ils montèrent à l'étage et se déshabillèrent rapidement en silence. Elle laissa les rideaux ouverts : il y avait un bois derrière la maison et personne ne pouvait voir dans aucune des chambres. Elle s'étendit sur le lit et il la rejoignit. Pendant un long moment il la tint serrée dans ses bras et sentit tout son corps contre le sien.

Puis, elle s'allongea sur le dos et ferma les yeux. La main de Mark toucha sa joue et descendit doucement le long de son corps, épousant la rondeur de ses seins, effleurant la plaine creusée sur son ventre puis la convexité de son abdomen. Quand ses doigts arrivèrent au monticule saillant de son pubis, elle ouvrit les cuisses et il alla s'accroupir entre elles.

Il la toucha, d'abord avec le souffle, puis avec sa bouche. C'était ce qu'elle aimait et, comme toujours, il se trouva bien synchronisé avec les mouvements de ses pulsations. Il variait inconsciemment le rythme et l'intensité de son acte, accélérât, ralentissait, accélérât encore, l'excitait un peu plus, la tenait en haleine et, enfin, ne la laissait plus.

Sa jouissance fut puissante, une longue vague de passion à laquelle elle se donnait complètement, elle tournait la tête d'un côté à l'autre, criait, sanglotait, ruait, se convulsait sous lui. Beaucoup d'hommes recherchent toujours le sexe, pensa-t-il, mais les femmes en tirent tellement plus de plaisir que leur jouissance ressemble à des salves d'artillerie, comparées aux glapissements saccadés issus d'un orgasme masculin. Il poursuivit religieusement son office, lui extirpant jusqu'au dernier spasme de satisfaction à force de caresses. Puis, il bougea enfin et s'allongea

à son côté, le goût secret et riche de son sexe plein la bouche, et dont l'odeur emplissait la pièce.

« Mon Dieu, dit-elle.

— Tu vois ! Je savais ce dont tu avais besoin.

— Tu le sais toujours... Est-ce que ça va ?

— Oui. » Il avait eu une érection peu après avoir posé sa bouche contre son sexe. Cela arrivait parfois, pas toujours, et cela ne semblait pas être lié au plaisir que l'un ou l'autre prenait dans l'acte sexuel. Il était resté en érection jusqu'au bout, et l'était encore, mais il ne se sentait pas obligé d'y remédier de quelque manière que ce soit.

Il resta allongé jusqu'à ce que son sexe ait rétréci et ramolli. Entre-temps, elle s'était endormie. Il la recouvrit avec le drap, se rhabilla et descendit.

Cela faisait quelques années maintenant qu'ils avaient des rapports sexuels sous cette forme. C'était la seule façon de lui donner vraiment du plaisir. Elle avait d'ailleurs admis avoir pris l'habitude de feindre l'orgasme pendant leurs rapports, chose qu'il avait toujours plus ou moins sue. Le cunnilingus, autrefois un prélude, était devenu leur seule pratique.

Il se demandait parfois comment elle

pensait qu'il trouvait du plaisir. Peut-être supposait-elle qu'il jouissait spontanément en la léchant, ou s'aidait de la main.

Peut-être croyait-elle qu'il se masturbait après l'acte ou allait voir des prostituées. Peut-être même ne s'était-elle jamais posé la question. Quoi qu'elle en pense en tout cas, elle le gardait pour elle.

Elle n'aurait certainement pas voulu connaître la vérité : que ses coïts étaient rares et que, ces dernières années, ils n'étaient jamais accompagnés d'éjaculation séminale. Qu'il n'avait eu aucun rapport sexuel depuis huit ans.

Pas depuis la première fois qu'il avait tué une femme.

Mark était conscient que son premier meurtre avait eu lieu dans les deux mois qui avaient suivi sa première transaction immobilière. Il se connaissait suffisamment bien et il pensait savoir pourquoi ce fait nouveau dans sa vie avait précipité l'autre. Il était certain que le fait d'acheter ce premier duplex au nord de Gage Park ne l'avait pas dépravé, ne lui avait pas insufflé un désir qui n'était pas présent auparavant. Au contraire, cette faim de tuer les femmes, de trouver la délivrance et la satisfaction dans leur mort, lui semblait avoir fait partie de sa vie sexuelle

depuis toujours.

Ses premiers fantasmes, avant qu'il ait eu l'intelligence de les satisfaire manuellement, impliquaient obligatoirement la torture et la mort de sa partenaire.

Quand il découvrit la masturbation, ses rêves érotiques violents et meurtriers continuèrent de jouer un rôle important ; quand il essaya de passer à l'acte sans ces images qui l'écoœuraient moralement, soit il ne pouvait pas jouir du tout, soit son coït restait faible et insatisfaisant.

Il n'avait jamais envisagé de mettre ces fantasmes en pratique. A priori, c'était une perversion qui resterait à jamais confinée dans le théâtre de son esprit. Personne ne saurait jamais la vérité sur ses obsessions sexuelles, et la honte dont il souffrait en secret serait leur unique conséquence.

Il avait craint, à un moment, de ressentir le besoin impérieux de passer à l'acte. Bien qu'il n'ait pas été puceau lorsqu'il avait épousé Marilee, il avait très peu d'expérience. Quelques fellations opérées par des prostituées et un bref accouplement, les vêtements à peine écartés, avec une fille qu'il avait invitée plusieurs fois.

Ils étaient saouls tous les deux la nuit où cela s'était produit. À aucune de ces occasions,

il n'avait ressenti le besoin de blesser sa partenaire et, quand il rencontra et tomba amoureux de Marilee, il trouva qu'un tel désir était irréalisable. Il l'aimait, il la vénérât, et la seule pensée qu'elle souffre de la moindre blessure, qui plus est faite de ses propres mains, lui était insupportable.

Il remarqua que, en faisant l'amour à Marilee, il évoquait ses pensées secrètes, presque depuis le début. Il n'en avait pas toujours eu besoin mais sans elles, il avait parfois des difficultés à passer à l'acte.

Cependant, les fantasmes étaient les fantasmes et la réalité, la réalité. Dans sa tête, d'horribles scènes se déroulaient ; au lit, Marilee et lui exprimaient leur parfait amour l'un pour l'autre. Son esprit et son corps prenaient cependant deux voies différentes, de manière un peu saugrenue. Ses enfants avaient été conçus dans l'amour, certes, mais avec l'aide mentale de brûlures, de démembrements, de coups de couteau et d'étranglements. Il ne les en aimait pas moins pour ça et ils ne lui apportaient pas moins de joie.

Il s'inquiétait moins de la teneur de ses pensées à mesure que le temps passait. De temps en temps, il essayait de ne pas y avoir recours, mais elles revenaient toujours et il

finit par les accepter comme telles. On aurait dit un fond sonore dans sa tête. Il en prenait parfois conscience. Malgré tout, ses rapports étaient moins efficaces en leur absence.

C'était certainement son succès dans l'immobilier qui lui avait permis de réaliser ses aspirations. Il ne se levait pas le matin en disant : « Tiens, je viens d'acheter une maison, je pense que je vais aller me tuer une fille. » Mais ses affaires immobilières lui donnaient l'impression d'avoir du pouvoir. D'un homme qui vivotait, travaillait pour son beau-père et s'en sortait à peine, elles l'avaient transformé en une personnalité motivée, confiante et entreprenante, gérant elle-même son propre destin.

Il se sentait vivant, en pleine réussite, il se sentait fort. Mais il se sentait aussi particulièrement agité et, plusieurs nuits, il avait quitté la maison pendant que Marilee et les enfants dormaient. Il était monté dans sa voiture et avait conduit des heures durant sur des routes de campagne aux alentours de Topeka.

Puis une nuit, alors qu'il ne tenait plus en place, il s'était surpris à entrer dans Kansas City. Dans le centre-ville, aux alentours de Central Avenue, il était tombé sur un cheptel de prostituées noires, portant perruques et

pantalons de cuir, qui se pavanaient sur le trottoir et hélaient les voitures qui passaient dans la rue.

Plusieurs fois ces dernières années, il avait été voir des prostituées et avait payé vingt dollars pour rester assis dans sa voiture, garée dans une rue sombre et déserte, tandis que la tête d'une fille dansait entre ses jambes.

Il passa devant elles, fit le tour du pâté de maisons et repassa une deuxième fois plus lentement.

La fille qu'il choisit était grande. Elle avait de longues jambes, une poitrine généreuse et une perruque rouge, couleur peu naturelle. Son pantalon de cuir bleu roi moulant convenait parfaitement à son cul rebondi. En haut, elle portait un chemisier bleu ciel dont elle avait noué les pans sur le devant pour laisser sa taille nue. Elle avait la peau très foncée, son rouge à ongles était de la couleur du sang séché et elle disait s'appeler Bambi.

Et son prix ?

« Vingt dollars, dit-elle en le jaugeant. À moins que vous ne vouliez dépenser plus ; alors on pourrait prendre notre temps et monter dans ma chambre. » Sa chambre se trouvait au fond d'un hôtel réservé à ce genre de commerce. Apparemment, elle la louait à la nuit car ils n'eurent pas besoin de passer à la

réception pour se faire enregistrer. Elle avait déjà la clé et ils se rendirent directement dans sa chambre.

Elle fixa son prix à cent dollars et il ne marchand pas. Il lui vint soudain à l'esprit qu'il avait acheté un bien immobilier la même semaine sans aucun dépôt de fonds. Il avait acquis le titre de propriété d'une maison à six mille dollars sans même déboursier dix cents de son propre argent. Et maintenant, il payait cent dollars pour louer le corps d'une fille pendant... quoi, une heure ?

Elle s'exécuta avec la bouche, puis elle s'allongea sur le lit, comme à sa disposition, et lui sourit pour l'inviter.

Il commença à la pénétrer mais son sexe se ramollit.

Elle le prit pour le faire bander. Dans son impatience, elle lui fit mal. Il frappa sa main avec violence. Elle le regarda, l'air assez irrité. Cette attitude fit monter en lui une colère pélagique, venue du tréfonds de son être, et il vit rouge.

Il la frappa encore et encore, cognant son visage de toutes ses forces. Sa tête revint en place brusquement.

Elle essaya de le griffer. Il attrapa le poignet de la prostituée d'une main, le maintint en arrière, puis il ferma son autre

poing et l'enfonça au creux de son estomac.

Elle ouvrit la bouche pour crier. Il lui donna un coup de poing dans la mâchoire, puis lui martela le visage.

Sa bite était dure comme de la pierre, une vraie barre de fer.

Quand il s'arrêta, elle avait perdu connaissance. Son nez était cassé, sa bouche saignait et son visage portait d'affreuses contusions. Il avait eu un orgasme, aussi inattendu et incontrôlable que sa colère, et des rivières de sperme formaient une flaque sur le ventre de la fille.

Il se leva mais dut se rasseoir aussitôt. Il tremblait si fort qu'il ne pouvait pas le supporter et était plus effrayé qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

Jusqu'à cet instant, il ne s'était jamais senti si complètement vivant.

Mais qu'allait-il faire de la fille ?

Elle devrait probablement aller à l'hôpital. Il ne pouvait pas l'y emmener, mais est-ce qu'il allait simplement la laisser là ? Supposons qu'elle ait mémorisé sa plaque d'immatriculation. D'ailleurs, même si elle ne s'en souvenait plus, elle pourrait certainement l'identifier. Bien sûr, il ne venait pas tellement à Kansas City, et il était encore plus rare qu'il y passe la nuit.

Lui avait-il dit qu'il était de Topeka ? Lui avait-il...

Que Dieu lui vienne en aide... dit son nom ?

« Je m'appelle Bambi.

— Moi, c'est Mark. » Mais pas de nom de famille, et il n'avait pas eu de fiche à signer, ni même un passage à la réception, d'ailleurs. Il y avait peu de chance qu'on l'ait vu ou qu'on ait noté son numéro d'immatriculation. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il s'appelait Mark, qu'il était de Topeka et qu'il conduisait une Chevy Nova (la scène se passait bien avant la Lincoln). De plus, elle pourrait le faire rechercher parce que, bordel, il l'avait sacrament abîmée, il aurait même pu la tuer...

Tout aurait été beaucoup plus simple s'il l'avait fait, réalisa-t-il. Plus sûr, plus facile en tous points. Pas de détails dont on puisse se souvenir.

Tu pourrais encore le faire.

Son esprit ne savait pas vraiment comment réagir à cette pensée. Son corps, cependant, répondait de manière immédiate et indubitable ; le pénis brandi, en pleine érection, douloureux dans son urgence. A peine quelques instants plus tôt, il avait été secoué par la jouissance la plus puissante de sa vie, et, maintenant, il était saisi d'un désir plus

intense que tout ce qu'il avait ressenti avant.

Elle avait retiré son chemisier bleu ciel. Il le prit sur la chaise où elle l'avait pendu et sentit la soie entre ses doigts. Il monta sur elle, étendit ses jambes, s'introduisit dans sa chair inerte. Un gémissement monta de ses lèvres boursouflées.

Il passa le chemisier autour de sa gorge, prit les deux extrémités dans les mains opposées et les écarta.

Elle mourut. Il jouit et se sentit renaître.

Après l'extase, l'horreur.

Mais avant tout, le besoin urgent de s'en aller, de s'échapper en sécurité. Il n'avait aucune idée de ce qu'il avait pu toucher mais il utilisa une serviette pour essuyer ses empreintes de toutes les surfaces possibles.

Les cinq billets de vingt dollars qu'il lui avait donnés étaient dans son porte-monnaie et, même s'il ne pensait pas que l'argent conservait les empreintes de doigts, il ne voyait aucune raison de les laisser derrière lui. Il se doutait bien qu'il avait laissé beaucoup d'empreintes dans la pièce. Malgré tout, la chambre d'hôtel était sordide et il avait naturellement été tenté d'éviter tout contact qui n'était pas nécessaire avec les meubles qui s'y trouvaient.

Il s'enfuit. Il se força à respecter la

limitation de vitesse en revenant à Topeka car il tenait à ce que rien ne puisse certifier sa présence à Kansas City, cette nuit-là. De retour chez lui, il but deux doses de whisky directement au goulot, puis il alla se laver minutieusement sous la douche. La première chose qu'il fit, le lendemain matin, fut d'aller faire nettoyer la Nova. Elle était montée dans la voiture et, quand les employés brosseraient et aspireraient l'intérieur, ils pourraient peut-être retirer quelques traces de sa présence.

Il y avait un article de trois paragraphes le lendemain, dans le Star de Kansas City, mais aucune suite ne fut donnée à l'affaire durant les quelques semaines qui suivirent. Quand un mois se fut passé sans incident, il se permit de croire qu'il était tiré d'affaire.

Après tout, ce n'était pas le crime du siècle. Une putain noire, battue à mort dans une chambre d'hôtel sordide. Quels indices la police possédait-elle pour enquêter ? Pas de numéro d'immatriculation, personne pour identifier le meurtrier, pas d'empreinte. Il avait laissé son sperme sur son ventre et dans son utérus et il était bien possible que ses poils pubiens se soient retrouvés mêlés aux siens. Mais il se doutait que d'autres clients avaient dû en laisser aussi. La police pouvait en dire long sur un individu à partir de telles preuves

physiques et, une fois qu'elle avait des raisons de suspecter une personne, elle était capable de l'innocenter ou de resserrer le cercle des preuves indirectes grâce au sang, au sperme et aux poils. Cependant, en l'absence de tout autre indice, elle avait peu de chance de remonter jusqu'au meurtrier.

Il avait tué. Sans autre raison que la colère, il avait battu une jeune femme jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Sans plus de motif que la soif du sang, il l'avait étranglée. Cette seule pensée le rendait malade, de même que le souvenir de la scène... Dieu lui vienne en aide... continuait de le terrifier.

Eh bien, cela ne se produirait plus jamais !
Mais bien sûr, il recommença.

Encore et encore et encore. En huit ans, il avait tué le nombre stupéfiant de cinquante-trois femmes. De temps en temps, le désir surgissait, provoqué par une odeur, un sourire, une moue, une poitrine bombée ou la courbe d'une hanche. Son sang ne faisait qu'un tour, il était soudain pressé par le besoin d'être contenté et il n'avait trouvé qu'un seul moyen d'atteindre ce genre de satisfaction.

Parfois il combattait ce désir et le réprimait pendant un certain temps. Parfois, il y cédaît dès qu'il trouvait une opportunité. Il restait toujours prudent, maintenait toujours

les risques au minimum. Cependant, dès qu'une victime se présentait dans de bonnes conditions, il la prenait.

Il exerçait cette activité de manière avisée et en ressentait une certaine fierté. Depuis le début, il avait réalisé que le meilleur moyen de ne pas être repéré était d'empêcher les autorités de penser que ces différents crimes étaient l'œuvre d'un seul assassin. Il avait lu plusieurs livres traitant d'autres tueurs en série, et ceux-ci semblaient tous contraints à certains actes compulsifs qui marquaient leurs crimes de la même signature. Ils utilisaient toujours la même méthode ou choisissaient le même genre de victimes, ou encore laissaient les lieux du crime dans le même état.

Avec lui, chaque meurtre était différent du précédent. Parfois un couteau, parfois une écharpe, parfois ses mains seules. Un pic à glace, un marteau, un bout de corde à linge. Une fois, la fille était nue. La fois d'après, elle mourait complètement habillée. On la retrouvait ligotée au crime suivant. Il possédait toute une vie de délicieux fantasmes comme modèles et une imagination plus que suffisante pour en inventer de nouveaux. De ces cinquante-trois épisodes, pas deux n'avaient été identiques.

Et en outre, aucune grosse bêtise. Pas de

tache de sang sur les murs, pas de trace de rouge à lèvres sur le front de la morte. Il ne jouait pas avec la police. Il ne ressentait aucune émotion à provoquer le destin, à se faire presque prendre à chaque meurtre. L'émotion, et Dieu seul savait qu'elle lui suffisait, l'émotion se trouvait dans l'acte même.

Mme Minnick, dont les rondeurs l'avaient inspiré à Denver, n'avait jamais été en danger. Dès le départ, il avait fait attention à ne jamais sélectionner les femmes qu'il côtoyait ou qui pourraient être liées à lui par n'importe quel moyen imaginable. Le meurtre représentait le seul lien qu'il possédait avec ses victimes.

C'était sa règle, mais il l'avait enfreinte une fois. Un après-midi, il avait été faire visiter une maison à Kansas City. La potentielle future propriétaire était une femme divorcée, qui venait d'arriver. Ses enfants étaient à l'école et elle visitait des maisons et des appartements.

Oh, elle était trop délicieuse pour qu'on lui résiste : elle avait de fines articulations, de longs cheveux blonds sans reflets, des lunettes de bibliothécaire et deux incisives de lapin. Pas une beauté traditionnelle, mais merveilleusement désirable.

Il lui posa assez de questions pour s'assurer que personne ne savait où elle était. Il courait

pourtant un risque énorme car n'importe qui pouvait avoir remarqué sa voiture garée dans l'allée. Mais il pesa le pour et le contre et décida qu'elle valait le coup. Bon sang, qu'elle était jolie !

Il prit un lourd cendrier en verre et l'assomma, la frappant plusieurs fois derrière la tête. Il utilisa le fil de l'un des lampadaires pour attacher ses mains et ses pieds et il la bâillonna avec ses propres collants. Puis, il retourna rapidement jusqu'à sa voiture pour prendre un grand tournevis dans le coffre. Elle avait repris connaissance quand il revint. Elle se débattait sur le tapis comme un poisson hors de l'eau.

Il lui parla un moment, puis il sentit ses tétons percer sous ses vêtements et il passa le bras sous sa jupe pour la caresser. Alors, quand il ne put plus tenir une minute de plus, il enfonça le plat du tournevis dans l'une de ses narines puis à travers son cerveau. Plus tard, à l'heure la plus calme de la nuit, il la sortit de la maison et la chargea dans le coffre de sa voiture à elle. Il se rendit à Crown Center et abandonna la voiture dans un parking public. Puis, il prit un taxi pour revenir sur les lieux du crime et rentra chez lui avec sa propre voiture.

Il jeta le tournevis dans un égout, le

collant et le fil électrique dans une poubelle. Le lendemain, il passa l'aspirateur sur le tapis où elle s'était débattue et mit un nouveau fil à la lampe.

Maintenant, alors que Marilee dormait, il se prépara une tasse de thé additionné de lait et de sucre et l'emporta dans son repaire. Il alluma la télévision mais concentra presque toute son attention sur le journal, passant minutieusement en revue les annonces immobilières et les pages financières.

Sa fille rentra vers dix heures et demie. Il l'entendit et l'appela. Elle entra et s'assit quelques minutes avec lui avant de monter. Après qu'elle l'eut embrassé et fut partie, il se rappela qu'il ne lui avait rien dit au sujet de son absence pour la remise des diplômes.

Eh bien, il le lui annoncerait le lendemain. Ou bien il laisserait cette tâche à Marilee. De toute façon, il ne pensait pas que Jennifer serait tellement désespérée de cette nouvelle. Elle recevrait un beau cadeau et ce geste devrait adoucir en partie la douleur que provoquerait l'absence de son père.

Il posa le journal à côté de lui et pensa, comme bien des fois auparavant, que sa vie était à la fois inconsistante et incohérente. Il aimait sa femme et sa fille, il y tenait vraiment beaucoup ; mais, en même temps, il ne pouvait

plus se passer de ce sport qui consistait à tuer des femmes pour le plaisir. Car c'était ce qu'il faisait :

il les traquait, il les tuait avec la même satisfaction que prenaient d'autres hommes à abattre du gibier, non pour la chasse ni pour la venaison, mais pour l'indicible joie de tuer.

Les femmes qu'il prenait pour proies étaient les femmes des autres, les filles des autres. Comment réagirait-il si un autre tueur traitait Jennifer comme il avait traité Cindi à Denver ? Comment réagirait-il si un autre tueur regardait avec avidité dans les yeux de Marilee tandis qu'elle mourait ?

Il écarta ces pensées avec force. Elles étaient déjà venues et elles reviendraient. Il se força à les oublier.

Et pensa plutôt à certaines tortures qu'il avait fait subir durant les huit dernières années et aux femmes qui les avaient endurées. Il s'abandonna à ces souvenirs, laissa ceux-ci l'exciter.

Domage qu'il n'ait pas eu plus de temps à Denver.

Elle était jolie, Cindi, et il aurait aimé prendre son temps avec elle. Et pourtant, il y avait quelque chose de tout à fait excitant dans la rapidité de l'acte. À peine quelques minutes et elle était partie, presque avant de

comprendre ce qui lui arrivait.

Il se leva, fit les cent pas sur le tapis oriental. Bon sang, il avait éliminé Cindi moins d'une semaine plus tôt et il était prêt à recommencer. D'ordinaire, il se passait au moins un mois avant qu'il ne se sente aussi agité, et, aujourd'hui, il avait envie de sortir à l'instant même.

Il ne le ferait pas, bien sûr. Mais il n'attendrait pas un mois non plus. Il n'avait pas réellement besoin d'espacer ses meurtres du moment qu'il ne faisait rien pour attirer l'attention. Son terrain de chasse était illimité et personne ne lui imposait un quota annuel de gibier. Les femmes n'étaient pas une espèce en voie de disparition.

On en trouvait partout, le pays grouillait de femmes.

L'été ne faisait que commencer et la douceur de l'air l'invitait à se laisser aller. Il ne voyait aucune raison de ne pas se faire cadeau des trois prochains mois. Ses affaires tourneraient bien toutes seules. De plus, un voyage d'affaires justifierait des absences prolongées ;

tout ce qu'il avait à faire était d'annoncer qu'il avait un gros contrat en vue et il pourrait partir tout l'été sans fâcher personne. Il lui suffirait d'appeler plusieurs fois par semaine et

de revenir une fois ou deux pour s'occuper des affaires locales. Ainsi, il pourrait avoir toute la belle saison pour lui.

Et il restait encore deux semaines avant le premier jour de l'été. Il comptait cinquante-trois victimes à son actif. Au premier jour de l'automne, combien en aurait-il à son tableau de chasse ?

Soixante-dix ? Quatre-vingts ? Cent ?

Il se rappela John Randall Spears et ses propos tonitruants, pendant son séminaire sur l'immobilier : « Si vos propriétés vous font faire beaucoup de bénéfices, rien au monde ne peut vous empêcher d'en acheter d'autres. Si vous pouvez posséder une maison, vous pouvez en avoir une centaine, et même un millier. Il n'y a aucune limite à la fortune que vous pourrez acquérir. Il n'y a aucune limite au nombre de propriétés que vous pourrez posséder ! » Aucune limite !

CHAPITRE 8 Il y avait une chambre libre au Fine Haven, dans la pointe sud du U que formait l'hôtel. Guthrie et Jody la louèrent pour la nuit. Affalé sur son lit, Jody mangeait des frites de chez Wendy et sirotait une bière qu'il avait achetée au 7-eleven. Un journaliste de CNN parlait d'un tremblement de terre au Guatemala, d'une famine due à la sécheresse en Afrique, d'un attentat à la bombe en Irlande

du Nord. Quand on passa l'antenne à un envoyé spécial pour un reportage sur les pluies acides, Guthrie demanda à Jody si cela l'ennuyait d'éteindre la télévision.

« Bon sang, te gêne pas, répondit-il en bâillant et en se grattant. Qui a envie d'écouter toute cette merde ?

Faut que je m'achète des fringues demain. Y a rien de pire que de prendre une bonne douche et de remettre un caleçon qu'on a porté pendant trois jours. Ou peut-être quatre, se demanda-t-il, bâillant à nouveau. Je vais me payer des fripes et un sac pour les trimballer. Ces bottines ont mieux tenu le coup que ce que je craignais, mais je vais quand même acheter des chaussures plus souples, comme ça je pourrai en changer, si j'ai envie.

Et je dois t'avouer, mon pote, que ces chaussettes ne sentent pas la rose.

— Tu n'avais pas besoin de me le préciser.

— On t'a déjà passé le mot, pas ? Désolé. Il faut aussi des sacs à dos pour Sara et Thom, à la place de leur valise, là. Je pense qu'on pourra trouver tout ce dont on a besoin ici, à Bend.

— C'est aussi mon avis.

— Des gourdes pour tout le monde, aussi. Un peu plus loin vers l'est, le temps commence à devenir sec, et ça va être un peu juste d'en

partager une seule, comme toi et moi on l'a fait jusque-là. Guthrie ?

Qu'est-ce que tu penses de tout ça, mon pote ?

— De tout quoi ?

— De tout ce monde qui s'invite à ta petite fête.

— Elle est spéciale, Sara, dit-il après un long moment de réflexion.

— Ouais. Guthrie, on croirait pas du tout qu'elle est aveugle. Quand elle te regarde...

— Je sais.

— Le garçon est sympa aussi, Thom. Thom avec un H. Il insiste sur le H.

— Une femme aveugle et un garçon.

— Exactement ce qu'il te fallait, non ? Tu penses qu'ils vont nous ralentir beaucoup ?

— En tout cas, je ne les imagine pas prendre de la vitesse et nous faire dépasser nos limites habituelles.

— Tu n'en sais rien.

— Ah ?

— Juste une impression. Être près de cette femme pourrait pousser n'importe qui à se dépasser. » D'ailleurs, pensait Guthrie, il était difficile de savoir quelles étaient les limites de chacun. Il avait tout d'abord soupçonné, quand il s'était arrêté de fumer sans le vouloir, que certaines règles communes de la vie étaient en

quelque sorte suspendues. Il avait essayé de se persuader que marcher loin de sa vie avait atténué la pression qu'il subissait et avait, du même coup, réduit sa dépendance au tabac. Mais le stress ne l'avait jamais poussé à la consommation. Il fumait parce qu'il avait besoin de nicotine, et il n'avait jamais été plus énervé que la fois où il s'était passé d'une cigarette quand il en voulait une.

Puis il avait eu un autre soupçon quand Mc Lemoire l'avait pratiquement traité de menteur lorsque Guthrie lui avait raconté qu'il avait dormi à la belle étoile sans tente ni sac de couchage. Il n'avait pas seulement survécu, il avait dormi ainsi sans même avoir conscience du froid, comme si son esprit avait mis en place une sorte de champ d'énergie qui le protégeait d'une manière plus efficace que n'importe quelle installation de duvet et de toile.

Jody et lui avaient dormi dehors au soir de leur deuxième journée de marche ensemble, dans un bouquet d'arbres à feuilles caduques et de conifères mélangés au nord de La Fine. Ils avaient fait un petit feu et y avaient réchauffé les hot dogs achetés en ville. Puis ils s'étaient étendus de part et d'autre du foyer et avaient laissé le feu se consumer tandis qu'ils s'endormaient ; aucun des deux n'avait souffert

du froid. Le feu, presque éteint quand ils s'étaient endormis, ne pouvait pas avoir dégagé beaucoup de chaleur. La seule explication qu'il put trouver à ce phénomène était qu'ils dégageaient une sorte de champ d'énergie.

« Je sais que de telles choses existent, avait-il dit à Jody. Je connais des gens qui ont marché sur le feu : tu sais, quand on fait vingt pas sur un lit de charbons ardents les pieds nus.

— Et on se brûle pas ?

— Pas une cloque. Le guide spirituel te fait chanter et t'hypnotise à moitié pour que tu entres dans une sorte d'état second. Alors ton esprit produit un champ d'énergie qui empêche la chaleur de te brûler.

— C'est parce qu'on est hypnotisé qu'on sent rien ?

— Non, car tes vêtements ne brûlent pas non plus.

Comment fais-tu pour hypnotiser un pantalon ?

— Tu connais réellement des gens qui ont fait ça ?

— Plusieurs, oui. Il y en a un qui va partout pour mener ce genre d'expérience. Il vient de Californie...

— Ben voyons, d'où est-ce qu'il pourrait

venir, à part de là-bas ?

— Et je pense qu'il a guidé environ trente mille personnes sur la braise. Mais lui, il soumet ses disciples à tout un rituel tandis que nous, le champ d'énergie nous a protégés sans que nous fassions aucun effort.

— Si c'est bien un champ d'énergie.

— Oui, si c'est bien un champ d'énergie, reconnutil. Mais je ne vois vraiment pas ce que ça pourrait être d'autre.

— Ben, on est peut-être simplement audacieux, mon pote. T'as pensé à ça ? » Audacieux vraiment ! Guthrie, un grand fumeur à la vie sédentaire, avait réussi à parcourir trente-deux kilomètres par jour en traversant la chaîne des Cascades sans conséquences désastreuses. Et chaque jour, cette épreuve le rendait plus fort que la veille. Jody était plus jeune et plus fort que lui, mais il avait manifestement quelques kilos en trop et il manquait d'entraînement.

Pourtant, il s'était adapté à son rythme sans effort, et il n'était pas moins exceptionnel qu'il ait marché sur cent douze kilomètres dans la même paire de chaussettes sans avoir d'ampoules. (Ses pieds puaient peut-être mais il n'avait pas une seule cloque.) Un jeune garçon et une femme aveugle pourraientils tenir le coup avec eux ?

La question était purement théorique, conclut-il. En premier lieu, leur rythme de marche était aussi lent ou rapide qu'ils le décidaient ; ils n'avaient pas de train à prendre. Et, que Sara et Thom suivent ou pas, ils allaient rester ensemble. Depuis l'instant où elle avait pris sa main, il l'avait su.

Le lendemain matin, ils prirent un petit déjeuner léger et firent leurs achats. A onze heures, ils étaient sortis de Bend et se dirigeaient vers l'est, empruntant la nationale 20. La première ville sur la carte s'appelait Millican et se trouvait à quarante-deux kilomètres au sud-est de Bend. Guthrie pensa que la route serait plus longue que ce qu'on pouvait attendre de Sara et de Thom pour leur premier jour de marche, d'autant plus qu'ils étaient partis tard dans la matinée. Désormais, ils étaient sortis du parc national et il ne connaissait pas bien les usages qu'impliquait le campement sur des terres privées. Il avait entendu dire que s'aventurer loin de la route ne semblait pas une très bonne idée. On courait toujours le risque de tomber sur une plantation de marijuana. Les cultivateurs, qu'ils possèdent ou non la terre où poussait leur récolte, étaient capables de réagir par le crime face aux intrus.

Mais ils dormiraient bien quelque part, il

en était sûr.

En attendant, la journée s'annonçait encore splendide.

Le soleil brillait la plupart du temps et les nuages qui l'obscurcissaient à l'occasion les préservaient de la grosse chaleur.

Est-ce que ce qui les protégeait empêchait aussi qu'ils attrapent de méchants coups de soleil ? Est-ce qu'un champ d'énergie pouvait aussi filtrer les rayons ultraviolets ? Voilà une question à laquelle il ne pouvait pas répondre, et il était difficile de jouer à un jeu dont on ne comprenait pas bien les règles.

Sans s'être vraiment mis d'accord, ils marchèrent chacun à leur tour avec Sara. Elle se trouvait à gauche, la main droite dans celle de son compagnon. Son pas n'était jamais hésitant et son partenaire n'avait pas besoin de l'avertir des voitures qui approchaient. Elle paraissait tout à fait consciente de son environnement immédiat, même sans le voir.

Mais, alors qu'elle marchait avec Jody, elle dit :

« J'espère que je ne vous ralentis pas.

— Vous vous en sortez très bien, m'dame.

— Tu peux m'appeler Sara, Jody.

— Bon sang, je sais bien, mais c'est tellement rare que je sois respectueux aussi spontanément. Au début, je croyais que je

devrais vous avertir de chaque gravillon sur la route devant vous, mais vous savez exactement où mettre les pieds, pas ?

— Est-ce que tu regardes tout le temps au sol quand tu marches, Jody ?

— Non, sûr que non, mais je jette un coup d'œil de temps en temps pour pas descendre du trottoir et marcher dans le caniveau. On dirait bien que vous recevez le même message sans le coup d'œil.

— On dirait, en effet, dit-elle en souriant. C'est tout neuf pour moi, tu sais. Je voyais encore un peu hier après-midi. » Ils s'écartèrent sur le bas-côté à l'approche d'une camionnette qui ne ressemblait pas qu'un peu à la Datsun qu'il avait laissée au Circle K. Jody salua de la main et le vieil homme au volant leva l'index en signe de reconnaissance.

« J'espère que mon frangin a bien récupéré le camion, dit-il. Vous avez pas une sorte de seconde vue pour vérifier si une camionnette Datsun bleue est garée à quelques kilomètres au nord de Beaver Marsh, dites ?

Je l'ai seulement fermée à clé et je suis parti à pied.

— C'est très courageux de ta part, Jody.

— Vous croyez, m'dame ? Je sais pas si je mettrais ça dans le même sac que d'entrer dans l'arène avec un taureau.

— Un toréador sait à quoi s'attendre. Toi, tu marchais vers l'inconnu.

— La route jusqu'à Bend n'est qu'une goutte d'eau vue de la Lune. Avec la camionnette, j'y serais arrivé en un clin d'œil. Mais je vois quand même ce que vous voulez dire, que je savais pas dans quoi je me fourrais.

En fait, je savais ce que je laissais, et il ne fallait pas tellement de courage pour quitter ça.

— Peut-être que non.

— Qu'est-ce que j'avais ? Travailler pour mon frère, plus les quelques petits boulots qui se présentaient, transporter de la camelote à la décharge pour quelqu'un, mettre des doubles portes chez un autre en automne et les retirer au printemps. Vivre tout seul dans une caravane qui a rien d'une maison modèle. Je suis marié.

— Oui.

— Elle m'a quitté. Rentrée chez sa mère.

— Oui.

— Facile de dire des choses à quelqu'un qui peut pas vous regarder dans les yeux. Je lui ai filé quelques gifles, à Carlene. Je sais pas si elle était ce qu'on appelle une femme battue, mais je la frappais quelquefois.

Vous le saviez, n'est-ce pas m'dame ?

— Pas tout à fait.

— Ça veut dire quoi, "pas tout à fait". Vous pouvez voir des choses sur les gens, m'dame, non ?

— Certaines choses. Je vois... » Elle cherchait les mots justes. « Je vois des images de la vie des gens.

— Vous voulez dire comme dans un film ?

— Non, dit-elle. Plutôt comme un immense tableau, si grand et avec tant de détails qu'on ne peut pas tout retenir, sauf que, là, je remarque tout d'un seul coup.

— C'est difficile à imaginer.

— Je sais.

— Eh ben, dit-il après réflexion, quelque part dans ce tableau, que vous le voyiez ou non, il y a moi qui frappe un grand coup dans la mâchoire de Carlene. Je suis pas très fier de ça.

— Non, tu n'en es pas fier.

— Je l'aurais jamais fait si j'avais pas eu quelques bières dans le nez, mais je pense pas que ce soit une bonne excuse. Mon père a bu de la bière et du whisky tous les jours de sa vie et il n'a jamais levé la main sur ma mère.

— A-t-il déjà levé la main sur toi, Jody ?

— Ah ! Il utilisait pas souvent la main. Plutôt la ceinture. Mais je crois que j'ai reçu que ce que je méritais.

— Carlene le méritait-elle ?

— Une femme ne mérite jamais qu'un homme la batte.

— Un enfant mérite-t-il d'être frappé avec une ceinture ?

— Eh ben, voyez, moi, j'étais un gamin plutôt mauvais. J'ai fait des choses que j'aurais pas dû faire.

— Oh ? » Soudain, il sentit quelque chose bouger tout au fond de son être. « Je ne le méritais pas, dit-il d'une voix qui résonnait comme un son de cloche. Il croyait qu'il devait me battre mais il avait tort. J'avais pas besoin qu'on me frappe avec une ceinture.

— Peux-tu lui pardonner, Jody ?

— Oh, merde. Oh, oh, merde.

— Peux-tu te pardonner d'avoir battu Carlene ? » Tout en marchant, il sortit son T-shirt de son jean et se servit du bas pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux. Il dit :

« Vous savez quoi ? Elle désirait que je la frappe ! Je savais pas ça jusqu'à cette minute. C'est comme ça qu'on s'est choisis. Elle m'a épousé pour que je la batte et je l'ai choisie pour avoir quelqu'un à frapper. Comment ça se fait que j'ai pas su ça plus tôt ?

— Peux-tu lui pardonner, Jody ? Et peux-tu te pardonner à toi-même ?

— Regardez-moi ça, je pleure. J'ai honte d'en faire tout un cirque.

— N'aie jamais honte de pleurer, Jody, le rassurat-elle en le prenant dans ses bras. Peux-tu te pardonner, à toi et à tous les autres ? Peux-tu pardonner à ton père pour t'avoir battu et à Carlene pour avoir voulu être battue ? Peux-tu pardonner à ta mère ? Peux-tu pardonner à l'obstétricien qui n'a pas voulu que tu naisses de la façon que tu avais choisie ? Peux-tu pardonner à tous ceux qui ont essayé de te marcher sur les pieds ?

— Il le faut vraiment, m'dame ?

— Qu'en penses-tu ?

— Dites-moi.

— Non, c'est toi qui dois me le dire, Jody. » Il avait la tête sur son épaule et sa poitrine était secouée de sanglots. « Oh, bon Dieu, dit-il, je pardonne je pardonne à tout le monde. Oh, doux Jésus. Oh, doux, doux Jésus. — Ça va, Jody, dit-elle. Tout va bien, maintenant.

Tout est rentré dans l'ordre. » « Je comprends rien à ce qui s'est passé tout à l'heure, dit-il un peu plus tard.

— Tu t'es libéré d'un poids.

— J'ai fait ça, moi ? Je dois l'avoir porté pendant un bon moment, alors.

— Toute ta vie, Jody. Comment te sens-tu

à présent ?

— Comme une maison avec les portes et les fenêtres ouvertes. Je sais pas, moi. Je pense que je me sens bien.

— Tu peux te fier à ce sentiment.

— Je suppose. M'dame, vous avez pas dit que vous étiez psychologue ?

— En quelque sorte. J'avais une maîtrise de sciences sociales. J'étais conseillère d'orientation.

— Ce que vous venez de faire, là, c'est le genre de truc que vous pratiquiez auparavant ?

— Je n'ai rien fait maintenant, Jody. C'est toi qui as travaillé.

— Eh ben, je me suis sûrement jamais senti comme ça avant, m'dame. Et voilà que je passe une heure à vous tenir la main, et je suis à ramasser à la petite cuillère. Il vous arrivait la même chose dans votre travail ?

— J'ai bien essayé que ce genre de scène survienne lorsque j'exerçais, répondit-elle, après s'être tue un instant. Mais cela ne s'est presque jamais passé.

— Tout ce qui nous arrive, dit-il en hochant la tête.

Nous quatre en train de marcher. C'est spécial, pas vrai ?

— Oui, répondit-elle, c'est spécial. » Peu après le coucher du soleil, Guthrie suggéra

qu'ils recherchent un endroit où passer la nuit. Il n'était pas certain des distances, mais il estima qu'ils étaient au moins à deux heures de marche, à l'ouest de Millican, et ils n'avaient aucune garantie de trouver des chambres libres, une fois là-bas. « En plus, ajouta-t-il, il fera noir avant que nous y arrivions et je sais que Sara n'aime pas marcher dans l'obscurité.

— Tu as raison, reconnut-elle. J'ai peur du noir. » Ils trouvèrent un endroit parfait, quatre cents mètres plus loin sur la route, au milieu d'un petit bosquet d'arbres. Quelqu'un avait campé là auparavant, ou y avait au moins pique-niqué ; on voyait les restes d'un feu au centre d'une clairière et une petite réserve de branches et de brindilles entassées à côté. Guthrie alluma un feu et ils s'assirent autour pour manger la nourriture qu'il avait achetée dans une épicerie quelques kilomètres plus bas. Ils chantèrent des chansons, puis Thom suggéra qu'on raconte une histoire de fantômes. Guthrie en raconta une qui parlait d'un garçon mort revenant à la vie. Il improvisa sur la fin car il ne se rappelait plus l'original. Thom en voulut une autre, mais personne n'en connaissait.

Alors, Sara raconta comment elle avait rencontré son mari, ne l'aimant pas d'abord et pensant qu'elle ne l'intéressait pas de toute

manière. Jody raconta son voyage à Seattle, qui avait eu lieu juste après la remise des diplômes du lycée, et comment il avait eu son tatouage.

Il laissa consciencieusement de côté la visite au bordel qui avait pourtant été le clou du voyage. Mais il mentionna tout de même que lui et deux autres copains s'étaient saoulés et, pendant qu'ils titubaient dans Pioneer Square, ils avaient rencontré un couple d'amoureux allongés sur une couverture dans l'herbe. L'un d'eux (« c'était pas moi, je jure que c'était pas moi ») avait ouvert sa braguette et avait baptisé le couple passionné de son urine.

Puis, Thom parla de l'été qu'il avait passé un an plus tôt au nord du lac Michigan et raconta comment un campeur de la hutte d'à côté s'était noyé lors d'une balade en canoë. Thom ne faisait pas partie de l'expédition, lui et ses compagnons avaient prévu une autre activité, et, ce matin-là, il avait dit au garçon qui allait se noyer un peu plus tard : « Amuse-toi sur la rivière, trou du cul. » « Et puis, il s'est noyé, continua-t-il, et le dernier mot que je lui ai dit était trou du cul. » S'il avait fait froid cette nuit-là, personne ne le sentit.

Au matin, ils remirent le campement en ordre et ramassèrent branches et brindilles

pour remplacer ce qu'ils avaient brûlé. Ils furent tôt sur la route et prirent un petit déjeuner de crêpes et de saucisses à Millican.

Après le petit déjeuner, Guthrie marcha avec Sara.

Au départ, Thom et Jody se trouvaient juste à quelques pas devant eux, mais ensuite l'écart se creusa. Guthrie dit : « Je suis content qu'on ait dormi dehors la nuit dernière.

— Nous avons trouvé un lieu parfait, répondit Sara.

— Je serais content même s'il ne l'avait pas été. La situation a permis une chose importante pour notre groupe.

— Elle nous a soudés.

— Je suppose que c'est le mot. Apparemment, nous sommes censés passer quelque temps ensemble, quel qu'il soit. Alors il vaut probablement mieux que nous nous rapprochions un peu les uns des autres.

— Je suis d'accord, dit-elle. Et nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu viens d'arriver, gente dame. Tu ne peux avoir prévu de nous quitter aussi vite.

— Non, ce n'est pas vraiment ça. Mais nous ne resterons pas très longtemps seuls tous les quatre.

— Quoi ?

— Tu sembles inquiet, Guthrie.

— Eh bien, je n'avais pas prévu un mouvement de masse.

— Qu'avais-tu prévu ?

— Je n'avais rien prévu, point à la ligne. J'ai décidé de partir marcher.

— Tu n'avais pas seulement en tête d'aller acheter le journal du soir et un Coca au magasin du coin.

— Non, je savais ce que je faisais. Du moins, j'étais conscient que j'allais marcher loin de ma vie et vers...

— Vers quoi ?

— Vers quelque chose de différent. Je ne sais toujours pas où je vais, bon sang, alors je l'ignorais certainement quand je suis parti ! Est-ce que tu sais comment l'idée m'est venue ? J'attendais qu'une femme finisse de subir un avortement. Ce n'était pas mon enfant. » Il fronça les sourcils. « Je ne sais pas pourquoi il est si important de rajouter ce dernier détail.

— Tu finiras par le savoir.

— Non ! Je parierais que tu étais psychologue de métier.

— Gagné !

— Je savais au moins une chose : que je ne voulais pas de compagnie. Je désirais marcher tout seul. Je n'ai jamais sérieusement envisagé de demander à quelqu'un de me tenir

compagnie. Mon but était de partir en solitaire.

— Et puis Jody s'est présenté.

— Et alors, j'étais prêt à avoir de la compagnie. Je n'étais pas sûr que son idée soit bonne quand il s'est invité à la fête, mais j'ai pensé qu'on pourrait essayer un jour ou deux et voir comment nous nous supporterions. Cela a bien fonctionné, nous nous sommes bien entendus et sa compagnie s'est révélée être juste ce dont j'avais besoin.

— Et puis, Thom et moi sommes arrivés.

— Vous deux êtes arrivés, mais qui aurait pu en être fâché ? Une femme aveugle magnifique avec des yeux de flanelle grise et le pouvoir de troubler l'esprit des hommes puisqu'elle ne peut pas les voir.

— C'est tiré de *The Shadow* et je crois que tu t'es trompé.

— Ça ne m'étonnerait pas du tout. Il était assez évident que vous étiez envoyés tous les deux. Je veux dire, quand des gens nous attendent à la périphérie d'une grande ville comme Bend, ils doivent forcément être en liaison directe avec le centre de l'univers. Dis-moi si je me trompe, mais je n'ai vu aucune étoile briller au-dessus de l'hôtel Fine Haven.

— Le ciel en était plein.

— Je l'aurais parié. Non, il ne m'est jamais

venu à l'esprit de me demander si je voulais que vous nous accompagniez, toi et Thom. Vous deviez venir, c'est tout, expliqua-t-il en haussant les épaules. Mais je ne suis pas sûr de vouloir que le groupe grandisse encore.

— Je ne pense pas que tu aies le choix.

— Vraiment ?

— Vraiment. » Elle lâcha sa main un instant, se frotta le front du bout des doigts. « Thom et moi n'avons pas fait tout ce chemin depuis ce que Jody appellerait "ce putain de Fort Wayne" afin de faire une thérapie de groupe à quatre. Et tu n'as pas traversé les montagnes dans ce but non plus. Un bon nombre de personnes vont nous rejoindre.

— Qui suis-je, le joueur de flûte de Hameln ?

— Quelque chose comme ça. Pas pour les rats ni pour les enfants, non. Un genre de joueur de flûte pour les pèlerins.

— Les pèlerins sont censés aller quelque part.

— Mais est-ce qu'ils savent forcément où ?

— Je ne sais pas. Peut-être pas. Combien, Sara ?

— Je n'en sais rien.

— Une douzaine ? Une centaine ? Un millier ?

— Je l'ignore. Beaucoup, Guthrie. Je ne

sais pas combien.

— Une armée. Qu'est-ce que nous allons faire, nous prendre la main et faire une ronde ensemble dans tout le pays ? Tu te souviens de ce cirque ? Il faisait la une de la presse et l'ouverture du journal télévisé. Et quand tout a été terminé, ils avaient collecté un dollar et quatre-vingt-dix-huit cents pour les sans-abri du monde entier.

— Je me le rappelle.

— C'est ça que nous faisons ? Est-ce que c'est un genre de putain de Téléthron ? Qui va nous attendre au prochain panneau stop, Jerry Lewis ?

— Guthrie ?

— Quoi ?

— Guthrie, pourquoi ne pas prendre les choses comme elles viennent ?

— Je sais, dit-il, je sais. » Il y avait un motel à Brothers, mais il était encore tôt quand ils l'atteignirent et ils n'avaient pas envie de s'arrêter déjà pour la nuit. Ils continuèrent leur route.

En fin d'après-midi, Sara entendit un moteur tourner à sa gauche et elle demanda ce que c'était. Elle marchait avec Thom, et il lui répondit qu'un homme passait sur son tracteur.

Elle appela les autres. Ils réduisirent l'écart et elle suggéra de demander à l'homme au

tracteur s'ils pouvaient passer la nuit dans son champ.

Jody alla parler au fermier. C'était un homme de cinquante ans environ, grand et robuste, avec de grandes oreilles qui ressemblaient à des anses de cruche et une mâchoire de bouledogue. Il portait un bleu de travail et une casquette rayée bleu et blanc semblable à de la toile à matelas. Il eut un peu de mal à saisir ce qu'ils voulaient. Allaient-ils monter des tentes ? Voudaient-ils faire du feu ? Et où donc allaient-ils comme ça ? La seule ville de taille moyenne dans les environs était Burns et elle se trouvait à peu près à cent trente kilomètres de là.

Une fois qu'il eut tout bien compris, il ne vit aucun inconvénient à les aider. Ils pourraient dormir dans sa grange, leur dit-il, s'ils promettaient de sortir de celle-ci et de bien s'en éloigner quand ils voudraient prendre une cigarette.

« Ça suffit pas de faire attention, précisa-t-il. Les gens disent toujours qu'ils vont fumer dans la grange mais qu'ils feront attention. Et finalement, on apprend que le bâtiment a brûlé parce que le seul moyen de faire attention au tabac dans une réserve à foin, c'est de pas y allumer une clope. » Jody expliqua qu'aucun d'eux ne fumait. Le fermier

fut content de l'entendre, bien qu'il n'en soit pas totalement convaincu.

La grange était un bâtiment massif comprenant un grenier à foin, une demi-douzaine de stalles et des trayeuses pour un troupeau de vingt vaches. Le fermier, qui répondait au nom d'Oscar Powers, expliqua qu'il gardait quelques vaches laitières, en plus des bovins qu'il engraisait. Il avait aussi quelques hectares où il cultivait de la betterave à sucre et de la luzerne.

Il leur indiqua où ils pouvaient dormir et leur dit de casser quelques balles de foin pour leur lit. Il était de retour un quart d'heure plus tard, les bras chargés de couvertures. « Ma femme a dit que vous en auriez besoin », annonça-t-il. Ils le remercièrent et, dix minutes après, il revenait à nouveau. « Ma femme a dit que vous avez peut-être faim et on a beaucoup à manger.

Elle a dit que vous deviez monter à la maison dès que vous êtes installés. Comme ça, vous pourrez faire une toilette avant de passer à table. » Ils mangèrent du bœuf, des pommes de terre au four et trois sortes de légumes différents, issus du potager.

Il y avait une cruche de lait sur la table et de grandes tasses de café fort servies avec le repas et constamment remplies. Lindy Powers

était une petite femme boulotte, passionnée de feuilletons et membre d'un club de patchwork. Elle appelait son mari Ockie et ne laissait jamais son assiette vide.

Deux fils Powers étaient à table avec eux. Un troisième garçon, plus âgé, vivait avec sa femme à Corvallis. « Il est allé à l'école là-bas, expliqua Powers, et maintenant il travaille dans un bureau avec des ordinateurs. Je peux pas en vouloir aux garçons qui veulent pas tenir une ferme de nos jours. Je voudrais une autre vie pour rien au monde, mais je dois dire que je la souhaiterais même pas à un chien. » Comme dessert, il y avait une tourte recouverte d'une couche de crème épaisse. Ensuite, ils prirent une douche chaude avant de rentrer, tous ensemble, à la grange. Au matin, Mme Powers leur envoya son plus jeune fils, chargé d'un panier contenant des petits pains chauds et un pot de café. Le même garçon revint avec son père lorsqu'ils s'apprêtaient à partir.

« John, il s'est mis dans la tête qu'il aimerait marcher un bout avec vous, dit-il, si vous avez rien contre. » Le garçon avait dix-neuf ans. Il était grand et agile.

Ses cheveux bruns avaient manifestement été coupés à la maison. Il semblait timide. Il n'avait pratiquement rien dit pendant le dîner.

« Ça me dérange pas qu'il parte, reprit Oscar Powers.

Il m'aide bien mais son frère et moi, on peut y arriver.

Et il n'y a rien de bon pour lui ici. Un semestre à l'université d'État lui a suffi, et il n'est pas assez fou pour vouloir être fermier. Sa mère est en train de lui faire un sac, si ça vous embête pas qu'il vienne avec vous. » Guthrie demanda : « Tu veux nous accompagner, John ? » Le garçon acquiesça en souriant et Guthrie lui dit qu'il était le bienvenu.

Powers ajouta : « Il parlait de s'engager dans l'armée.

Je peux pas dire que je comprends ce que vous faites, mais j'aime mieux vous le confier à vous, plutôt qu'aux généraux. » Quelques kilomètres plus loin sur la route, ils s'arrêtèrent dans une station-service pour remplir leurs gourdes et acheter des casse-croûte au fromage. Le pompiste, un jeune homme plein d'entrain, couvert de taches de rousseur et qui avait perdu une incisive, connaissait John et lui demanda où il allait. Quand il apprit que le groupe marchait vers l'est jusqu'à la frontière de l'Idaho, il trouva que c'était la nouvelle la plus extraordinaire qu'il ait jamais entendue.

« Je n'ai jamais fait une chose pareille, ajouta-t-il. Je n'ai jamais rien fait vraiment, en réalité.

— Viens avec nous, suggéra Jody.

— Pas maintenant, dit-il. Il faut bien quelqu'un pour tenir cet endroit. Tout le monde ne fait pas ce qu'il veut.

— Et pourquoi ça ? » Il haussa les épaules et secoua la tête, souriant toujours. Il touchait de la langue l'endroit où il lui manquait une dent.

Trois kilomètres plus loin, une petite gargote exposée aux intempéries portait l'enseigne « Au Rail Disjoint ». Une femme de trente ans à peine tenait le restaurant et vivait dans deux pièces, derrière le bâtiment.

Elle était grande, mince et avait fait une natte de ses longs cheveux blonds. Elle portait un Jean, des bottes et une chemise d'homme. Elle ne parla pas beaucoup et écouta simplement leur conversation, tandis qu'ils prenaient un café. Mais lorsqu'ils voulurent payer, ils ne purent la trouver. Elle réapparut quelques minutes plus tard, portant un chapeau et un sac de plage en toile.

« Je n'ai pas de sac à dos, dit-elle. Je pense que cela ira, le temps que je trouve quelque chose de mieux.

Mais je n'ai pas de gourde non plus et la

terre est aride d'ici aux Rocheuses. » John lui dit qu'il n'en possédait pas non plus et qu'il portait son eau dans une bouteille en plastique fermée par un bouchon à vis. « Évidemment, j'aurais dû y penser », dit-elle. Elle prit une bouteille d'un demi-litre de Coca dans le réfrigérateur, l'ouvrit et vida son contenu dans l'évier. Puis elle la remplit d'eau du robinet, la reboucha et la mit dans son sac. « J'aurais pu demander si quelqu'un voulait de ce Coca, dit-elle. Je n'ai pas réfléchi. » Elle ne voulut pas prendre d'argent pour le café. Elle appuya sur la touche « No Sale » de sa caisse enregistreuse, empocha les billets et laissa la monnaie à sa place. Elle éteignit la cafetière, appuya sur plusieurs autres boutons et retourna la pancarte marquée « Ouvert » sur la fenêtre du côté « Fermé ». Elle commença à verrouiller la porte, puis renonça. « Quiconque veut entrer, dit-elle, est le bienvenu. C'est le meilleur endroit du monde si vous voulez y passer douze heures par jour à un dollar de l'heure. Je m'appelle Martha Detweiller, dit-elle une fois qu'ils eurent parcouru quelques centaines de mètres ensemble. J'aimerais connaître vos noms, à vous, si vous le voulez bien ? » À peine une heure plus tard, un 4x4 AMC Eagle s'arrêta de l'autre côté de la route. Les portes arrière s'ouvrirent, un homme et

une femme descendirent. Ils portaient tous les deux des sacs à dos. L'homme avait des taches de rousseur et un large sourire, il avait perdu une incisive.

« J'ai réfléchi, dit-il, je n'ai pas trouvé pourquoi chacun ne pouvait pas faire ce qu'il voulait. Le fait qu'une personne doive pomper l'essence de M. Ballard ne signifie pas forcément que moi, je sois assigné à ce travail. J'ai dû fermer la boutique et appeler M. Ballard pour lui annoncer ma démission. Et puis, je suis rentré à la maison et j'ai expliqué à Ellie ce qu'il se passait.

Voilà Ellie qui, d'ailleurs, ne comprend toujours pas de quoi il retourne. Mais elle est partante, quoi qu'il en soit. Moi, je m'appelle Marlon, mais on m'appelle toujours Bud. Et lui, c'est Richard. Il est encore trop petit pour nous dire quel sera son surnom. » Et ce fut seulement à cet instant que Guthrie remarqua que le sac à dos d'Ellie était en fait un kangourou et qu'un bébé s'y trouvait. Ellie était une femme svelte avec de longs cheveux bruns et une peau brillante. Son regard semblait vitreux, mais Guthrie ne l'en blâma pas.

Il alla trouver Sara et la prit par la main. « Tu n'avais pas précisé que quelqu'un allait s'amener avec un bébé, dit-il. Je suppose que

tu ne voulais pas gâcher la surprise.

— Je suis aussi étonnée que toi.

— Tiens donc ? Le Prophète est désarçonné. Je n'aime pas être rabat-joie, mais...

— Mais est-ce bien raisonnable d'emmener un bébé dans un voyage comme le nôtre ?

— C'est la question que je me pose, en effet.

— Puis-je le voir ?

— Il va falloir que tu prennes un numéro et que tu attendes. Le petit Richard est très populaire, pour l'instant. » Sara tendit ses deux index et le bébé serra ses poings sur le bout de ses deux doigts. L'énergie d'un cœur pur se dégageait de l'enfant, les seuls sentiments qu'elle pouvait lire étaient la sérénité, l'amour et la joie.

Quand Richard lâcha ses doigts, elle prit la main d'Ellie et ne fut pas surprise de recevoir les mêmes vibrations, exactement la même candeur.

« Je ne vois aucun problème à emmener un bébé avec nous.

— Aucun problème pour lui ou pour nous ?

— Pour les deux.

— Comment diable vont-ils le nourrir ? Les bébés, ça boit du lait, non ?

— Quelle source d'informations tu fais, Guthrie !

— Je te souris avec bienveillance, Sara. Je voulais que tu le saches.

— Mais je suis persuadée de ta bienveillance.

— La seule chose, c'est qu'ils boivent du lait, et assez souvent si je ne me trompe pas ?

— Toutes les quatre heures, quand ils sont très petits.

— Et il faut changer leurs couches.

— Très bien, Guthrie !

— Bon, les couches, on peut les porter, mais le lait ?

Si on bringueballe une gourde de lait sur la hanche pendant quatre heures, on se retrouve avec du beurre !

— Guthrie, ne me dis pas que tu pensais qu'ils étaient juste là pour faire joli.

— Quoi ?

— Les seins.

— Oh, bon Dieu ! s'écria-t-il.

— Je vois. Que vont-elles encore pouvoir inventer ! » Ils passèrent la nuit dans un champ qui n'avait pas encore été labouré. Il n'y avait personne en vue à qui demander la permission, et aucun d'eux ne sentait qu'il serait dangereux de dormir à cet endroit. Bud et Ellie avaient apporté un sac de couchage

avec une fermeture Éclair pour Richard. Tous les autres dormirent sans couverture et, bien qu'ils n'aient pas fait de feu, ils avaient tous assez chaud.

« Je pense que nous pouvons oublier les motels à partir de maintenant, dit Guthrie à Jody. Nous sommes huit maintenant, neuf si on compte Richard. Ça fait quatre chambres au moins et il ne faut pas s'attendre à trouver autant de places disponibles dans un seul établissement. De plus, nous sommes passés de quatre à neuf en un seul jour. Dieu seul sait combien nous serons dans une semaine.

— Les motels, il faut aussi les payer. Et c'est pas tout le monde qui a de l'argent.

— Je sais. C'était sympa la nuit dernière, quand on a dîné avec les Powers et dormi dans la grange. Heureusement que nous en avons eu l'occasion la nuit dernière, car nous sommes trop nombreux désormais pour recommencer. Il est bon de pouvoir dormir dehors en toute sécurité car nous n'avons pas tellement d'autres choix.

— On dirait que ça t'embête un peu, mon pote.

— Peut-être ai-je simplement du mal à m'adapter à une nouvelle réalité. Qu'allons-nous faire s'il pleut ?

— Attraper un morceau de savon et

prendre une douche.

— Et voilà un autre problème ! Comment allons-nous prendre nos douches, si nous ne dormons jamais dans des motels.

— Il y a des douches dans les campings publics. On paye un droit d'entrée et on peut les utiliser, même si on ne dort pas sur place. En plus, il n'y a pas de loi qui dit qu'on doit rester groupés à chaque minute qui passe, tu sais. Quelques-uns pourront dormir dans un motel ou dans la grange d'un fermier pendant que les autres trouveront un endroit où coucher, plus loin sur la route. Il faut rester souple. Nous saurons quoi faire le moment venu.

— Tu as raison.

— En plus, reprit Jody, nous avons accueilli de bons compagnons, aujourd'hui. John a quelque chose coincé en travers de la gorge, mais dès qu'il l'aura craché, il nous en dira beaucoup. Il a deux frères plus grands que lui et il a grandi en pensant que rien de ce qu'il avait à dire n'avait d'importance. Il s'en remettra. Et Martha ne dit pas de conneries, elle a vraiment été dans la merde. Elle a vécu un cauchemar avec quelqu'un et dès qu'elle crachera son secret, elle fera une telle scène que les montagnes en trembleront. Mais il faut attendre et voir à qui on a affaire.

— C'est Sara qui t'a dit tout ça ?

— Non.

— D'où est-ce que tu le tiens, alors ?

— Je ne sais pas, dit Jody en tirant sur sa barbe.

L'idée m'est venue comme ça, il me semble. Et puis Bud et Ellie, ils sont vraiment sympas et le petit, Richard, il adore la balade. Il regarde les montagnes comme si elles lui appartenaient.

— J'espère simplement qu'ils ne nous ralentiront pas trop.

— Non. J'ai remarqué une chose. Le premier jour que des nouveaux marchent avec nous, ils traînent un peu, ou ils ne savent pas où mettre les pieds, ou je ne sais quoi d'autre encore. Mais une fois qu'ils sont pris dans le mouvement, eh bien, le reste du groupe semble les entraîner. C'est comme si nous nous passions de l'énergie les uns aux autres et, plus elle passe entre nous, plus il y en a. Je vais te dire, mon pote, plus on est nombreux, plus je me sens fort.

— Qu'est-ce que tu entends par fort ?

— Au sens propre et au sens figuré. Plus fort dans mon corps et aussi plus fort dans ma tête et dans mon esprit. Tu ne ressens rien, toi ?

— Je crois que j'ai aussi ce genre de

sensation, admit-il après un instant de réflexion, je ne m'y fie pas, en fait.

— Sara dit que c'est tout dans la tête.

— C'est ça : ne fais pas attention à tes pensées, elles viennent simplement de ton cerveau.

— Tu peux y croire, Guthrie. C'est réel.

— Probablement.

— Ça va ? Tu as l'air au trente-sixième dessous.

— J'ai juste une migraine. Une des femmes doit bien avoir de l'aspirine.

— Une migraine ? Lève-toi, voir, une minute.

— Pour quoi faire ?

— Mets-toi debout », dit Jody qui se leva aussi.

Il se cala bien sur ses deux jambes, respira profondément plusieurs fois, secoua les mains et laissa retomber ses bras le long de son corps. Guthrie lui demanda ce qu'il pouvait bien faire. « J'attends d'avoir des picotements dans les doigts. Ne parle pas, laisse-moi simplement faire. » Il garda les bras ballants pendant encore vingt secondes, puis il plaça ses mains de chaque côté de la tête de Guthrie. Il les maintint dans cette position pendant environ une demi-minute, puis il lâcha prise en poussant un profond soupir.

« Voilà, dit-il.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Dis-moi d'abord comment va ta migraine.

— Elle est partie. Comment as-tu réussi à me l'enlever ?

— Qu'on me pendre si je le sais. Tu as vu ce que j'ai fait. J'ai simplement laissé l'énergie affluer dans mes mains et, ensuite, je l'ai envoyée dans l'endroit qui te faisait mal.

— Quand as-tu appris ce tour ?

— Je sais pas. Il y a une heure, peut-être. Martha avait une crampe à l'épaule et je l'ai massée, mais j'arrivais à rien. Alors, il m'est soudain venu à l'idée d'essayer de mettre de l'énergie dans mes mains, et puis de la lui transmettre. Je l'ai fait et ça a marché, dit-il en haussant les épaules. Je me suis dit que ce tour pouvait aussi fonctionner pour les maux de tête.

— C'est fou, dit Guthrie. La migraine a vraiment disparu ! Eh, merci.

— Service compris. Vous n'avez qu'à payer l'infirmière quand vous sortirez, répondit-il en riant. T'emballe pas trop, mon pote. Ça a rien à voir avec le fait de guérir un cancer ou de chasser les esprits. J'ai rien guéri de plus que ce qu'aurait fait une aspirine. Mais je dois dire que c'est une sensation bien agréable de

soulager la douleur des gens. » CHAPITRE 9
Leur groupe comptait douze membres lorsqu'ils atteignirent Burns.

Gary était ouvrier au ranch Kay-Bar-Seven. Deux autres employés avaient traversé la prairie dans leur 4x4 afin de jeter un coup d'œil sur la troupe ; plus tard, lorsqu'ils se retrouvèrent tous ensemble, ces derniers s'étaient moqués des dingues qui essayaient de traverser le pays à pied. Gary sortit de la ferme le lendemain matin, retrouva les randonneurs et se mit à marcher avec eux. Grand et mince, il avait les hanches étroites, les cheveux coupés ras et les joues couvertes de cicatrices d'acné. Il fumait des Marlboro (il aurait d'ailleurs pu en faire la publicité), et il écarquilla les yeux quand Jody lui raconta comment Guthrie avait spontanément perdu l'habitude de fumer lors de son passage de la chaîne des Cascades.

« On est obligé d'arrêter de fumer pour faire partie de ce groupe ? » demanda-t-il.

Sara lui assura que non : « Il se peut que tu arrêtes, dit-elle. Ou pas. Les gens ne trouvent dans cette marche que ce qu'ils sont venus chercher.

— Alors, c'est bien, répondit-il, paraissant à la fois rassuré et un peu déçu.

— En fait, ajouta Jody, la seule façon de

savoir ce que tu es venu chercher, c'est de découvrir ce que tu y trouves. » Lee et Georgia les attendaient. Leur voiture, une Cadillac Seville, était garée sur le bas-côté de la route qui allait à Burns. La roue arrière gauche était à plat.

Lee se tenait sur la route, appuyé à la voiture. C'était un homme massif : il mesurait environ un mètre quatrevingt-dix et pesait presque cent quinze kilos. Il semblait avoir dépassé la cinquantaine et portait un Jean Le vis blanc, une chemise western avec des boutons nacrés et des galons d'argent, ainsi qu'une cravate lacet, retenue par une attache turquoise et un chapeau de cow-boy gris perle.

Quelques marcheurs, ceux qui se trouvaient devant, l'interpellèrent. Il fronça les sourcils et traversa la route à leur rencontre.

« Nous allons vous changer votre roue, dit John Powers.

— J'ai déjà soulevé la voiture avec le cric et changé la roue, dit-il, c'est cette fichue roue de secours, là. Elle est à plat. Elle vient de chez ce connard de garagiste, là-bas, et si jamais j'arrive à ramener cette foutue voiture à Pendleton, je vais lui passer un sacré savon. » Il habitait Pendleton, où il possédait des terres sur lesquelles se côtoyaient prés et bois. Il s'était rendu à Reno pour fêter la conclusion

d'une affaire fructueuse.

Il était descendu au Harrah's, avait assisté à des spectacles, avait bien mangé et bu du whisky du Tennessee de premier ordre. Il avait même fumé des cigares prétendument importés en contrebande de Cuba, ce dont il doutait un peu. Il avait fait son beurre au craps mais pas vraiment au black jack. À part ça, il avait aussi rencontré Georgia, qu'il ramenait maintenant à Pendleton en qualité de quatrième Mme Lester Pratt Burdine.

Il avait pris la 395 jusqu'à Reno, qui relie Pendleton à celle-ci, et continué vers le sud en direction de San Bernardino. Il revenait donc à Pendleton en sens inverse, sa nouvelle femme assise sur le siège à côté de lui. Il y avait un peu plus de quarante-trois kilomètres entre Burns et Riley, où la route 395 rencontre la 20.

C'est à cet endroit précis que la roue arrière gauche de la Seville avait crevé et que la roue de secours s'était révélée être à plat. Connerie des conneries, il n'avait rien remarqué jusqu'à ce qu'il ait fini de changer la roue et redescendu la voiture avec le cric.

« Et depuis, ajouta-t-il, j'attends d'apercevoir un de ces foutus flics pour qu'ils m'envoient une dépanneuse avec une nouvelle roue. Suffit de dépasser la limite de vitesse de dix kilomètres pour que l'endroit regorge de ces connards de flics, mais crevez un coup au beau milieu d'une foutue route fédérale, disons même deux routes fédérales, et vous pourriez crever avant d'en voir un seul se pointer ! » Il avait pensé marcher jusqu'à une station-service, mais il ne savait pas de quel côté aller. Il ne se rappelait pas avoir passé une pompe à essence depuis Riley, et la ville était bien à treize ou seize kilomètres en arrière.

Il y avait une toute petite ville appelée Hines avant d'arriver à Burns, mais elle se trouvait quand même à vingt-quatre kilomètres de là, et il n'était pas certain de trouver une station-service avant.

Ils lui dirent que, de toute façon, ils continuaient leur marche jusqu'à Burns et qu'ils veilleraient à ce qu'il reçoive de l'aide. Il y aurait sûrement un garage quelques kilomètres plus loin et sinon, ils ne manqueraient pas de trouver un téléphone en route. Ils pourraient avertir la DCA et s'assurer qu'on leur avait bien porté secours.

« Je marcherais bien avec vous, répondit-

il, mais je ne veux pas laisser Georgia seule ici. En plus, je ne sais pas si, moi-même, je serais capable d'aller aussi loin.

— Vous n'avez pas pu arrêter une voiture ?

— Non, c'est le pire, dit-il. Tout un tas de caisses sont passées pendant que je changeais la roue. Il y a même des gens qui se sont arrêtés sans qu'on leur ait rien demandé ; ils voulaient savoir si j'avais besoin d'aide. Bon, il ne faut pas plus d'un homme pour changer une roue, alors j'ai répondu "non, merci", et ils sont repartis. Et puis, à partir du moment où j'ai redescendu la voiture à l'aide du cric et que j'ai remarqué que la roue de secours était plus à plat que les pieds de Floyd, je n'ai plus vu passer une seule voiture. » Il finit par décider de marcher avec eux en direction de Burns, et Georgia préféra l'accompagner, plutôt que de rester dans la voiture. C'était une jolie blonde de trente ans qui n'avait réussi qu'à se vieillir en voulant paraître plus jeune. Elle avait un visage de poupée, mais il était si tendu qu'on aurait dit un morceau de velours rose sur une armature d'acier. Elle portait une tenue de cow-girl, élégante et chère, mais elle eut la sagesse de sortir des chaussures plates de sa valise pour remplacer ses bottines Tony Lama à talons hauts.

Deux kilomètres plus loin, ils trouvèrent

un téléphone au bord de la route. Les passa son coup de fil et le groupe fit une pause pour attendre avec Les et Georgia qu'une dépanneuse vienne d'un garage de Burns.

Le couple serra la main à tout le monde et monta dans le véhicule pour retourner à la Cadillac. Les autres suivirent le camion des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, puis ils se remirent en route.

John avoua qu'il pensait qu'ils ne retourneraient pas à leur voiture : « Je croyais qu'ils resteraient avec nous, dit-il.

— Et laisseraient tout simplement leur Cadillac sur le bas-côté ?

— Qu'est-ce qu'il en a à faire, de la voiture ? Il peut en acheter une autre, s'il veut. En plus, il semblait vraiment intéressé par tout ce qu'on disait. Et elle aussi, plus que lui, même. Je pensais qu'elle voudrait rester avec nous et qu'il déciderait de rester aussi. » Il pouvait s'acheter une autre femme, tout comme une nouvelle voiture, commenta quelqu'un. Jody avoua qu'il n'était pas mécontent qu'ils soient repartis. « Ils sont pas exactement du genre à faire de la marche avec nous.

— Ah ? C'est quoi, le genre ?

— Tu vois bien ce que je veux dire. Elle est qu'une petite pute revêche, et lui est très

grand que parce qu'il se tient debout sur son tas de fric. Je crois pas qu'on serait vraiment joyeux de les avoir pour compagnons.

— Ce n'est pas ce qu'ils sont réellement. Tu n'as vu que l'emballage.

— Peut-être.

— Tu te rappelles le type dans la camionnette Datsun ?

— Un type dans une camionnette Datsun ? Non, c'était quand ?

— Oh, il y a environ dix jours sur la route 95. Il voulait absolument m'emmener en voiture alors que je n'avais rien demandé.

— Ah, ce gars-là, dit Jody ? Oh, allez, mon pote.

J'étais pas aussi pourri qu'eux.

— J'ai jamais dit ça.

— Mais je comprends où tu veux en venir.

— Je savais que tu saisisrais. » À Sara, Guthrie confia sa surprise lors du départ des Burdine. « Il y a toujours un peu de circulation sur cette route, dit-il. Du moins, depuis qu'on a rejoint la 395. Ce n'est pas un défilé incessant, mais des voitures passent régulièrement. Pourtant, la circulation a cessé à l'instant même où ils ont eu besoin d'aide, et elle n'a pas repris jusqu'à ce qu'ils se joignent à nous.

— Et tu ne crois pas que ça pourrait être une coïncidence ?

— Pas plus que toi. De toute façon, la coïncidence est juste un moyen que Dieu a trouvé pour rester anonyme. Non, leur destin était de nous rencontrer. Et, bien que je sois d'accord avec Jody sur le fait qu'ils font des pèlerins peu probables, du moins en apparence, je pensais qu'ils se trouveraient emportés par la vague, ou par ce qui se passe, en tout cas. Je pensais que nous étions irrésistibles, ajouta-t-il après un moment d'hésitation, qu'une fois qu'on avait fait environ un kilomètre en compagnie du groupe, on était pris au piège. » Un instant, il crut qu'elle n'allait pas répondre. Mais, sa main toujours légèrement posée dans la sienne, elle dit : « Ce chemin n'est pas celui de tous, Guthrie.

— Non, je sais.

— Et c'est bien triste, car il y a des gens qui devraient venir avec nous, et qui ne nous rejoindront jamais. Mais je pense qu'il y a du vrai, dans ce que tu viens de dire. Une fois que l'on décide de suivre notre route, je ne crois pas que l'on puisse vraiment s'arrêter.

On peut ralentir, on peut se mettre à l'écart, on peut traîner les pieds, mais je ne pense pas qu'on puisse s'en détourner complètement. Je ne suis pas très sûre de ce que j'avance, mais je ne pense pas que ce soit

possible. » Les et Georgia n'y parvinrent pas. Quelques kilomètres plus loin, la dépanneuse les rattrapa ; l'arrière de la Cadillac avait été hissé et la voiture roulait sur ses roues avant. Le camion s'arrêta, les portes s'ouvrirent pour les laisser descendre. Les dit quelques mots au conducteur et le camion repartit avec la Cadillac toujours en remorque.

« Vous n'allez pas le croire, annonça-t-il. Ce con a apporté une roue de la mauvaise taille. Je lui avais indiqué quel diamètre il fallait et il en a apporté une qui ne s'adapte pas sur cette foutue bagnole. Vous arrivez à croire ça, vous ?

— Assez facilement, lui répondit Martha.

— Ah bon ? Je dois avouer que pas moi. Du coup, il emporte la voiture jusqu'à son garage à Burns, où il a toute une pile de pneus de la bonne taille et il va voir s'il en trouve un pour moi.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas été avec lui là-bas ?

— Eh bien, il n'y a pas grand-chose à faire à Burns.

Il y a une réserve d'Indiens et tout un tas de magasins pour les éleveurs, mais si vous y étiez déjà passés une fois, vous sauriez qu'on ne rate rien si on n'y retourne pas.

— En plus, nous vous aimons bien, ajouta

Georgia.

Alors, on a pensé qu'on pourrait marcher avec vous un peu, et puis quand on arrivera à Burns, la voiture sera prête et nous pourrons repartir.

— Nous ne ferons peut-être pas tout le chemin d'ici à Burns ce soir, dit Martha. Je crois que Guthrie a dit que nous nous arrêterions d'ici une heure. Gary connaît le propriétaire de cette terre et il dit qu'il ne ferait aucune objection à ce que nous campions sur ses terres cette nuit, ce que nous ferons probablement.

— Eh bien, nous aurions certainement passé la nuit à Burns de toute façon, dit Les, et le Best Western qui s'y trouve est d'une qualité médiocres. Je ne parviens pas à me rappeler la dernière fois où j'ai dormi à la belle étoile. Tu penses que tu pourras te satisfaire du sol comme matelas, petite dame ? » Georgia murmura quelques mots. « J'ai connu pire », crut entendre Martha.

« Et demain, nous irons à Burns avec vous autres, continua-t-il, et je pense que vous resterez sur la route 20 qui part à l'est, tandis que nous, nous récupérerons la voiture et reprendrons la route vers le nord pour Pendleton. » Jody fit le tour du groupe, proposant de parier cinq contre un qu'ils

resteraient avec eux après Burns. Il ne trouva personne qui accepta de parier le contraire.

Plusieurs événements se passèrent, cette nuit-là.

Tout d'abord, Martha passa un savon à Guthrie. Il avait dit une phrase inoffensive qu'elle avait prise de travers, et elle piqua une crise. Elle lui dit qu'il n'avait pas le droit d'exercer son autorité sur elle, que personne ne l'avait élu Dieu Tout-Puissant, qu'elle avait supporté ce genre de crasse toute sa vie et qu'elle ne voulait plus entendre ce genre de discours, désormais.

Elle s'énerva ainsi pendant un bon moment et, à la fin, elle commença à hyperventiler. Jody et Sara la persuadèrent de s'allonger et lui demandèrent de respirer jusqu'à ce que son corps vibre d'énergie. Puis, d'un seul coup, elle se mit à genoux, renversa la tête en arrière et hurla. Des cris forts et inintelligibles sortirent de sa bouche, l'un après l'autre, déchirant l'air dans la nuit.

Elle hurla ainsi pendant cinq minutes entières, puis sa voix se cassa au beau milieu d'un cri. Enfin, elle s'effondra sur le côté, se roula en boule et se mit à pleurer en silence. Jody posa sa main sur la sienne, et Sara lui mit une main sur l'épaule. Peu de temps après, les pleurs s'arrêtèrent et on découvrit qu'elle

s'était endormie.

Quelques minutes plus tard, Richard fut officiellement présenté à son grand-père. En pensée seulement, car son grand-père était mort bien avant que Richard ne naisse.

Voici ce qui se passa : Ellie s'était éloignée d'une vingtaine de mètres pour donner le sein à Richard, sans montrer son corps aux autres. Alors même qu'elle déplaçait le bébé du sein droit vers le sein gauche, elle fut mentalement avertie que son père se trouvait à ses côtés. Elle avait été son unique enfant, et Richard était donc son seul petit-fils. Étant en train de mourir d'un cancer, son père s'était battu pour rester en vie jusqu'au terme de sa grossesse. Il avait vécu plus longtemps que les docteurs l'avaient prévu. Néanmoins, il poussa son dernier soupir un mois et trois jours avant la naissance de Richard.

Et maintenant, d'un seul coup, il se trouvait devant eux, dans cet endroit désertique de l'ouest de l'Oregon.

Elle sentait sa présence, avec elle. Elle croyait qu'elle serait capable de regarder autour d'elle et de le reconnaître. Elle semblait pouvoir capter ses pensées et elle sentit qu'il désirait ardemment faire la connaissance de son petit-fils.

Elle baissa les yeux sur le bébé qui tétait

vigoureusement son sein. À haute voix, elle dit : « Richard, je voudrais te présenter ton grand-père. Il s'appelle Andrew Mc Leod. Papa, voilà ton petit-fils, et son nom est Richard Andrew Wilkes. N'est-il pas magnifique ? » Alors, la bouche de Richard s'ouvrit et lâcha le mamelon. Il leva les yeux. Il la regarda seulement un instant, puis tourna la tête et posa son regard sur quelque chose qu'Ellie ne pouvait voir. Le bébé fit un grand sourire et gazouilla de plaisir ; quoi qu'il pût percevoir, il avait l'air de l'apprécier.

Ils restèrent ainsi un long moment, tous les deux, ou tous les trois. Enfin, Richard soupira et se retourna pour chercher le sein de sa mère. Alors, Ellie sentit qu'une pression se détendait, lâchait prise et les quittait.

« Oh, Richard », dit-elle.

Lorsqu'il eut fini sa tétée, elle revint vers le groupe.

Avant même qu'elle ait eu le temps de le demander, Georgia Burdine lui proposa de lui garder le bébé un moment, et Richard accepta le transfert sans un bruit.

Elle alla trouver Bud et lui raconta ce qu'il venait de lui arriver. Pendant son récit, elle se mit à pleurer et il la prit un instant dans ses bras. Puis, tous deux s'éloignèrent lentement dans la nuit.

Richard ne pleura pas une seule fois durant l'absence de sa mère. Il restait sagement dans les bras de Georgia et levait vers elle un visage radieux, tel un petit bouddha. À chaque fois que les yeux de l'enfant rencontraient les siens, Georgia avait envie de pleurer. Pourtant, elle ne voyait pas les yeux du bébé car la nuit était tombée. Elle sentait cependant, quand il la regardait, une sorte de courant qui passait des yeux du petit aux siens et elle sentit que de vieilles rancœurs remontaient dans sa poitrine. Elle ne pleura pas mais, à chaque fois que le courant passait, une partie durcie de son corps s'attendrissait, un muscle contracté se détendait.

Elle tenait l'enfant depuis dix minutes quand Les vint s'asseoir à côté d'elle. Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre. Après environ dix autres minutes, Ellie réapparut pour reprendre son enfant et il passa dans les bras de sa mère avec un petit cri de plaisir.

« Il t'aime bien, dit Les à Georgia, mais il veut sa maman.

— Tout comme sa maman le veut. Ils sont partis depuis longtemps, je commençais à me demander si j'allais devoir l'adopter. Où penses-tu qu'ils sont allés ?

— Un jeune couple par une nuit aussi claire ? Un peu d'imagination, ma chérie !

— Tu crois ? J'espère qu'ils ont fait attention, sinon ils vont se retrouver avec des jumeaux irlandais. Tu sais ce que c'est ? Ce sont des enfants qui ont moins d'un an d'écart.

— Est-ce que ça porte malheur ?

— Si tu as un second bébé avant que le premier bébé n'ait un an, dit-elle en le regardant droit dans les yeux, c'est déjà un malheur.

— Oh ! Bien sûr, toi et moi nous n'aurons pas à nous préoccuper de ça. Enfin, je veux dire, si nous nous écartions un moment comme Bud et Ellie...

— C'est sérieux ? Tu veux me dire qu'on va simplement s'allonger dans l'herbe un peu plus loin ?

— Tu as vécu toute ta vie en ville, n'est-ce pas, ma petite Georgia ? Il serait temps que tu apprennes les manières de la campagne.

— Puisque tu peux encore penser à ça, dit-elle debout devant lui, après avoir conduit sur autant de kilomètres, après avoir monté la voiture sur le cric et changé la roue, après toute cette marche...

— J'ai vraiment fait tout cela aujourd'hui ? Voilà le problème avec l'âge, on n'a plus de mémoire et on commence à oublier certaines choses.

— Si tu arrives à en avoir encore envie,

dit-elle, je peux au moins aller voir si tu ne bluffes pas. » Il mit un bras autour d'elle et il l'emmena dans la direction qu'avaient empruntée Bud et Ellie auparavant. La lune était pleine aux trois quarts et la nuit calme et silencieuse. Il dit : « Moi, bluffer ! Tu crois que c'est une partie de poker ? Eh bien, tu as misé tous tes jetons, ma petite dame, et je vais te montrer ce que j'ai dans les mains. » Le lendemain, ils atteignirent Burns bien avant midi.

Ils décidèrent de se retrouver devant la poste à une heure et demie. Ils auraient donc bien assez de temps pour acheter ce dont ils avaient besoin pour déjeuner avant de se réunir et sortir ensemble de la ville.

Ils se séparèrent. Gary acheta une paire de baskets afin de remplacer ses bottes. Bud et Ellie refirent le plein de Pampers. John écrivit une carte à ses parents.

Les alla au garage pour voir si la voiture était prête.

Guthrie trouva un journal venant de Portland et lut des articles au sujet d'une conférence mondiale sur le contrôle des naissances, d'un massacre d'Indiens par les militaires que le gouvernement avait envoyés au Brésil, d'un affrontement d'un navire de guerre dans l'est de la Méditerranée et d'un

homme à Yakima qui avait tué sa femme ainsi que ses quatre enfants avec un fusil de chasse, avant de se pendre avec sa propre ceinture.

Quand ils se retrouvèrent à une heure et demie, le couple des Burdine était là, équipé de sacs à dos et de gourdes. Les avait même réussi à trouver un épais bâton de marche en bambou. La réparation de la voiture avait été effectuée et il s'était arrangé pour qu'on la lui livre chez lui, à Pendleton. Si tous étaient soulagés que Les et Georgia restent avec le groupe, quelques-uns furent assez courtois pour prétendre être surpris.

Il y avait cinq nouveaux au rendez-vous devant la poste :

Lissa était serveuse dans une gargote où Jody et Martha avaient déjeuné. Elle avait vingt-quatre ans et, depuis trois ans, elle s'imaginait qu'un homme beau et riche viendrait manger dans son restaurant et l'emmènerait avec lui. « Mais tout ce que j'ai trouvé, c'est un cow-boy avec un matelas à l'arrière de son camion, continua-t-elle, et il ne voulait pas m'emmener plus loin que quelques centaines de mètres sur un chemin de terre. La seule personne qui me sortira de ce trou à rats, c'est moi. » Sue Anne travaillait chez Wenbley quand Lissa vint acheter un sac à dos et une gourde. Elle était plus vieille que Lissa de

quelques années et avait environ sept kilos de trop à son goût. Divorcée, elle avait un fils de neuf ans et une fille de huit. « Je n'arrive pas à y croire, dit-elle. Tout d'un coup, voilà que tout le monde veut un sac à dos. Et des gourdes, en plus ! J'en ai vendu trois, rien qu'aujourd'hui, et il y a belle lurette que personne n'en avait acheté. C'est ce groupe, là, qui est arrivé en ville... » Lissa répondit qu'elle était au courant, qu'elle partait avec eux.

« Sans blague, répliqua Sue Anne. Comme ça ?

Vrai ? Tu as dit à Grâce qu'elle aura une serveuse en moins ? » Lissa hocha la tête.

« Elle t'a braillé dessus ?

— Elle a commencé. Et puis, elle m'a dit qu'elle serait bien venue aussi et qu'elle l'aurait fait, si elle n'avait pas eu à s'occuper de sa maman. » Elle passa le doigt sous une fine chaîne en or qu'elle avait autour du cou et la souleva pour dégager une pierre précieuse bleu pâle.

« Elle m'a donné ça.

— C'est Grâce qui te l'a donnée ? C'est joli. Qu'est-ce que c'est ?

— Je crois qu'elle a dit aiguë-marine.

— C'est vraiment joli. » Elle tendit la main et inspira fortement quand ses doigts touchèrent la surface froide de la pierre. Puis,

son visage changea d'expression et elle dit : « C'est l'avant-dernier sac à dos, donc tu peux l'avoir, mais il ne reste qu'une seule gourde et je me la garde. Tu sais où je suis prête à parier qu'ils ont des gourdes ? Western Auto. Je t'accompagnerai, si tu veux aller y jeter un coup d'œil. – Tu viens aussi ? Et tes enfants ?

— Et mes enfants ? Ils sont chez leur père et chez cette pute à Spokane. Je les ai eus au téléphone dimanche, et tout ce que j'ai appris, c'est qu'ils ont une piscine chauffée et un chien de garde doré et une télévision qui projette les images par transparence, équipée d'une antenne parabolique. Ils sont tellement dingues de toutes ces babioles qu'ils n'ont qu'à rester là-bas quelque temps. » Jordan avait l'âge de Thom, treize ans, mais il n'était pas aussi grand que lui. Son père était noir et sa mère indienne « Flathead ». Les deux garçons avaient engagé la conversation devant un étalage de romans de science-fiction en poche au magasin Goody's Trading Post, et avaient découvert qu'ils avaient les mêmes goûts. Ils allèrent chercher des Coca au distributeur automatique et ils les burent debout, sur place. Thom raconta à Jordan qu'il venait de l'Indiana et qu'il n'avait jamais vu un seul Indien jusqu'à ce qu'il traverse le Mississippi.

« Il y avait des Noirs dans ta ville ? voulut

savoir Jordan.

— Oh, sûr. À l'école où j'allais avant, un tiers des élèves étaient noirs.

— Sans déconner ? Parce que c'est le contraire, par ici. Le pays pullule d'Indiens et c'est le fait d'être à moitié nègre qui me rend exotique. » Jordan ne dit rien sur son intention de rejoindre le groupe. Il ne portait pas de sac et n'avait pris aucun autre vêtement que ceux qu'il avait sur lui. Mais il resta avec Thom, déjeuna avec lui, Sara et John et, quand ils se réunirent devant la poste, il se trouvait toujours avec eux et agissait comme s'il était évident qu'il faisait partie du groupe.

Douglas était un ami de Gary, un Californien exilé, qui travaillait au Western Auto et possédait un petit commerce à lui, où il vendait des couteaux de chasse faits à la main pour arrondir ses fins de mois. Dans les foires aux armes à feu, ses couteaux se vendaient aisément à plus de deux cents dollars pièce, mais chacun représentait un minimum de cinquante heures de travail et un investissement conséquent dans de l'acier haut de gamme, du bois de luxe ou bien de l'ivoire pour le manche. Finalement, il faisait peu de bénéfices pour chaque vente.

Douglas fut prêt à partir dès qu'il apprit ce que faisait Gary. Sa compagne, originaire de

San Diego aussi, pensa que c'était l'information la plus folle qu'elle ait jamais entendue. Lorsqu'on lui dit que le groupe comprenait une aveugle et un enfant non sevré, elle déclara qu'elle en savait assez.

« La seule chose, c'est que vous êtes tous dans la mauvaise direction, dit-elle. Est-ce que les lemmings ne sont pas censés se jeter dans la mer ? » Douglas lui annonça qu'il partait avec eux. Elle lui répliqua de ne pas hésiter, de bien s'amuser et de lui envoyer une carte postale de temps en temps.

« Pourquoi ne viens-tu pas voir ces gens, suggéra-t-il.

Tu sais que Gary est un gars bien.

— J'avais toujours cru qu'il était un de tes amis les moins détraqués.

— Alors essaye. Rencontre-les, commence avec nous cet après-midi. Si tu ne te sens pas bien, tu pourras toujours faire demi-tour et revenir.

— Super, je pourrai me taper tout le chemin du retour toute seule.

— Tu peux faire de l'auto-stop. Et puis, si tu n'aimes pas ça, il y a de grandes chances pour que moi non plus et nous rentrerons ensemble. Allez, accompagne-nous pendant quelques kilomètres, Bev.

— Il me semble avoir déjà entendu ça

quelque part, dit-elle. Comme il y a plusieurs années, quand tu m'as juré que tu ne rentrerais que le petit bout.

— Si tu n'aimes pas...

— Voilà le problème, Douglas. Ça me plaît ! » – Douglas ressemblait un peu aux névrosés qui craignent toujours une attaque nucléaire, et Gary eut du mal à le persuader de ne pas emmener une tonne de matériel. Il était sûr que dormir avec une tente et un sac de couchage serait plus confortable et il voulait aussi apporter une gamelle, une boussole, des tablettes pour purifier l'eau, une hachette, un hameçon, une ligne et Dieu seul savait quoi d'autre encore.

« Le groupe voyage avec très peu de choses, lui dit Gary. Si un objet pèse lourd ou s'il ne rentre pas dans un petit sac, laisse-le ici.

— Mais on ne peut pas dormir sans rien dans les montagnes, insista Douglas. On mourra de froid !

— Ils l'ont bien fait jusqu'ici.

— Bon, en tout cas, j'emporte ma trousse de premiers secours. Il serait insensé d'aller où que ce soit sans gaze, sans sparadrap, sans antiseptique, et sans aspirine.

— Pas vraiment besoin de l'aspirine, dit Gary en riant. Nous marchons avec un garçon de ferme de Klamath Falls qui met ses mains

autour de notre tête et soulage la douleur.

— Il est aussi doué pour les crampes menstruelles ? » voulut savoir Bev.

Gary répondit que le cas ne s'était pas encore présenté, mais que Jody tenterait sûrement l'expérience avec plaisir.

« Eh bien, pourquoi pas ? » répondit-elle. Ce ne sera certainement pas la chose la plus dingue que j'aurai faite à ce jour. Mais il a intérêt à bien regarder où il met les mains ! » Ils quittèrent Burns en formant un groupe serré puis, au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient de la ville, ils eurent plutôt tendance à s'étaler le long de la route par deux ou trois. Parfois, l'un d'eux marchait tout seul, mais jamais longtemps.

Guthrie demanda à Sara si elle avait eu l'occasion de prendre contact avec Jordan.

« J'ai juste noté qu'il se détestait beaucoup, » répondit-elle. Personne ne veut de lui et il n'a de racines nulle part.

— Bon, ça, moi aussi je l'avais compris et je ne suis même pas aveugle. Je me préoccupais seulement du fait qu'il nous avait rejoints de manière aussi simple.

D'après ce que j'en sais, il n'a rien dit à personne làbas, à Burns. Il est simplement venu marcher avec nous. Alors, je lui ai demandé si sa famille ne nous poursuivrait pas

pour le récupérer. Tu as entendu parler de ces sectes qui poussent les enfants à quitter leurs parents ? Je ne veux certainement pas que notre balade prenne un tel tour.

— Que t'a-t-il répondu ?

— Il a dit qu'il ne pensait pas que les habitants de Burns allaient envoyer une escouade pour récupérer un Indien à moitié noir. Il a ajouté que sa mère était dans un hôpital public et que son père purgeait sa peine pour un homicide involontaire. Par ailleurs, la tante avec laquelle il vit crierait victoire, si jamais elle s'aperçoit qu'il est parti. Je suis content qu'il soit avec nous, le pauvre garçon. Je ne crois pas qu'il aurait mené une vie heureuse à Burns.

— Ni une longue vie, d'ailleurs.

— Il fera un bon compagnon pour ton fils, aussi.

— Pour nous tous.

— Oui. » Ils marchèrent un peu en silence, puis Guthrie reprit : « Les gens ont tellement de merde à fuir. À chaque fois que je me demande où nous pouvons bien aller, je me dis que là n'est pas le but de notre voyage. Sara, j'ai lu le journal quand nous étions à Burns et il n'y avait pas une seule bonne nouvelle dedans. Les résultats de base-ball étaient ce qui y ressemblait le plus ; et même dans ce

cas, il a fallu qu'une équipe perde pour que l'autre gagne. En général, cela ne m'ennuie pas que la première division de base-ball soit un univers de sommes nulles. Pourtant, elles placent ce sport au-dessus du reste du monde, où une personne peut perdre sans pour autant qu'une autre y gagne.

— Je croyais que je regretterais de ne pas pouvoir lire le journal, dit-elle. Mais jusqu'ici, il ne me manque pas.

— On y parlait d'un homme, dans l'État de Washington, qui avait tué sa femme et ses enfants avec un fusil avant de se pendre avec sa ceinture. Et tout ce que je me suis demandé en lisant cet article, c'est pourquoi il avait utilisé le fusil pour les autres et un autre moyen pour lui-même. J'ai posé la question à Jody.

— Et je parie qu'il avait la réponse.

— Il a suggéré plusieurs solutions. Peut-être que le type était à court de cartouches. Peut-être que les dégâts que fait un fusil l'avaient écoeuré. Peut-être que le canon du fusil était plus long que son bras et qu'il n'avait pas pensé à appuyer sur la détente avec un doigt de pied.

— Peut-être savait-il qu'on peut avoir une érection par la pendaison.

— C'est vrai ?

— Je l'ai entendu dire, oui. Il y a des suicides accidentels tout le temps, des gens qui essayent de se pendre à moitié pour obtenir du plaisir sexuel et qui vont un peu plus loin que prévu.

— Ça arrive vraiment ?

— Oh, la littérature regorge de ce genre de scènes.

Elles arrivent assez fréquemment, oui.

— Je suppose que chaque nouvelle connaissance est bonne pour l'être humain, dit-il en secouant la tête, mais j'aurais du mal à dire à quel point ma vie est plus riche après avoir appris cela. » Trois heures après avoir quitté Burns, une Ford Taurus se dirigeant vers l'ouest les croisa à grande vitesse.

Quelques minutes plus tard, la même voiture revint, dans leur sens cette fois-ci, freina violemment et fit un tête-à-queue pour s'arrêter. Puis elle se rangea sur le bas-côté, face à la circulation, juste au niveau du groupe le plus important de marcheurs.

Le conducteur sortit de sa voiture, claqua la porte et traversa la route d'un pas raide. C'était un homme de trente-cinq ans environ, de taille et de corpulence moyennes. Il portait un costume trois-pièces rayé bleu marine, une cravate jaune avec des pois noirs qui ressemblaient à des punaises et des chaussures

noires de style écossais à bout pointu. Il avait pris avec lui ses clés de voiture et il avançait en les tenant bien serrées dans une main.

Quelques personnes essayèrent de lui parler. Il ne répondit pas et ne fit aucun signe qui permettait de les assurer qu'il les avait bien entendues. Il avait une lueur farouche dans les yeux et il semblait regarder dans le vide à mi-distance. Il marchait d'un bon pas, ses bras se balançaient avec de grands mouvements et son dos était raide comme un piquet.

Après avoir parcouru un kilomètre environ, il remarqua les clés dans sa main. Il les fixait comme s'il était incapable de déterminer ce que c'était et d'où elles venaient. Puis, il releva la tête et les jeta dans le champ à côté de lui.

Encore un kilomètre plus loin, sur la route, il haussa les épaules et retira sa veste. Il la roula en boule et la lança dans le champ. Ensuite, il retira son gilet, quelques centaines de mètres plus tard. Puis sa cravate. Enfin, sa montre-bracelet.

Il va sans dire qu'il était le centre de toutes les attentions. Personne n'était vraiment prêt à intervenir, mais tous attendaient de voir quel objet il allait jeter dans la nature ensuite. Mais au contraire, il marcha pendant une demi-

heure sans rien abandonner. Petit à petit, les mouvements de ses bras devinrent moins exagérés et son visage perdit l'expression de concentration maniaque qu'il avait au départ. Alors qu'il n'avait regardé que droit devant lui jusque-là, il lui arrivait désormais de jeter un coup d'œil à droite ou à gauche. Deux fois, il bâilla.

« Je m'appelle Jerry, dit-il enfin. Bon Dieu, ce que j'ai faim ! Ça ne me gêne pas de vous le dire. Est-ce que quelqu'un sait où je peux trouver un sandwich, par ici ?

— Tu as gagné, dit Bev à Douglas. Au diable, je m'en fiche, je veux bien être un lemming, moi aussi. Tu as gagné. » CHAPITRE 10 Les auto-stoppeuses étaient si faciles ! Mark avait l'impression qu'elles lui demandaient presque de les tuer et il se demandait si, au fond, il n'était pas suicidaire de la part d'une jeune fille de se tenir seule sur le bord de la route et de chercher activement à monter dans la voiture des étrangers qui passaient.

Il avait emprunté la nationale 70 qui allait à Saint Louis et, une fois à Columbia, il avait quitté la route et était parti vers le nord sur la route 63. Le campus principal de l'université du Missouri se trouvait à Columbia et, sur les routes des environs, il y avait toujours des étudiants qui, le pouce en l'air, cherchaient

une voiture.

Ce jour-là ne faisait pas exception. On était juste à la fin du trimestre, et la voie express regorgeait de jeunes gens en jeans qui portaient, pour la plupart, des valises et des sacs marins. On trouvait plus de garçons que de filles sur la route, et les demoiselles qu'il aperçut étaient accompagnées par des camarades ou par des garçons. Il ralentit une fois, à la vue de deux jeunes filles. Il n'en avait jamais tué deux en même temps, hormis dans ses fantasmes, et son poulx s'accéléra à cette seule pensée, mais il savait que les risques étaient bien trop importants. L'une des deux aurait de grandes chances de s'échapper et, si le cas se produisait, il aurait des ennuis.

Pourtant, il freina si fort qu'il arrêta presque la voiture, rien que pour se donner le temps de les observer.

Elles étaient toutes les deux blondes, vêtues de jeans, de baskets et du sweat-shirt de l'université. Elles avaient toutes les deux le visage rond, le nez retroussé et quelques kilos en trop. Et ensemble, elles lui firent un bras d'honneur quand, alors qu'elles se levaient et approchaient de la Lincoln, il donna un grand coup d'accélérateur et partit en vitesse.

Il adressa un sourire à leur image qui se reflétait dans le rétroviseur. Il se demanda si

elles étaient sœurs et conclut à la forte probabilité de cette hypothèse. Il avait ralenti pour les regarder, espérant que ce geste alimenterait ses fantasmes, à juste titre. Il s'imagina avec les deux filles, forçant l'une d'elles à regarder tandis qu'il achevait l'autre. Il lui laissait le temps de comprendre ce qui allait lui arriver et terminait par elle.

Oh, que c'était bon !

Il continua sa route, ralentissant à nouveau à la vue d'une femme seule et accélérant nerveusement quand un second coup d'œil lui révéla un garçon mince avec des cheveux longs.

Quelques kilomètres plus loin, il la trouva.

Elle était parfaite. Un Jean, un sweat-shirt marqué du logo UM, des sandales Birkenstock sur des pieds sales.

De longs cheveux très bruns qu'un élastique retenait en queue de cheval. Un visage ovale. Des yeux bleu clair, un petit nez droit, des lèvres pâles et fines, des dents bien alignées. Elle n'avait ni épilé ses sourcils, ni poli ses ongles. Pas de maquillage ni de rouge à lèvres.

Une taille étroite, de fines hanches, un beau petit cul.

Difficile de parler des seins car le sweat-shirt était trop ample.

Il le saurait le moment venu.

Elle dut lutter pour faire passer le sac marin sur la banquette arrière. Puis elle monta devant, posa son grand sac à main sur ses genoux et tendit le bras pour attacher sa ceinture de sécurité. Enfin, elle demanda :

« Est-ce que vous allez jusqu'à Kirksville ? J'habite à Edina, c'est juste après Kirksville.

— Eh bien oui, je peux vous emmener jusqu'à Kirksville.

— Oh, c'est super, dit-elle. Et en plus, vous avez une belle voiture. C'est une Lincoln ? » Il acquiesça. « Je suppose que c'est encore mieux qu'une Cadillac, n'est-ce pas ? » Il répondit que les deux voitures se valaient.

« Moi, j'aurai une voiture à l'automne. Ils ne voulaient pas que j'en possède une la première année d'université, soi-disant qu'elle allait trop me distraire de mes études ! Soi-disant que le fait d'avoir une voiture m'empêcherait d'aller en cours, tandis que si je n'en avais pas, je m'ennuierais tellement que je finirais bien par étudier. Mais, les parents pensent toujours comme ça, pas vrai ? » Elle bavarda et il lui fit la conversation, sans vraiment prêter attention aux paroles qu'elle prononçait.

Elle était exactement la fille qu'il lui fallait, et il allait se la faire. L'excitation qui

résultait de cette pensée était absolument merveilleuse. D'un côté, il aurait voulu conduire ainsi indéfiniment, remettant sans cesse l'acte à plus tard. Ainsi, il prolongerait le sentiment de tentation irrésistible qui le tenait à présent. Mais, en même temps, il aurait aimé arrêter la voiture à l'instant même, la tuer, oh, bon Dieu, oui, sans perdre une minute.

Il attendit et il lui vint une troisième impulsion. Il eut l'idée de la laisser partir, de la conduire tout du long jusqu'à Kirksville et même de bifurquer pour la ramener jusque devant chez elle à Edina, de ne jamais la toucher, de ne jamais lui faire le moindre mal. Elle sauterait de la voiture, remonterait l'allée avec son sac marin, entrerait chez elle et ne saurait jamais combien elle avait été près de la mort.

Cette envie le prenait parfois. De temps en temps, il y obéissait. De temps en temps, il ouvrait sa main et relâchait l'oiseau inoffensif qui s'y débattait, le regardant avec bienveillance alors qu'il s'échappait. Il envisagea cette solution puis l'écarta. Non, pas celui-ci. Cet oiseau-là ne volerait plus.

Deux kilomètres plus loin, il freina légèrement et tourna dans une petite route de graviers orientée à l'est.

« Où allons-nous ?

— Il y a des travaux plus loin, lui dit-il.

— Je n'ai pas vu de panneau.

— Je ne pense pas qu'ils en aient mis. J'ai pris ce chemin ce matin et la circulation était complètement bloquée. Nous allons couper et reprendre la prochaine route qui va vers le nord. Ainsi, nous éviterons tous les embouteillages. » Ses yeux étaient attentifs. Elle pensait que tout allait bien se passer, elle se sentait toujours en sécurité, mais l'idée lui avait au moins traversé l'esprit qu'il pourrait en être autrement, et elle restait pensive.

Il ralentit à nouveau et tourna à gauche sur un chemin encore plus étroit.

Elle demanda : « Est-ce que vous êtes sûr que nous sommes sur la bonne route ? C'est juste un chemin de terre, je crois que nous sommes dans une allée de ferme.

— Elle traverse les champs. » Elle fouillait dans son sac et une sorte d'instinct avertit Mark. Il appuya à fond sur la pédale de frein. Elle fut propulsée en avant, maintenue par sa ceinture de sécurité. Il tenait le volant de la main gauche et la frappa de toutes ses forces du revers de la main droite dans la mâchoire. Elle poussa un cri.

Il s'empara du sac sur ses genoux. Juste en dessous d'une couche de bric-à-brac, il trouva une bombe de gaz incapacitant. Elle eut un

mouvement de recul lorsqu'il la lui montra.

« Je n'allais rien faire avec, dit-elle tandis qu'il la regardait droit dans les yeux. Je jure que je n'allais rien faire. J'ai simplement pris peur et je voulais la tenir, balbutiait-elle. J'étais effrayée, je... S'il vous plaît, ne me faites pas de mal.

— Tais-toi et reste assise. » Ils se trouvaient en effet, comme elle l'avait deviné, sur une simple allée de ferme qui serait probablement déserte pendant encore quelques minutes. Ils seraient encore plus tranquilles s'ils sortaient du chemin. D'ailleurs, maintenant qu'il lui avait fait peur, elle n'oserait plus rien tenter. Hors de la route, abrités de tout regard par les arbustes, il n'aurait pas besoin de se presser.

Il emmena la voiture jusqu'à l'endroit qu'il jugeait approprié et coupa le moteur. Elle était plus calme désormais et un peu plus sûre d'elle-même.

« Je ferai tout ce que vous voulez, dit-elle. Parole, n'importe quoi. Pourvu que vous ne me fassiez pas de mal. » Il hocha la tête : « Comment tu t'appelles ?

— Bethany.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf ans.

— Déshabille-toi, Bethany.

— Ici ? Ou est-ce qu'il faut que je sorte de la voiture d'abord ?

— Reste dans la voiture. Il va quand même falloir que tu détaches ta ceinture de sécurité.

— Oh, bon. » Elle retira ses sandales du bout des pieds. Puis, elle ouvrit son jean et souleva ses fesses du siège en cuir pour l'enlever avec force contorsions. Il le lui prit des mains et le jeta sur la banquette arrière. Ensuite, elle retira le sweat-shirt et le T-shirt qu'elle portait dessous.

Pas de soutien-gorge, et ses seins se révélèrent plus gros que ce qu'il avait imaginé, d'un blanc laiteux et très jolis.

« Très jolie », dit-il à voix haute.

Elle rougit, hésitant encore, et il dit : « Oui, Bethany, le slip aussi. » Elle le retira donc et il le jeta d'une pichenette à l'arrière.

Il portait un costume. Il ôta sa veste et la lança derrière avec les vêtements qu'elle venait de retirer. Il palpa sa chair avec ses mains. Il remarqua qu'elle n'était pas très à cheval sur l'hygiène corporelle. Il discernait l'odeur forte de sa sueur, mélangée aux émanations aisément identifiables que provoquait la peur.

Il lui demanda de s'allonger sur le siège avant et il plaqua son corps contre celui de la jeune fille, l'enfonçant dans le siège. Il sentit la

chaleur de ses reins à travers son pantalon, il sentait ses seins percer sous sa chemise. Alors il prit ce jeune et joli visage dans ses mains et le contempla.

« Ne me faites pas de mal, dit-elle.

— Oh, Bethany, répondit-il. Oh, pauvre chérie, ce n'est pas drôle si je ne te fais pas mal. » Il examina son visage tandis qu'elle réalisait ce qu'il venait de dire : charmant, si charmant. Il ne souhaitait pas l'achever et pourtant il ne pouvait plus résister à ses pulsions. Il plaça la paume de sa main droite sous son menton, ses doigts effleurant à peine ses lèvres, et il appliqua sa main gauche sur son front. Il poussa avec force son menton en l'air et son front vers le bas simultanément, afin de lui rompre le cou d'un seul geste.

Sa première victime, la prostituée au motel du centre-ville, avait été tuée par hasard, de façon impulsive.

Il avait laissé des traces de sa présence qu'un laboratoire de police scientifique aurait pu identifier. Et, bien qu'il en eût tiré un plaisir nouveau, il avait accompli cet acte meurtrier de telle façon que, après coup, il s'était senti mal à l'aise et embarrassé.

Depuis lors, il avait réussi à prendre un minimum de risques, tout en augmentant le plaisir au maximum ; il était conditionné à

penser en ces termes, puisque, au fond, ceux-ci étaient conformes aux objectifs d'un investisseur immobilier.

Dès le début, ou presque, il avait cessé d'avoir un rapport sexuel avec ses victimes. C'était sans doute une sensation agréable d'atteindre l'orgasme dans une enveloppe de chair glissante. Mais une sensation physique de ce genre jouait un rôle si minime par rapport à l'excitation que lui procurait l'acte qu'elle devenait presque incongrue. De plus, il était quasiment impossible d'avoir une telle intimité avec les femmes qu'il assassinait sans laisser de traces : poils pubiens ou sperme.

Chacun de ces éléments pouvait fournir une quantité d'informations à un médecin légiste. En outre, l'acte sexuel pouvait laisser des séquelles sur son propre corps ; il courait toujours le risque d'attraper une maladie. Il y avait une justice tout à fait poétique dans le fait qu'une femme transmette à son meurtrier une maladie pour le moins répugnante, et au pire mortelle. Cependant, il n'avait aucune envie d'offrir à ses victimes une telle opportunité de revanche.

Il essayait donc de garder ses vêtements et le plaisir n'en était pas moins intense. Il n'obtenait plus un orgasme à la suite du frottement entre son pénis et le corps d'une

femme. L'éjaculation résultait plutôt d'une réaction claire et indubitable à son excitation mentale.

Il avait l'habitude de se coller à une femme, quand il la tuait, mais il n'y était pas obligé pour se libérer complètement.

Mais là aussi, il fallait ensuite réparer le désordre qu'il avait engendré. Il devait laver son slip ou bien le jeter et, parfois, son pantalon aussi avait besoin d'aller faire un tour au pressing. Il mit du temps à trouver une solution à ce problème, en partie parce qu'il n'en recherchait pas vraiment une au début ; dans les premières années, chaque meurtre était suivi du serment qu'il ne tuerait jamais plus. Il n'avait donc aucune raison de rechercher des manières plus confortables de commettre son crime.

Il essaya d'abord d'enfiler un préservatif. Ce système fonctionnait bien, pour sûr, mais il le trouvait quelque peu ridicule, et il finit par détester cette solution. Et puis, une fois, lorsque son envie et les circonstances lui offrirent l'opportunité de tuer une très jolie serveuse dans le parking d'un restaurant mexicain à Houston (ils étaient couchés sur le bitume entre deux voitures et il lui écrasait la trachée avec un enjoliveur), il avait refoulé son orgasme de toutes ses forces.

Cet acte était terriblement frustrant, mais il en ressentit un immense plaisir tout de même, et il était simplement rentré à toute vitesse dans sa chambre d'hôtel, afin de s'allonger nu sur son lit. Puis, il avait repassé l'épisode dans sa tête tandis qu'il se faisait jouir avec la main. Le lendemain matin, il se masturba à nouveau. Pourtant, cette fois, il retint l'éjaculation afin de différer son plaisir et, ce faisant, il fit une étonnante découverte : il était possible d'avoir un orgasme sans éjaculer.

Depuis lors, il avait appris qu'il n'était pas le premier à faire ce genre de découverte. Une école de yoga pratiquait la rétention de sperme pendant l'acte sexuel, et cet exercice semblait aussi faire partie de plusieurs enseignements chinois. Une tension se relâchait, une sorte d'énergie ou une autre chose qui avait besoin d'être libérée, mais l'éjaculation était refoulée et on gardait le sperme. Lorsqu'on débutait, on se retrouvait avec une douleur au creux de l'estomac et on avait l'impression d'avoir la vessie pleine à craquer. Mais une fois qu'on y arrivait et qu'on s'y habitait, cette sensation s'estompait et la douleur que l'on ressentait n'était plus déplaisante.

Et ainsi, on ne répandait pas ses graines.

Au contraire, le corps les absorbait à nouveau et retenait leur énergie. On s'en trouvait renforcé et on pouvait répéter l'acte sexuel presque immédiatement, et chaque répétition, au lieu de vous épuiser, vous donnait encore plus d'énergie.

Il s'entraîna, s'exerçant par autostimulation, jusqu'à ce qu'il ait maîtrisé cette nouvelle technique. Il avait lu un texte qui suggérait qu'on pouvait augmenter son contrôle musculaire grâce à un exercice qui consistait à couper le flot d'urine en plein milieu. Il le fit et développa ainsi les muscles concernés, mais l'exercice mental jouait tout de même un très grand rôle. Il lui fallait construire un filtre dans son esprit qui retienne le passage du sperme mais qui permette en même temps de relâcher l'orgasme. Il n'y parvenait pas toujours, mais il comptait plus de réussites que d'échecs et, à la fin, il retenait son sperme tout naturellement, sans être vraiment conscient des efforts qu'il faisait.

Lorsqu'il fut capable de pratiquer cet exercice à chaque meurtre, il oublia définitivement tous les doutes qui auraient pu l'empêcher de tuer. Apparemment, il y avait quelque chose dans le passage du sperme qui engendrait la dépression et le remords car il ne ressentit plus ni l'un ni l'autre, une fois qu'il

retint l'éjaculation. Il faisait toujours attention à ne pas tuer trop souvent, il cherchait toujours à minimiser les risques et, de temps en temps, il éprouvait encore des difficultés à faire taire sa conscience. Mais il savait désormais qu'il ne pourrait pas arrêter de tuer et il n'essaya même plus de se persuader qu'il le désirait.

Il laissa Bethany à terre, un buisson permettant de ne pas l'apercevoir depuis l'allée de la ferme. Il empila ses vêtements à côté d'elle et les cloua au sol avec son sac à main. Il passa en revue les objets qui se trouvaient sur le dessus de son sac, essuyant tout ce qu'il avait touché et qui aurait pu révéler une empreinte. Il garda la bombe de gaz paralysant.

Quand il prit le chemin du retour vers Columbia, il s'arrêta pour prendre une autre auto-stoppeuse, une étudiante qui allait suivre les cours de la session d'été.

C'était une blonde au visage commun, et elle lui rappelait un peu les sœurs qui lui avaient fait un bras d'honneur quand il était reparti sans les faire monter. Elle était plus massive pourtant, et ressemblait un peu à une vache.

Elle était assise à côté de lui, silencieuse, et il ne chercha pas à engager la conversation.

Il se mit à savourer le souvenir de Bethany et s'amusa à revivre quelques scènes, répétant son dernier meurtre avec cette jeune fille blonde dont il ignorait le nom. Il pourrait la conduire dans le même chemin de ferme, il pourrait la laisser morte derrière le même buisson.

Mais au lieu de cela, il la mena à sa destination, Columbia, et la déposa à la résidence universitaire avant de reprendre la nationale 70 pour Saint Louis.

S'il l'avait trouvée avant Bethany, il lui aurait réglé son compte sans hésiter un instant. Ou alors, si son attirance avait été irrésistible, il n'aurait peut-être pas laissé l'épisode avec Bethany l'empêcher de la tuer, elle aussi. Mais elle n'était pas tellement excitante, ni lui vraiment affamé.

Une fois à Saint Louis, il prit une chambre dans un motel en dehors de la ville, près de l'aéroport. Il défit sa valise et passa sous la douche. Il appela plusieurs agents immobiliers afin de fixer des rendez-vous pour les prochains jours. Il s'entretint avec un employé de l'agence qui gérait les propriétés qu'il possédait dans le secteur et régla avec lui quelques affaires. Ensuite, il se détendit un peu devant la télévision, puis il mit une cravate, une veste et gagna le centre-ville pour

déguster un repas fin chez Tony. Il but une demi-bouteille de vin pour accompagner son plat de veau, puis il se fit servir le café et un brandy dans le salon. Après dîner, il marcha un peu pour se changer les idées avant d'aller rechercher sa voiture au restaurant et de revenir au motel.

Le lendemain matin, il rencontra l'un des agents immobiliers qu'il avait appelés la veille, puis profita du fait qu'il était dans la région pour rendre une petite visite aux personnes qui géraient ses biens. Il avala un déjeuner léger avec le collaborateur qu'il avait eu au téléphone l'après-midi précédent ; il reçut plus d'informations sur un scandale politique local qu'il ne désirait en avoir et ne parla pas du tout affaires.

Après déjeuner, il se rendit au supermarché, prit un chariot et parcourut toutes les allées. De temps en temps, il sortait un article du rayon et le déposait dans son chariot, mais il n'était pas vraiment là pour faire des courses. Il regardait les femmes. Cet endroit était parfait pour les observer car elles étaient dans leur élément naturel. Elles se consacraient entièrement à leurs achats et ne prenaient pas garde aux personnes qui les regardaient. Il y avait plusieurs très jolies femmes dans ce supermarché, et il parcourut

les rayonnages dans un état d'excitation physique constant.

Quand il eut passé assez de temps à son goût dans le magasin, il abandonna son chariot dans le coin des laitages, prit les quelques articles dont il avait besoin (un tube de dentifrice, un paquet de six rasoirs jetables et une boîte de cookies Nutter Butter) et les emporta à la caisse. L'employée, qui s'appelait Sandy d'après son badge, avait un sourire radieux et un joli visage. Le bout de ses doigts effleurèrent la paume de sa main quand elle lui rendit la monnaie.

« Bonne journée », dit-elle finalement.

Il dîna dans un restaurant Pizza Hut qui n'était pas loin de son motel. La fille qui s'occupa de lui était charmante, tout comme les deux ou trois autres serveuses et plusieurs clientes. Ensuite, il resta assis dans sa voiture pendant une demi-heure sans avoir allumé ni le moteur ni les lumières et attendit de voir si une femme intéressante allait sortir seule. Mais personne ne vint et il se fatigua du jeu. Il rentra au motel et appela Marilee. Les deux enfants étaient à la maison et il leur parla, il discuta encore un peu avec son épouse, prit une autre douche et se coucha.

Le matin suivant, il vit un agent immobilier auquel il avait parlé le premier

jour. Il finit par aller visiter quelques propriétés avec elle. Elle s'appelait Janet, et il l'avait toujours trouvée attirante, mais ils étaient liés au plan professionnel et il ne se permettait jamais d'entretenir des fantasmes dans un tel cadre. Et puis, il la connaissait trop bien désormais ; même sans risque, il n'aurait pas tenté de la tuer.

Aucune des propriétés qu'elle lui fit visiter ne l'intéressait vraiment, d'ailleurs. Cela ne le dérangeait pas, il aimait visiter des maisons. On y puisait toujours de nombreuses informations. Elle le ramena à l'agence et il reprit sa Lincoln.

Il fit un tour en voiture. Les rues regorgeaient de femmes, la ville regorgeait de femmes. A un feu, une Dodge décapotable au toit surbaissé s'arrêta à côté de lui ; la conductrice portait un pull moulant et faisait la moue. Sa radio diffusait de la musique country. Quand le feu changea, il la laissa passer devant et la suivit pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle passe à l'orange sanguine quand il l'atteignit. Il ne voulut pas le griller et, le temps qu'il passe au vert, elle avait déjà disparu.

Il reprit la route du motel mais resta sur Lindbergh Boulevard, dépassa le quartier de Florissant et se gara devant le centre

commercial Jamestown. Tous les magasins étaient pleins de femmes et une bonne partie d'entre elles lui semblait convenable. Il y avait du monde partout et il n'envisageait pas de tenter quoi que ce fût.

Une vendeuse dans un magasin de cadeaux lui proposa de l'aider. « Je regarde », répondit-il.

Dans une librairie Waldenbooks, il feuilleta quelques livres et étudia les autres clientes. Un volume de poche attira son attention et il l'emporta à la caisse.

Une femme de son âge à peu près tenait le poste.

Elle avait un accent australien à couper au couteau et le menton fuyant. Elle enregistra la vente et dit : « Les Hommes qui détestent les femmes, eh ben j'en ai rencontré quelques-uns et j'espère bien que vous n'êtes pas comme eux.

— Non, répondit-il. Moi, j'adore les femmes. » Il quitta le centre commercial et parcourut le quartier de Florissant, passant lentement de rue en rue. Il s'arrêta devant un ensemble de maisons dans le style des « ranchs », entourées chacune d'un hectare de terrain. Un jeune arbre était planté devant chaque habitation sur la bande d'herbe qui séparait le trottoir de la rue, et la plupart

d'entre eux avaient encore le tronc protégé par un ruban phosphorescent. La plupart des véhicules garés dans les allées étaient des breaks ou des pick-up.

Il gara sa voiture le long du trottoir, sortit une écritoire à pince du coffre et plaça plusieurs stylos dans la poche de sa chemise. Il traversa la chaussée en direction de la première maison. Il sonna.

La femme qui lui répondit avait une quarantaine d'années. Elle portait une robe d'intérieur à motifs et fumait une cigarette.

Il annonça : « Compagnie des eaux. Avez-vous déclaré une fuite de votre jauge de pression ? » Elle lui répondit que non. « Désolé de vous avoir dérangée », conclut-il avant de s'en aller.

Il n'y avait personne dans la maison voisine. À la troisième porte à laquelle il frappa, la femme qui ouvrit était enceinte et portait dans ses bras un nourrisson qui pleurnichait. Il lui posa la même question et elle aussi nia avoir signalé des problèmes. Il la remercia et partit.

La femme qui habitait la quatrième maison était jolie.

Elle avait les cheveux châtons et de sombres yeux noisette. Il dit : « Compagnie des eaux. Nous avons eu des ennuis de pression

dans votre secteur. Avez-vous remarqué la moindre anomalie ?

— Non, tout semble aller bien, répondit-elle avant de lui tourner le dos et de crier dans la maison : Adam, arrête ton cirque ! J'en ai pour une minute. » Il la remercia et partit. Il frappa à la maison juste après celle-ci et attendit un bon moment avant qu'on lui réponde. L'occupante était âgée de vingt-cinq ans environ et, à la minute même où Mark l'aperçut, il fut heureux que sa voisine ait eu un enfant. Sans quoi, il aurait manqué celle-ci, et elle était bien trop bonne pour qu'on la laisse passer. C'était un tout petit bout de femme qui faisait à peine plus d'un mètre cinquante.

Elle avait un visage charmant et de profonds yeux bleu foncé. Merveilleux, tout simplement merveilleux !

« Compagnie des eaux, annonça-t-il. Nous avons eu des ennuis dans votre secteur. Avez-vous remarqué la moindre anomalie ?

— Euh, non, dit-elle après réflexion. Pas vraiment.

— Qu'en est-il de l'aspect et du goût ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Le café était normal, ce matin. Je ne sais pas. Je ne bois pas d'eau, pas nature.

— Je vois, dit-il. Est-ce que je peux

entrer ? Je ne vous dérange pas ?

— Je regardais la télé, répondit-elle en secouant la tête.

— Vous n'êtes pas occupée avec vos enfants, alors ?

— Ils sont à l'école », appuya-t-elle d'un hochement de tête.

Merveilleux. Il ferma la porte derrière lui et dit :

« S'il vous plaît, je voudrais bien vérifier l'arrivée du robinet de la cuisine. Pouvez-vous m'indiquer où elle se trouve ? » Elle lui montra le chemin. Elle portait un pantalon kaki et il regarda bouger ses fesses quand elle marchait.

Il s'empara de la jeune femme au seuil de la cuisine, couvrit sa bouche d'une main et enroula son autre bras autour de son cou de sorte que sa gorge soit face au pli de son coude. Elle se débattit mais elle n'était qu'un petit bout de femme et il était bien trop fort pour elle.

Elle cessa de remuer et tomba dans les pommes. Il n'avait plus qu'un corps flasque dans les bras.

Il la déshabilla sur place, dans la cuisine. Il prit une serviette en papier afin d'éviter que ses mains touchent le moindre meuble et il passa en revue tous les tiroirs jusqu'à ce que l'un d'eux lui fournisse un bout de fil

électrique. Il le coupa en deux, en utilisa la moitié pour attacher ses chevilles et l'autre pour lui lier les mains dans le dos. Il se mit torse nu, la prit dans ses bras et la transporta à travers toute la maison jusqu'à ce qu'il trouve la salle de bains.

Il la déposa sur le carrelage, boucha la baignoire et la remplit d'eau tiède. L'eau coulait encore lorsqu'elle gémit et ouvrit les yeux.

Elle le regarda. Sa bouche s'ouvrit mais pas un son n'en sortit. Le contraire n'aurait pas eu beaucoup d'importance ; la fenêtre était close et il avait fermé la porte. Personne n'aurait pu l'entendre crier, si elle en avait eu l'idée.

Quand il jugea qu'il y avait assez d'eau dans la baignoire, il ferma le robinet et se tourna vers elle.

« Maintenant, je vais juste te donner un bon bain, dit-il. C'est tout. » Il la reprit dans ses bras. Elle avait la peau d'une douceur voluptueuse, il trouvait merveilleux de la toucher. Enfin, il l'allongea sur le dos dans la baignoire. Avec ses deux mains, il frotta le savon sur ses seins rebondis puis descendit le long de son ventre et le fit mousser sur ses poils pubiens. Il remit le savon à sa place et versa beaucoup d'eau sur son corps pour le

rincer. Ses yeux étaient écarquillés, emplis de terreur, mais elle n'avait toujours pas émis un son depuis qu'elle était revenue à elle.

« Tu es tellement mignonne », dit-il avant de se pencher pour l'embrasser sur les lèvres. Il attrapa ses cheveux à la nuque, attira sa tête sous l'eau et la maintint ainsi à l'aide de son autre main posée sur ses seins. Elle tenta de se défendre et il sentait son cœur battre de toutes ses forces. Il regarda son visage, à peine à trois centimètres sous la surface de l'eau. Ses grands yeux le fixaient. Elle retint son souffle jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et des bulles d'air sortirent de son nez et de sa bouche. Il appuya sur sa poitrine et ses poumons se vidèrent, vomissant encore d'autres bulles. Il relâcha la pression de sa main et ces derniers se remplirent d'eau.

Ses yeux le fixaient toujours, en dessous de l'eau, mais ils étaient morts, à présent.

Lorsqu'il put à nouveau respirer normalement, il détacha le fil électrique des poignets et des chevilles de la jeune femme, essuya les deux morceaux, les mit dans sa poche. Il utilisa un gant de toilette pour ôter ses empreintes du bord de la baignoire et il laissa tomber le savon dans l'eau ; si, par hasard, celui-ci avait retenu une empreinte, elle fondrait bientôt.

Il prit sa chemise dans la cuisine et la remit. Il ramassa tous les vêtements de sa victime et les laissa bien pliés sur une chaise dans la chambre du maître de maison. Lorsque enfin il quitta les lieux, son écritoire à pince sous le bras, il avait effacé toutes traces de sa présence.

Avec un peu de chance, cette mort passerait pour un accident.

Il retourna à sa voiture et partit. Durant quelques minutes, il se perdit dans le dédale banlieusard que formaient les rues de Florissant, mais il retrouva bientôt le nord et reprit le chemin du motel. Il se gara, mais avant de sortir de sa voiture, il ôta de sa poche les deux longueurs de fil électrique.

Celles-ci ravivèrent sa mémoire sensorielle : la fille avait roulé sur le côté quand il avait attaché ses deux poignets derrière son dos. Il repassa la scène jusqu'à la fin, quand ses yeux bleus le fixaient sous la surface de l'eau, les lèvres écartées, sans vie. Elle lui appartenait désormais, elle faisait partie de lui. Une petite décharge électrique le fit frissonner de joie, à peine plus faible que l'orgasme qui l'avait transporté alors qu'il noyait cette chère petite pute.

Sans trop y prendre garde, il fit une boucle aux deux bouts du fil qu'il tenait, assez larges

pour faire passer ses mains et, ainsi, la corde mesurait au moins quarante-cinq centimètres. Il ouvrit et ferma les poings pour sentir les muscles de ses avant-bras se contracter.

Pourquoi pas ?

Il redémarra la voiture, ressortit du parking du motel et prit la rocade en direction de Webster Groves, une banlieue qui ressemblait assez à Florissant mais qui se situait au sud-ouest de la ville. Il la parcourut jusqu'à ce qu'il trouve un quartier presque identique à celui où il avait laissé la fille flotter dans sa baignoire. Il gara la voiture près du trottoir et remonta l'allée de la première maison qu'il rencontra, l'écritoire à pince dans la main. La femme qui lui ouvrit la porte était une brune mince et il ne put absolument pas attendre pour la tuer.

Il dit : « Compagnie d'électricité. Je crains que nous n'ayons un problème. Pourriez-vous m'indiquer où est votre compteur ? » Il se trouvait au sous-sol mais il n'eut pas le temps de le voir. Il laissa la femme descendre l'escalier qui menait à la cave et, là, il l'assomma d'un grand coup de poing à la nuque. Le choc la fit tomber à genoux mais avant qu'elle ait eu le temps de s'en remettre, il lui avait enfoncé son propre genou dans le dos pour la maintenir. Il plaça le fil électrique

autour de son cou et, un instant plus tard, elle était morte.

Oh, ciel !

CHAPITRE 11 Quand Phil Donahue annonça qu'il reviendrait aussitôt après la pub, Marne Odegard éteignit sa télévision par la télécommande et emporta sa tasse à café dans la cuisine. Ce geste n'était plus aussi simple qu'autrefois.

Marne avait soixante-sept ans. Cinq ans plus tôt, c'est-à-dire trois ans après la mort de son mari, elle avait commencé à souffrir d'arthrite. Son état avait empiré et la douleur devenait assez vive.

Elle ne pouvait marcher sans l'aide d'un déambulateur en aluminium. Elle arrivait à vivre seule, mais chaque mouvement lui prenait plus de temps et était plus difficile qu'auparavant. Elle en souffrait souvent. Elle avait des douleurs même sans bouger : des douleurs dans les doigts, les pieds, les chevilles, les genoux et les hanches. À la place de l'aspirine, elle prenait du Tylenol toutes les quatre heures car il lui faisait moins mal à l'estomac. Contrairement à ce que les docteurs lui avaient assuré, elle aurait juré que ce produit n'était pas aussi efficace que l'aspirine. Il ne la soulageait pas beaucoup. Cependant, l'analgésique ne suffirait peut-être plus car son

état s'était aggravé depuis qu'elle était passée au Tylenol.

Son fils voulait qu'elle vienne vivre avec lui et sa femme, mais il travaillait pour le gouvernement et tous deux habitaient à Maryland, juste à côté de Washington. Ils vivaient dans une très jolie maison, mais c'était chez eux et non chez elle. Et puis, il habitait avec sa seconde femme ; il avait divorcé de Ruth quelques années plus tôt. Marne avait été très proche de celle-ci et ne parvenait tout simplement pas à sympathiser avec la deuxième épouse de son fils, Stéphanie. Elles s'entendaient bien, mais de là à transformer une simple visite en vie commune... Elle préférait ne pas tenter l'expérience.

Elle ne voulait pas non plus vivre en ville. Elle rejetait aussi la maison de repos en Arizona, que son fils ne cessait de lui proposer. Elle serait bien entourée, lui avait-il dit, et côtoierait des gens de son âge. Elle pourrait s'occuper et les hivers rudes de l'ouest de l'Oregon ne deviendraient plus qu'un mauvais souvenir. Et surtout, elle serait plus à l'aise. Elle n'aurait pas besoin de tout faire elle-même, la chaleur atténuerait son arthrite et la vie deviendrait... plus facile. Plus facile et meilleure.

Elle dut reconnaître que l'idée n'était pas mauvaise, mais elle ne voulait pas de cette vie-là. Elle avait vécu dans cette maison, au bord de la route, pendant quarante ans. Elle y avait emménagé, trois ans à peine après son mariage avec Karl. Elle y avait mis au monde ses deux enfants, sa fille y était morte, et son mari aussi.

Si elle sortait par la porte de derrière, elle ne se trouvait qu'à quelques pas de la rivière Malheur. Elle apercevait alors le mont Cottonwood et, du perron de la porte principale, elle voyait le mont Sourdough. Elle avait contemplé ses montagnes pendant quarante ans et n'était pas vraiment pressée de les abandonner.

Elle rinça sa tasse dans l'évier, marcha jusqu'à la porte principale et sortit sur le perron. Elle jeta un coup d'œil à la montagne d'abord, comme pour s'assurer qu'elle était bien restée là où elle l'avait vue la dernière fois, puis elle regarda sa boîte aux lettres à l'entrée de l'allée. Le drapeau était baissé, ce qui était censé indiquer que le facteur était passé. Lorsqu'elle allait chercher son courrier, elle redressait le drapeau, même si elle n'y avait déposé aucune lettre à envoyer.

Ainsi, le facteur baissait le drapeau lorsqu'il insérait du courrier dans sa boîte et,

de cette manière, elle n'avait pas besoin de marcher les cent mètres qui la séparaient de la route pour rien. L'allée était longue et elle n'aimait pas la parcourir sans raison.

Elle avança vers la route. Elle plantait le cadre en aluminium, faisait un pas, se remettait d'aplomb, déplaçait le cadre et parcourait ainsi les cent mètres, pas à pas.

Elle trouva la boîte aux lettres vide. En fait, cela n'avait rien de surprenant. Parfois, elle oubliait de remonter le drapeau. Durant des années, elle n'avait fait ce geste que quand elle désirait envoyer du courrier, et les vieilles habitudes étaient difficiles à changer. Il était tôt d'ailleurs, onze heures n'avaient pas encore sonné, et Donahue passait toujours à l'antenne. Elle regardait presque toujours son émission jusqu'à la fin, et même quand celle-ci était terminée, il fallait encore attendre une heure avant que le courrier n'arrive. Pourquoi donc avait-elle regardé si le drapeau était baissé ou non et, pire encore, pourquoi avait-elle fait tout ce chemin ?

Du reste, elle avait oublié si elle avait laissé le drapeau en bas. Elle ne pouvait donc savoir avec certitude si le facteur était passé ou non, puisque certains jours il venait bien plus tôt que prévu et d'autres assez tard.

Alors, il était impossible de déterminer s'il

n'était pas venu ou s'il n'avait pas de courrier pour elle. De toute manière, cela n'avait aucune importance puisque, dans les deux cas, elle avait fait le voyage pour rien.

Bien sûr, ça ne lui faisait pas de mal de marcher un peu. Non, elle ne s'exprimait pas bien. Elle avait quelques douleurs, mais la marche était censée se révéler bénéfique à long terme. L'arthrite s'aggravait plus facilement si elle ne bougeait pas que si elle faisait de l'exercice, et cette phrase représentait un autre argument contre le fait d'aller en maison de retraite, où des employés feraient pour elle ce qu'elle devait pour l'instant accomplir seule.

Maintenant qu'elle était là, il valait mieux attendre le courrier. Elle éviterait ainsi de refaire tout le chemin plus tard.

Une voiture passa. Le conducteur klaxonna et elle répondit par un signe de la main. Elle reposait de tout son poids contre le cadre en aluminium et profita du soleil qui réchauffait ses vieux bras. Une idée folle de rester ainsi dehors : il pourrait se passer des heures avant que le facteur ne passe. D'ailleurs, depuis quand concentrait-elle toute sa journée autour de l'arrivée du courrier ? Elle n'avait jamais rien dans sa boîte que des factures, des catalogues de jardinage et des lettres de

sollicitation pour s'abonner à des magazines, pour apporter sa contribution à des partis politiques ou bien pour acheter un ensemble de dés à coudre à l'effigie de Franklin Mint. Son fils n'écrivait jamais. Quand il avait quelque chose à lui dire, il décrochait son téléphone.

Que faisait-elle donc là, dehors ? Et d'abord, pourquoi avait-elle fait tout le chemin jusqu'à la route, pourquoi avait-elle arrêté Donahue avant que l'émission ne soit terminée ?

Une force la poussait à patienter debout à cet endroit. Alors, elle vit le premier d'entre eux venir de l'ouest, marchant sur la route. Il était possible qu'elle les ait sentis arriver avant de les apercevoir, mais maintenant elle les voyait sortir du virage, toute une troupe de randonneurs marchant les uns derrière les autres.

On rencontrait rarement des randonneurs sur cette route, et jamais autant. Elle se sentit excitée à leur vue et se demanda pourquoi. Ils arrivaient de l'inconnu à l'ouest. Ils disparaîtraient vers l'inconnu à l'est. En quoi leur bref passage la concernait-il ? Si elle voulait être émue par quelque chose, elle n'avait qu'à laisser ce soin au mont Sourdough. Lui, au moins, ne continuerait pas son chemin

sans elle, il avait été présent à sa naissance et il ne bougerait pas jusqu'à sa mort.

Mais quand le premier d'entre eux fut à sa portée, elle dit : « Eh ben, dites donc, rien qu'à vous regarder, je ne cesse de me demander combien vous pouvez être.

Ma maison vous est ouverte, et la cuisine se trouve au fond du couloir à gauche. J'ai un puits profond et l'eau y coule claire et fraîche. Et il y a des toilettes juste à côté de la cuisine, si l'un d'entre vous en a besoin. » Elle annonça tout cela d'un seul coup. Puis elle reprit son souffle. « Je m'appelle Marne Odegard. Vous m'excuserez si je reste ici. J'aurais aimé vous montrer moi-même la maison, mais vous péririez de soif avant que j'y arrive, reprit-elle avec un grand sourire. C'est bon de vous voir ici. J'espère que vous n'êtes pas trop pressés car je suis contente d'avoir de la compagnie. Je n'ai pas beaucoup de visites par ici, car pour beaucoup je représente une sorte d'ermite. » Ils restèrent avec elle pendant presque une heure. Ils remplirent leurs gourdes, utilisèrent les toilettes, cueillirent quelques poignées de baies à l'endroit qu'elle leur indiqua, en contrebas au bord de la rivière. Ils se trouvaient toujours auprès d'elle quand le courrier finit par arriver et, bien sûr, rien de ce qu'on lui tendit ne méritait attention : juste quelques factures, des

prospectus et une lettre qui demandait pourquoi elle ne renouvelait pas son abonnement au magazine Country Crafts.

S'ils voulaient vraiment le savoir, pensa-t-elle, elle pourrait leur envoyer une photo de ses mains.

Quand ils ne parvinrent pas à trouver un nouveau prétexte pour rester et qu'elle eut épuisé tout ce qu'elle pouvait leur offrir, chacun d'eux lui prit la main, la remercia et lui dit au revoir. Elle ne ressentit aucune tristesse à l'idée de se séparer d'eux, mais elle se surprit à rêver. La chose la plus hallucinante qu'elle ait jamais entendue : un groupe de fous qui marchaient à travers le pays. Cependant, si elle avait été plus jeune, elle serait partie avec eux, pour sûr. Plus jeune ? Ce n'était pas son âge qui la retenait, soixante-sept ans, ce n'était pas vieux de nos jours. C'était cette fichue arthrite.

Comment traverser le pays quand on avait déjà le plus grand mal à atteindre la boîte aux lettres ?

Mais une force lui fit dire : « Eh bien, vous savez ce que j'aimerais ? J'aimerais pouvoir faire un bout de chemin avec vous. Comme ça, quelle que soit la longueur de votre voyage, je vous suivrais toujours en pensée.

— Alors vous le ferez, Marne.

— Oh non, je vous ralentirais. Je ne peux

pas vous demander ça.

— Vous marcherez avec moi », dit l'un d'eux. Il s'appelait Les, se rappelait-elle, et il était le plus grand du lot avec sa chemise western fantaisie et son bâton de marche imposant. « C'est pas grave si nous allons lentement, m'dame. Les autres peuvent partir devant et je les rattraperai plus tard. J'ai ralenti mon rythme toute la matinée pour rester avec eux et s'ils me devancent de deux ou trois kilomètres, j'aurai enfin l'occasion de m'étirer les jambes. » Deux des hommes les plus jeunes suggérèrent de croiser les bras pour faire un siège et la porter ainsi.

Sara, l'aveugle aux yeux gris magnifiques, s'y opposa et déclara que Marne devait marcher avec Les. Mais comment rentrerait-elle une fois qu'elle serait allée aussi loin qu'elle le voulait ?

« Je la ramènerai, dit Les, ou bien je la porterai au retour si elle estime qu'elle a assez marché. Vous autres, vous ne me devancerez pas de beaucoup. Vous vous arrêterez pour déjeuner, ou bien pour contempler une montagne ou encore pour chercher des sagittaires dans la boue. Même si Marne et moi marchions pendant une heure, je vous rattraperais avant que vous ne vous arrêtiez pour la nuit.

— Mais est-ce que vous, vous êtes d'accord pour me tenir compagnie ? demanda-t-elle. Vous ne voulez pas rester avec vos amis ?

— Oh, ces gens ne sont pas mes amis, lui dit-il. Ils n'en veulent qu'à mon argent. » Et ainsi, ils marchèrent ensemble. Son pas était timide et lent mais elle ne semblait pas l'ennuyer le moins du monde. Il balançait les hanches quand il avançait et semblait alors bouger tout le temps, même s'il se maintenait à son rythme à elle. Au départ, elle eut de la peine de voir les autres s'éloigner d'elle, mais il se passa longtemps avant qu'ils ne disparaissent derrière un virage et, une fois qu'elle ne put plus les voir, elle eut moins conscience de l'écart qui les séparait.

Désormais, Les et elle n'étaient plus à la traîne. Ils marchaient ensemble et allaient exactement à la même vitesse.

Il parla un peu de sa carrière, de ses affaires et de ses mariages. « Chacun d'eux était pire que le précédent, dit-il, et après le dernier, j'avais juré qu'il ne me viendrait plus à l'idée de recommencer, et si je n'avais pas pris du Jack Daniel's par-dessus le Champagne français, je ne me serais pas remarié. En tout cas, je n'aurais sûrement pas choisi Georgia comme épouse. Mais vous savez quoi ? Je pense que celui-là va durer un moment. » Elle

parla de son mariage et de la mort de son mari.

Elle lui raconta comment il avait feint d'ignorer certains signes alarmants et manqué ses rendez-vous chez les médecins. « Ils auraient pu le sauver, s'il était allé les voir à temps, mais il avait peur de ce qu'ils pourraient trouver. Il se comporta ainsi jusqu'à la fin et mourut parce qu'il avait peur de périr. Qu'il aille au diable, cet homme qui m'a faite veuve à cause de son odieuse lâcheté ! » Les répondit mais elle ne l'entendit pas. Elle avait été trop choquée par l'acidité de ses propres mots et par le son de sa voix. Pour sûr, elle n'avait jamais dit une telle phrase auparavant, ni osé penser de tels mots.

Elle n'aurait répondu à quiconque, et encore moins à Karl, sur ce ton.

Elle parla de sa fille, son deuxième enfant, qui était née avec une valvule déficiente au cœur, qui avait été malade toute sa vie, toujours à la limite de l'invalidité, et qui était morte, Dieu ait son âme, à dix-sept ans.

« Et jusque-là, durant toutes ces années, continuait-elle, elle resta en vie mais elle n'était pas vivante. Elle ne pouvait pas vraiment vivre, vous voyez ce que je veux dire, Les ? Elle n'avait pas la force de courir. Elle était incapable de monter un escalier d'un seul

coup.

Elle prenait froid tout le temps. La chaleur de l'été l'épuisait. Et moi, j'avais envie de crier : "Vas-y ! Si tu ne veux pas vivre, alors, vas-y, meurs !" Mais bien sûr, elle survécut quelques années. Puis elle s'est éteinte et je l'ai enterrée. » Était-ce vrai ? Avait-elle voulu que Mary-Frances meure ? Non, ce ne pouvait pas être possible. L'excitation de la journée provoquait ces pensées et la poussait à parler de manière indécente.

Les dit alors : « Marne, pas la peine de vous presser, gardez un rythme confortable.

— Je vais le prendre comme une plaisanterie, Les.

— Non, je suis sérieux, répondit-il. Vous avancez bien plus vite que lorsque nous sommes partis.

— Eh bien, en tout cas, je ne l'ai pas remarqué, dit-elle. Je suis certaine de ne faire aucun effort. Moi, je croyais toujours que je marchais du même pas d'escargot. Planter le déambulateur, faire un pas, balancer mon poids, déplacer le déambulateur. Mais tu as raison ! Je vais vraiment plus vite.

— Je vous l'avais dit.

— Je suppose que mes articulations se réchauffent, dit-elle. Avec toute cette activité, dehors au soleil. » « Karl essayait juste de me

protéger, racontait-elle. Il croyait que je ne pourrais pas m'en sortir sans lui. Il aurait dû être plus averti que ça, mais il ne voulait rien savoir. Il avait besoin de se dire que je ne pouvais me passer de lui. Il devait penser que je n'étais pas autonome car il se sentait diminué si quelqu'un ne pouvait se passer de lui, dit-elle en soupirant. C'était un homme adorable. Il n'osait pas croire qu'il était atteint du cancer. Il a essayé de combattre la maladie en fermant les yeux sur elle, et puis c'a été trop tard... » « Pourquoi Alan a-t-il dû partir à Washington ? reprit-elle un peu après. Qu'avait-il de si extraordinaire pour mériter une vie meilleure que celle de son père et de sa mère ? Qu'est-ce qui lui a mis dans la tête qu'il était trop bien pour sa maison, trop bien pour sa famille ? Tiens, il en est même venu à penser qu'il était trop bien pour sa femme et qu'il devait quitter Ruth pour épouser la nouvelle, Stéphanie... » « Je n'osais même pas penser que j'allais perdre Mary-Frances un jour, raconta-t-elle ensuite. Je l'aimais tant que cette idée m'était insupportable. Alors je voulais qu'elle se dépêche de mourir, pour en finir, mais j'avais peur d'espérer une telle chose. J'ai donc renoncé à tout sentiment. J'ai ainsi refoulé mon amour car j'avais peur de m'attacher à elle... Les, veux-tu savoir quelle

est ma véritable histoire ? dit-elle enfin. J'ai toujours voulu m'accrocher à tout ce qui faisait ma vie. Je ne pouvais supporter de laisser un seul constituant m'échapper. J'ai toujours eu peur que les gens me quittent et que je ne compte plus pour eux. Eh bien, ces dernières années où j'ai tenu à rester dans cette maison... Les, j'essayais de m'attacher à ces montagnes.

— Ce sont de belles montagnes, madame.

— Et elles sont tout aussi belles sans moi et je me sentirais bien sans elles. Je jurerais que tout d'un coup les choses passent trop vite pour que je puisse mettre des mots sur leur musique. Les, est-ce que tu as besoin de ce bâton ?

— Pardon ?

— Cette canne en bambou, ton bâton. En as-tu besoin pour marcher ?

— Oh, mon Dieu, non, dit-il. Je pensais qu'il pourrait m'être utile quand je l'ai acheté, mais je l'ai surtout choisi car il était bien travaillé à mon goût. Il est rare qu'on ait envie d'acheter quelque chose à Bend. Pourquoi ?

— Peux-tu me prendre ce cadre en métal et me laisser essayer ton bâton un moment ?

— Pensez-vous que vous vous en sortirez avec ça ?

— Je crois que ça m'ira très bien. J'en suis

sûre, même ! » C'était la guérison la plus extraordinaire qu'on eût jamais vue.

Elle ne semblait jamais se presser car, à mesure que son arthrite s'estompait, elle continuait à fournir les mêmes efforts pour marcher et les résultats ne cessaient de s'améliorer. Elle se redressa, son pas s'allongea, son rythme s'accéléra et elle ne parvenait toujours pas à admettre ce qui lui arrivait.

Sauf qu'elle pouvait y croire, elle devait même en être capable car, sans cela, comment la guérison pourrait avoir lieu. En effet, quelquefois elle accélérait et, à la seule pensée : « Je n'en reviens pas », elle sentait une pression peser sur ses membres, s'enrouler autour de ses os et elle devait relâcher un peu de ce qu'elle avait gagné. Elle savait qu'elle ne pouvait guérir que si elle était prête à l'accepter. Alors elle y crut de toute son âme et transmit cette volonté à ses os. Elle respira profondément afin de reprendre des forces et faire avancer ses pieds.

« Marne, si nous allons plus loin, la route du retour sera longue.

— Les, crois-tu vraiment que je vais retourner chez moi ?

— Non, je ne le pense pas, pas pour y rester, en tout cas. N'y a-t-il pas quelque chose dont vous avez besoin dans cette maison ?

— Du liquide et des vêtements, tu veux dire ? Oui, mais rien que je désire assez pour faire demi-tour. Les, je ne souhaite même pas regarder derrière moi. Je pourrais me changer en tas de sel. Je me rappelle qu'on avait raconté cette histoire à Mary-Frances au catéchisme et qu'elle avait entendu "matelas de sel".

— Vous allez regretter de n'en avoir aucun ce soir, Marne. Nous dormons à même la terre.

— Si on marche pendant une trentaine de kilomètres, le corps doit dormir aussi bien debout. Les, tu peux jeter ce truc-là, le déambulateur. Ou le laisser sur le bord de la route. Une vieille femme handicapée pourrait passer par là et y trouver une utilité. » La route n'était qu'une longue montée en lacet et, une fois en haut, on voyait loin. « Les voilà, dit-elle en désignant le groupe du doigt. Ils ont dû s'arrêter pour profiter de la vue.

— Toujours à lambiner, répondit-il.

— Nous allons les rattraper. » Lorsque l'un des marcheurs à l'arrière se retourna et les aperçut, le message remonta le long de la colonne et tous revinrent sur leurs pas pour que Les et Marne les rattrapent. Quand Marne les rejoignit, marchant comme une jeune fille, il y eut un long silence religieux.

Alors, timidement, quelqu'un se mit à

applaudir. Et tous l'imitèrent. Le son se répercuta sur les collines et elles rendirent un écho semblable au tonnerre.

CHAPITRE 12 Le matin suivant l'arrivée de Marne, Guthrie acheta une carte de l'Idaho à Vale et, avant la tombée de la nuit, ils avaient traversé Snake River, frontière de l'État, et ils s'étaient arrêtés pour dormir après Fayette.

Le groupe avait continué à grandir : deux étudiantes les avaient rejoints alors qu'ils passaient l'Ontario, toujours dans l'Oregon, et un garçon de ferme dégingandé qui portait une canette de soda dans chacune de ses deux poches arrière les avait accompagnés juste après la frontière. Guthrie n'avait pas bien retenu leurs noms ni ce qu'ils cherchaient dans la vie.

Il s'accroupit près du feu et étudia la nouvelle carte, puis, lorsque la flamme commença à baisser, il changea de position et continua avec une lampe de poche.

C'était un vrai casse-tête et, quand il commit l'erreur de vouloir résoudre le mystère, il se sentit comme un rat de laboratoire dans un labyrinthe sans fin. Tout l'État était constitué de montagnes. À part l'autoroute qui se prêtait mal à leur façon de voyager, tous les autres itinéraires étaient tortueux et traversaient les Rocheuses par des voies

détournées. Il ne trouva qu'une seule route convenable. Elle partait vers l'est en suivant Salmon River. Cependant, la ligne inscrite sur la carte paraissait indiquer que le chemin ne pourrait être que rudimentaire, un petit sentier peut-être, et quand il consulta la légende, il apprit que ce n'était pas un chemin mais une partie de la ligne de démarcation entre le fuseau horaire des Rocheuses et celui de la côte Pacifique.

S'ils suivaient les petits sentiers, pensa-t-il, chaque erreur de parcours pourrait leur faire perdre une heure.

Il cessa d'analyser l'itinéraire, et la route à prendre lui sauta presque aux yeux. Il alla trouver Sara, assise bien droite près du feu, dont il ne restait plus que les braises, et l'emmena à l'écart.

« Je pense avoir trouvé quel itinéraire nous allons prendre, dit-il. Et pourtant, je n'en suis pas sûr. La partie de la route 21 qui traverse la chaîne de Sawtooth est fermée en hiver selon ma carte.

— On est encore en juin, Guthrie.

— Ça, je le sais. Pourtant, les routes qui sont fermées l'hiver peuvent ne pas ouvrir tout l'été. On dirait que nous sommes partis pour attaquer des côtes bien raides, sur de mauvaises routes, et dans des endroits où on

trouve plus d'ours que d'hommes. Est-ce que notre contrat de protection céleste contient une clause pour les ours ?

— Je n'ai pas lu les petites lignes.

— Tout ce que je vois, c'est que notre groupe comporte une femme avec un bébé en guise de sac à dos et une autre qui s'est curieusement séparée de son déambulateur en aluminium il y a une trentaine d'heures à peine. Est-ce que tu crois qu'elles pourront tenir le coup ?

— Guthrie, je crois que Marne est capable de faire le chemin aussi bien que toi et moi.

— Je le pense aussi, je me trouve simplement idiot de croire à une telle chose. J'ai voulu t'en parler toute la journée. Qu'est-ce qui a bien pu arriver ?

— À Marne ? Elle a guéri.

— On dirait qu'elle s'est écorché les genoux sur un buisson d'épines et qu'ils ont cicatrisé sans même laisser une marque. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé avec Marne. Elle s'est complètement rétablie de l'arthrite qui l'handicapait.

— N'est-ce pas plus ou moins la même chose ?

— Comme si un glaçon était identique à l'iceberg qui a fait couler le Titanic ! Ce qui est arrivé à Marne, c'est un miracle.

— J'en conviens.

— Alors...

— Chaque guérison est un miracle, Guthrie. Mettons que tu t'écorches la peau contre un buisson d'épines. La peau est ouverte, la chair est déchirée et, avant même que tu l'aies remarqué, le sang coagule, les cellules reviennent en place et se multiplient. Ne crois-tu pas que ça aussi, c'est miraculeux ?

— Le phénomène est peut-être difficile à expliquer et il peut vous pousser à remercier Dieu pour avoir inventé une belle machine, mais il est quand même commun, non ? C'est comme ça que va la vie.

— Un miracle de tous les jours, voilà tout, dit-elle.

Tu sais, tu peux toujours couper un bout de papier avec des ciseaux et puis recoller les morceaux avec du ruban adhésif. Mais tu auras beau le laisser ainsi une année entière, le papier ne se ressoudera pas.

— Sara...

— Je me souviens qu'un jour mon frère a cassé le pied d'une chaise de la salle à manger en se balançant, et mon père l'a recollé et y a ajouté quelques vis. Mais quand Eddie s'est lui-même cassé la jambe au ski, on n'a utilisé ni colle ni vis, mais on a simplement placé la jambe dans un plâtre et elle s'est remise toute

seule.

Pourquoi crois-tu que la peau et les os se remettent tandis que le bois et le papier ne le peuvent pas ?

— Je vois où tu veux en venir. La vie est un putain de miracle. Mais ce qui est arrivé à Marne n'est pas une merveille de tous les jours. C'est extraordinaire, c'est impossible, c'est bien plus difficile à imaginer que toutes tes banalités ?

— On ne peut pas classer les miracles par ordre de difficulté, répondit-elle en secouant la tête. Ils sont tous impossibles. On ne peut pas séparer les grands des petits. Et Marne n'est pas la première miraculée de ce pèlerinage. Combien d'entre nous ont apaisé leurs esprits ? Regarde ce qui est arrivé à Jody, à John, à Martha. Même pour ceux qui ne fondent pas en larmes et ne se donnent pas en spectacle, les âmes se sont réconciliées avec elles-mêmes. Nous sommes tous en train de devenir ce que nous avons toujours été. Les dépôts qui bloquaient nos neurones fondent et sont évacués comme l'arthrite de Marne et nous pouvons à nouveau bouger, rire et chanter.

— Serais-tu en train de me dire que c'est pareil ?

— Bien sûr. De plus, Marne n'est pas la première personne à avoir subi une guérison

physique. Regardetoi, bon Dieu.

— Moi ?

— Tu as passé vingt ans de ta vie drogué à la nicotine. Ne crois-tu pas que c'est une maladie physique ?

On s'attache plus à la nicotine qu'à l'héroïne. Des chercheurs ont fait des expériences sur des animaux : ils les ont habitués à une drogue, puis ils leur ont laissé le choix entre prendre celle-ci et boire de l'eau pour déterminer quel pourcentage d'entre eux était vraiment dépendant. Ils ont obtenu différents chiffres selon les drogues administrées, et il y avait quelques variantes suivant les espèces. Avec la nicotine, le taux de dépendance tournait autour de 100 %, quelle que soit l'espèce. Et toi, tu as arrêté ! Ne penses-tu pas que c'est un miracle ?

— Beaucoup de gens arrêtent de fumer.

— Sans essayer ? Sans même s'en rendre compte ?

Et sans souffrir de cette dépendance, ni même avoir envie d'une cigarette ?

— D'accord, c'est un miracle.

— Tu as eu une autre guérison physique plus évidente, non ? Est-ce que Jody ne t'a pas ôté ton mal de tête ?

— Ah oui, avec ses mains. Il a soulagé beaucoup d'entre nous.

— Il retire la douleur du corps des autres avec ses mains, dit-elle avec un doux sourire. Jody a grandi en croyant qu'il faisait toujours du mal autour de lui. Il n'y avait pas de meilleur cadeau à lui faire que de lui donner le pouvoir de soulager les gens. » Guthrie se sentit étourdi et il pensa qu'il aurait probablement besoin des services de Jody bientôt. Il dit :

« Pour en revenir à Marne...

— Elle a éliminé son arthrite toute seule, Guthrie.

Voilà tout. Chaque guérison fonctionne ainsi. Elle survient lorsqu'on décide de se soigner et qu'on s'y prépare physiquement. Parfois, on va chez le docteur et il nous donne un traitement qui provoque cette guérison.

Parfois, on va à l'église. Ou on va voir quelqu'un comme Jody qui vous transfère de l'énergie et met en route le processus. Alors le corps se souvient de ce qu'il est naturellement censé faire et les os se ressoudent, de la nouvelle peau se forme ou des dépôts de calcium viennent aider à la guérison. Voilà comment l'homme se rétablit, voilà ce qu'est un miracle. Qu'il se produise n'est pas surprenant. Ce qui nous frappe, c'est sa rareté.

— Sa guérison a été tellement rapide, Sara.

— Je sais. Normalement, nous ne nous rétablissons pas aussi facilement car nous savons que nous en sommes incapables. Mais Marne était pressée. Si son arthrite avait mis un mois à disparaître, nous aurions été dans l'Idaho avant qu'elle n'ait pu marcher.

— J'espère bien que nous serons sortis de l'Idaho à ce moment-là et que nous marcherons dans le Montana.

— L'essentiel est que nous aurions été hors d'atteinte. Marne avait besoin de guérir vite, alors elle n'a pas écouté la partie de son cerveau qui lui disait qu'elle ne pouvait pas se débarrasser d'un cas d'arthrite aussi grave en quelques kilomètres. Elle a guéri son esprit en y dénouant tous les nœuds qu'elle y avait serrés pendant des années, elle s'est libérée de toutes les choses auxquelles elle s'était fermement accrochée jusque-là et chaque pas qu'elle faisait la renouvelait tout entière...

Le premier pas a tout mis en marche, dit-elle après un instant de réflexion. Mais elle a dû tenir bon, il lui fallait ressasser tous les souvenirs qui lui faisaient bien plus mal que son arthrite.

— Aurait-elle pu le faire si nous n'étions pas venus ?

— Je ne sais pas comment te répondre, dit-elle avec un geste d'impuissance. Des gens

se soignent tout le temps sans avoir besoin de traverser le pays à pied pour y arriver. Parfois ils guérissent d'un rhume, parfois d'une coupure de rasoir, parfois d'une maladie mortelle en phase terminale. Les gens choisissent leurs maladies et quelquefois ils décident de les soigner.

Marne aurait donc très bien pu se guérir toute seule.

Elle n'avait même pas besoin de marcher pour cela et elle aurait pu le faire avec ou sans nous. Mais il est fort probable qu'elle n'aurait pas eu l'idée de choisir la guérison si nous n'étions pas venus. Il y a une sorte de magie dans notre marche, Guthrie.

— Je le sais.

— Elle fait faire aux gens des choix dont ils n'auraient jamais eu l'idée avant. Les sinus de Martha se sont débouchés pour la première fois depuis des années. Et Gary ne fume plus. Il ne sait pas s'il doit s'en réjouir ou non, il aimait cela et maintenant, quand il allume une cigarette, il tire une fois dessus et l'éteint.

— Je me rappelle cette sensation.

— Sue Anne s'est guérie d'un cancer. La plupart des gens prendraient sûrement ce fait pour un miracle.

— Quand était-ce ? Je ne savais pas qu'elle était malade.

— Elle ignorait qu'elle était atteinte du cancer et elle ne sait pas qu'il a disparu. Je ne suis pas certaine qu'il serait très bon de le lui dire. En quelque sorte, elle est au courant. Il fallait qu'elle le sache pour l'anéantir, mais elle n'en était pas vraiment consciente.

Peut-être cela n'était-il pas nécessaire.

— Comment sais-tu qu'elle était atteinte ?

— Je l'ai vu quand j'ai pris sa main la première fois.

Je la percevais nettement, une tumeur au sein droit, et je sentais qu'elle était... comment dire, chaude, quelque chose de ce genre.

— Au toucher ?

— Non, je lui ai seulement pris la main. J'ai senti de la chaleur venant de cette tumeur traverser mon esprit quand je l'ai examinée. Je n'ai pas manqué de reprendre sa main plus tard dans la journée afin de vérifier si je recevais le même message et j'en ai eu la confirmation. Il y avait d'autres points chauds similaires dans son utérus et je crois que le cancer du sein métastase fréquemment à cet endroit.

— Bon Dieu. Et tu n'as rien dit !

— Je ne savais pas vraiment quoi faire, Guthrie. Je suis une psy aveugle, pas une radiologue diplômée. Je tiens absolument à faire confiance à mes talents en matière de

diagnostics, mais pourquoi les autres le devraient-ils aussi ? Si je l'avais envoyée chez le docteur et qu'il avait confirmé mes soupçons, il lui aurait retiré un sein et l'utérus. Ce geste aurait pu suffire à la sauver, ou les mêmes éléments qui ont poussé Sue Anne à développer des cellules cancéreuses auraient pu provoquer une rechute. En tout cas, elle se serait retrouvée dans un hôpital quelconque, dit-elle avec le sourire. J'ai pensé qu'il serait peut-être plus efficace de continuer à me taire et d'attendre un miracle. Mais j'ai tenu à l'examiner tous les jours afin de contrôler son état.

— Faites confiance à tout le monde mais coupez toujours le paquet de cartes. Et quand tu l'as examinée...

— La tumeur cancéreuse était réduite aux deux endroits. C'était hier matin. Déjà hier soir, l'utérus était intact : la tumeur était réduite et ne produisait plus de chaleur. Ce matin, elle avait complètement disparu.

— Bon Dieu !

— Eh bien, je suppose qu'il doit avoir fait quelque chose pour cette guérison. Tout dépend de notre foi.

— Que s'est-il passé, Sara ? Ma question n'est pas d'ordre métaphysique. Où est donc allé ce cancer ?

— Au paradis des cancers, je suppose. Qui sait ce qu'il se passe en cas de rémission ? Les cellules cancéreuses sont mortes. Peut-être qu'elles se sont tuées toutes seules, peut-être que les autres cellules se sont liguées contre elles et les ont absorbées. Le corps fournit ce genre de scène tout le temps. Il y a tout plein de petits groupes de combat de ce genre qui parcourent le corps dans les vaisseaux sanguins et ont pour mission la recherche et la mise à mort des intrus.

— "La Marche qui Guérit du Cancer" : on dirait un titre de l'Enquérir.

— Je vois ça d'ici. Tu sais ce qu'on dit ? Ce n'est pas parce que cela figure dans l'Enquérir que c'est forcément un mensonge.

— Je sais. Quelques-unes des merdes qu'il rapporte sont vraiment arrivées.

— Mes gencives vont mieux. Mon dentiste a dit que j'avais perdu une quantité d'os importante et il insiste depuis un an et demi maintenant pour que je subisse une opération parodontale. Elles saignent très facilement et quelques dents jouent dans leurs alvéoles. Mais il faut mettre tout cela au passé. Mes gencives ne saignent plus désormais et mes dents ne bougent plus non plus. Je ne serais pas étonnée d'apprendre que je suis en train de reconstituer un peu de l'os perdu. C'est censé

être impossible, mais, et alors ? Ce qui est difficile, nous le faisons tout de suite et ce qui est impossible nous prend un peu plus de temps.

— Sauf quand ça n'en prend pas plus.

— En effet. "La Marche qui Soigne les Maladies Parodontales" ne doperait pas tellement la vente des journaux à sensation. Mais si cela signifie que je vais garder mes dents, je ne m'en plains pas.

— Non, et je ne t'en veux pas non plus. » Ils se turent. La lune formait un pâle croissant et les étoiles scintillaient dans le ciel. Cette nuit-là, il semblait à Guthrie que le ciel possédait une certaine profondeur. D'habitude, il lui apparaissait en deux dimensions, comme la voûte intérieure d'un dôme immense.

Mais ce soir-là, les étoiles semblaient jetées au hasard dans un espace infini.

Un hibou hulula au loin. Le son s'estompa, laissant un silence plus profond encore. Guthrie reprit : « Ne serait-ce pas pour cela que nous marchons, Sara ? La guérison ?

— Elle en fait certainement partie.

— Parfois on dirait que nous sommes un groupe de rencontres et d'autres fois, que nous marchons vers la foi d'un guérisseur.

— Il y a un peu des deux mais, parmi nous, l'intensité du mouvement est plus forte

que la rencontre, je crois. Et les résultats le confirment. Quand il se passe un événement vraiment spectaculaire, comme Marne qui marche par exemple, il donne à tout le monde une idée de ce qui est possible. Je ne sais pas quelles en sont les limites. Peut-être n'y en a-t-il aucune.

— Pourquoi certains d'entre nous sont-ils guéris tandis que d'autres pas ? Douglas a une hanche bancal, il est infirme depuis le lycée et je n'ai remarqué aucune amélioration depuis qu'il est venu avec nous.

Marne s'est débarrassée de son arthrite d'un claquement de doigts et lui, il boite toujours autant que le jour où il est arrivé.

— Peut-être n'est-il pas encore prêt à abandonner son handicap. Il se peut aussi que cette guérison-là ne soit pas ce qu'il est venu chercher. Nous sommes tous ici pour être guéris, effectivement. Mais ce n'est pas la seule raison de notre présence.

— Qu'y a-t-il d'autre ?

— Je ne sais pas encore. J'en aperçois de brèves images mais pas encore assez pour en deviner la forme. » Il avait une autre question mais il dut se forcer à la poser.

« Sara ? Comment vont tes yeux ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— N'y a-t-il eu aucune guérison ?

— De ma vue ? Je ne suis pas près de retrouver le sens de la vue, mon cher, dit-elle en lui tapotant la main. C'est définitif.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Que tu aurais besoin d'un miracle ?

— Tu n'y es pas, répondit-elle en secouant la tête.

Je ne suis pas venue ici pour guérir mes yeux, Guthrie.

Je suis venue les sacrifier.

— Je le sais.

— Je le pensais bien aussi.

— C'est juste que, oh, tu sais, quand nous étions sur le pont cet après-midi et que nous traversions Snake River, je n'ai pas pu m'empêcher de souhaiter que tu puisses voir la rivière aussi.

— Oh, Guthrie, s'écria-t-elle. Voudrais-tu que je te raconte ce que je vois lorsque je suis face à une rivière ? » Prendre la route 52 le long de Fayette River jusqu'au virage de Horseshoe, puis un chemin recouvert de graviers qui part à droite vers une cité fantôme juste en contrebas de Placerville et bifurquer vers un autre chemin de graviers qui part sud-ouest et traverse la nouvelle Centerville pour aboutir à Idaho City. Ensuite, emprunter la route 21 qui se dirige vers le nord-est, traverser le parc national et pénétrer dans la

chaîne Sawtooth, puis couper sud-est à nouveau pour gagner Stanley. Arrivés là, prendre vers l'est la nationale 75 passant à Sunbeam et Clayton, puis continuer vers le nord pour traverser Bald Mountain ainsi qu'une forêt pétrifiée et récupérer la route fédérale 93. Ensuite, prendre au nord en suivant Salmon River jusqu'à la route de Salmon et après, emprunter la nationale Idaho 28 qui bifurque au sud vers Tendoy. Enfin, emprunter un chemin qui ne porte même pas de numéro sur sa carte, d'abord recouvert de graviers puis finissant en chemin de terre. Il est orienté à l'est, traverse le Bitterroots et passe le col Lemhi vers le Montana.

Voilà l'itinéraire que leur avait tracé Guthrie et en voiture, la route n'aurait pas été facile. À pied, elle l'était encore moins ; comparable aux randonnées organisées où l'on s'attend à un certain nombre de désistements, tellement difficile que des randonneurs renoncent et décident de rentrer chez eux.

Personne n'abandonna. Au contraire, de nouveaux arrivants continuaient de se joindre au groupe. Pas tant que ça, tout de même, car la population dans laquelle puiser n'était pas importante, mais assez pour que le groupe continue de s'agrandir.

Dingo était un motard hors-la-loi. Il avait

la barbe bien fournie et le crâne rasé, une incisive dévitalisée, une seule boucle d'oreille en or et de multiples cicatrices sur le visage et le corps. Il portait un jean et une veste assortie, dont les manches avaient été coupées.

Une croix de fer pendait à son cou, des bracelets en cuir cloutés étaient attachés à ses deux poignets. Par ailleurs, il avait aux pieds de lourdes bottes qui ne toléraient pas la plaisanterie. Il ressemblait tout à fait au cauchemar de la classe moyenne.

Il faisait partie des sept motards qui chevauchaient les cinq Harley-Davidson qui avaient passé le groupe au début de l'après-midi. Dingo seul avait déjà l'air menaçant. Avec ses compagnons, on aurait dit Attila en marche.

Mais les motards étaient curieux, et non hostiles. Ils posèrent leurs questions, racontèrent leurs blagues, offrirent à tous diverses substances illicites puis ils firent ronfler leurs moteurs et repartirent.

Quelques kilomètres plus loin, Dingo accéléra afin de se mettre à la hauteur de deux autres frères qui partageaient une moto. « Hé, laisse Weasel monter avec moi un peu.

— Quoi, vous êtes maqués, tous les deux ?

— Ouais, c'est ça, je veux une bite à tripoter pendant que je roule et que je peux

pas attraper la mienne.

— Si elle était pas aussi minus, tu pourrais l'atteindre.

— Ouais, eh ben, ta mère, elle s'est jamais plainte.

Bon, range-toi, merde ! » Quand il roula avec Weasel, il lui demanda :

« Qu'est-ce que t'en dis, de ces gens qu'on a rencontrés tout à l'heure ?

— Les marcheurs ? Des pauvres types.

— Peut-être bien. Ça doit pourtant être un genre de devoir de vertu. De traverser le pays à pied.

— Faut être cinglé pour faire un truc pareil.

— Peut-être bien, répondit-il. Hé, Weeze, il te plaît mon engin ?

— Ta bécane, là ?

— Ouais. Elle te plaît ?

— Ben merde, plutôt qu'oui.

— Tu la veux ?

— Hein ?

— J'ai dit, tu la veux ?

— La bécane ? Si je la veux ?

— Eh ben ?

— Putain, mec. Est-ce qu'un chien peut se lécher luimême ? Sûr que je la veux.

— Elle est à toi.

— Quoi ?

— Elle est à toi, Weasel. Tout ce que tu as à faire, c'est de retourner avec moi jusqu'aux marcheurs et tu pourras garder la bécane.

— Tu vas faire quoi, toi ?

— Marcher.

— T'es tombé sur la tête, Dingo.

— Alors ? » Lorsqu'ils eurent rejoint le groupe, Dingo détacha le sac où se trouvaient ses affaires et le balança sur son épaule. Il donna une petite tape à sa Harley et dit à Weasel de prendre le relais.

« Soigne-la bien, c'est tout, dit-il. Si tu te conduis bien avec elle, elle te donnera toujours ce qu'elle a de meilleur dans le ventre.

— Comme une femme, remarqua Weasel.

— Ben, non, pas tout à fait, répondit Dingo. Les femmes, il faut leur flanquer une dérouillée de temps en temps. » Il commença à marcher, trouva son rythme, prit place à peu près au milieu du groupe et accorda son pas sur celui de John Powers.

« Belle journée, hein, dit-il.

— Très belle, répondit John.

— Moi, c'est Dingo.

— Et moi, c'est John.

— Ah ouais ? Mon nom, c'était John, avant de devenir Dingo.

— Oh !

— Ouais. Sûr, c'est une belle journée. »

Plus tard, alors qu'il marchait avec Gary, il dit : « Les cow-boys et les motards, ben, ce sont des gens qui se sont jamais entendus.

— Je sais. Nous, nous vous avons toujours détestés.

— Ouais, nous non plus, on pouvait pas vous blairer.

Un cow-boy qui met les pieds dans un bar de motards, c'est qu'il a envie de se faire écraser la tronche. Je vois pas autre chose.

— C'est tout à fait juste. Et encore plus, quand un motard rentre dans un bar de cow-boys.

— J'ai vu un cow-boy se faire tuer une fois.

— Ah oui ?

— Un motard frappait une fille, le cow-boy et ses copains ont pas apprécié, le motard a pris une raclée.

Le motard est revenu avec les frangins, ils ont plus trouvé qu'un seul cow-boy et ils avaient rien d'autre que leurs bottes et des chaînes. En plus, c'était pas le même type qui avait provoqué toute l'histoire, je sais même pas s'il faisait partie de la bande.

— Si tu l'as vu, dit lentement Gary, tu as dû faire partie de ce groupe de motards.

— Eh ben, merde, j'étais pas la fille. On était pétés, mec. Je veux dire raides défoncés à

la came et embarqués dans une grosse bagarre.

— Je ne connais pas grand-chose à la drogue, dit Gary. J'ai l'impression que les cow-boys arrivent à devenir suffisamment méchants en ingurgitant de la bière et du whisky. Je n'ai jamais vu mourir personne, mais j'ai vu un motard se faire couper, une fois.

— Quoi, poignardé ?

— Dans les couilles, oui. Castré, tu vois ?
On lui a coupé les boules.

— C'est pas vrai ?

— Je crains que si.

— Il avait fait quoi ?

— Rien. Il était là, c'est tout. Il y avait une bande d'ouvriers qui avait passé toute la journée à couper les couilles aux veaux.

— Pour quoi faire ?

— Tu te fous de moi, là ? C'est comme ça qu'on a des bœufs, mec. On prend des veaux et on leur retire les couilles. Quand tu commandes un steak, c'est ça que tu as dans ton assiette.

— On mange les couilles de veaux ?

— Non, merde, tu y connais vraiment rien toi ? dit-il en riant. Le veau, c'est un petit taureau, on le castré et il devient un bœuf. C'est de là que vient ton bifteck.

Si on le castré pas, le veau devient un

taureau qu'on peut pas contrôler dans les pâturages et donc la viande est pas mangeable. Je pensais que tout le monde savait ça.

— J'ai grandi à Oakland, mec. La viande, on la trouvait emballée dans du plastique. Le lait était en carton et le poulet arrivait déjà frit. Qu'est-ce qui est arrivé à ce motard ? Tu ne sais pas avec quelle bande il était, par hasard ? Comme les Hell's, les Angels, les Rebels, les Savages Skulls ? Une de celles-là ?

— Bon sang, j'en sais rien. C'était un motard, c'est tout, et il se trouvait là. Et ces types avaient passé la journée à couper des veaux. Ils avaient bien bu. Grosse surprise, hein ? Tout d'un coup, l'un d'entre eux a eu l'idée de couper le motard, tout comme ils avaient fait pour les veaux. Et ils l'ont fait.

— Il les a laissés faire ?

— Ils lui ont pas vraiment laissé le choix. Ils étaient six ou huit et ils l'ont maintenu à terre pendant qu'ils opéraient.

— Ils lui ont tout coupé ?

— Non, juste les couilles. Si on coupe la bite, un homme est capable de saigner jusqu'à la mort.

— Retire-lui les couilles et il souhaitera mourir de toute façon. J'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. Ses frères sont pas revenus vous voir ?

— Jamais.

— Il a peut-être jamais rien dit. Peut-être qu'il voulait pas que ça se sache. Ça, c'est une histoire, alors !

— Eh bien, les cow-boys connaissent beaucoup d'histoires, reconnut Gary. Je suppose que les motards en ont aussi quelques-unes.

— Je crois aussi », dit Dingo.

Gène était un mormon américain qui vivait dans une cabane sur le sol des Etats-Unis. Il posait des pièges, chassait et fabriquait un peu de bière et de whisky. Il avait deux femmes, Essica et Lily, et cinq enfants entre huit et onze ans. A la première occasion qu'il trouva, Thom demanda à l'un des garçons les plus âgés s'il existait des mormons chinois. Le garçon lui répondit qu'il n'en avait jamais rencontré.

« Vous avez une belle petite famille, dit Jody à Gène.

Je ne pensais pas que les mormons pouvaient encore avoir plus d'une femme.

— Cette situation n'est plus permise, répondit Gène, mais beaucoup d'entre nous le font quand même. Que peut faire le gouvernement contre cette coutume, courir partout pour mettre tout le monde sous les verrous ?

Bien sûr, on n'est pas en bons termes avec l'Eglise mais cela ne compte que si on y attache de l'importance. Et ce n'est pas mon cas.

— Ah bon. Mais comment c'est d'avoir deux femmes ?

— En fait, je dirais que tout marche à merveille, dit Gène en considérant la question. Elles se tiennent compagnie en quelque sorte. Elles font la cuisine ensemble, elles font le ménage ensemble. Tout fonctionne très bien ainsi.

— Elles ne sont pas jalouses ?

— Mais non !

— Tu as une sorte d'emploi du temps ?

— Un emploi du temps ? Oh, tu veux dire un planning de qui couchera avec qui ? Non, nous dormons simplement tous les trois ensemble.

— Oh !

— Et tout marche comme sur des roulettes.

— Puisque tu le dis, commenta Jody en lui donnant une tape sur l'épaule. Une dernière question, mon pote. Qui est-ce que je dois voir si je veux me convertir à votre religion ? » Kate et Jamie cueillaient des framboises au bord de la route qui longeait Lowman par l'est. Kate était une Irlandaise de Boston et, pendant

quelques années, à la fin de l'adolescence, elle avait traduit son nom en gaélique, ce qui donnait Caitlin. Jamie était une femme noire, venue du sud de Chicago. Toutes les deux approchaient de la trentaine, portaient les cheveux courts et étaient habillées de la même façon : d'amples treillis de la marque Banana Republic, des chemises en flanelle de chez Norm Thompson et des bottes de cheval en couteil LL Bean.

Elles vivaient ensemble dans une communauté de lesbiennes à quelques centaines de mètres de la route par un chemin de terre. Le groupe les attendit à l'entrée du chemin tandis qu'elles retournaient à la communauté pour remplir deux sacs à dos et faire leurs adieux. Elles revinrent avec quelques sacs à dos et des gourdes supplémentaires, ainsi qu'un panier garni et deux bouteilles d'un litre et demi de vin de sureau artisanal. Elles ramenèrent aussi Neila, une femme misérable, aux grands yeux et aux membres fins. Elle semblait avoir des manières d'enfant et regardait toujours dans le vide.

« Elle ne parle pas beaucoup, dit Kate à Martha et à Sara, mais vous auriez dû la voir quand elle nous est arrivée, en novembre dernier. Je ne pense pas qu'elle ait seulement dit un seul mot durant toute la première

semaine qu'elle a passée avec nous. Quelqu'un a dû lui faire du mal. Je croyais qu'elle aurait plutôt intérêt à rester avec la communauté mais elle voulait venir. Une voix lui a suggéré de venir à la Maison des Femmes, lorsqu'elle avait besoin de nous, et la même voix doit maintenant lui dire de partir.» Sara serra fermement la main de Neila et vit des mauvais traitements qui commençaient au berceau.

Elle avait comme père une petite brute coriace qui avait une prédilection pour la torture sexuelle, et comme mère, une femme à l'esprit lent, elle-même terrifiée par son mari, qui le laissait faire et le soutenait même quand il abusait de sa fille. Elle en vit plus qu'elle n'aurait voulu et dut combattre l'envie qui la prit de fermer ses yeux intérieurs et de s'écarter. Au lieu de cela, elle se força à concentrer toute son énergie dans son cœur. Elle se laissa aller à sentir la douleur de Neila et lui transmit de l'amour en retour.

« Elle sera bien avec nous », fut son seul commentaire.

Environ deux kilomètres plus loin, Sue Anne se retrouva à marcher en compagnie de Neila. Aucune d'elles deux ne parla. Après avoir passé quelques minutes ainsi, Sue Anne ouvrit le fermoir de la chaîne en or et la passa autour du cou de sa compagne. La pierre bleue

reposait entre les deux seins de Neila. Celle-ci se raidit au départ, mais ensuite elle prit la pierre dans sa main et la regarda. Ses traits se détendirent en ce qui ressemblait presque à un sourire.

Plus tard, Sue Anne rattrapa Lissa. Elle lui dit : « Tu te rappelles, la pierre que tu m'as donnée ? Celle que tu as reçue de Grâce ?

— Eh bien ?

— Je l'ai donnée à Neila.

— Oh !

— Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. J'aimais la porter, tu sais. Mais une voix m'a dit de la lui donner.

— Bon, j'avais aussi entendu une voix.

— Je pensais que j'aurais peut-être dû la garder parce que tu me l'avais offerte.

— Grâce me l'avait aussi offerte et j'ai eu à peu près la même pensée, mais il me semblait plus correct de la faire passer. » Alors qu'il marchait avec Jordan, Thom dit : « Tu dois être content de voir arriver Jamie.

— Pourquoi ? On est censés être de vieux copains, quelque chose comme ça ?

— Ben, elle est noire. Désormais, tu n'es plus le seul Noir du groupe.

— Elle m'aime pas.

— De quoi est-ce que tu parles ? Elle ne t'a même pas encore rencontré.

— On sait déjà qu'elle déteste les gars, dit Jordan.

Probable qu'elle n'en a rien à faire des Indiens non plus. » Jerry Arbisson était l'homme qui avait abandonné sa Ford Taurus avant de se débarrasser de ses clés de voiture, de sa cravate, de sa veste, de son gilet et de sa montre-bracelet. Cette dernière était une Rolex, confia-t-il, mais pas haut de gamme.

Il était dans l'Ohio, dans la banlieue de Cleveland, et avait suivi un cursus d'anglais à Western Reserve. Une fois son diplôme obtenu, il partit dans l'Ouest pour préparer une maîtrise de cinéma à l'UCLA, l'université de Californie. Il écrivit deux scénarios sans succès avant de trouver une place à l'agence William Morris. Après y avoir travaillé quelques années, il ouvrit sa propre agence et représenta des scénaristes de cinéma et de télévision. Il ferma boutique au bout d'un an et demi et devint agent de change pour la compagnie Smith Campbell Hamilton, où la majeure partie de sa clientèle était constituée de scénaristes et de leurs amis.

Il était revenu à Cleveland pour l'enterrement de sa grand-mère. Il avait pris l'avion pour venir dans l'Est, mais il n'avait pas voulu voyager par voie aérienne au retour et il avait donc acheté la voiture à Cleveland. Il

avait prévu de rentrer par la route la plus directe, mais il fit d'abord un crochet par Dayton pour rendre visite à un vieux camarade d'université. Il resta trois jours chez lui et il décrocha le téléphone de celui-ci pour appeler une ancienne petite amie, qui était divorcée maintenant et vivait à Front du Lac dans le Wisconsin. Il logea dans son appartement. Ils passèrent trois jours à boire du beaujolais frais et à baiser comme des lapins ;

la troisième nuit, il lui demanda de l'épouser.

« N'allons pas trop vite, Jerry, répondit-elle. Tu n'as jamais été marié. Moi, si. Je viens à peine de divorcer.

On peut vivre ensemble, tu peux emménager ici même ou bien je viendrai à L.A., comme tu préfères. Peu m'importe où je vis. Alors, nous en reparlerons, tu vois ? » Le lendemain matin, elle alla travailler. Dès que sa voiture fut sortie de l'allée, il jeta toutes ses affaires dans sa valise, sauta dans sa Ford et ficha le camp en douce.

Bon Dieu, quand il pensait à toutes les fois où il l'avait échappé belle !

Il traversa la campagne mais il ne cessait de sortir de l'autoroute et de faire des détours. Quand il rentrerait à L.A., il reprendrait sa vie habituelle mais cette idée ne l'enthousiasmait

pas du tout. Arrivé à Grand Junction, dans le Colorado, il prit une chambre dans un hôtel Ramada Inn et ne put en sortir. Le premier jour, il descendit à la cafétéria pour prendre ses repas, mais bientôt il n'en fut plus capable. Il appelait Domino's Pizza deux ou trois fois dans la journée et se faisait livrer une pizza accompagnée de quelques canettes de Coca. Il y avait un distributeur de boissons fraîches à son étage, à côté de l'ascenseur, mais il ne voulait même pas aller aussi loin. Après avoir passé quatre jours au régime Coca et pizzas, il fila. Il ne s'arrêta même pas à la réception pour signaler son départ.

L'hôtel s'était assuré contre les départs furtifs en prenant son numéro de carte de crédit et réglerait ce problème. Il ne voulait parler à personne. Il n'avait pas mangé depuis le déjeuner de la veille car il ne se sentait pas capable d'adresser la parole à la standardiste de Domino's Pizza, même au téléphone.

Une fois arrivé à Salt Lake City, une force le fit prendre la direction du nord. À Baker, dans l'Oregon, elle le poussa à sortir de l'autoroute 74 pour emprunter les petites routes sans consulter son plan ni même faire attention aux panneaux d'indication. Il avait su qu'un événement allait arriver bien longtemps avant qu'il n'aperçoive les marcheurs sur le

bord de la route. Il avait senti qu'on l'attendait. Il avait un peu peur et, pourtant, il se sentait poussé à foncer vers l'inconnu. Il avait cru que c'était une collision, un accident qui n'attendait que lui pour avoir lieu. Ainsi, il ne les avait tout d'abord pas reconnus quand il les avait dépassés à grande vitesse. Mais il n'avait pas complètement évité l'accident car il avait presque cassé sa voiture en s'arrêtant brusquement avant de faire demi-tour et d'aller à leur rencontre à toute allure.

Désormais, il était calme la plupart du temps. Parfois, il brisait son silence en se livrant à des scènes démentes, des monologues décousus et enflammés. Plusieurs membres du groupe avaient eu une expérience similaire à celle de Martha : une agitation physique ou mentale les prenait et les menait spontanément à une hyperventilation. À ce moment-là, quelqu'un les amenait à s'allonger et à respirer d'un rythme régulier sans s'arrêter entre deux souffles. Cet exercice semblait produire une énergie qui purifiait le corps. Jerry avait déjà été trois fois en état d'hyperventilation. La première fois, il paniqua et ne parvint pas à respirer, mais Martha le calma. Par la suite, il réussit plus facilement et, à chaque séance, maintenait une respiration régulière pendant une heure environ, puis se reposait pendant

une heure et sortait de cette expérience régénéré. Il se sentait plus léger, plus propre, et avait les idées plus claires aussi.

À présent, alors qu'il venait de marcher environ deux kilomètres dans le silence, en compagnie de Lissa et de Georgia Burdine, il tourna la tête à gauche et fut frappé de la manière par laquelle un long nuage en forme de cigare passait à travers la paroi d'une montagne au sommet enneigé.

On aurait dit qu'il n'avait jamais vu un nuage avant celui-là, ni une montagne.

« Mon Dieu, s'écria-t-il. Vous avez vu ça ? On ne remarque vraiment rien lorsqu'on conduit ! Même si on ne passe pas tout son temps à observer la route, même si quelqu'un d'autre est au volant. Même si on regarde par la fenêtre et qu'on voit les détails du paysage, on ne les remarque pas vraiment, vous savez ? On a un film, jamais une photo. On ne fait qu'y passer, on se dit "Comme tout cela est beau !", on se rappelle à quoi le paysage ressemblait, même si on ne le voit jamais vraiment. » Il dépassa le bas-côté de la route et monta sur un petit rocher qui faisait saillie. « Regardez donc ! ordonna-t-il. Tout est différent. À chaque pas que vous faites, vous remarquez un nouveau détail. Chaque nuage est différent. Quand vous en regardez un, que vous

l'observez bien, je veux dire, et qu'il disparaît dans le paysage... eh bien, vous ne verrez plus jamais un nuage comme celui-là. On dit que chaque flocon de neige est différent. Des billions et des billions de flocons, et il n'y en a jamais deux identiques. Je me suis toujours demandé comment on pouvait le savoir. Qui donc surveille les flocons de neige ? Combien de billions de billions tombent et fondent sans que personne puisse les voir, et encore moins les observer à la loupe ? Comment chacun de tous ces flocons pourrait-il être différent des autres ? En effet, combien y a-t-il de variations possibles dans une seule chose aussi petite que ces putains de flocons ?

Sauf que je le crois maintenant ! J'en suis sûr. Tous les hommes ont des empreintes différentes. De toutes les empreintes qu'on a prises, enregistrées et classées jusqu'à maintenant, on n'en a pas encore trouvé deux identiques. Quand on regarde les fourmis entrer et sortir en masse d'une fourmilière, on croirait qu'elles sont toutes les mêmes, mais je suis prêt à parier qu'il n'y a pas deux fourmis pareilles. Si on s'approchait suffisamment et si on sait ce qu'on cherche, on noterait des différences. Les fourmis les perçoivent. Peut-être qu'elles pensent que nous sommes tous semblables. Ou bien peut-être croient-elles que

nous sommes comme des pierres, des montagnes, des continents. Ou peut-être ne pensent-elles même pas, peut-être ont-elles d'autres choses à faire qui leur sont plus utiles que de penser.

Il n'existe pas deux personnes pareilles. Il n'y a pas deux cellules d'un corps qui soient exactement identiques. Si un homme et une femme se mettent à faire un bébé, des billions de cellules sont fournies par le sperme de l'homme et pas deux d'entre elles ne se ressemblent et l'une d'elles va donner un bébé ; celui-ci ne ressemblera donc à aucun autre dans le monde.

Et il n'y a jamais deux jours semblables, ni deux heures dans la journée, ni deux minutes dans la même heure. "Ils se ressemblent comme deux petits pois dans une cosse", disait ma grand-mère, mais il n'existe pas deux petits pois identiques, quel que soit le nombre de cosses que l'on ouvre. Il y a toujours une différence, et vous savez pourquoi ?

Parce que Dieu ne se répète jamais. Jamais ! Il se fatiguerait de faire toujours la même chose et ainsi, Il ne se répète jamais. Il trouve une nouvelle façon de faire à chaque fois !

L'homme se répète, lui, continua-t-il en sautant du rocher. Ou du moins, il essaye.

Autant Dieu tente de faire les choses différemment, et réussit en effet, autant l'homme veut rendre les choses identiques. Un million de Ford Taurus sortent de la chaîne de montage et elles se ressemblent toutes parfaitement.

Sauf qu'elles ne sont pas pareilles, pas tout à fait, et elles deviennent de moins en moins semblables lorsqu'on laisse au temps l'occasion de travailler dessus.

L'une a l'aile cabossée, une autre a le côté droit de la pédale de frein très usé, une autre est conduite dans la région de Cleveland où on met du sel sur les routes pour empêcher le verglas et il ne faut pas quatre ans pour qu'elle se retrouve complètement rouillée. Une autre atterrit à New Mexico et ne porte pas la moindre trace de rouille au bout de quinze ans, une autre encore possède un silencieux neuf, une autre a le siège déchiré, le moteur d'une autre commence à faire du bruit et je pourrais continuer comme ça, je pourrais continuer indéfiniment. Je pourrais trouver de nouvelles circonstances qui usent les voitures tant que j'aurais du souffle pour les énoncer.

— Doucement, Jerry. Doucement, dit Lissa.

— Ça va. Je pourrais le faire, mais je n'y suis pas obligé. Pourtant, tout est différent,

vous comprenez ça ? Est-ce que vous réalisez à quel point le monde est merveilleux ? demanda-t-il avant de se mettre à quatre pattes dans l'herbe. Prenons ce décimètre carré-là, dit-il en l'entourant de ses mains, et le décimètre carré qui se trouve juste à côté. On peut marcher dessus sans même faire attention où l'on met les pieds. Mais ils sont complètement dissemblables ! Et ils évoluent constamment ! C'est... c'est vraiment fantastique ! » Il se tenait là, debout, et les regardait en respirant profondément, en inspirant et en expirant. Inspirer et expirer.

« Jerry, mon chou, est-ce que tu veux t'allonger pour respirer ? demanda Georgia.

— Je ne fais pas d'hyperventilation.

— Tu pourrais te reposer quand même. Respire simplement pendant une heure. Je vais rester avec toi et t'aider.

— Nous serions à la traîne.

— C'est bon. Nous pourrions les rattraper.

— Non, ça va, décida-t-il après un instant de réflexion. Mais je le ferai peut-être ce soir, quand nous aurons établi notre camp. Si l'offre tient toujours.

— Quand tu veux. » Plus tard, alors qu'il regardait le soleil disparaître à l'ouest derrière l'horizon, Guthrie se rappela le discours de Jerry qu'il avait déjà nommé dans sa tête « Le

Sermon sur le rocher ». Il n'existait pas deux couchers de soleil identiques non plus, et on ne pouvait pas dire qu'il y en avait un seul de laid.

« Guthrie, tu as une minute ? demanda Douglas.

— Sûr. » Ils s'éloignèrent de quelques mètres et Guthrie demanda ce qu'il se passait.

« Bon, c'est pas terrible, répondit Douglas. C'est ce couteau que je porte depuis le départ. Tu l'as vu ?

— Je ne l'ai pas regardé de près. » Douglas portait son couteau dans un étui en cuir, attaché à sa ceinture. Il ouvrit l'étui, tira le couteau et le tint par la lame avant de l'offrir à Guthrie. C'était un couteau de chasse fait à la main avec une lame de plus de dix centimètres. Le manche était en maillechort, expliqua Douglas, incrusté de défenses de sanglier pilées.

« Tu vois, c'est un bel objet, expliqua Douglas, mais c'est aussi un couteau qui fonctionne. La lame est en acier inoxydable 440 et l'ivoire de sanglier tient mieux que l'ivoire d'éléphant. On peut dépouiller du gibier toute la journée avec ce genre de couteau, on peut même couper de l'os avec. Il est pratique et très bien affûté.

— Tu l'as fabriqué toi-même ?

— Oui. J'en ai aussi fait quelques autres à peu près semblables. Quand il m'arrivait d'en faire un que j'aimais plus que le mien, je mettais celui-ci de côté pour le vendre et je gardais celui que je préférais. Mais je n'ai pas encore remplacé cette lame-là. Et je la possède depuis un bon moment. Elle est bien équilibrée et j'aime les taches que font les dents de sanglier sur le manche. Joli, non ?

— Très.

— Mais voilà, est-ce que je dois le garder sur moi ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, c'est une arme, dit Douglas, bien que ce ne soit pas un vrai couteau de chasse. C'est avant tout un bel objet, mais même ainsi, il sert à la violence.

Chasser est un acte violent, et on travaille dans le sang quand on dépouille et qu'on prépare le gibier. Et cette marche que nous faisons... bon Dieu, Guthrie, je ne sais pas, moi ! Je me demande ce que pensent les gens quand je leur tourne autour avec un couteau à la ceinture.

— Je ne sais pas si quelqu'un y a seulement fait attention.

— En tout cas, ça me tracasse et je ne sais pas ce que je dois faire. Je ne me sers pas vraiment du couteau ces derniers temps. Je ne

vais pas m'esquiver dans les bois pour chasser du gibier. Je l'utilise parfois pour couper un bout de ficelle, mais je le ferais tout aussi bien avec le plus petit des couteaux de poche.

— Par conséquent, tu ne sais pas si tu dois le porter ou non.

— Voilà. Je suis fier du travail soigné que j'ai fait et je pense que c'est un objet magnifique. J'admire l'objet mais pourtant c'est un instrument de violence. C'est pas terrible, mais...

— Sais-tu qui était William Penn ?

— Le fondateur de la Pennsylvanie ?

— En effet, répondit Guthrie. Mais avant qu'il ne quitte l'Angleterre, il était engagé dans l'armée, puis il s'est converti à la religion des quakers et a rejoint la Société des Amis.

— Je savais qu'il était quaker : "Pennsylvanie, État quaker", et tout ça.

— Bon. Eh bien, un jour William Penn alla trouver George Fox, qui était le fondateur du quakerisme. Fox était bien sûr un chef spirituel de talent, mais il avait aussi un caractère assez excentrique. Je n'ai pas tellement de renseignements sur lui, mais il ressemblait à un drôle d'oiseau à l'esprit inspiré.

— Oui.

— Penn expliqua à Fox quel était son problème. En tant qu'ancien militaire, il avait

pour coutume de porter une épée de parade. Il ne la considérait pas comme une arme. Pour lui, elle faisait partie de son habillement et elle lui manquait s'il ne la portait pas. Cependant, il craignait que les autres membres de la Société ne la voient pas du même œil. Il ne voulait pas choquer ses nouveaux amis et, en même temps, il se sentait mal à l'aise quand il abandonnait son épée. Il ne savait donc pas quoi faire.

— Ouais, ça résume bien mon cas, non ? Qu'est-ce que Fox lui a répondu ?

— Fox a réfléchi quelques instants, puis il lui a adressé un grand sourire avant de dire : "Pourquoi ne la portez-vous pas aussi longtemps que vous le pouvez ?" – Juste.

— Donc, tout ce que je peux dire...

— Je comprends, "Porte-le aussi longtemps que tu le peux". Hé, merci, Guthrie. » Quelques jours après cette scène, Guthrie était adossé à un rocher et mangeait un sandwich au fromage quand Dingo vint s'accroupir à côté de lui.

« Belle journée, hein, commença-t-il. Dis, Guthrie, il y a quelque chose que je voulais te demander.

— Je t'écoute.

— Bon, c'est à propos de ça, dit Dingo. Il soulevait la croix de fer qui pendait à une

chaîne en or autour de son large cou. J'ai porté ce truc longtemps, dit-il. Le frangin qui me l'a donné, c'était un type bien, mec. Il s'appelait Robbo, un gamin du nord de la Floride. Il m'a sorti de la merde une fois ou deux. Je pense que j'ai fait pareil pour lui. Et il m'a donné ça.

— Oui.

— Robbo, il est mort depuis plusieurs années maintenant. On était partis chacun de notre côté quand l'accident a eu lieu, mais on finit par apprendre ce qui arrive aux gens. Il a passé l'arme à gauche dans un virage de la descente qui va de Carmel à Big Sur. Il a perdu le contrôle et il s'est jeté, lui et son engin, dans un ravin plein de rochers et d'eau. S'il y a un bon endroit pour mourir, je crois que c'est celui-là. J'ai jamais vu un site plus beau que ce ravin-là.

— Je connais la route.

— Alors, tu piges ce que je raconte. Donc, c'en est fini de Robbo. Et j'ai porté ce truc depuis qu'il me l'a donné, mais quand il est mort, je le faisais plus seulement pour moi, mais aussi pour me le rappeler, dit-il en respirant fortement et en se passant la main sur son crâne chauve. Et maintenant, je sais pas si je dois continuer à le garder.

— Pourquoi non ?

— Eh ben, tu sais pas ce que c'est, mec ?

— C'est une croix de fer, je me trompe ?

— Exact. Un signe nazi, ils le donnaient aux soldats quand ceux-ci avaient été courageux dans les batailles, ou quelque chose comme ça. Les motards adorent les signes nazis, mec. Ils en sont dingues car ça rend les bons citoyens fous de rage. "Comment osez-vous porter une svastika après ce que ces gens ont fait ?" En plus, les nazis avaient de sacrement bons dessinateurs.

Avant, j'avais la croix de la Luftwaffe et elle était magnifique. Je me demande ce que j'en ai fait... Voilà, continua-t-il en haussant les épaules, je voudrais pas faire flipper les membres du groupe, tu vois ? C'est un objet nazi et ces mecs ont commis plein de sales meurtres. Mec, si tu portes une croix nazie à côté d'un juif, autant lui dire carrément : "Hé, va te faire foutre, et pareil pour ta famille qui est partie en fumée dans les camps de concentration." Et une personne n'a pas besoin d'être juive pour percevoir tout le courant de sentiments négatifs qui se dégage des signes nazis.

— Alors, tu ne sais pas si tu dois la porter ou non.

— Eh ben, je sais pas ce qu'en pensent les autres, Guthrie. Je me rappelle pas depuis combien d'années je porte ce truc sans jamais

le retirer. L'autre jour, je l'ai enlevé et je l'ai mis dans ma poche. Et j'ai eu une sensation curieuse, alors je l'ai remis. Mais ça aussi, ça m'a paru bizarre, alors je l'ai retiré et voilà, quoi que je fasse, tout me gêne.

— Je vois ce que tu veux dire, dit Guthrie. Je vais te poser une question, Dingo, Sais-tu qui était William Penn ?

— Ben merde, oui. Je fumais ses cigares. Des petits enfoirés pas chers, mais ils étaient pas mauvais.

— Il fut aussi le fondateur de la Pennsylvanie.

— J'ai été là-bas : Philly, Pittsburgh, McKeesport.

— Avant qu'il ne quitte le territoire anglais, Penn était un militaire. Puis il s'est converti à la religion quaker et a rejoint la Société des Amis. » C'est du gâteau, pensa-t-il, d'être un meneur d'hommes. Tout ce qu'il avait à faire était de trouver une bonne anecdote et de la raconter à chaque fois que l'occasion se présentait.

CHAPITRE 13 Mark se tenait dans l'embrasure de la porte. Une femme de chambre, qui lui tournait le dos, faisait l'un des lits. La jupe de son uniforme jaune serrait son petit cul bien rond.

Un Day's Inn à la sortie d'Ardmore, dans

l'Oklahoma. Pas sa propre chambre, ni même l'étage où il avait dormi.

Il appela : « Mademoiselle ? » Elle se redressa et se retourna d'un coup : « Ouh, ditelle. Vous m'avez fait peur.

— Pas de quoi s'effrayer.

— Je ne vous ai pas entendu entrer, c'est tout. J'aurai fini dans une minute, à moins que vous ne préféreriez que je revienne ? » Une Mexicaine, des traits plats sur un visage large comme ceux des Indiens. Un air qui lui allait bien. Des cheveux noirs, raides et brillants, coupés en un simple carré, à la manière égyptienne. Une bouche aux lèvres pulpeuses, rouge foncé.

« Je ne voudrais pas que vous le preniez mal, dit-il alors qu'elle lui retournait un regard méfiant. Je suis prêt à vous donner cent dollars pour que vous retiriez vos vêtements et que vous me laissiez vous voir.

— Vous seriez pas dingue, non ?

— Comme je vous le dis, répondit-il. Cent dollars. Je ne vous toucherai pas. Je n'approcherai pas de vous. Je voudrais juste vous voir.

— J'ai jamais fait une chose pareille, dit-elle.

— Je voudrais juste vous regarder, continua-t-il.

Vous êtes ravissante et j'aimerais vous contempler.

Voilà, dit-il en sortant de son portefeuille un billet de cent dollars. Prenez-les, ils sont à vous. » Elle posa les yeux sur le billet, puis sur lui, puis à nouveau sur l'argent. Enfin elle dit : « Fermez la porte.

Verrouillez-la en appuyant sur le petit bouton. C'est un truc dingue, dit-elle en lui prenant l'argent, le pliant soigneusement avant de le ranger dans la poche de son uniforme. Je ne sais pas pourquoi j'accepte. » Parce que c'est raser de récupérer les toilettes pour quatre dollars de l'heure, pensa-t-il. Il regardait, ravi, les mains qui derrière son dos se débattaient avec ses boutons et pressions. Puis elle retira sa veste, non sans de multiples contorsions, et sauta hors de sa jupe. Ses sous-vêtements blancs contrastaient vivement avec sa peau d'une couleur cuivrée magnifique. Elle hésita un bref instant avant de détacher, puis de retirer son soutien-gorge. Enfin, elle lui lança un regard interrogateur. « Oh oui, dit-il, le slip aussi.

— Pourquoi pas ? » dit-elle en riant. Elle fit glisser son slip le long de ses jambes et le jeta plus loin, puis elle le regarda la regarder. « Vous aimez, hein ? dit-elle.

— Vous êtes magnifique.

— Ah oui ? demanda-t-elle en prenant une pose, puis une autre. Comme dans Play-boy. Dommage que vous ayez pas apporté votre appareil photo. » Elle posa, les genoux serrés, et, soulevant ses seins de ses deux mains, elle les lui présenta : « Ta-dah », chanta-t-elle en voulant imiter un roulement de tambour. Puis elle mit un pied sur le lit et se tourna afin de montrer ses parties intimes.

Quelle petite friponne ! Une fois qu'il lui avait donné une excuse pour se déshabiller, elle désirait autant participer au jeu que lui. Elle lui laissa bien le temps de regarder son corps jeune et frais sous tous les angles et, avant qu'il ne lui vienne à l'idée que le spectacle avait duré assez longtemps, il tira un second billet de son portefeuille. « Je te donnerai encore cent dollars pour un baiser. » Il aurait pu avoir le baiser gratuitement et même plus pendant qu'on y était. Elle s'était tellement excitée avec sa séance de pose qu'il n'avait pas besoin de lui offrir plus d'argent. Pourtant, elle fit semblant de réfléchir à son offre. « Pour un baiser, dit-elle. Vous voulez m'embrasser ?

— Seulement un petit baiser. Je veux te tenir dans mes bras et te donner un petit baiser.

— Eh ben dites donc », dit-elle en laissant

traîner sa réponse.

Puis elle sourit avec impertinence et s'empara du billet. Elle le mit sur la table et le maintint en place à l'aide d'un cendrier en verre, puis elle vint se blottir dans ses bras.

Elle l'embrassa la bouche ouverte et lui donna sa langue presque tout de suite. Il sentit le goût de sa bouche et la chaleur de son corps contre lui. Et, presque à contrecœur, il plaça ses mains autour de sa gorge.

Il récupéra ses deux cents dollars, un billet dans sa poche et l'autre sur la table. Ce faisant, il fit bien attention à ne toucher ni le dessus du meuble ni le cendrier en verre. Il déposa ses chaussures et ses vêtements dans le tiroir le plus bas de la commode et il laissa la petite chérie coincée dans un placard. Placée là, elle ferait une jolie surprise à la première personne qui en ouvrirait la porte. Il essuya ses empreintes de toutes les surfaces qu'il pouvait avoir touchées. Dehors, il poussa son chariot de fournitures dans le couloir devant une autre chambre.

Il avait déjà déposé son propre sac dans le coffre de la Lincoln. Il alla donc directement à la voiture et, quelques minutes plus tard, il roulait à grande vitesse sur la route fédérale en direction du Texas.

Il était en train de devenir, peut-être

l'était-il déjà, une machine à tuer les femmes. Durant huit ans, ce loisir avait été tout à fait occasionnel. La première année, il n'avait commis que quatre meurtres et ensuite, il laissait habituellement passer deux mois entre chacun. Petit à petit, les intervalles se réduisirent jusqu'à atteindre un mois.

Désormais, l'intensification de ses crimes était spectaculaire. Il tuait à peu près tous les jours et quelquefois même deux fois dans la journée. Un jour, il avait assassiné deux femmes avant midi et aurait facilement pu continuer à tuer avec autant d'enthousiasme. Il s'était plutôt forcé à passer quelques coups de téléphone et à lire un journal. Pourtant, il avait continué à chasser le soir même et s'il avait rencontré une personne attirante, il aurait très probablement commis un troisième meurtre.

Les Hommes qui détestent les femmes : il avait lu ce livre pensant se reconnaître dans les portraits que décrivaient ces pages et, au contraire, on lui avait parlé de brutes qui battent leurs épouses, de sadiques psychologiques qui veulent dominer les femmes qui les aiment, ou d'autres avec lesquels il ne s'était pas non plus trouvé un seul point commun. Il regarda en son for intérieur, essayant d'y déceler de la haine, et il

ne put en trouver aucune.

Il adorait les femmes, et adorait les tuer.

Ce point apparaissait contradictoire et, pourtant, il ne l'était pas. Y avait-il un seul chasseur qui détestait l'animal qu'il traquait ? Pas d'après ce qu'il avait pu lire ou entendre. L'homme qui pourchassait les lions au Kenya respectait cet animal, il admirait sa force et son courage, il faisait une parure de sa peau et gardait sa tête comme trophée.

Le chasseur de cerfs aimait sa proie pour sa beauté et sa noblesse. Il recherchait le mâle le plus dominant qui possédait les plus grands bois et manifestait son amour par une balle. Il existait des animaux que les hommes haïssaient et qu'ils tuaient à cause de leur haine, mais personne ne mettait un rat empaillé dans la salle des trophées. On ne chassait pas la vermine, on la tuait simplement et on ressentait de la satisfaction, mais peu de plaisir. Lorsqu'on chassait vraiment, lorsqu'on tuait par plaisir, on abattait un être aimé.

Il roula jusqu'à Dallas et passa plusieurs heures dans l'aéroport de Dallas-Fort-Worth à observer les hôtes de l'air. On ne pouvait rien faire dans une aérogare, ou du moins, il n'avait jamais rencontré la moindre opportunité. Mais il trouvait reposant de s'asseoir dans un lieu où l'air était climatisé et

de regarder le passage constant de jeunes femmes attirantes en uniforme. Apparemment, il ne faisait plus rien désormais qui ne soit lié à son obsession. S'il ne tuait pas, il était en chasse ;

s'il ne chassait pas, il préparait une chasse ; s'il ne faisait rien de tout cela, il observait des femmes inaccessibles et nourrissait ses fantasmes, ou bien il restait complètement oisif et savourait la mémoire des chasses passées, des meurtres passés.

Il resta trois jours à Dallas, puis il partit pour Abilene. Il rendit visite à quelques connaissances et alla au cinéma. Il se força à voir le film jusqu'au bout : le scénario l'intéressait mais, de temps à autre, il ne tenait plus en place. Il était impatient que la séance se termine, impatient de sortir de la salle, mais il s'obligea à demeurer dans son fauteuil.

Il passa quatre nuits à Abilene, logeant au Kiva Inn.

La chambre était confortable, le service excellent, et aucune des femmes de chambre, qu'il rencontra n'était suffisamment attirante pour le tenter. Ce qui était aussi bien. Il savait qu'il avait pris bien plus qu'un petit risque au Day's Inn d'Ardmore. Il était maintenant officiellement enregistré qu'il avait séjourné dans cet hôtel au moment où une femme y

avait été étranglée.

Cette seule donnée ne menait à rien en soi, mais elle représentait un fil qui le reliait à sa victime, et une quantité suffisante de ce genre de petites ficelles pouvait lier un géant.

Lorsqu'il fut temps pour lui de quitter le Kiva, il fut frappé par l'idée que les femmes de chambre représentaient encore une cible sûre, tant qu'il les traquait dans les motels où il ne résidait pas lui-même. On trouvait toujours un nombre important de motels où il n'était pas nécessaire de passer par la réception pour accéder aux chambres. La plupart des chaînes hôtelières fonctionnaient ainsi, pour que les clients puissent garer leur voiture à côté de leur chambre et y emporter leurs bagages directement.

N'importe qui pouvait entrer. On ne pouvait pas pénétrer dans une chambre fermée sans en avoir la clé, à moins de posséder un talent particulier en ce domaine, mais on pouvait emprunter les escaliers et circuler dans les couloirs comme un client régulier. Et si on avait l'occasion de venir dans le milieu de la matinée, mettons, quand les femmes de ménage préparaient les chambres dont les clients étaient partis tôt le matin, le meurtre ne poserait probablement pas de problème.

Cette hypothèse valait la peine qu'on la

vérifie. Il signala son départ du Kiva et fit quelques centaines de mètres en voiture jusqu'au Lamplighter et alla se garer dans le parking derrière l'hôtel. Il monta aux chambres par l'escalier secondaire et parcourut les couloirs ; ce ne fut pas plus difficile que ce qu'il avait imaginé.

Cependant, les femmes de chambre manquaient de piment. Elles paraissaient toutes être de vieilles femmes corpulentes et grasses qu'il ne trouvait pas très attirantes. Il était tout prêt à repartir lorsqu'il vit une femme sortir de l'une des chambres du couloir. Elle prit plusieurs serviettes propres sur son chariot et disparut à nouveau dans la chambre.

Une grande fille bien charpentée, qui sortait à peine de sa ferme, apparemment. Des cheveux blonds. Le nez en trompette. Une fille forte qui semblait nourrie au maïs ; elle était grande de partout.

Quand il entra dans la chambre, elle lui dit avoir cru qu'il avait enregistré son départ.

« En effet », répondit-il. C'était une fille raisonnable, pas du genre à laisser tomber son uniforme pour un billet de cent dollars, ni même à écouter une proposition de cette sorte. « J'ai oublié quelque chose dans la chambre, expliqua-t-il. Mon attaché-case.

— Pas vu d'attaché-case ici, mais vous

pouvez toujours regarder. » Il fit semblant de chercher, ouvrit les portes de la penderie, passa en revue tous les tiroirs. Bon sang, c'était une grande et belle plante, plus grande que lui, probablement aussi forte, ou même plus. Comment allait-il donc y arriver ? Il aurait dû prendre du matériel dans le coffre de la voiture. Les seuls objets avec lesquels il pouvait la frapper étaient les lampes, mais elles étaient vissées à la commode et sur les tables de chevet pour dissuader les occupants d'un vol éventuel.

« Peut-être est-il sous le lit », proposa-t-il. Il commença à se pencher, mais il se releva aussitôt, feignant une douleur intense. Il avait la main posée dans le creux de son dos. « Pourriez-vous me rendre un service ? Cela vous embêterait-il de regarder pour moi ?

Mon dos commence à faire des caprices et...

— Pas de problème », dit-elle en se baissant.

Sur la route de Wichita Falls, il s'inquiéta des risques qu'il se mettait à courir. Ce qu'il souhaitait le moins au monde était que l'on se rende compte qu'un seul tueur en série était en activité, et répéter ses meurtres constituait le moyen le plus rapide d'y arriver. En l'espace d'une semaine, il avait assassiné deux femmes

de chambre dans les motels de villes qui se trouvaient à moins de cent kilomètres l'une de l'autre. Il n'avait pas emporté d'arme au Lamplighter, ce qui n'arrangeait pas la situation. Il aurait été plus sûr, en effet, de poignarder la jeune fille. Faute de moyens, il lui avait cassé le cou, ce qui changeait sensiblement de l'étranglement, mais cette différence serait-elle aussi flagrante sur un rapport de police ?

Il avait essayé de varier d'autres détails. Tandis qu'il avait fourré la première dans un placard, il avait laissé la seconde tout habillée et allongée entre les deux lits.

Mais la nuance était-elle suffisante ?

Il n'en était pas sûr. Les deux meurtres avaient eu lieu de chaque côté d'une frontière d'États, et ce fait pouvait peut-être changer la situation. Certains Texans se souviendraient peut-être avoir lu un article sur le même genre d'assassinat dans l'Oklahoma, ou bien un flic avisé à Ardmore pourrait tomber sur le récit du meurtre d'Abilene.

En tout cas, plus aucune femme de chambre ne se ferait tuer, pas dans cette partie du pays, pas pendant des mois. Pas tant qu'il courrait encore le moindre risque.

Arrivé à Wichita Falls, il prit une chambre à l'Holiday Inn. Il enfila un maillot de bain et

sortit se baigner dans la piscine. Sur son chemin, il croisa une femme de chambre à la peau de velours café au lait. Elle était tout bonnement magnifique et on ne pouvait pas trouver une personne plus en sécurité que cette fille. Il remarqua à quel point elle était séduisante, tout en sachant pertinemment qu'elle se trouvait hors de sa portée.

Il nagea pendant quelque temps, s'allongea au soleil encore plus longtemps, puis il retourna dans sa chambre. Il appela un homme qu'il connaissait dans la ville, un type du nom de George Kingland qui tenait seul une affaire d'hypothèques. « Je suis en ville pour un jour ou deux, je loge à l'Holiday Inn, dit-il. Quel est ton emploi du temps demain ? Je peux t'inviter à déjeuner ?

— Voyons voir, quel jour on est aujourd'hui ?

Lundi, c'est ça ? Non, demain je ne suis pas libre, Mark, pas pour déjeuner. Ni mercredi d'ailleurs. Hé, je veux quand même te voir ! Tu as dit que tu logeais à l'Holiday Inn ? Celui du centre-ville, là, à côté ?

— Non, celui qui est à l'est de la ville. Pourquoi ?

— Comme ça. Bon, pourquoi ne viendrais-tu pas au bureau demain vers onze heures. Je dois traverser le fleuve pour emmener un

vieux client chez Tinker vers midi et lui offrir une grande assiette de poissons-chats, mais au moins nous aurons le temps d'échanger quelques mensonges avant cela. Ça te va ?

— Pourquoi pas ? » Il alla lui-même chez Tinker ce soir-là, et mangea des poissons-chats accompagnés de beignets et de pommes cuites caramélisées. Sa table se trouvait tout contre la baie vitrée et il pouvait voir le Texas au-delà de la Red River. Il passa un long moment à table mais il faisait encore jour lorsqu'il sortit du restaurant. Il alla droit à son motel et regarda la télévision jusqu'à ce qu'il soit assez fatigué pour dormir.

On ne disait rien dans le journal de la nuit sur la femme de chambre d'Abilene. Le matin suivant, il vérifia dans le journal de Wichita Falls mais ne lut rien à ce sujet. En se rendant au bureau de George Kingland, il aperçut sur son chemin plusieurs distributeurs automatiques de journaux et il acheta le journal d'Abilene qu'il trouva dans l'un d'eux.

Il y avait un bref article en première page qui annonçait la mort de Wanda Rae Johnson, de Sagerton, dans le Texas. Celle-ci avait été trouvée dans une chambre au second étage du motel Lamplighter. Et, bien qu'elle soupçonnât fortement que la mort était due à un acte criminel, la police n'avait pas encore écarté

l'hypothèse de l'accident.

Il se demanda comment on pouvait faire une telle supposition. Elle serait montée sur la commode et aurait fait une chute mortelle ?

Il jeta le journal dans une poubelle et alla à son rendez-vous. La société d'hypothèques Kingland possédait des bureaux qui se trouvaient en devanture d'une petite galerie marchande, pas très loin du centre-ville. Il se gara juste en face, passa la porte vitrée et son cœur bondit dans sa poitrine.

Une fille se trouvait à l'accueil et leva les yeux à son approche. Elle possédait un joli minois, les pommettes hautes, un nez fin et droit et un menton pointu. Ses cheveux avaient la couleur du miel de trèfle et ses grands yeux, marron clair mêlé de beaucoup de jaune, étaient bien espacés. Elle avait épilé ses sourcils, fardé ses joues et mit du rouge sur ses lèvres charnues. Elle portait une robe jaune tournesol qui laissait ses bras nus jusqu'aux épaules ; un décolleté généreux montrait la naissance de ses seins.

Cette description aurait pu convenir à un bon millier de filles, mais il y avait plus en elle que ce que les mots pouvaient exprimer : une sexualité musquée émanait de son corps par vagues. Elle dégageait de la chaleur et, lorsqu'elle leva les yeux sur lui en souriant, son

corps émit un message clair de charme sexuel infini et de désir tout aussi profond.

Il n'avait jamais eu envie d'une femme à ce point-là.

Elle lui demanda si elle pouvait l'aider. Il se présenta et annonça qu'il était attendu. Elle passa la porte en verre dépoli qui menait au bureau de Kingland et il la regarda rouler des hanches alors qu'elle traversait la pièce. Soit elle marchait ainsi exprès, consciente de l'effet qu'elle produisait, soit c'était un mouvement naturel. Les deux hypothèses étaient également séduisantes.

Elle resta à l'intérieur pendant presque une minute, puis sortit lui annoncer que M. Kingland allait le recevoir. Pour gagner le bureau, il dut passer à moins de trente centimètres d'elle et il aurait juré avoir respiré son parfum intime à ce moment-là, ce qui lui avait envoyé une décharge électrique dans tout le corps.

George Kingland avait presque cinquante ans. Il était grand, musclé, jouait au golf et au tennis. Il était presque chauve et gardait les cheveux qui lui restaient coupés en une brosse très courte et bien soignée. Il se leva et fit le tour du bureau pour serrer la main de Mark.

« Tu as l'air en forme, annonça-t-il. Tu as perdu quelques kilos depuis la dernière fois, je

me trompe ?

— C'est possible.

— En tout cas, ça te va bien. Ou plutôt tu es mieux sans. Assieds-toi, l'ami. Tu as prévu d'acheter encore un peu de la ville de Wichita Falls ?

— Je ne fais que passer, en fait.

— Et tu as pensé à t'arrêter pour me rendre visite ?

Eh bien, ça me fait plaisir de te voir, dit-il avant de baisser la voix et d'esquisser un sourire. Il y a eu du changement ici. Tu as vu Missy ? — C'est son nom ?

— Oui. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Jolie fille.

— Plutôt pas mal, non ? La porte est fermée ? Missy Flanders. Vingt-six ans, mariée à un chef de rayon chez Waco-Eggert. Elle vit dans une boîte d'allumettes du nouveau lotissement, là-bas, dans le comté d'Archer.

Mark, approche ta chaise, je ne veux pas crier. Devine qui la baise ?

— Son mari ?

— Il est aussi con qu'un balai de chiottes s'il ne le fait pas, gloussa-t-il, mais je pense qu'elle a besoin de plus que ce qu'il peut lui donner. Je déjeune avec elle tous les lundis, mercredis et vendredis. Et c'est pourquoi moi aussi, je perds du poids, l'ami. Parce que le

seul plat que nous mangeons ne fait pas grossir. Trois jours par semaine, nous passons la pause au Holiday Inn. Bon sang, ils devraient me faire un prix !

— Voilà pourquoi tu voulais savoir à quel Holiday Inn j'étais descendu.

— Je ne voulais pas tomber sur toi dans un couloir demain. Je ne savais pas que j'allais t'avouer tout ça, mais il fallait que je le raconte à quelqu'un. Tu sais ce que c'est ?

— Évidemment.

— Observe-la encore un peu. Dis-moi, Missy, demanda-t-il au téléphone en ayant appuyé sur l'Interphone, pourrais-tu sortir la chemise contenant le dossier immobilier Greystone, et me l'apporter s'il te plaît ? » Elle entra quelques instants plus tard, une chemise en papier kraft à la main. Kingland la fit attendre pendant qu'il faisait semblant de chercher un renseignement et elle resta à côté de lui. Mark vit le bras de Kingland bouger, il supposa que celui-ci caressait les jambes de Missy, mais le visage de la secrétaire ne changea pas d'expression.

Lorsqu'elle fut partie et eut refermé la porte derrière elle, Kingland laissa échapper un long soupir de satisfaction. Il dit : « C'est quelque chose, n'est-ce pas ? » Mark acquiesça. « Tu ne pouvais pas le voir de là où tu étais

assis mais j'avais la main sous sa jupe. Elle ne met pas de culotte. Elle était complètement mouillée. » Ne me dis pas ça, pensa-t-il.

Il y avait un cube à photos sur le grand bureau. Kingland le souleva et le tourna pour trouver une photo de sa femme. Il dit : « Tu as déjà rencontré Gwen, n'est-ce pas ?

— Oui, la dernière fois que je suis venu ici. Tu m'as invité à dîner chez toi.

— Une femme admirable, une femme merveilleuse.

Mais je dois te dire, Mark, que je n'ai jamais été aussi proche d'une femme que de la petite garce qui est dehors. Il n'y a rien qu'elle ne veuille essayer, rien qu'elle n'apprécie. Tu sais ce que nous avons fait hier ? » Il ne le savait pas mais il l'apprit bientôt et avec un nombre considérable de détails. « Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça », lui dit George.

Moi non plus, pensa Mark, moi non plus.

Une fois, il y a quatre ou cinq ans, un docteur lui avait prescrit de la Dexedrine en capsules pour lui couper l'appétit. Il n'aimait pas ça et il n'avait pas fait renouveler la prescription. Un jour, il avait apparemment pris une pilule avant que les effets de la dernière ne se soient dissipés et il était devenu nerveux et agité. Il se trouvait à nouveau dans

cet état, à présent.

Il ne pouvait se sortir cette fichue fille de la tête. Il n'avait jamais réagi aussi fort devant une femme, et son sentiment était devenu cent fois plus intense depuis la conversation qu'il avait eue avec George. Mais le risque devenait bien trop important s'il tuait une personne avec laquelle le lien était aussi facile à retracer.

Même s'il avait voulu enfreindre sa propre règle, il n'existait aucun moyen d'atteindre cette femme. Son mari la déposait tous les matins en allant travailler. Il passait la chercher chaque soir pour la ramener à la maison et, selon George, il la surveillait toujours, gardait toujours un œil sur elle. George déjeunait avec elle et, le reste du temps, soit elle travaillait, soit elle se trouvait avec son mari.

Par conséquent, il ne pouvait la posséder et ne pouvait s'empêcher de la désirer.

Il n'avait jamais été obsédé à ce point auparavant, en tout cas jamais de manière aussi intense. Certaines femmes l'avaient profondément ému de sorte qu'il pouvait à peine résister au désir qu'elles lui inspiraient, mais s'il se retenait, s'il surmontait sa première impulsion, il parvenait à rester le maître de ses désirs. La femme de chambre café au lait qu'il

avait vue à l'Holiday Inn, par exemple, était tout à fait à son goût, il aurait adoré lui régler son compte. Mais une fois qu'il l'avait placée de force hors de sa portée, elle y resta et lorsqu'il pensait à elle désormais ou bien la regardait, il éprouvait un plaisir indifférent. Elle se trouvait en sécurité et lui aussi, du même coup.

Avec Missy Flanders, son désir ardent était insurmontable. Et il ne trouvait toujours pas le moyen de l'apaiser. Quand il sortit du bureau de George, quand il échappa enfin à d'autres récits contant l'excellente forme physique et les vertus sexuelles de Missy, il monta dans sa Lincoln et roula sans faire attention à l'itinéraire qu'il empruntait. Il voulait se donner l'occasion de se calmer mais, au bout d'une demi-heure, il devint clair qu'il n'était pas plus serein, qu'il n'avait pas choisi la bonne méthode pour se détendre.

Il n'avait chassé aucune femme depuis Wanda Rae Johnson à Abilene et n'était pas sorti à l'affût ni la nuit dernière ni le matin. Cela ne constituait pas encore un long moment d'abstinence, mais un petit meurtre vite fait soulagerait peut-être une partie de la pression qui pesait sur lui.

Il avait acheté un couteau de chasse quelque part dans l'Arkansas ou dans

l'Oklahoma. Il le tira de son étui et le glissa dans la portière entre les cartes, laissant dépasser le manche. Il continua à rouler au hasard mais ne put trouver une auto-stoppeuse nulle part. Il se gara aux abords d'une galerie marchande, resta assis au volant de sa voiture et observa les femmes qui sortaient du supermarché Winn-Dixie en poussant leurs chariots pleins de courses. Il ne se passa pas dix minutes avant qu'il ne jette son dévolu sur l'une d'elles. Il glissa le couteau dans sa ceinture et courut pour la rattraper.

Elle était un peu plus vieille que ce qu'il aimait en général, mais elle restait séduisante, toujours vive. Elle était en train de déposer des sacs de provisions dans son break, un Subaru bleu, quand il la rattrapa. Il lui dit : « Mademoiselle, je pense que vous avez fait tomber cela. » Elle se retourna. Il avait déjà placé sa main dans son dos et ses doigts serraient le manche du couteau. Avant qu'elle n'ait compris ce qu'il se passait, la lame était enfoncée dans sa poitrine.

Il la bourra à l'arrière du Subaru, ferma le coffre et poussa le chariot un peu plus loin. Le couteau, dont il avait nettoyé la lame avec le bas de sa robe, alla rejoindre les cartes dans la portière. Il s'en débarrasserait à la première opportunité. Il sortit du parking de la galerie

marchande et s'en alla.

Sauf que ce meurtre ne servit à rien !

Il avait tressailli, bien sûr. Il se sentait tellement excité qu'il aurait difficilement pu en être autrement.

Mais cet acte ressemblait au fait de se gratter une jambe lorsque l'autre vous démangeait. Il ne fit rien pour soulager la véritable source du problème qui le tourmentait.

Il continuait à voir le visage de Missy à chaque fois qu'il fermait les yeux. Il la vit avec George, en train d'essayer toutes les postures que celui-ci avait insisté à lui décrire. Il l'imagina qui léchait ses lèvres rouges et se contorsionnait sur un matelas. Il l'imagina ligotée, les yeux emplis de terreur. Il l'imagina la gorge tranchée, la poitrine découpée en morceaux et le corps percé d'une douzaine de flèches. Bon Dieu, il voulait tout lui faire, il voulait la tuer de cent manières différentes, puis boire son sang, il désirait la décapiter et utiliser son crâne blanchi comme presse-papiers.

Peut-être avait-il agi trop rapidement. Peut-être avait-il choisi une femme trop ordinaire et l'avait-il expédiée avec trop peu de cérémonie afin de satisfaire la soif de sang que Missy Flanders lui avait inspirée.

Il ne pensait pas que cette hypothèse soit juste, mais il parcourut tout de même le quartier et trouva un autre supermarché. Cette fois-ci, il choisit sa victime avec soin. Il se promena dans les allées jusqu'à ce qu'il aperçoive une jolie petite dame avec un grain de beauté sur la joue et un derrière coquin, dont son jean couleur paille épousait la forme. Il passa à la caisse avant elle et il se trouvait déjà au volant de sa voiture, dont le moteur tournait, quand elle sortit pour regagner la sienne. Il la suivit jusque chez elle. Il lui donna quelques minutes pour se préparer. Puis, l'écritoire à pince à la main, il remonta l'allée jusqu'à sa porte et sonna.

Elle était tout à fait seule dans la maison et elle accepta non sans réticence de répondre à un sondage d'opinions sur la politique étrangère. Son visage s'éclaira considérablement quand il lui annonça qu'elle allait recevoir vingt dollars d'honoraires pour sa peine.

Il la prit par surprise, et l'étouffa avec son bras pour lui faire perdre connaissance. Puis, il la déshabilla complètement et l'immobilisa avec du film plastique étirable.

Enfin, il la bâillonna avec son propre slip. Il passa une bonne demi-heure avec elle avant de l'achever en l'étranglant avec un autre

morceau de film.

Il retourna au motel et prit une douche. Il s'assit dans un fauteuil, se releva, se jeta sur le lit, retourna dans le fauteuil et se rendit compte enfin qu'il était trop nerveux pour rester dans sa chambre. Il descendit à la piscine et nagea quelques brasses pour dépenser un peu de l'énergie dont son corps était agité, mais il ne se calma pas vraiment ainsi. Il s'habilla, sortit pour dîner, mais il n'avait pas d'appétit. Il picora dans sa salade, but deux tasses de café malgré sa nervosité, puis il retourna à l'Holiday Inn.

Il ne parvenait toujours pas à oublier le joli minois de cette petite pute.

Sa deuxième victime aujourd'hui avait été merveilleuse, une des meilleures qu'il ait jamais tuée, et pourtant on aurait dit que cela ne faisait aucune différence.

Il était capable de ressortir, capable d'achever toute la population féminine de Wichita Falls. Rien n'y ferait.

Il fallait qu'il la possède, et il ne voyait aucun moyen de l'atteindre.

Le lendemain matin, il alla chez elle.

Ce ne fut pas une mince affaire. Il se souvenait du nom de Flanders, et George lui avait raconté qu'elle vivait dans le comté d'Archer. Il trouva plusieurs possibilités dans

l'annuaire. George lui avait aussi indiqué où son mari travaillait mais il ne parvenait pas à s'en souvenir.

Waco-Eggert ! Il appela le bureau du personnel à la société. Il effectuait une vérification de crédit, expliqua-t-il. Employaient-ils un homme du nom d'Alvin Flanders ? Ils nièrent mais ils avaient à leur service un homme appelé J.T. Flanders. Il habitait aussi le comté d'Archer d'après l'annuaire du téléphone, qui mentionnait une adresse à Caperwood Court.

Mark ne voulait pas demander son chemin. Il acheta donc un plan et s'y rendit sans aide. Le quartier dans lequel elle vivait était neuf et la carte manquait de précision. En plus de cela, les subdivisions de la ville avaient été dessinées par un urbaniste qui aimait l'idée d'échapper à la tyrannie du grillage. Résultat, toutes les rues tournaient de manière étrange et formaient un dédale insondable de telle sorte qu'il était impossible de ne pas se perdre.

Il finit bien sûr par trouver la maison. Personne à l'intérieur, pas de lumière allumée, pas de voiture dans le garage. Et de toute évidence, son mari et elle n'avaient pas d'enfant. Il ne voyait ni piscine gonflable, ni cage à poules dans le jardin, ni jouets dans le garage.

Elle travaillait maintenant. Dans quelques heures, elle sortirait déjeuner et George, ce fils de pute, ferait ce qu'il voudrait d'elle.

Bon sang, cette simple idée le rendait fou !

Il était garé devant le bureau de George à midi quand le patron et sa secrétaire partirent pour leur partie de jambes en l'air. Ils prirent la voiture de George.

Évidemment, elle ne possédait pas de voiture ! George lui avait raconté que son mari l'emmenait et la ramenait du travail. Il les suivit jusqu'à l'Holiday Inn du centre-ville à l'angle de la Huitième Rue et de Scott Avenue. Elle resta dans la voiture, tandis que George allait à la réception. Puis ils firent le tour jusqu'au parking, derrière le bâtiment, et se garèrent.

Qu'est-ce qu'il faisait là ? Que voulait-il, les suivre jusqu'à leur chambre et regarder par le trou de la serrure ?

Il quitta l'hôtel en vitesse. Il retourna à l'autre Holiday Inn, fit rapidement ses bagages et signala son départ. Il avait manqué l'heure limite pour libérer la chambre. La réceptionniste ferma les yeux sur ce fait et l'en informa. Il prit l'autoroute, bloqua l'indicateur de vitesse à cent kilomètres et roula jusqu'à Amarillo.

Il pensa à elle tout le long du chemin.

Il prit une chambre dans un Ramada, emporta son sac jusqu'à sa chambre et le défit. Il se servit un léger scotch additionné d'eau mais en laissa la moitié dans son verre. Il décrocha le téléphone. Il ne connaissait personne à Amarillo et il n'avait pas envie d'appeler Marilee ni les enfants.

Il appela George. « Je suis parti avant d'avoir eu l'occasion de te dire au revoir, dit-il. Fais toutes mes amitiés à Gwen, veux-tu ?

— Je n'y manquerai pas. Nous voulions t'inviter à dîner mais je viens d'appeler l'Holiday Inn et on m'a dit que tu étais parti.

— Eh bien, ils ne te mentaient pas. À propos, le dossier que t'a apporté ta secrétaire hier...

— Les biens immobiliers Greystone.

— Celui-là même. Y a-t-il une offre qui puisse m'intéresser dedans ?

— Oh, merde non, Mark. Un ensemble de maisons mitoyennes imitant le style Tudor, juste bonnes pour des clandestins mexicains un peu fortunés. Nous réalisons des emprunts à plus court terme sur elles car nous ne voulons pas qu'elles tombent en ruine avant qu'elles ne soient entièrement payées.

— Je voulais juste savoir.

— Eh bien, il est toujours utile de se renseigner.

Mon vieux, reprit-il avec une voix basse et plus grave.

Je viens de passer une pause déjeuner terrible... Tu ne me croiras jamais. » Alors ne me le dis pas, salaud, pensa-t-il. Mais il écouta car il savait que c'était avant tout pour cette raison qu'il avait appelé.

Il ne partit pas à la chasse dans les rues d'Amarillo.

Il n'avait plus besoin de résister à la tentation. Il n'était pas du tout attiré. Lorsque ses yeux tombaient sur d'autres femmes, au bord de la piscine, dans la rue, dans un restaurant, il les remarquait à peine.

Il passa la nuit dans sa chambre à se masturber en tuant Missy mentalement. Il partirait le lendemain matin, résolut-il, et irait très loin d'ici. Il pourrait passer au Nouveau-Mexique, ensuite il programmerait le contrôleur de vitesse et ne s'arrêterait pour rien d'autre que l'essence jusqu'à Los Angeles.

Une fois qu'il aurait mis de la distance entre lui et cette petite pute, il parviendrait peut-être à la faire sortir de son esprit.

Mais, bon sang, il était ulcéré de la laisser en vie.

Voilà, comprit-il. Il n'y avait pas que le fait de manquer le plaisir qu'il aurait eu à la tuer. En réalité, l'idée qu'elle continue à vivre, que

George continue à la posséder le rendait fou. La privation était une douce souffrance et il pourrait probablement vivre avec, mais le sentiment qui l'oppressait (était-ce aussi simple que de la jalousie ?) le rongerait jusqu'à la mort.

Il ne voulait pas seulement la tuer. Il désirait ardemment qu'elle meure. Il aurait même aimé que quelqu'un d'autre l'assassine à sa place, ou bien qu'elle périsse dans un accident de train ou noyée par une crue 256 subite, n'importe quoi pourvu qu'il soit débarrassé d'elle.

Parfois, avait écrit John Randall Spears, il fallait abandonner une affaire. Parfois, quelle que soit la prime que vous offriez, le vendeur ne baissait pas assez ses prétentions pour satisfaire les deux parties. Parfois, le prix que vous étiez prêt à payer pour une propriété et le prix auquel le propriétaire voulait la vendre ne pouvaient concorder. Lorsque le cas se présentait, on se serrait la main, on se souhaitait mutuellement bonne chance et on partait pour d'autres horizons sans regret car il y avait toujours une quantité d'autres propriétés à acheter dans les environs.

Mais Spears avait dit aussi que quand on désirait vraiment faire une acquisition, la transaction demeurait souvent possible. Si on

examinait le problème sous tous les angles, on trouvait presque toujours un moyen de conclure une affaire.

Le lendemain matin, il annonça aux réceptionnistes qu'il garderait la chambre pendant au moins une autre nuit. Il laissa ses vêtements dans les tiroirs et dans le placard, son sac sur le support à bagages, son rasoir et sa brosse à dents dans la salle de bains. Il prit un petit déjeuner qu'il fit mettre sur sa note et retourna à Wichita Falls.

Il ne fut pas vraiment plus simple de trouver la maison des Flanders la seconde fois, mais il réussit et mit la Lincoln directement dans l'allée. La porte qui menait du garage à la maison était fermée. Il força une fenêtre et entra par là dans le sous-sol.

La porte qui se trouvait en haut des marches de la cave était elle aussi verrouillée mais avec le genre de serrure que l'on place à la porte des salles de bains, un simple loquet que l'on tire. Il put donc l'ouvrir aisément. Il parcourut la maison, apprenant par cœur la distribution des pièces, découvrant où se trouvait chaque chose. Il palpa les vêtements de la jeune femme dans son placard et étudia leur photo de mariage. Son mari était le genre d'homme qui se bagarrait dans les bars de musique country.

Lorsqu'il partit, le loquet de la porte menant au soussol était placé de telle manière qu'il s'ouvrirait à la première pression. La fenêtre par laquelle il était entré et ressorti n'était pas fermée ; il n'avait qu'à la pousser pour qu'elle s'ouvre.

Il reprit sa voiture et se rendit dans une galerie marchande qui abritait un cinéma sur trois étages. Il s'assit devant un premier film, mangea un burrito et vit un second film. De là, il alla dans un motel économique où il paya une nuit d'avance en liquide. Sur le formulaire d'enregistrement, il prétendit s'appeler James Miller, de Roswell, Nouveau-Mexique. Il identifia aussi sa voiture comme une berline Plymouth et inventa un numéro de plaque d'immatriculation. Il accrocha la pancarte « Ne pas déranger » sur sa porte et alla se coucher.

Quand il se réveilla, il était minuit passé. Il prit une douche et s'habilla, essuya toute empreinte qu'il aurait pu laisser et prit sa voiture. Il alla directement chez les Flanders. Il était difficile de voir les panneaux dans le noir, mais il connaissait le chemin désormais. Les lumières de la maison étaient éteintes et la voiture des Flanders se trouvait dans le garage. Il gara la Lincoln au coin de la rue suivante et remonta à pied. Il emprunta en silence l'allée, ouvrit la fenêtre du sous-sol qu'il avait forcée

auparavant et se glissa à l'intérieur.

Il avait acheté une paire de gants en caoutchouc à la 258 galerie marchande et les enfila. Il prit son temps pour monter les marches de la cave. Il se souvenait lesquelles grinçaient et les évita. En haut de l'escalier, il manœuvra le loquet et ouvrit doucement la porte.

Et entendit un bruit. Il resta parfaitement immobile, écouta et reconnut que le son venait de la télévision. Il regarda sa montre. Une heure moins vingt. Il referma lentement la porte, s'assit sur les marches et attendit.

Un peu après une heure, il ouvrit à nouveau la porte et écouta : la télévision était éteinte.

Il attendit encore une demi-heure ; tout son corps brûlait d'impatience. Il était arrivé à un stade où l'attente ne le dérangeait plus. Elle était absolument nécessaire pour assurer le succès de l'aventure, tout en faisant partie de son excitation. Plus il prolongeait cette attente, plus il ressentait du plaisir en pensant à l'acte à venir.

Finalement, il ouvrit la porte une troisième fois et la passa, puis il alla dans la cuisine à tâtons. Ses yeux avaient bien eu le temps de s'adapter à l'obscurité, il traversa les plaques de linoléum et prit le couteau qu'il avait choisi

préalablement dans le bloc où étaient encastrés les ustensiles de cuisine. Il laissa retomber le bras sur le côté et traversa silencieusement le couloir recouvert de moquette.

La porte de la chambre à coucher était ouverte. Il resta à l'extérieur de la pièce et écouta. Plus il s'approchait d'elle, plus il était excité, comme si elle représentait le centre d'un champ magnétique vers lequel il était irrémédiablement attiré.

Il se permit d'entrer dans la chambre. D'après le contenu des tables de nuit, il avait été capable de déterminer à l'avance de quel côté elle dormait. Cependant, il y avait suffisamment de lumière dans la chambre pour qu'il puisse les voir tous les deux. Ils dormaient sur le dos et étaient seulement recouverts d'un drap.

Il passa de son côté et s'arrêta près d'elle. Il entendait son souffle, plus léger que celui de son mari, et il sentait son odeur. Il repensa à toutes les tortures qu'il lui aurait volontiers fait subir, si les circonstances avaient été meilleures et le temps dont il disposait plus long. Il les exécuta rapidement dans sa tête.

Il s'accroupit à côté du lit. Il voulait encore prolonger le moment mais il n'osa pas ; il prenait déjà suffisamment de risques comme

ça. À chaque instant, l'un des deux pouvait sentir sa présence et s'éveiller ; et il ne le permettrait pas. Il prépara donc le couteau et posa la paume de sa main gauche sur la bouche de la jeune femme.

Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, avant qu'elle n'ouvre ses yeux marron clair, avant qu'elle ne fasse un mouvement sous sa main, il la tua d'un seul coup de couteau dans le cœur.

L'orgasme fut d'une force sans précédent. Il était difficile de lui trouver le moindre lien avec le sexe. La sensation ne semblait pas concentrée dans ses parties génitales mais elle impliquait chaque cellule de son corps également. Il fut secoué, pris de vertiges et il conclut après coup qu'il avait dû perdre connaissance durant un certain temps, que son esprit s'était séparé de son corps comme celui de la jeune femme prenait définitivement congé du sien.

En repassant la scène dans sa tête un peu plus tard, il ne put même pas déterminer à quel point il avait ressenti du plaisir. Celui-ci n'avait rien à voir avec ce meurtre.

Quand il retrouva ses esprits, il resta en place, accroupi à côté de son lit. Sa main, toujours recouverte du gant en plastique, tenait encore le couteau. La vie avait quitté le

corps de la jeune femme et était montée dans son bras par l'intermédiaire du couteau ; ainsi elle avait soudé l'arme à sa main qui ne faisait à présent qu'une seule pièce. Il dut forcer ses doigts à le lâcher.

Il se pencha sur elle et pressa ses lèvres contre les siennes. Il ne voulait pas la quitter. Curieusement, il sentait qu'il l'abandonnerait en la laissant là. Mais il était suicidaire de rester dans la chambre. Elle avait cessé de respirer, l'énergie de son corps avait disparu de la pièce, et, à chaque seconde, son mari pourrait sentir le changement et ouvrir les yeux.

Lentement, d'un pas aussi furtif et silencieux que celui avec lequel il était venu, il sortit de la chambre puis de la maison par le même chemin qu'à l'aller. Il passa dans les coins les plus sombres quand il redescendit l'allée, puis le trottoir jusqu'au coin de la rue. Toutes les maisons qu'il croisa étaient sombres et silencieuses.

Il monta dans sa voiture et roula sur une centaine de mètres avant d'allumer ses feux. Il sortit du quartier et passa au travers du dédale de rues tortueuses comme s'il vivait là. Il réussit la même épreuve à travers tout le comté d'Archer.

D'ici cinq ou six heures, si rien ne

l'éveillait plus tôt, J.T. Flanders se réveillerait aux côtés de sa femme morte, un couteau du ménage planté dans sa poitrine et aucune explication sur la manière dont il était arrivé là. Il pourrait peut-être même prendre le manche du couteau sans penser à ce qu'il faisait et y imprimerait forcément ses empreintes. Même sans cela, il devrait certainement dire et répéter son histoire à un grand nombre de personnes. Qu'il fasse ou non de la prison pour le meurtre de sa femme, ou même qu'il passe en jugement, il paraissait peu probable que le shérif du comté d'Archer cherche un autre coupable.

Il sourit à l'idée que Flanders pourrait aller en prison pour la mort de Missy. Cet homme avait laissé très peu de liberté à son épouse car il devait savoir qu'il ne réussissait pas à la tenir. Maintenant qu'il l'avait perdue, la laisse s'enroulait autour de son propre cou. Mark haïssait Flanders, il le réalisait à présent. Il n'avait pas eu de haine pour Missy mais il avait détesté les hommes qui partageaient sa vie, les hommes qui la possédaient alors que lui ne le pouvait pas.

Comme George. Dans cinq ou six heures, celui-ci aussi se lèverait et chanterait sous la douche ; on était vendredi et il attendrait l'heure du déjeuner avec impatience. Il

composerait le menu, par exemple.

« Oublie le déjeuner, George. Prends-toi un sandwich et mange au bureau. Ou bien sois un gentil garçon et rentre voir Gwen à la maison. » Une idée lui vint. Il continua à rouler au hasard, la retournant dans tous les sens, l'étudiant comme s'il avait devant lui une nouvelle affaire immobilière. Plus il considérait la question, plus il souriait.

Il retourna au motel où il avait eu quelques heures de sommeil plus tôt dans la soirée. Il n'avait pas prévu d'y retourner mais il avait toujours la clé de sa chambre sur lui et cela était plus sûr que de se faire enregistrer dans un autre motel. Il se gara devant sa chambre, retira ses vêtements et se mit au lit. Il ne dormit pas, il n'y serait pas arrivé de toute façon, mais il se reposa.

À huit heures et demie, il était garé non loin de la maison de George Kingland. Dix minutes plus tard, il observait attentivement la maison lorsque la porte du garage s'ouvrit et que George sortit sa Cadillac de l'allée. La porte se referma aussitôt après son passage.

Mark attendit cinq minutes. Puis, il alla garer la Lincoln dans l'allée, remit en place son nœud de cravate à l'aide du rétroviseur et sonna à la porte d'entrée principale.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, il dit :

« Bonjour, Gwen, je suis Mark Adlon. Ravi de te revoir. Est-ce que George est prêt ?

— Doux Jésus, Mark, dit-elle. Nous pensions que tu avais quitté la ville. Tu viens juste de le manquer, il est parti il n'y a pas cinq minutes.

— Je devais le retrouver ici, il m'avait dit neuf heures moins le quart, répondit-il en regardant l'heure.

Neuf heures moins le quart, à moins que ma montre ne soit en grève.

— Il a dû oublier, proposa-t-elle. Eh bien, entre, Mark. Nous lui laisserons cinq minutes, le temps d'arriver au bureau et puis nous lui téléphonerons... S'il ne s'est pas souvenu du rendez-vous entre-temps et n'est pas revenu te chercher. » C'était une belle femme : grande, elle avait un maintien noble. Ses cheveux étaient noirs avec un reflet argenté. De petites ridules se formaient autour de ses yeux.

« Je suis prête à jurer que George ne m'a rien dit, continua-t-elle. Il avait parlé de t'inviter à dîner et puis il m'a appelée pour me dire que tu avais quitté la ville.

— En effet, mais je suis revenu. Je l'ai appelé hier et nous nous sommes fixé rendez-vous ici. Il voulait m'emmener voir de nouvelles maisons en ville, mais je suppose qu'il a oublié.

— Cela ne lui ressemble pas, dit-elle naïvement, mais il faut croire qu'un oubli peut arriver à n'importe qui. Il est très préoccupé ces derniers temps. En tout cas, Mark, tu as l'air en forme, on dirait. Est-ce que tu veux du café ?

— Avec grand plaisir. » Il était assis à table, en face d'elle, à siroter son café et se préparait à violer une de ses règles de base.

Jusque-là, il avait toujours jeté son dévolu sur des étrangères, il s'était toujours tenu à l'écart des femmes avec lesquelles il avait un lien quelconque. Ce principe aurait dû l'empêcher d'approcher Missy Flanders, la secrétaire de George. Mais le lien était bien mince et son désir irrésistible, de toute façon.

Mais Gwen Kingland était une femme qu'il connaissait officiellement, l'épouse d'une relation de travail. Il se trouvait avec elle, discutait avec elle, et dans un instant il la tuerait.

Cependant, avait-il le choix ? Pas le moindre. Maintenant qu'elle l'avait vu, son alibi n'avait de valeur que si elle mourait. S'il la laissait en vie, il ne manquerait pas de devenir le principal suspect dans la mort de Missy Flanders. Il n'aurait pas dû venir chez Gwen, l'erreur résidait certainement là, mais elle serait encore plus grave s'il partait sans la

faire taire à jamais.

Elle était jolie, sans aucun doute. Plus âgée que les filles qu'il choisissait d'habitude, mais pas trop vieille.

Et, il lui suffisait de la regarder tout en sachant qu'il allait la tuer, pour sentir monter l'excitation.

« Je voudrais te montrer quelque chose », dit-il en se levant. Puis, debout à côté d'elle, il la frappa à la nuque, utilisant son avant-bras comme une matraque. Elle chancela sous le coup et il cogna une seconde fois.

Alors, elle perdit connaissance.

Elle était nue sous sa robe. Il alla l'étendre sur le tapis du salon, la robe ouverte, et il s'allongea sur elle.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, il avait une main sous son menton et l'autre serrait fort ses cheveux teints.

Il lui parla. Il lui dit toute la vérité au sujet de George et Missy et il lui raconta ce qu'il venait de faire à la jeune secrétaire. Il sentait qu'elle se débattait sous lui et il l'écouta quand elle l'implora. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il n'y tînt plus. Alors, il bougea ses mains, la nuque de Gwen se brisa et la vie quitta son corps.

Lorsqu'il partit, elle était étendue au bas de l'escalier de la cave. L'un de ses chaussons

se trouvait en haut des marches, comme si elle l'avait coincé dans quelque chose, avait perdu l'équilibre et était tombée.

George, pensa-t-il alors qu'il sortait de la ville, George, tu n'as plus personne maintenant, espèce d'enculé ! Il va falloir que tu prennes l'habitude de te branler.

CHAPITRE 14 Lorsqu'ils passèrent la frontière et entrèrent dans le Montana le 2 juillet, ils traversèrent la ligne de partage des eaux. Une pancarte en métal les en informait.

Dingo raconta à Jordan et à deux des enfants mormons américains que, un jour, lui et un copain s'étaient tenus dos à dos sur la ligne de partage des eaux dans le Colorado et que tous les deux s'étaient mis à pisser, l'un dans le Pacifique et l'autre dans l'Atlantique. Les deux frères résolurent d'essayer aussitôt, tandis que Jordan rétorquait que l'urine n'atteindrait jamais l'océan, qu'elle sécherait dans le sol ou s'évaporerait.

« Eh ben, faut faire marcher son imagination », répondit Dingo.

Jody avait marché un moment avec Marne et Bev.

Puis, il avait avancé et rattrapé Guthrie. « Eh, mon pote, dit-il. On est à mi-chemin.

— À mi-chemin de quoi ?

— À mi-chemin de là où nous allons. Tu te

rappelles le jour où on s'est rencontrés, je pensais que tu allais à Chicago. À mi-chemin de notre destination, quelle qu'elle soit.

— Comment est-ce que tu le sais ?

— La ligne de partage des eaux. On vient de la passer, au cas où tu l'aurais pas remarqué.

— J'ai vu.

— Je l'avais jamais traversée avant. À chaque fois que je pose le pied par terre, je me trouve plus à l'est que je l'ai jamais été de toute ma vie.

— Eh bien, tu es encore bien loin d'avoir traversé la moitié du pays, lui répondit Guthrie. La ligne de partage des eaux divise seulement le sol en termes fluviaux. Nous nous trouvons très à l'ouest du milieu du pays. Si tu traçais une ligne artificielle pour couper les États-Unis en deux parties égales, elle passerait plutôt entre Minneapolis et le Dakota. Et si tu cherches une ligne naturelle, eh bien, je dirais que le Mississippi est ce qui s'en rapproche le plus. À l'endroit où nous sommes maintenant, nous avons couvert un cinquième du territoire vers l'est.

— C'est tout ?

— À peu près.

— Ça, c'est le nombre de kilomètres, dit Jody au bout d'un moment de réflexion. Sinon,

il me semble qu'on est à mi-chemin. Eh ben merde, mon pote, maintenant on descend ! » Une fois à Dillon, dans le quart sud-ouest de l'État, Guthrie décida que le groupe continuerait vers le nord par la route 41, qui contournait Butte par l'est. Puis ils bifurqueraient à nouveau vers le nord par la nationale 287 jusqu'à Townsend et traverseraient l'État du Montana sur la route 12. En tout cas jusqu'à Miles City.

Une fois là, Guthrie déciderait s'il fallait rester sur la 12 et se diriger directement vers l'est ou bien suivre Pumpkin River vers le sud jusqu'à Broadus et rattraper la route fédérale 212, qui menait au Dakota du Sud.

Les deux itinéraires semblaient également bons quand il examina sa nouvelle carte du Montana, mais il n'avait pas besoin de se presser pour choisir. Ils parcoureraient bien six cent cinquante kilomètres avant d'atteindre Miles City.

Guthrie ne savait pas exactement quand ils y arriveraient. Au départ, il s'était dit que le groupe parcourrait une bonne trentaine de kilomètres par jour et, de temps en temps, un peu plus. Dans l'Idaho, alors que l'itinéraire était bien plus difficile que ce qu'ils avaient rencontré auparavant, ils avaient réussi à couvrir trente kilomètres par jour. Il ne leur

restait plus que les derniers massifs de la chaîne des Rocheuses, qui laisserait bientôt la place aux Grandes Plaines. Il semblait donc probable que le groupe accélérerait sans pour autant passer plus de temps sur la route.

Ce fait tombait sous le sens, mais il commençait à réaliser que la logique n'était pas une science très exacte dans ce genre de marche. Il était possible que la force qui les guidait ait eu une idée bien précise du nombre de kilomètres qu'ils devaient parcourir chaque jour. Il s'en rendrait compte bien assez tôt.

Le groupe continuait de s'agrandir. Leur nombre aurait dû ralentir la marche, pensa-t-il, mais les choses ne fonctionnaient pas ainsi. Ils étaient quarante-deux la dernière fois qu'il avait compté, et toujours plus de marcheurs se joignaient à eux. Ainsi, il n'avait pas le temps d'apprendre leurs noms, et encore moins de retenir qui ils étaient.

Le soir, tandis qu'ils campaient au bord de la route, on trouvait toujours six ou huit personnes qui respiraient, étendues sur le sol. Des compagnons, assis aux côtés de chacun d'eux, les aidaient à continuer l'exercice, les réveillaient s'ils perdaient connaissance, ou les persuadaient de poursuivre leur effort s'ils se mettaient à avoir peur, à souffrir ou si leur souffle se bloquait.

Et très souvent durant ces séances, quelqu'un piquait une crise de nerfs ou se mettait à hurler à l'écart. D'autres formaient un cercle autour de Jody et apprenaient comment soigner la douleur avec leurs mains.

« J'ai marché de travers et ma cheville s'est tordue, avait expliqué Jody. Je pouvais toujours avancer mais elle me faisait un peu souffrir, et quand Martha avait eu mal à la cheville la veille, je lui avais transmis de l'énergie pour la soigner. J'ai donc pensé à me le faire à moi-même.

— Médecin, guéris-toi toi-même ! avait commenté Guthrie.

— Ouais, eh ben, le fait est qu'on peut pas. Ça marche pas comme ça. J'y croyais pas trop mais j'ai essayé quand même et, bien sûr, ça m'a rien fait. Alors je me suis dit que quelqu'un devait pouvoir me soigner avec ses mains. J'ai pensé que, si je pouvais le faire, alors n'importe qui en était capable. J'ai senti que Martha pourrait apprendre, je lui ai enseigné ce que je savais et elle m'a remis ma cheville. Et ça, ça m'a complètement sidéré. J'étais habitué à soulager la douleur des autres, mais quand on m'a calmé ma douleur à moi, j'ai senti que j'avais assisté à un vrai miracle. Un petit miracle, mais tout de même !

— Sara dit qu'il n'y en a pas de petits.

— Taille unique, hein ? Peut-être bien. Bon, j'ai réfléchi, et la première idée qui m'est passée par la tête, c'est que si n'importe qui en était capable, alors merde, tout le monde pouvait apprendre. Donc, j'ai montré ce que je savais à Sue Anne et à Thom. Ensuite, on s'est passé le mot, et les autres ont commencé à venir me voir pour me demander de leur enseigner comment guérir. Et tu sais comment je me suis senti ?

— Assez bien, je parie.

— Eh ben, fichtre non ! Je me suis senti comme la dernière des sous-merdes. Parce que si tout le monde pouvait réussir ce petit tour de magie, alors qu'est-ce que Joseph David Ledbetter pouvait bien avoir de spécial ?

— Oh, bon. Je comprends ce que tu as pu ressentir.

Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce qu'on fait quand ça va pas ? J'ai été voir Sara.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit de me faire à l'idée que je pouvais être parfait sans être spécial, que je pouvais être merveilleux sans être spécial et que je pouvais même être spécial sans avoir rien de spécial.

— C'est Sara tout craché.

— Elle m'a dit aussi de continuer à

enseigner ce que je savais aux gens, que je me fasse à cette idée ou non, parce que nous sommes en train de laisser sortir toutes les saloperies emmagasinées depuis notre naissance et beaucoup de gens avaient mal à la tête à force d'évacuer toutes ces ordures. En d'autres termes, nous avons besoin d'un bon nombre d'anesthésistes psychiques pour effectuer toutes les opérations émotionnelles qui ont lieu en ce moment parmi nous.

— Le fait que tu penses que tu es une poule mouillée ne signifie pas forcément que tu en es une, et il est rassurant de savoir que tu n'es pas vraiment une poule mouillée. Ainsi, tu peux t'apprécier toi-même bien que tu sois une poule mouillée et que tu le saches. Mais entre-temps, nous pourrons manger les œufs.

— Quelque chose comme ça. En fait, j'ai appris une chose en enseignant aux autres. Sue Anne m'a dit qu'elle-même avait un peu mal à la tête, chaque fois qu'elle soulageait quelqu'un, et j'ai réalisé qu'il faut se protéger pour pas porter la souffrance des autres.

Même moi, je le faisais sans m'en rendre compte car la douleur restait toujours très faible. D'ailleurs, on m'a dit que les kinés ont ce problème ; certains d'entre eux tombent malades parce qu'ils massent les muscles merdeux des patients et récupèrent le mal

pour eux.

— Quelle solution as-tu trouvée, toi alors ?

— Une douche serait efficace. Elle purifierait l'énergie du corps. Mais c'est un peu compliqué d'en trouver quand on marche, alors j'ai découvert ça, dit-il en commençant une démonstration. Tu places la main dans le pli du coude opposé et tu la descends simplement le long de l'avant-bras. Comme ça, tu vérifies que toute l'énergie négative a été nettoyée et tu décharges ce qui reste à l'aide de tes doigts. Ensuite, tu fais pareil avec l'autre.

— Et ça marche ?

— Ça a l'air. Hé, qu'est-ce que j'en sais, moi, Guthrie ? Je suis un mec simple qui emmenait son camion à Bend et qui a un peu changé de route ! » Au fur et à mesure que le groupe grandissait, qu'il faisait du chemin et que le nombre des marcheurs augmentait, son pouvoir magnétique devenait de plus en plus puissant. Lorsqu'ils traversèrent le Montana, ils trouvèrent toujours plus de personnes qui les attendaient à un carrefour, des gens qui avaient voyagé sur plusieurs dizaines de kilomètres pour croiser leur route.

Parfois, ces nouvelles recrues arrivaient déjà équipées de sac à dos et de gourdes, ou de tout autre récipient contenant de l'eau, comme

si la force même qui les avait attirés leur avait aussi suggéré ce qu'ils devaient apporter. D'autres venaient simplement, les mains vides, n'amenant aucun autre vêtement que ceux qu'ils portaient. Quelques nouveaux arrivants se trouvaient dans une espèce de brouillard : ils intégraient le groupe sans savoir ce qu'on y faisait, ni pourquoi ils en faisaient partie. D'autres avaient reçu des visions en tout genre, ou avaient entendu des voix. Quand le groupe apparaissait sur la ligne d'horizon à l'ouest, ils se réjouissaient d'apprendre que leur prémonition s'était réalisée, ou bien ils étaient à moitié convaincus que les marcheurs faisaient partie de leur hallucination présente, ce qui était particulièrement vrai pour ceux qui avaient eu une expérience dans la drogue.

Deux couples furent attirés par le champ magnétique du groupe, tandis qu'ils effectuaient un séjour organisé d'une semaine à Yellowstone et photographiaient ours et geysers avant de retourner dans la Silicon Valley.

L'un d'eux leur avait soudain annoncé qu'il était temps de remonter vers le Montana et les trois autres l'avait suivi consciencieusement dans leur camping-car commun. Ils étaient parti en direction du nord sur la 89. Ils s'étaient garés et avaient attendu, douze

kilomètres au sud des sources de White Sulphur. Lorsque les marcheurs étaient passés devant eux, ils s'étaient joints au groupe, laissant le camping-car sur le bord de la route.

L'une des femmes n'était pas certaine de vouloir se mettre à marcher, mais ses amis lui ôtèrent cette idée de la tête avec force gentillesse. « Aggie, tu ne veux jamais être nulle part et une fois que tu y es, tout va bien. Il est fort probable que tu ne voulais pas naître au départ. » Le soir même, Aggie fit partie des personnes qui entrèrent en état d'hyperventilation. Kate et Jamie contrôlèrent son rythme respiratoire et elle eut un vif souvenir d'elle-même en tant qu'esprit désincarné, flottant dans un autre monde, tandis que deux personnes saoules se disputaient en dessous d'elle. La scène devint violente, puis les deux parties conclurent ensemble une sorte de paix et se mirent à faire l'amour mais leurs gestes étaient emplis de colère.

Aggie les reconnut alors. Les deux alcooliques étaient ses parents qui se battaient et baisaient en même temps. Quand leur relation amoureuse, si on peut l'appeler ainsi, atteignit son apogée, l'esprit d'Aggie bougea et prit possession de l'enveloppe corporelle qui se formait dans l'ovule fertilisé qu'ils venaient de

créer.

Ils étaient ses parents. Elle était en train d'assister ou de se souvenir du moment de sa conception et elle trouvait la scène épouvantable. Elle ne voulait pas être là, elle ne voulait pas prendre cette forme ni entrer dans ce corps-là, elle ne voulait pas devenir l'enfant de ces fous. Mais elle l'avait fait, elle était entrée dans l'ovule et elle naîtrait chez eux.

Elle repassa toute la scène encore une fois dans sa tête, et sa démonstration inspira un sentiment de compréhension à plusieurs personnes autour d'elle, les incitant à s'allonger et à respirer eux aussi pour soulager les douleurs naissantes. Lorsqu'elle eut terminé son propre cycle, elle s'assit et regarda autour d'elle. Tous des gens merveilleux, pensa-t-elle. Sa famille.

« Je suis contente d'être ici, dit-elle à la fille de onze ans qui l'observait avec un grand intérêt. Je suis contente d'avoir pris la décision de me manifester. De...

disons, de faire acte de présence. Je crois qu'on peut le formuler ainsi.

— Est-ce que tu as mal à la tête ? » Avait-elle mal à la tête ? Elle se concentra pour vérifier et remarqua qu'elle souffrait effectivement. « Oui, dit-elle tout haut, en

effet, j'ai mal. Mais comment astu fait pour le savoir ?

273 – Je vais t'arranger ça », dit l'enfant. Elle ferma les yeux, écarta les pieds de manière à être bien stable et laissa retomber ses mains le long de son corps. Puis, elle appliqua une main de chaque côté du crâne d'Aggie. L'imagination est un phénomène merveilleux, pensa celle-ci, car elle avait l'impression de sentir des rayons qui émanaient des mains de l'enfant. « Voilà, annonça enfin la petite fille. Ça va mieux maintenant. » Et en effet, elle se sentait mieux.

La route 12 partait vers l'est en suivant la rive nord du Musselshell, elle traversait des prairies infinies qui servaient surtout de pâturages pour les moutons et les bovins. Si le paysage au sol devenait plus monotone, le ciel semblait déterminé à remédier à cette uniformité.

Il était haut dans cette partie du pays et se renouvelait sans cesse, telle une toile constamment revisitée.

À la sortie de la ville de Twodot, le shérif du comté de Weatland vint leur demander qui ils étaient et ce qu'ils faisaient sur ses terres. C'était un homme de trente-cinq ans environ, taillé comme un cow-boy, et on comprenait aisément qu'il était soucieux de ne rien laisser

au hasard sur son territoire. Il voulut savoir qui était le responsable du groupe et fut consterné d'apprendre qu'aucun d'eux ne remplissait cette fonction.

Étaient-ils membres d'une association de camping ?

Avaient-ils un permis de camper sur des terres privées ? Ils répondirent aux deux questions par la négative, mais ils ajoutèrent que personne ne s'était opposé à leur présence et qu'ils nettoyaient toujours le lieu où ils avaient passé la nuit avant de repartir.

Comment dormaient-ils ? Ils s'étendaient simplement sur le sol avec leurs vêtements ? Que faisaient-ils par nuit froide ? Comment réussissaient-ils à ne pas s'évanouir sous le soleil en pleine chaleur ? Leurs réponses étaient vagues délibérément : un shérif au beau milieu du Montana n'apprécierait probablement pas qu'on lui fasse un cours sur les champs d'énergie et l'écran solaire psychique.

Faisaient-ils partie d'un culte quelconque ? D'une secte ? Et d'où venaient-ils ? Il parut déconcerté lorsqu'il apprit qu'ils ne venaient pas d'un endroit particulier, que cette étrange migration avait débuté dans l'Oregon mais que les gens se joignaient à eux tout le long du chemin. D'autre part, il fut un peu rassuré

lorsqu'il apprit que plusieurs marcheurs habitaient dans le Montana et qu'un couple possédait un commerce à Gréât Falls.

« Je pense que ça va, conclut-il. On ne peut pas dire que votre camp est insalubre car vous ne campez pas vraiment. Vous vous allongez par terre lorsque vous êtes fatigués. Vous enfrenez la loi lorsque vous entrez sans permis sur des terres privées, mais si personne ne porte plainte et que vous ne faite pas de dégâts, je suppose que cela ne nous regarde en rien. Si vous aviez des chiens qui couraient après les moutons des fermiers du coin, ce serait une autre histoire, mais vous n'avez pas de chien, n'est-ce pas ? Vous traversez le pays à pied, continua-t-il lorsqu'ils eurent confirmé sa question. Eh bien, vous avez au moins choisi la meilleure saison pour ce genre d'activité. Vous n'apprécieriez pas trop cet endroit en hiver, pas pour y faire de la marche à pied. » Il remonta dans sa voiture et repartit par où il était venu. Comme ils mettaient leurs sacs sur leurs dos et reprenaient leur route, Dingo dit à Ellie qu'il était soulagé de voir le shérif s'en aller : « La proximité des flics me rend nerveux, confia-t-il. J'ai quelques délits de fuite à mon casier. Pas des gros trucs, mais une fois je me suis soustrait à la justice, après qu'on a payé ma caution. J'avais été condamné

pour agression à Bakersfield. Donc, si jamais la police prenait à nouveau mes empreintes, il faudrait peut-être que je retourne làbas, et même que je fasse quelques mois de prison. – Il va revenir », répondit Ellie. Sur son dos, Richard sourit et se mit à gazouiller. Dingo donna son doigt au bébé pour qu'il le tienne et demanda à Ellie ce qu'elle voulait dire par là. « Regarde combien de temps il a passé avec nous, Dingo. Tandis qu'il posait ses questions ridicules, les tentacules que l'énergie du groupe dissimule s'enroulaient autour de son corps astral et l'attachaient à nous par un lien d'acier. Il était trop occupé à jouer les Clint Eastwood pour réaliser ce qui se passait, mais je suis prête à parier avec toi qu'il reviendra avec un sac à dos et une gourde.

— Tu rigoles ?

— Tu veux parier ? S'il revient, tu portes Richard.

— Tu veux que je porte Richard ? Ça me dérange pas de le prendre sur mon dos.

— Non, moi non plus. Je me sentirais nue sans toi, n'est-ce pas Richard ? Mais ce shérif va revenir. Tu vas voir.

— Tous ceux qui parlent avec nous veulent pas forcément marcher.

— Les gens nous rejoignent quand c'est leur destin.

— Comment tu sais que c'est le cas de ce type ?

— Parce que sinon il ne serait pas venu à notre rencontre. Dingo, depuis combien de temps marches-tu avec nous ? Et combien de policiers as-tu vus s'arrêter pour nous demander ce que nous pouvions bien faire là ?

— Depuis que je fais partie du groupe ? Aucun. J'y avais pas pensé, mais c'est vrai. On voit presque jamais de flics et quand l'un d'eux passe à côté de nous, à toute vitesse, il ralentit même pas. Tu sais quoi ? J'avais jamais remarqué mais c'est pas naturel ! Un flic digne de ce nom voudrait savoir ce qu'on fait là.

— Parfaitement. Ils ne ralentissent pas parce qu'ils ne nous voient pas, Dingo. Oh, ils nous voient bien avec leurs yeux mais ils ne nous remarquent pas.

— J'ai entendu dire qu'il y a des mecs chinois qui arrivent à se rendre invisibles, dit Dingo. Ça fait partie de je sais plus quel art martial. S'ils veulent pas qu'on les observe, on les voit pas. On peut toujours les regarder droit dans les yeux, ça change rien. Les yeux font passer le message mais l'esprit efface celui-ci avant qu'il atteigne le cerveau.

— Il va revenir, Dingo.

— Bon, puisqu'il est censé rester avec nous, je suppose que ça se passera bien, dit-il

en poussant un long soupir et en faisant la moue. Si je peux me faire un très bon copain cow-boy, je suppose que je peux traîner avec un de ces flics enculeurs de vaches. Si on le branche sur le sujet, il a peut-être quelques bonnes histoires à raconter. » Le shérif amena sa femme, ses deux fils et son beau-père qui vivait seul. Sara insista pour examiner son esprit et elle découvrit un homme prisonnier de la justice, jugeant de la valeur de chacun et décidant s'ils étaient bons ou méchants. Elle vit l'enfant qu'il avait été autrefois : toujours jugé à cette époque, il jugeait maintenant à son tour. Qu'il était courageux, s'émerveilla-t-elle, d'avoir rencontré le groupe, d'avoir considéré leur activité comme futile et démente et d'avoir quand même suivi ses pulsions intérieures qui le poussaient à les rejoindre malgré son jugement négatif ! Elle pressentit qu'il éprouverait probablement des difficultés à dépasser suffisamment son propre sens critique afin de pouvoir accepter la guérison. Mais elle était certaine que cela arriverait tôt ou tard. Il ne serait pas venu vers eux s'il ne désirait résoudre un problème et il trouverait en leur compagnie ce qu'il était venu chercher. Voilà tout ce qu'elle savait.

Al se joignit à eux dans un élan rancunier. Il fit rouler son fauteuil de chez lui, à la

campagne, jusqu'à la petite ville de Cushman. Là, il resta dans un coin d'ombre à côté du magasin d'alimentation et les attendit.

« Dois-je comprendre que vous marchez ? dit-il au premier qui passa devant lui. Avez-vous quelque chose contre les roues ?

— Pas quand elles sont sur une chaise, répondit Jerry Arbisson.

— Je marcherais bien, commenta Al, si seulement je le pouvais. J'irais bien plus vite que la plupart d'entre vous, petits cons ! Mais ces foutues guibolles ne fonctionnent plus. Acceptez-vous que des handicapés vous accompagnent ? Bon, conclut-il quand tout le monde lui souhaita la bienvenue, que dois-je faire ?

Faut-il payer un droit d'entrée ou quelque chose dans ce goût-là ?

— C'est gratuit pour les gens en fauteuil roulant, répondit Jerry.

— Quel est le prix normal, s'il vous plaît ? Je ne tolérerai aucun traitement de faveur ! Je veux payer comme les autres !

— Personne ne paye, dit Gary.

— Alors pourquoi ne l'a-t-il pas dit dès le début ?

Pourquoi déclarer que c'est gratuit pour les fauteuils roulants ?

— J'ai été con, répondit Jerry de façon

désarmante.

Écoute, on fait environ quarante kilomètres par jour, quelquefois un peu plus si nous sommes en avance et que le groupe a envie de continuer. Je ne sais absolument pas si c'est beaucoup ou peu pour un homme en fauteuil. Mais mon petit doigt me dit que vous préférerez certainement faire avancer le fauteuil à l'aide de vos propres bras plutôt que de voir quiconque vous aider. Aucun problème, mais si vous vous rendez compte que la route est trop difficile pour vos seuls bras, n'hésitez pas à le dire et l'un d'entre nous vous aidera.

— Je n'ai besoin de l'aide de personne, répliqua Al.

Je peux faire avec mes bras tout ce que vous pouvez faire avec vos jambes.

— Super, murmura Jerry à Gary. Jouons de la musique et Monsieur-la-bonne-humeur, ici présent, se chargera d'agiter les marionnettes. » Il se retrouva avec Marne pour seule compagnie. Il rouspétait et critiquait une chose après l'autre tandis qu'elle marchait à côté de lui. Elle répondait à toutes ses insultes comme si elles avaient été formulées tout à fait poliment.

« Vous marchez comme si vous vouliez gagner une médaille, se moqua-t-il une fois.

Vous n'avez pas la moindre idée du supplice que représente le fait d'être handicapé, voilà !

— Certainement non, répondit Marne. Comment avez-vous perdu vos jambes ?

— Êtes-vous aveugle ou simplement stupide ? Je n'ai pas perdu mes jambes. Que croyez-vous que j'ai dans mon pantalon, du papier journal ? Je les ai, mes jambes. Mais je ne peux rien faire avec.

— Comment est-ce arrivé ?

— Vietnam, lâcha-t-il. Vous avez peut-être entendu parler ?

— Oh oui.

— "Oh oui". Comment c'est arrivé, je ne veux pas en parler.

— D'accord.

— Nous faisons une patrouille, j'étais juste derrière l'homme de tête. Il a sauté sur une mine. Lui en a reçu la majeure partie, moi, je n'en ai eu qu'un peu. Mais le coup s'est révélé bien suffisant. Il est rentré chez lui dans un sac, moi dans un fauteuil roulant. Vous voulez savoir le pire ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tous les cons qui m'ont fait remarquer à quel point j'avais de la chance. Je ne ressens rien dans les jambes, je ne peux plus les bouger. Je suis même incapable d'agiter les doigts de pieds, je ne me souviens même plus

de la sensation que ce geste procurait.

— Cela doit certainement être difficile à vivre.

— Non, c'est une sinécure ! Je suis continent au cas où vous seriez intéressée de le savoir. Je contrôle tout à fait mes intestins et ma vessie. Et, la plupart du temps, je peux monter et descendre des toilettes, quand il y a assez d'espace pour manœuvrer le fauteuil. Sinon, il me faut de l'aide.

— Dans quel état faut-il que vous vous trouviez pour en demander ?

— Que dois-je comprendre de cette remarque ?

— Rien, répondit-elle gentiment.

— Je ne demande pas d'aide tant que je n'en ai pas besoin, répliqua-t-il. Je n'y crois pas.

— Voyez-vous, lui dit-elle, je sais que vous ne voulez pas qu'on vous démontre à quel point vous avez de la chance, mais il existe un point où vous êtes particulièrement gâté.

— Et lequel, s'il vous plaît ?

— Beaucoup d'hommes dans votre état souffrent terriblement car ils s'apitoient sur leur sort. Vous avez certainement de la chance dans le sens où ce n'est absolument pas votre cas. » Trois jours durant, il eut des réponses mordantes, il parlait d'un ton cassant,

répondait par des grognements féroces et gémissait tout en poussant son fauteuil à travers le Montana. Quelques hommes du groupe l'aidaient à monter et à descendre du fauteuil lorsqu'il voulait dormir ou bien lorsqu'il désirait satisfaire un besoin naturel. Mais c'était toujours Marne qui marchait à côté de lui et l'écoutait rouspéter. La plupart du temps, ils restaient seuls car personne n'appréciait sa compagnie.

« Je sais qu'il sera super quand il sera débarrassé de cet affreux handicap, admit Lissa qui résumait ainsi l'opinion générale, mais avant cela je n'ai pas très envie de faire connaissance avec lui. » « Tu n'es pas obligée de le supporter chaque jour, dit-on à Marne. Trouve quelqu'un pour te remplacer.

Si tu écoutes toutes les ordures qu'il sort tout au long de la journée, cela va finir par te tourner la tête.

— Oh, cet exercice est bon pour moi, répondit Marne. À chaque fois qu'il ouvre la bouche, j'entends les choses que je ne me serais jamais permis de penser, lorsque j'avais de l'arthrite. Et encore moins dire à voix haute. Cela ne me dérange pas de l'écouter. En fait, il ne se rend jamais compte lorsqu'on le taquine. Les mots frôlent ses oreilles sans qu'il s'en aperçoive.

— Super, dit Jerry. En tout cas, tout ce qu'on peut dire de ce type, c'est qu'il n'a aucun sens de l'humour. » Le quatrième jour, une fois entrés dans le comté de Rosebud (ce qui rappela immédiatement Citizen Kane à Guthrie), Al eut une sensation dans les pieds. Il arrêta de faire avancer son fauteuil. « Mes doigts de pieds ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce qu'ils ont ?

— Je les sens ! Impossible, il n'y a plus aucun nerf.

Cette sensation ressemble certainement à celle des amputés quand ils disent avoir mal au membre qu'ils n'ont plus. Putain !

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ça fait mal ! Mon Dieu, je souffre ! Je sens une douleur lancinante dans les jambes. Bon Dieu, je suis en feu ! On dirait que mon coccyx a été frappé par un fer chauffé à blanc. Bon sang, je ne peux pas supporter cette douleur !

— Il le faut », dit finalement Marne.

Il se mit à combattre sa douleur en silence, puis il rendit les armes et hurla. « Je n'y arrive pas ! cria-t-il.

Je ne peux plus endurer une telle souffrance, c'est trop dur ! Bon Dieu, je n'y tiens plus !

— Si, ça va aller », lui dit-elle.

Ils se trouvaient à quelques centaines de mètres des autres car personne ne désirait vraiment marcher à proximité d'Al. Désormais, des membres du groupe s'attroupaient autour de lui. Jody se fraya un chemin à travers la foule et fit affluer de l'énergie dans ses mains ;

mais avant qu'il ait eu le temps de les tendre vers les jambes d'Al, Marne intervint.

« Non, dit-elle avec fermeté. Gare à toi si tu lui êtes sa douleur !

— Mais il a mal, Marne.

— Je sais, et il faut remercier le Seigneur pour cela.

Voilà toute la souffrance qu'il n'a jamais eu l'occasion de ressentir. Il doit l'endurer maintenant. Il est venu avec nous pour sentir cette douleur, Jody. Ne change pas son destin. » Jody réfléchit, puis acquiesça brièvement.

« Je crois que Marne sait de quoi il retourne, annonça-t-il aux autres. Laissons-leur de l'espace. » Les autres s'éloignèrent et Marne posa les mains sur les poignées à l'arrière du fauteuil d'Al, puis elle se mit à le pousser lentement en avant. Il hurlait à l'agonie et se balançait un petit peu pour déplacer l'appui au bas de sa colonne vertébrale et réduire ainsi la douleur.

« Laissez-la simplement venir, lui

fredonna-t-elle.

Elle ne vous tuera pas. Aucune douleur au monde ne pourra vous tuer. Pendant tout ce temps, vous l'avez gardée dans votre corps, pauvre garçon. Si vous la sentez à présent, c'est parce qu'elle est sur le point de sortir.

— Oh, mon Dieu, ça fait mal, gémit-il. Rien ne m'a jamais fait plus souffrir.

— La douleur est plus intense quand vous la reprenez dans votre corps. Mais vous ne le saviez pas, voilà tout.

— Et ces élancements, comme des vagues dans l'océan, comme des éclairs en chaîne. Oh, mon Dieu, je ne tiens plus.

— Si, vous allez y arriver.

— Non, c'est impossible.

— Mais vous êtes en train de le faire !

— Oh, mon Dieu, j'ai peur.

— Bien sûr, c'est normal.

— Je suis terrifié ! Je ne veux pas mourir. Je serais déchiqueté en petits morceaux, je disparaîtrais ! Oh Dieu, bon Dieu, ce que j'ai peur.

— Avoir peur n'a pas d'importance.

— Oh que si. Cela signifie qu'on est faible.

— La faiblesse n'est pas une honte.

— Je ne peux pas ! Je dois retenir la douleur, ne pouvez-vous comprendre cela ? Si je me laissais aller un instant, je perdrais tous

mes moyens.

— Et que se passerait-il si vous perdiez tous vos moyens ?

— Je... je ne serais plus rien.

— Vous croyez être Humpty Dumpty ? Vous croyez que nous ne pourrions pas vous remettre sur pied ?

Vous croyez que vous-même n'y arriveriez pas tout seul ?

— Je voudrais juste que ça cesse, gémit-il.

— Non ! Vous ne pouvez rien arrêter. Je ne vous laisserai pas. Pourquoi croyez-vous que je supporte vos gémissements, vos vilains mots et une mare d'apitoiement sur vous-même, suffisamment profonde pour y noyer une cigogne ? Parce que vous allez vous sortir de là, monsieur. Vous allez souffrir la douleur que vous avez emmagasinée, vous allez trembler de peur et, qui plus est, vous allez vous regarder dans la glace et y voir un homme craintif. Mais qu'y a-t-il de mal dans le fait d'avoir peur ?

— Cela signifie que je suis un lâche !

— Vous pensez que seuls les lâches ont peur ? dit-elle d'un ton moqueur. Vous pensez qu'un homme fort ne craint rien ? Eh bien, il est impossible d'être courageux sans ressentir la peur. Sans elle, rien ne rendrait l'homme téméraire. Un homme courageux n'est pas

intrépide. Le courage signifie avant tout trembler d'effroi, puis accepter la peur et enfin la surmonter quoi qu'il arrive. Et vous êtes fort, monsieur, vous y résisterez.

— Pourquoi faut-il en passer par là ?

— Parce que vous devez affronter votre peur pour retrouver vos jambes, dit-elle. Et dans notre famille, nous n'acceptons pas les handicapés. » Il pouvait bouger les jambes.

La douleur avait enfin disparu. Elle avait été insupportable, mais il l'avait endurée jusqu'au bout et maintenant, elle s'était calmée. Des fourmis lui picotaient les jambes comme si celles-ci s'étaient endormies. En effet, elles avaient dormi pendant des années. Maintenant, il les sentait et pouvait les bouger. Ce phénomène était scientifiquement impossible mais réel.

« Les nerfs étaient coupés, dit-il à Marne. Je ne pouvais rien sentir et les muscles ne contrôlaient plus rien.

On aurait dit une marionnette dont les fils sont coupés et qui ne peut donc faire qu'un nombre très limité de mouvements. Enfin, j'essaye de vous faire comprendre qu'il m'est impossible d'imaginer une telle guérison.

Les organes mêmes étaient endommagés. Les médecins n'ont fait que le constater. Ils ne pouvaient pas les réparer.

— Il fallait donc que vous le fassiez vous-même. » Il ouvrit la bouche, puis la ferma sans prononcer un mot. Elle remarquait que son esprit luttait pour croire et assimiler cette nouvelle donnée. La chose était impossible, elle était arrivée. Ce qui est impossible n'arrive jamais et par conséquent... par conséquent, quoi ?

« Comment vous sentez-vous, monsieur ?

— Confus. Idiot. Vous voulez dire physiquement ?

Bien, je crois.

— Bon, car il est temps que vous réappreniez à marcher.

— Apprendre à marcher ?

— Eh bien, vous êtes un grand garçon et je ne pense vraiment pas que vous avez besoin de marcher à quatre pattes d'abord. Maintenant que vous avez deux jambes en parfait état, pourquoi voudriez-vous passer une minute de plus dans ce fauteuil ?

— Mais les muscles sont atrophiés, expliqua-t-il. Mes jambes ont dépéri, je ne les ai pas exercées depuis mon accident.

— Raison de plus pour commencer dès maintenant.

Prenez ma main, je vais vous aider.

— Mais je vais tomber ! Je dois reconstruire mes muscles avec soin, posément.

Il y a probablement un kinésithérapeute à Billings qui m'aidera à me remuscler, ainsi qu'un bon nutritionniste qui me trouvera le régime adapté pour reconstruire le tissu musculaire. Je ne vais pas courir le risque de ruiner complètement mes jambes de nouveau. Tout vient à point à qui sait attendre.

— Pas avec nous, répondit Marne. Vous n'avez pas de temps à perdre ainsi. Monsieur, combien de temps allez-vous continuer à rester assis là et à me répéter qu'il vous est impossible de marcher avec les jambes que l'on vient de vous rendre ? Est-ce que vous croyez que ce geste est plus impossible encore que ce que vous venez de vivre ? Vous êtes passé sur une énormité et vous allez faire toute une histoire pour une vétille ? » Il se leva de son fauteuil. Il agrippa celui-ci et s'appuya sur son bras pour ne pas perdre l'équilibre. À cause de ce mouvement brusque, il oscilla sur des jambes encore mal assurées. Il fit un pas. Il faillit tomber, mais il se redressa et en fit un autre.

Et tandis qu'ils marchaient ainsi ensemble, elle lui parla de son arthrite.

« Voyez ces mains ? On aurait dit des mains de sorcière. Elles étaient toutes nouées et bossuées. Maintenant, elles ont retrouvé une forme parfaite : le corps a lui-même érodé les

saillies, dissous l'excédent de calcium et remis tout en place. Et vous croyez que votre corps n'est pas capable de refaire des muscles ? Vous savez bien pourtant que vous pourriez rétablir ces muscles au bout de longs mois dans un gymnase, les rétablir à force de suer et d'avaler des protéines. Vous pensez vraiment que cela doit forcément prendre autant de temps ? Je me suis débarrassée de mon arthrite en une seule après-midi. Pourquoi vous faudrait-il plus de temps pour refaire vos muscles ?

— Les muscles se construisent à partir d'une base.

On ne peut pas les renforcer d'un seul coup de baguette magique.

— Que leur faut-il ? Des protéines ? Les muscles ne sont rien d'autre que des protéines, et ces éléments ne sont rien d'autre que de l'azote. Du simple azote ! Les quatre cinquièmes de l'air que vous respirez sont composés d'azote. Il est donc insensé de dire que vous ne pouvez pas reconstruire vos muscles par magie ! Respirez, et vous obtiendrez tous les éléments nutritifs dont vous avez besoin, si votre cerveau daigne indiquer à votre corps ce qu'il doit faire.

— Mais...

— Marchez, lui ordonna-t-elle. Si vous attendez d'y trouver une explication, vous

resterez dans un fauteuil roulant toute votre vie. » Il marcha et il eut mal aux jambes, mais sa douleur ressemblait à présent à des courbatures dues au travail difficile qu'il faisait faire à ses membres et non pas aux brûlures vives qu'il avait ressenties plus tôt. Plus il avançait, plus les courbatures disparaissaient. Ce jourlà, il n'eut pas la force de faire plus d'un kilomètre sans s'arrêter, mais il en eut toujours assez pour parcourir plusieurs dizaines de mètres à la fois. Plus le temps passait, plus la distance qu'il couvrait à chaque fois se rallongeait et il parcourut des kilomètres ainsi. Il cessa de penser qu'il allait s'affaiblir à chaque mouvement qu'il faisait et il en ressortit plus fort, de telle sorte qu'il franchit le dernier obstacle qu'il s'était mis en tête et finit par croire que chaque pas le renforcerait.

« La douleur était si intense que vous n'osiez pas la ressentir, lui expliqua Marne. Et voilà pourquoi vous ne sentiez rien dans les jambes. Vous l'aviez retenue.

— C'est curieux, répondit-il. Je ne me rappelle pas avoir ressenti une quelconque douleur lorsque Miguel a sauté sur la mine. Je me souviens de l'explosion, de la manière dont j'ai été soulevé de terre et propulsé un peu plus loin, je me souviens des morceaux de métal qui se sont violemment enfoncés dans mon

corps. Mais je ne me souviens d'aucune douleur.

— Parce que vous n'en avez jamais ressenti. Ni à ce moment-là, ni plus tard.

— Pas jusqu'à aujourd'hui. Mais...

— Mais quoi ?

— L'explosion a fait de gros dégâts.

— Je sais cela, Al.

— Ce n'était pas seulement un mal psychosomatique. Physiquement, le handicap était réel !

— Bien sûr qu'il l'était. Et vous vous êtes vraiment guéri aujourd'hui. Ne pensez-vous pas que vous aviez pu vous faire beaucoup de mal au moment de l'accident ? » Il resta pensif un moment. Puis, il répondit sur un ton qui traduisait plus l'étonnement que l'amertume :

« Quel lâche j'étais ! Quel idiot !

— C'est absurde.

— Mais si, j'étais vraiment stupide. Regardez ce que je me suis infligé. J'ai fait de moi un handicapé vissé à son fauteuil pendant tant d'années !

— On peut voir les choses sous un autre angle.

— Dites voir.

— Regardez comme vous avez été prudent, Al.

Vous supportiez trop de douleur et trop de

peur. Une partie très intelligente de votre cerveau a compris que cela était plus que vous ne pourriez endurer. Vous avez donc enseveli et emmagasiné cette sensation dans un coin. Vous avez ensuite continué de la tenir à l'écart, là où elle ne pouvait pas vous faire de mal. Puis, vous nous avez rejoints, car vous saviez que nous pourrions vous offrir le cadre idéal pour l'affronter. Et, résultat, regardez-vous. Vous marchez !

— Je marche vraiment, n'est-ce pas ? demanda-t-il en baissant les yeux sur ses jambes et en s'émerveillant de constater qu'il pouvait mettre un pied devant l'autre. Toutes ces années, soupira-t-il enfin.

— Oubliez-les. Il fallait passer par là pour en arriver à ce que vous êtes maintenant. Ne reniez pas ce qui a fait ce que vous êtes devenu.

— Il faudra que je me souviene de cette phrase, commenta-t-il avant de secouer la tête. Comment pouviez-vous supporter de marcher avec moi, Marne ?

— Oh, je me suis beaucoup moquée de vous, répondit-elle. Cela m'a aidée et je n'en avais pas tellement honte car vous ne vous en êtes jamais aperçu. Mais la plupart du temps, je vous ai supporté car je voyais bien au-delà de votre mauvais comportement. J'ai dépassé les apparences, Al. Il n'est pas difficile de supporter une personne lorsqu'on peut savoir qui elle est en réalité. » CHAPITRE 15 Le soir suivant, Jody vint s'asseoir à côté de Guthrie.

« Bon, maintenant nous voilà sur le point d'abandonner un fauteuil roulant, dit-il. On a déjà fait assez fort en laissant un déambulateur en aluminium sur le bord de la route. Mais, cette fois, on va finir par nous accuser de jeter nos ordures n'importe où.

— J'ai entendu dire qu'on allait encore l'emmener demain au cas où les jambes d'Al faibliraient.

— Ses jambes ne sont pas près de flancher. Les hommes fonctionnent comme des os brisés, mon pote. Une fois qu'on a guéri, on est plus fort à l'endroit cassé qu'à tout autre partie du corps. Prends Marne par exemple, elle est capable de nous épuiser tous avant de s'arrêter de marcher. Attends encore un jour ou deux, et ce cher Al va marcher à grands pas vers Green Bay et il va demander aux Packers s'il

peut essayer de tirer au but sur un terrain de football. En parlant de Green Bay, où est-ce qu'on va ?

— J'y pensais justement, moi aussi, dit Guthrie en sortant la carte, non sans mal, et en la dépliant. À l'origine, je pensais que nous irions tout droit à Miles City et qu'ensuite, soit nous resterions sur la 12 qui continue vers l'est et passe dans le Dakota du Nord, soit nous bifurquerions par la 59 afin de rattraper la route 212 qui descend plein sud, passe un peu dans le Wyoming et entre ensuite dans le Dakota du Sud. Tu vois, là, nous entrons dans la partie tout au nord du Wyoming.

— Oui.

— Mais si nous prenons par là, nous avons un long chemin à faire de Forsyth à Miles City, où la route 212 rejoint la route fédérale. Pourtant, on dirait que des petits bouts de route croisent la 12 tout le long du chemin, si bien que nous n'aurons peut-être pas besoin de continuer la route jusqu'à la 94. Nous couperions plutôt vers le sud juste après Forsyth par la 447 et nous rattraperions la 212 à Lame Deer ou à Ashland. Nous sommes bien loin des montagnes désormais et la difficulté de l'itinéraire n'a pas d'importance. Le seul inconvénient réside dans le fait que nous nous engagerions sur la 212 et donc sur la route qui

mène au Sud. Enfin, je me suis dit que je ne choisirais pas avant d'arriver à Miles City, conclut-il en haussant les épaules. C'est ce que tu voulais savoir ?

— Eh ben, pas vraiment, mon pote.

— Oh ?

— En fait, je réfléchissais à long terme. Oh, et puis merde, autant se jeter à l'eau et poser sa question. Est-ce que nous allons à Washington ?

— Washington ? Oh, tu veux dire D.C.

— Évidemment que je veux dire D.C. Si nous étions censés aller dans l'Etat de Washington, je dirais que tu as un sens peu commun de l'orientation !

— Washington D.C., dit Guthrie. Pourquoi irions-nous là-bas ?

— Ben, il y en a qui en parlaient et, apparemment, ils étaient certains que c'était là qu'on allait. Pour protester, je crois bien.

— Protester ? Tu veux dire, une sorte de marche de la paix ?

— Apparemment.

— Doux Jésus ! dit Guthrie.

— Parce que moi, il me semblait pas que c'était là que nous allions, mais...

— Bon sang, j'espère bien que non ! Tu veux dire des pauvres types qui font des grands discours ? Des guitares, des slogans du

genre « Nous vaincrons ! », et toutes ces conneries ?

— J'en sais rien.

— Je ne vais certainement pas me mêler des salades politiques, protesta Guthrie. Mon pote, je me suis réveillé un matin et j'ai décidé de partir marcher. Voilà tout ce que je voulais faire. Je ne m'attendais pas à ce que la moitié de la population du quart nord-ouest des Etats-Unis me suive, mais je ne me plains pas, on dirait que j'apprécie la compagnie. Pourtant, si cela devient une marche pacifique, quelqu'un d'autre va devoir la mener parce que moi, je prendrai le train et je rentrerai à la maison.

— Tu rentres à Roseburg, c'est ça ?

— Un peu, mon neveu !

— Donc, on va pas dans le Dakota du Nord pour protester contre l'installation de missiles ?

— Quoi !

— Bon, c'est pas moi qui y ai pensé.

— Qui a dit...

— Je me souviens plus. Mais quelqu'un a dit que, dans le Dakota du Nord, on trouve des silos au beau milieu des champs de blé, ou quelque chose dans ce goût-là. Et il a ajouté que nous pourrions marcher autour, chanter et envoyer de l'énergie pour faire fondre leur putain de nez pointus, genre. Les soldats qui

gardent les silos déserteraient et marcheraient avec nous.

— Surtout si on leur lance des fleurs !
Doux Jésus.

— Alors je me suis dit que j'allais vérifier auprès de toi.

— Oui. Bon, dit Guthrie après avoir réfléchi un moment. Tu peux dire aux autres que nous n'allons pas à Washington D.C., ni dans l'État du même nom, d'ailleurs. Et que nous n'allons pas non plus dans le Dakota du Nord. Cela me force donc à choisir la direction de Miles City. Une fois à Forsyth, nous prendrons vers le sud pour rejoindre la 212. Même si certains parlent de missiles dans le Dakota du Nord, nous n'irons pas là-bas. » Que faisait-on lorsqu'on était troublé ? On allait parler à Sara.

« Il ne m'est jamais venu à l'idée d'aller à Washington, ni même d'essayer de dire au gouvernement ce qu'il doit faire, lui confia-t-il. À l'instant où Jody m'en a parlé, j'ai senti une douleur au creux de l'estomac. Ce genre d'idée ne me plaît pas du tout et elle me paraît complètement inadaptée pour ce groupe. Bon sang, toutes sortes de personnes nous ont rejoints et de tous bords politiques confondus. Si certains d'entre nous devaient faire une requête à Washington, ce serait de

recommencer la guerre du Vietnam depuis le début et d'utiliser la bombe atomique partout cette fois-ci. Il ne me semble pas que les membres du groupe aient subi une influence politique, depuis qu'ils sont venus marcher avec nous. Le seul changement qui aurait pu se produire, c'est qu'ils abandonnent leur opinion politique, s'ils en avaient une au départ.

— Il me semble aussi que, en général, les idées évoluent dans ce sens-là, confirma-t-elle.

— Je ne vois pas d'inconvénient à ne pas connaître Tout se passe bien ainsi : il ne nous est encore jamais arrivé de nous trouver à un carrefour sans savoir quelle route prendre ensuite. Je fixe toujours l'itinéraire quelques jours à l'avance et j'ai constamment l'impression que le chemin n'a pas d'importance. Si, en gros, nous continuons d'avancer vers l'est, tôt ou tard, nous arriverons à l'océan et, à ce moment-là, nous nous arrêterons, nous ferons demi-tour ou nous marcherons sur l'eau.

D'après le tour qu'a pris notre sortie, ces derniers temps, je ne serais pas surpris si nous en étions capables.

— Il est de plus en plus difficile de t'étonner, Guthrie.

— Difficile à étonner mais facile à déconcerter. Je suis content que Jody soit

venu me raconter ce dont les autres parlaient. Je ne pense pas que cela pose un problème, loin de moi cette idée, mais cela me donne à réfléchir. Sara, j'aimerais vraiment savoir quel est le but de notre marche.

— Ah !

— Je suis sérieux. Je me persuade constamment que nous n'avons aucun but, que je suis sorti faire un tour et que j'ai pris les événements comme ils venaient.

Mais vers quoi exactement allons-nous ? Je ne parle pas de la destination ; il m'est égal que ce soit Boston, Miami ou Newport News, ou encore que nous nous arrêtions soudain au beau milieu de l'Arkansas. Mais pourquoi sommes-nous tous ici ? Est-ce que nous formons une sorte de démonstration médicale ambulante, débouchant les sinus des gens et ressoudant leurs os ? Je ne parviens pas à éclaircir ce point. Si la guérison est vraiment notre seul but, je n'y vois pas d'inconvénient. Chaque jour, nous assistons à de nouveaux miracles, à de nouvelles guérisons, et je trouve cela extraordinaire de faire partie de ce groupe !

— Mais ?

— Mais j'ai l'impression que notre marche va au-delà de la guérison et je commence sérieusement à me demander vers quoi nous

tendons.

— As-tu cherché la réponse à l'intérieur de toi-même ?

— J'ai déjà dû y puiser la question. Si la moindre bribe de réponse se trouvait avec, je ne suis pas parvenu à la détecter. » Elle prit sa main. Pendant longtemps, ni l'un ni l'autre ne prononcèrent un mot. Enfin, elle dit : « Plusieurs fois, il m'est arrivé de penser la même chose : qu'il était temps que je sache.

— Et ?

— Avons-nous gardé le fauteuil d'Al avec nous ?

— Oui. Il n'est pas encore certain qu'il n'en aura plus besoin.

— Bien. Lui ne s'en servira plus. Moi si.

— Pour quoi faire ? Tu n'es pas en train de... euh, de faiblir physiquement, Sara ?

— Non, ma vue fut le seul sacrifice qu'il m'a fallu faire. Mais demain, je ferai le chemin dans le fauteuil roulant. Il faudra que quelqu'un me pousse.

— Pourquoi ?

— Je pense qu'on peut dire que je partirai à la recherche d'une vision, expliqua-t-elle en se passant le bout des doigts sur le front. Je me serais bien assise au sommet d'une montagne pendant quelques jours, mais les Rocheuses sont loin derrière nous maintenant, et si je

m'asseyais quelque part, vous autres me laisseriez aussi loin derrière vous que nous avons laissé les montagnes.

— Ne sois pas bête. Nous t'attendrions.

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire. Nous avons le fauteuil roulant. Je m'assiérai dedans. Vous pourrez me pousser à tour de rôle. Je serai dans une sorte de transe, alors il vaudra mieux que personne n'essaye de me parler. Et ne vous inquiétez pas pour la nourriture, je n'en aurai pas besoin.

— Et l'eau ?

— Je n'en aurai pas besoin non plus.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

— Je ne suis sûre de rien. Deux, trois jours.

— Et quand tu auras fini, nous diras-tu ce qui se passe ?

— Eh bien, nous saurons au moins une chose, répondit-elle. Nous apprendrons qu'un fauteuil n'est pas un bon véhicule pour partir en quête d'une vision. » Quand ils repartirent le lendemain matin, Sara se trouvait dans le fauteuil. Elle fut placée, à sa demande, à peu près en milieu de cortège avec un écart consistant juste devant et derrière elle. Bien qu'elle ait affirmé qu'elle ne serait probablement pas capable d'entendre le moindre bruit, Guthrie décida que les

bavardages ne devaient pas avoir lieu trop près d'elle, au cas où ils la dérangeraient.

Il se chargea du premier tour pour pousser le fauteuil. Il avait fait environ cinquante mètres, lorsqu'on lui posa la main sur l'épaule.

Il se retourna. C'était Neila, la jeune femme peu loquace aux grands yeux. Elle tenait à la main une chaîne en or à laquelle pendait une pierre précieuse et, lorsqu'il s'écarta, elle la passa autour du cou de Sara et attacha le fermoir. Un bref sourire à peine esquissé éclaira son visage un instant, puis elle accéléra son pas et partit à l'avant.

Sara prit la pierre bleue des deux mains, puis la relâcha. Ses mains retrouvèrent leur place sur ses genoux.

Guthrie continua à pousser le fauteuil qui roulait sans heurts sur la chaussée goudronnée. L'air était chaud mais pas insupportable. Le soleil se trouvait constamment voilé par un nuage et le ciel conservait un bleu éclatant. Il avançait, poussait le fauteuil et appréciait la présence muette de Sara.

Puis il sentit qu'elle était partie. Elle se trouvait toujours assise dans le fauteuil, mais elle l'avait quitté.

Au bout d'une heure environ, son fils Thom prit la relève. Guthrie reprit son propre rythme de marche et partit rejoindre les

membres du groupe qui se trouvaient à l'avant. Un autre remplaça Thom au bout d'une heure et ainsi de suite, un marcheur étant toujours prêt à assumer la tâche solitaire qui consistait à pousser le fauteuil de Sara.

Au départ, elle fit le sujet d'un bon nombre de conversations et elle focalisa toute l'attention du groupe. Mais lorsque rien ne se passa, lorsqu'elle continua de rester sans bouger dans le fauteuil tandis que les kilomètres défilaient sous ses roues, lorsque même la personne qui la poussait cessa de sentir sa présence, on arrêta de parler d'elle et on y fit moins attention.

Quand ils établirent le camp, le premier soir, on discuta pour savoir s'il fallait la laisser passer la nuit dans le fauteuil. Guthrie décida qu'on ne devait pas la bouger.

Puisqu'on ne pouvait pas dire qu'elle était réveillée, ils n'avaient aucune raison de supposer qu'elle avait besoin de dormir. Ils placèrent son fauteuil dans un endroit où elle avait peu de chance d'être dérangée et, au matin, ils la trouvèrent comme ils l'avaient laissée, n'ayant apparemment changé ni de position ni d'attitude.

Elle respirait. Son haleine était très légère et, à un moment, Guthrie emprunta son miroir de poche à Georgia Burdine pour s'assurer

qu'elle respirait toujours. Elle souffla juste assez pour l'embuer. Plus tard, il se demanda ce qu'il aurait fait si le miroir était resté clair. Elle devait certainement vivre, puisqu'elle expirait, mais aurait-elle été morte dans le cas contraire ?

Pour ce qu'il en savait, elle pouvait très bien entrer dans un coma où la respiration paraissait aussi peu nécessaire que la nourriture ou la boisson. Il conclut donc qu'il n'aurait probablement pas réagi, si elle avait cessé d'inspirer. Cela le rassurait pourtant de savoir que son souffle était régulier.

Au soir du troisième jour, alors que Douglas poussait le fauteuil, son corps se mit à trembler violemment.

Puis elle soupira. Tandis que Douglas tergiversait encore pour décider s'il était convenable de lui parler, elle appela son nom.

« Oui, c'est moi, Sara, répondit-il. Mais comment astu fait pour le savoir ?

— J'ai baissé les yeux et je t'ai vu sur le chemin du retour, expliqua-t-elle d'une voix faible. M'as-tu poussée tout le temps, Douglas ?

— Oh ciel, non ! J'ai remplacé Bud il y a environ quarante minutes. Nous sommes presque tous passés à tour de rôle.

— Pendant combien de temps suis-je

partie ?

— Partie ?

— Pendant combien de temps suis-je restée dans le fauteuil ?

— Aujourd'hui, c'est le troisième jour.

— Ça fait long, dit-elle. Ou court. Il n'y avait aucune notion du temps là où je suis allée.

— Où est-ce que tu es partie ?

— Très loin d'ici, dit-elle d'une voix qui sonnait comme si elle n'avait toujours pas complètement réintégré son corps. J'ai soif, ajouta-t-elle. Pourrais-je avoir une gorgée d'eau ? Merci. Où sommes-nous ? Encore dans le Montana ?

— Oh ça, c'est sûr. Et nous y resterons pendant encore un bon moment.

— C'est bien, répliqua-t-elle d'un ton calme. Je crois que vais me reposer un peu. Merci, Douglas. » Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la nuit, elle se leva de son fauteuil et annonça qu'elle n'en aurait plus besoin.

Al ajouta qu'il ne lui servirait plus et ils décidèrent de le laisser sur le bord de la route. « On ne voit pas beaucoup de fauteuils roulants abandonnés, dit Jerry à Sue Anne. Ce n'est pas comme les parapluies que les gens laissent tout le temps dans les restaurants. » Guthrie était venu lui dire quelques mots, dès

qu'il s'était aperçu de son réveil. Puis il l'avait laissée seule jusqu'à ce que chacun se soit installé pour la soirée.

Après le dîner, il observa la fumée s'élever du feu de camp pendant quelques minutes. Puis, il alla trouver Sara et lui prit la main. Ils s'écartèrent un petit peu et il contempla son visage, plongeant son regard dans ses yeux gris sans vue. Elle semblait différente, pensa-t-il.

On aurait dit qu'elle était en apesanteur, comme si elle n'avait pas complètement réintégré son corps. En même temps, il la trouvait préoccupée. Il sentait que des événements très importants l'inquiétaient.

« Eh bien, commença-t-il. Nous sommes heureux que tu sois de nouveau parmi nous.

— J'aime être parmi vous.

— Où es-tu allée ? As-tu eu une vision ?

— Est-ce que j'ai eu une vision ? Je ne sais pas si c'en était une. On aurait dit que c'était beaucoup plus que ça. J'ai reçu ce que j'étais partie chercher, expliqua-t-elle avec un sourire qui parut triste à Guthrie. Où je suis allée, je ne le sais pas vraiment. J'ai quitté mon corps tout le temps.

— Cela, je l'avais deviné. Je commençais à me demander si tu allais songer à revenir.

— J'ai été... ailleurs. J'ai deviné certaines choses, j'en ai entendu, on m'en a fait

comprendre d'autres. » Il attendit qu'elle en dise plus. Quand il constata qu'elle se taisait, il se mit à raconter : « En tout cas, ils n'ont pas arrêté le carnaval parce que la voyante était partie en vacances. Il s'est passé beaucoup de choses pendant ton absence. C'est Douglas qui te poussait quand tu t'es réveillée. As-tu remarqué un changement quelconque en lui ?

— Non, je ne pense pas.

— Bon, peut-être que ce genre de guérison ne se manifeste pas dans l'aura d'une personne.

— Attends une minute, coupa-t-elle. Il marchait normalement, n'est-ce pas ?

— Oui. La hanche bancale qui le handicapait s'est rétablie. Elle s'est mise en mouvement et s'est guérie toute seule.

— Il faut croire qu'il était prêt à laisser partir ce qu'il retenait ainsi. Le problème n'a pas d'importance.

On n'est pas obligé d'examiner toutes les ordures qui sont sur le chemin de la décharge, tu sais. On s'arrange pour les y faire transporter et on s'en débarrasse.

— C'est ce que tu viens de dire.

— Ah bon ?

— Sara, tu as l'air exténuée. Veux-tu que je te laisse te reposer ?

— Non, ça va. Il est vrai que je suis fatiguée mais je ne suis pas près de dormir

maintenant. Q'est-ce que j'ai manqué d'autre ? J'aurais aussi bien pu être partie à l'autre bout du monde, tu sais, pour ce que j'ai ressenti des événements autour de moi. Alors, continue, quoi d'autre ? Y a-t-il beaucoup de nouveaux ? » Il y en avait quelques-uns et il lui parla d'eux. On avait aussi assisté à plusieurs dépressions nerveuses, à quelques découvertes extraordinaires, ainsi qu'à une guérison ou deux sur le plan physique. Il la mit au fait.

« Tu te souviens de Bud, n'est-ce pas ? continua-t-il.

— Bien sûr que je me souviens de Bud. Le père de Richard, le mari d'Ellie. Comment pourrais-je avoir oublié Bud ?

— Je ne pensais pas que tu l'avais oublié, Sara. Je me demandais seulement si tu te rappelais de quoi il avait l'air. Je ne sais jamais exactement quelle vision tu as des gens que tu ne vois jamais vraiment, pas avec tes yeux en tout cas. J'ai compris que tu recevais des images d'eux par une autre forme de vision, mais celle-ci te montre-t-elle la même chose que ce que je vois, moi ? Par exemple, lorsque tu as examiné Bud, as-tu remarqué qu'il lui manquait une incisive ?

— Oui, répondit-elle. En fait, je me rappelle avoir pensé qu'il devrait la remplacer. Le trou se voit à chaque fois qu'il sourit et,

sans cela, il a un sourire magnifique.

— Eh bien, il est en train de la remplacer.
Sans même voir un dentiste !

— Il a une nouvelle dent qui pousse ?

— Oui.

— Oh, c'est merveilleux, Guthrie !

— Il avait mal à la gencive, alors un compagnon lui a soulagé cette douleur, mais elle est revenue car la dent continuait à pousser dessous et on lui a encore calmé sa douleur. Et puis, il a passé sa langue dans le trou et il a remarqué que quelque chose commençait à pointer sous la gencive.

— C'est tout simplement merveilleux.

— Et tu te rappelles le tatouage de Jody ?

— L'araignée ? Elle représente une des dernières choses que j'ai vues de mes yeux. Je l'ai également remarquée quand je l'ai examiné ; j'ai vu Jody se la faire tatouer à Seattle. Eh bien, qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle a pratiquement disparu. Jody n'en revient pas. Il affirme qu'il n'en a plus besoin, bien entendu, et que tout va bien à ce sujet. Mais qui a donc déjà vu un tatouage disparaître tout seul ?

— C'est tellement excitant !

— Vraiment ? Je pense qu'on pourrait envoyer ce phénomène à l'émission « Croyez-le ou non », mais quelle importance cette

guérison a-t-elle à grande échelle ? Jody ne s'attriste pas de la perte de son tatouage, même s'il éprouve un peu de nostalgie à ce sujet. Le porter ne l'ennuyait pas non plus, donc...

— Non, tu n'y es pas, coupa-t-elle. C'est un miracle !

— Nous assistons à des miracles tous les jours, Sara.

Qu'est-ce que celui-là peut bien avoir de spécial ?

— Une nouvelle dent, un tatouage qui s'efface. Je sais que j'ai dit moi-même que les miracles ne pouvaient pas être classés par ordre de difficulté, et c'est vrai, mais à chaque fois qu'il se produit un nouveau genre de miracle, il devient de plus en plus évident que tous les miracles peuvent arriver, que nous devons éliminer tous nos préjugés sur ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Ce renseignement m'aide beaucoup.

— Qu'as-tu appris là-bas ?

— Pas mal de choses, commença-t-elle tandis que sa main palpitait machinalement la pierre précieuse pendue à son cou. Voilà pourquoi je suis dans cet état maintenant. Je ne me sens pas fatiguée, je me sens surmenée.

J'ai découvert quel était notre rôle.

— Et ?

— Nous devons soigner le cancer.

— Mais nous l'avons déjà fait. Ne m'as-tu pas dit que Sue Anne avait un cancer et qu'elle s'était guérie seule ?

— Pas le cancer de chacun. Nous devons soigner le cancer de la planète.

— Comment faire ? Faut-il que nous marchions tout autour du monde pour soigner toutes les maladies ?

— Non, tu ne comprends toujours pas, dit-elle en secouant la tête. Je ne parle pas du cancer dont Sue Anne souffrait, du cancer que les êtres humains développent et dont ils meurent. La planète elle-même souffre de cancer, dit-elle en respirant profondément. Et nous en faisons partie. C'est cela qu'il nous faut soigner. » CHAPITRE 16 « Il ne va pas être facile d'expliquer ce que j'ai appris, poursuivit-elle, personne n'est venu s'asseoir à côté de moi pour tout me raconter. On m'a montré des choses, j'ai dû en deviner d'autres. Sais-tu ce qu'est le cancer, Guthrie ?

— Plus ou moins. Il y a une tumeur qui se met à grossir dans un organe et, si on ne la retire pas rapidement, elle continue à grossir jusqu'à ce qu'elle tue.

— Oui.

— À moins qu'on ne la soigne soi-même. Les cellules saines entourent et absorbent

immédiatement les cellules défectueuses. Je suppose que c'est ce qu'a fait Sue Anne.

— Une tumeur se met effectivement à grossir dans le corps, confirma-t-elle en hochant la tête. Mais cette tumeur fait partie du corps. Je vais te dire ce que c'est que le cancer. C'est l'ego des cellules.

— Je ne te suis pas.

— Je vais essayer de te l'expliquer de mon mieux.

Imagine une cellule de ton corps. Elle fait partie de l'un de tes organes, elle est assignée à une certaine fonction et elle la remplit. Mais un beau jour, un élément indéterminé contrarie cette cellule et provoque, du même coup, un changement de son comportement. Mettons que cette cellule fasse partie du poumon, par exemple.

Elle a été bombardée de fumée de tabac pendant des années et elle se retrouve engloutie sous le goudron.

Celle-ci finit donc par s'écrier : "Eh, ça ne peut plus fonctionner ainsi. Je ne suis pas bien du tout ici, et si je continue à faire mon travail normalement, je ne survivrai pas ! Et ensuite que deviendrons-nous ?" Alors, la cellule se met à s'activer afin de survivre. Elle se multiplie à une vitesse folle pour s'assurer qu'elle restera en vie un moment encore. Ce

faisant, elle tue toutes les autres cellules qui se mettent en travers de son chemin. Elle réussit tellement bien son travail de survie qu'elle s'étend de manière anarchique à tout l'organisme et finit par tuer le corps dont elle fait partie car, au bout du compte, elle reste une petite cellule ; elle ne peut jamais remplacer l'organisme tout entier et elle est incapable de vivre seule. Finalement, elle périt avec le reste du corps.

— C'est ça, le cancer ?

— Oui, et voilà comment il se développe. Le cancer est une cellule qui réfléchit toute seule. Un corps irritant, comme les fibres d'amiante, le tabac ou un excédent de nourriture, la pousse dans l'engrenage que provoque ce comportement égocentrique. Mais celui-ci peut aussi résulter d'un traumatisme émotionnel. Regarde toutes les veuves qui se retrouvent avec un cancer du sein. Elles enfouissent leur peine et leur colère d'avoir été abandonnée et leurs cellules se sentent menacées par autant de chagrin. C'est pourquoi elles grossissent pour se défendre elles-mêmes. D'une certaine façon, nous choisissons les maladies dont nous voulons souffrir et nous trouvons un moyen de contraindre nos cellules à les engendrer. En somme, nous provoquons l'ego des cellules et

nous étiquetons ce qui en résulte du nom de cancer.

— Pourquoi l'ego des cellules ? Comment l'ego peut-il avoir un lien avec celles-ci ?

— Parce que l'ego est la partie de ton corps qui te fait croire que tu es séparé de l'univers. Il te fait penser que tu dois en être séparé pour survivre. Lorsqu'une cellule se comporte comme si elle possédait un ego et permet à celui-ci de dicter son comportement, on aboutit automatiquement à un cancer.

— D'accord, mais comment la planète peut-elle attraper le cancer ? La Terre n'est pas vivante.

— Bien sûr que si. Croyais-tu qu'elle était un simple bloc de pierre sans vie ?

— Non, mais c'est plus un endroit où l'on vit qu'un être vivant. C'est notre maison à tous, la source de notre nourriture, certes, mais elle ne vit pas en elle-même, si ?

— Est-ce vraiment ce que tu crois ? Chaque petite parcelle de cette planète est vivante, tu sais. Chaque molécule, chaque atome bourdonne d'activité. Rien n'est immobile. Tout change, tout grandit, tout évolue, tout naît et meurt indéfiniment. Les rochers vivent, l'eau vit.

— Et les collines, chanta-t-il. Au son de cette douce musique.

— Guthrie, insista-t-elle, penchée vers lui et lui tenant le bras. J'ai aperçu la Terre à la manière des astronautes. Elle ressemble à une magnifique perle bleue.

J'ai vu un être vivant. Les rivières représentent ses vaisseaux sanguins et l'atmosphère son appareil respiratoire. Les rochers et les montagnes sont ses os. Tout ce qui y vit, tous les êtres vivants font partie d'un tissu, d'un organe ou de l'organisme tout entier que constitue la planète sur laquelle ils vivent.

— Et nous, que sommes-nous ?

— En tant qu'êtres humains ? On pourrait répondre à cette question en cherchant ce que nous possédons qui nous distingue des autres animaux. Voilà ce que nous représentons pour cette planète.

— Et qu'est-ce que cela fait de nous, les pouces de la Terre ?

— Oh, que c'est joli ! dit-elle en riant. Non, aussi merveilleux soient-ils, nos pouces représentent simplement un outil que nous avons développé afin de remplir notre fonction plus aisément. C'est notre cerveau qui nous rend uniques et qui fait que nous sommes des hommes, et non pas des animaux. La race humaine représente le cerveau cognitif de la planète.

— À mon avis, la Terre a une sacrée

migraine.

— Oui, acquiesça-t-elle. En effet.

— Non, je ne faisais que plaisanter, Sara.

— Moi pas. La Terre a bien pire qu'une migraine.

Elle souffre carrément de fièvre cérébrale. La race humaine est cancéreuse. On pourrait l'assimiler à la tumeur au cerveau de la planète.

— "Cette maudite race humaine", c'est ainsi que Mark Twain définissait les hommes.

— La situation est certainement bien plus compliquée. La race humaine est peut-être maudite, mais aussi sacrée. Horrible et merveilleuse en même temps.

— Il fut un temps où ces deux termes avaient le même sens, tu sais. Ils désignaient une chose que l'homme craignait et admirait à la fois. Désormais les hommes pensent plutôt que tout est blanc ou noir.

— Oui, dit-elle. Horrible et merveilleux à la fois.

Pourrais-tu aller me chercher de l'eau, Guthrie ? Ce genre de conversation donne soif. » « Le cancer, reprit Sara, c'est l'ego. Les êtres humains se conduisent comme des cellules cancéreuses.

Ils pensent pouvoir survivre tout seuls, aux dépens du reste du monde. Ils salissent la

planète. Ils tuent les autres animaux et leurs congénères. Toutes les religions leur répètent qu'ils ne forment qu'un seul corps, que tous les hommes sont frères, mais aucun n'agit comme s'il y croyait.

— Est-ce qu'il n'en a pas toujours été ainsi ? N'est-ce pas une particularité de la condition humaine ?

— Si, pendant des milliers d'années, ce comportement n'a pas eu d'importance. L'homme, exerçant son cerveau cognitif, donna libre cours à son ego. Il était libre d'agir comme il le désirait et domina de plus en plus son environnement. Il pouvait tuer ses frères et se faire tuer par eux. Ses actions ne représentaient aucun danger réel. Il tuait, était tué, mais la Terre et les montagnes demeuraient. Les âmes apprenaient toujours la leçon pour laquelle elles étaient venues sur Terre. La vie continuait car la planète existait toujours.

Oh, effectivement, quelques événements semblaient vraiment catastrophiques. Le génocide a effacé de la surface de la Terre tous les pigeons migrateurs, jusqu'au dernier, et a tenté d'anéantir également les bisons et les juifs. L'histoire de l'humanité est en effet horrible et merveilleuse. Lorsque nous avons pris le bus pour venir dans l'Ouest, il me

suffisait de regarder une rivière ou une montagne pour la voir évoluer à travers tous les temps, et chaque image qui passait devant mes yeux était à la fois horrible et merveilleuse. L'histoire des hommes s'est en effet toujours déroulée ainsi.

Mais cela n'avait pas d'importance. La Terre permettait à l'homme de casser ses chaînes et d'explorer toutes les conséquences de son ego. Il n'y avait aucun danger à ce qu'il le fasse. Le mal qu'il provoquait n'avait pas de conséquences à long terme, expliqua-t-elle en respirant profondément. Mais maintenant la situation a évolué.

— Comment cela ?

— Ses outils et ses armes sont beaucoup plus puissants. Caïn ne tue plus seulement Abel désormais. Il fait exploser le monde. Il n'est plus possible de se comporter comme autrefois car les hommes possèdent maintenant le pouvoir de causer des dégâts définitifs, à l'échelle mondiale. L'homme est suffisamment puissant pour détruire la planète désormais. Et c'est ce qu'il est en train de faire.

— Tu veux parler des armes nucléaires ?

— Bien sûr, si on les utilise. Si suffisamment de pays la possèdent et que les peuples la considèrent trop à la légère, tôt ou tard on les utilisera. La force nucléaire

pourrait détruire le monde entier avant que l'on ne déclare une guerre, si le réacteur se met en fusion et que le phénomène prend une grande ampleur.

Mais la force nucléaire ne représente qu'une partie du problème. Il y a quelques centaines d'années, les Indiens d'Amérique de l'Est brûlaient la forêt dans le but de lever le gibier. Les Indiens étaient peu nombreux et incendiaient rarement. La forêt avait toujours le temps de repousser. Puis, l'homme blanc est venu et il a défriché toute la terre pour y implanter habitations et cultures. La forêt disparut pour toujours.

Au Brésil, la forêt d'Amazonie est pratiquement anéantie. Chaque jour qui passe, des hectares sont défrichés par le feu et la grande forêt tropicale d'Amazonie se trouve plus réduite. De plus, si nous ne changeons pas de comportement, la couche d'ozone qui enveloppe la planète va se désagréger et disparaître.

Par conséquent, la température de la planète augmentera probablement d'un degré ou deux et fera fondre la glace recouvrant les pôles. Du même coup, le niveau des mers remontera et le climat de la Terre entière se modifiera. Personne ne sait vraiment ce qu'il va se passer : les prévisions s'étendent d'un

nouvel âge de glace jusqu'à un climat subtropical au nord de l'Europe. Personne n'est sûr de rien, mais chacun sait que la forêt d'Amazonie a trop de valeur pour qu'on la perde.

Pourtant, elle disparaît un peu plus chaque jour. Parce que les personnes qui l'abattent pensent que cette activité est nécessaire à leur survie.

Et voilà tout le problème, dit-elle en buvant une gorgée d'eau, non pas ce que l'homme fait mais ce qu'il pense. En effet, le cerveau détermine l'action. Nous n'avons pas besoin de plus de connaissances. Nous savons déjà que la population mondiale doit arriver à un chiffre stable, qu'on ne doit pas gaspiller les denrées irremplaçables, que la guerre et la préparation de celle-ci conduisent à la ruine d'une nation. Nous en sommes conscients. Tout le monde connaît cela. Mais la population augmente envers et contre tout, les ressources naturelles diminuent et les nations s'arment en prévision d'éventuelles guerres.

Chacun sait parfaitement ce qu'il devrait faire mais l'ego nous pousse à commettre de graves erreurs. Les Japonais sont persuadés qu'il leur faut continuer à massacrer les baleines. Les Arabes pensent que Dieu désire qu'ils fassent exploser des avions. En Irlande,

les catholiques et les protestants se battent à cause de leur religion. Ce genre de conflit a bien dû avoir un sens quelconque au dix-septième siècle mais maintenant, il est complètement ridicule. Et tout le monde le sait, dans les deux camps, chacun des combattants en est conscient mais personne ne peut cesser les affrontements.

— Tu as dit qu'on y avait toujours réussi dans le passé.

— Oui.

— Peut-être que nous pourrions trouver une solution cette fois-ci. Des personnes se font tuer et des espèces disparaissent mais les choses en ont toujours été ainsi depuis le Déluge. Peut-être cela fait-il partie de la vie, peut-être...

— Non, coupa-t-elle en secouant la tête. Les temps ont changé.

— Comment le sais-tu ?

— On me l'a appris. Mais les hommes l'ont toujours su. Un très grand nombre de religions parlent du Dernier Jour et beaucoup d'entre elles semblent s'être mises d'accord sur une date aux alentours de l'an 2000.

Le calendrier maya compte les années jusqu'à 2011.

Les prédications de Nostradamus s'arrêtent environ à la fin du siècle. D'après une histoire

sur le dieu Brahma, Celui-ci se mit à souffler l'univers d'un seul coup, ce qui, entre parenthèses, concorde remarquablement bien avec la théorie du Big-Bang. Vers l'an 2000, on dit que Brahma arrêtera de souffler.

— Et ce sera la fin du monde ?

— Non, il commencera à inspirer tout ce qu'il a soufflé. Interprète ce présage comme tu le veux. Peut-être la fin du monde approche-t-elle. Peut-être nous trouvons-nous au seuil de quelque chose de nouveau.

— Comme quoi, par exemple ?

— Une nouvelle ère. Il y a une théorie qui dit que Nostradamus et tous les autres prophètes finissent leurs prophéties à ce moment-là car une nouvelle époque viendra, où l'Histoire cessera d'être prévisible. Le monde sera si étrangement différent que toute personne qui est bien enracinée dans notre vieille ère ne peut deviner à quoi il ressemblera. Nostradamus ne peut plus rien y prévoir et les Mayas cessent de compter les années et de prévoir les éclipses. Voici donc deux choix, mon ami, dit-elle en lui présentant ses deux mains, les paumes ouvertes. Le paradis sur Terre ou la fin du monde.

— Dans les deux cas, une nouvelle Histoire commence.

— Une nouvelle Histoire ou pas d'Histoire

du tout.

— Pas facile à saisir, dit-il en se grattant la tête.

— J'ai essayé de faire de mon mieux.

— Mais tu t'en es très bien sortie ! Le plus difficile n'est pas de comprendre ce que tu disais, mais plutôt d'intégrer ces paroles dans mon cerveau. Soit nous assistons à la fin du monde, soit l'homme change complètement de comportement, c'est bien à cela que la situation se résume ?

— Oui.

— Mais le fait de savoir que nous devons nous comporter différemment ne changera rien, car nous l'avons compris depuis bien longtemps et nous n'avons pas les moyens de le réaliser.

— Si, car le problème n'a rien de logique. Désormais, nous avons les moyens de nourrir la population du monde entier, mais au lieu de cela nous avons des surplus de produits agricoles, les banques saisissent les fermes hypothéquées, le grain pourrit dans les entrepôts et les Africains meurent de faim : tout cela au même moment. Le fait que nous le sachions n'a rien arrangé.

— Et alors, qu'est-ce que nous pouvons bien faire ?

Si nous représentons le cancer, comment

allons-nous soigner la planète sans nous détruire ? Sais-tu que tu es en train de me parler d'un changement complet et révolutionnaire du comportement humain ?

— Oui.

— C'est l'ego des hommes qui provoque le cancer de la Terre, je me trompe ? Comment retire-t-on son ego à un être humain ? Quel genre de scalpel doit-on utiliser ?

— Tu ne comprends pas, répliqua-t-elle. On ne peut pas anéantir l'ego par une opération chirurgicale. On ne peut pas le tuer ni le détruire. Le destin des hommes n'exige pas que nous finissions comme des fourmis dans une fourmilière, comme les serviteurs altruistes d'une planète despotique. Le seul moyen de faire face à l'ego consiste à le surpasser. Nous devons rendre caduque l'illusion que l'ego nous montre où réside notre avantage. Nous devons comprendre que rien n'est valable pour l'un d'entre nous s'il ne l'est également pour le monde entier. Il faut que nous nous rappelions qui nous sommes vraiment.

— Tout se disloque. Le centre ne peut tenir, tu connais ce poème de Yeats ?

— Oui.

— Notre marche commence à ressembler curieusement à ce poème : La Seconde Venue.

— Oui, en effet.

— Sara, ajouta-t-il en la regardant en face. Nous ne faisons pas partie d'une espèce de farce cosmique un peu élaborée, dis-moi ? Jody voulait savoir si nous allions à Washington. Dois-je lui répondre que, en fait, notre destination se trouve un peu plus au nord vers la Pennsylvanie, où une jeune fermière hollandaise s'apprête à donner naissance à un petit dans une étable en pierre, juste à l'extérieur de Bethlehem¹ ? » Elle éclata de rire. « Alors ? Lorsque nous aurons passé Harris 1. Ville des États-Unis, en Pennsylvanie.

burg, est-ce que je dois commencer à chercher une étoile ?

— Non, répondit-elle. Les choses ne vont pas se passer ainsi cette fois-ci.

— Nous parlons donc bien du Grand Retour.

— La première fois que le Saint-Esprit est descendu sur Terre, acquiesça-t-elle, il a pris corps en un seul homme. Et ce phénomène a eu lieu plusieurs fois quand on y pense. Il y a eu d'autres Christ que Jésus.

Il y a eu Krishna, il y a eu Bouddha, il y en a eu d'autres. À chaque civilisation, sa Visitation. Le Grand Retour sera le même pour le monde entier, et il ne sera pas incarné par un seul homme. Le Grand Retour aura lieu

lorsque l'Esprit-Saint sera inculqué à toute la race humaine.

— Voilà pourquoi nous faisons tout cela ? dit-il après avoir réfléchi à ce qu'elle venait de dire. La raison pour laquelle nous marchons ?

— Oui.

— Un véritable coup de poker. Soit nous assistons à la fin du monde, soit nous vivons le paradis sur Terre, avec deux voitures dans chaque garage. Deux voitures non polluantes, j'imagine, roulant probablement à l'énergie solaire.

— Peut-être.

— Et tout ça parce qu'un garçon de café, à Roseburg, dans l'Oregon, a décidé que le temps était propice pour partir en balade. N'aurais-je pas dû auparavant parler à un buisson en flammes, Sara ?

— Je croyais que tu avais entendu une voix.

— Oui, en effet. J'ai tendance à l'oublier. Bon, mais qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis parti marcher et je suis tombé sur une version particulière de saint Paul, qui est descendu de son camion et s'est joint à moi. Ensuite, nous avons rencontré une dame qui est progressivement devenue aveugle afin d'y voir plus clair. Maintenant, nous ne sommes plus qu'à quelques kilomètres de l'endroit où les

Indiens ont soudain fait prendre conscience à Custer qu'il était mortel et je passe un merveilleux moment, Sara, vraiment, mais j'ai du mal à croire que nous sommes en train de sauver l'humanité.

— Qu'arrive-t-il aux gens lorsqu'ils se mettent à marcher avec nous, Guthrie ?

— Ils arrêtent de fumer, ils entrent en état d'hyperventilation, leurs tatouages s'effacent, leurs arthrites s'estompent, ils n'ont plus d'acné, leurs verrues s'en vont et maintenant, on dirait aussi que de nouvelles dents poussent. À supposer qu'un manchot se joigne à nous, est-ce qu'il lui pousserait un nouveau bras ?

— Pourquoi pas ? Le phénomène se produit souvent chez les crabes et les homards. Qu'arrive-t-il d'autre aux membres du groupe, Guthrie ? Que se passe-t-il à l'intérieur ?

— Nous changeons.

— Oui.

— Nous ne nous transformons pas en clones, pourtant. On pourrait dire que les membres du groupe deviennent un peu plus eux-mêmes.

— En effet.

— En marchant ainsi, nous nous débarrassons de nos anciennes vies. Nous nous détendons, nous communiquons. Nous

pardonnons, nous oublions, et l'un des faits les plus remarquables dans tout cela, c'est que nous ne nous rappelons plus qui nous pensions être auparavant.

— Par contre, nous nous souvenons de qui nous sommes réellement.

— Oui.

— Nous aimons nos voisins comme nous-mêmes et nous exprimons par de multiples façons certaines notions de base comme celle que ce garçon a démontrée lorsque nous étions encore dans les montagnes.

— Oui, certes. Mais...

— Mais quoi, Guthrie ?

— Eh bien, tout cela mène-t-il à quelque chose ?

Nous vivons des événements merveilleux, et, pour ma part, je ne vois pas de façon plus agréable de passer l'été, mais je ne savais pas que j'étais parti pour sauver la planète. Est-ce que nous touchons assez de monde ?

Ne devrions-nous pas, enfin, trouver un moyen de faire passer le mot plus vite ?

— Tu penses que nous avons besoin de l'attention des médias ? dit-elle avec un sourire. Nous pourrions contacter l'une des chaînes de télévision afin qu'elle envoie une équipe de tournage pour nous suivre. Tu pourrais tenir des conférences de presse pour

annoncer les derniers miracles.

— Doux Jésus, ne m'en parle pas !

— Toi et moi pourrions nous faire inviter par Donahue et Oprah Winfrey afin de répandre la bonne parole. Nous pourrions répondre aux questions provocatrices du public. Peut-être serait-il mieux d'acheter un moment d'antenne. Devons-nous commencer à collecter des fonds ?

— Arrête, Sara !

— Nous pourrions trouver une marque de chaussures comme sponsor. "Lorsque vous marchez vers la gloire, vos Reebok vous accompagnent !" Ou devons-nous proposer le marché à Nike, d'abord ? Après tout, cette entreprise a commencé dans l'Oregon. Nous devrions peut-être faire affaire avec une marque locale.

— Je comprends ce que tu veux dire, Sara. Vraiment.

— Vouloir faire avancer les choses plus vite est déjà une idée soufflée par l'ego, Guthrie. Il revient au même de penser "Oh bon sang, Dieu est dans de mauvais draps sans mon aide !", ou de rechercher des personnes qui feront ce qu'on leur dit pour leur propre bien.

Mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas essayé de pousser quiconque à agir, et les seules personnes qui nous rejoignent sont

celles qui le désirent. Voilà pourquoi tout le monde se sent bien. Nous n'avancerons pas plus vite en allant à Washington pour dire au gouvernement ce qu'il doit faire. Mais si nous continuons à marcher là où ton intuition nous guide, un de ces jours, il y aura bien une personne à Washington qui se lèvera et sortira de son bureau car elle aura envie de partir marcher.

— Et qui fera tourner la boutique lorsque tout le monde marchera ?

— Ce détail est sans importance. Qui est-ce qui sert au bar à Roseburg ? Cela ne compte vraiment pas. Tu connais le dicton : "C'est un sale boulot mais quelqu'un doit bien le faire" ? Si c'est réellement un sale boulot, alors personne ne doit le faire. » CHAPITRE 17 Un Holiday Inn à Pueblo, dans le Colorado. Mark signa le registre, alla à sa chambre. Il prit une douche puis il enfila son maillot de bain. Celui-ci était un peu large au niveau des fesses. La dernière fois qu'il l'avait porté, il l'avait trouvé étriqué. Il n'en doutait plus : il perdait bien du poids. George Kingland le lui avait signalé avant qu'il ne l'ait remarqué lui-même et le processus n'avait pas cessé depuis. Il avait presque perdu cinq centimètres de tour de taille et il portait sa ceinture deux trous plus serré. Tout son corps avait d'ailleurs

maigri proportionnellement. Lorsqu'il s'était rasé le matin, il avait remarqué des os saillants autour de sa mâchoire. Ses bajoues étaient en train de disparaître et il perdait son air rebondi et suffisant.

Il aimait assez le changement. Ses quelques kilos en plus ne l'avaient pas dérangé mais il découvrait maintenant qu'il appréciait d'être un peu plus mince. Il aimait surtout le fait de ne jamais se priver à table. En effet, il avait commencé à maigrir sans s'en rendre compte et il continuait de manger ce qu'il voulait quand il en avait envie.

Pourtant, il mangeait moins. Jusqu'à ce qu'il ait décidé de consacrer son été à chasser les femmes, il vivait avec Marilee et les enfants et prenait son petit déjeuner ainsi que son dîner chez lui. Lorsqu'il passait la nuit dehors, qu'il séjournait dans une autre ville deux ou trois jours, il suivait plus ou moins les mêmes habitudes alimentaires.

Désormais, il n'avait plus de point fixe auquel se rattacher, aucun rythme dans ses journées. Depuis son départ de Wichita Falls, il dormait de façon tout à fait irrégulière : il pouvait aller se coucher et se lever à n'importe quelle heure. La plupart des chaînes de restaurant restaient ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre et proposaient leurs

menus complets à toute heure du jour et de la nuit. On pouvait donc se lever en début de soirée et sortir prendre un petit déjeuner, puis commander une salade comme dîner à sept heures et demie du matin. Parfois, il oubliait de manger ; parfois, il envisageait la question et décidait qu'il n'avait pas faim.

Ce mode de vie semblait lui convenir. Il se sentait bien et il était plein d'énergie. Il n'avait pas les traits tirés, et ne semblait pas à bout de forces, comme certaines personnes qui perdent trop rapidement du poids. Il s'était quelque peu inquiété, au départ, car maigrir sans faire de régime était souvent le symptôme de différentes maladies. Mais par la suite, il avait constaté qu'il s'était effectivement mis au régime, bien qu'il n'en ait pas eu l'intention. Il grignotait beaucoup moins et il supposait que son poids avait dû s'en ressentir. Il n'avait plus autant besoin de gâteaux secs et de barres chocolatées. Maintenant, ses éventuels grignotages l'amenaient à sauter un repas.

La perte de poids facile, pensa-t-il. Lorsque la faim se fait sentir, sortez et tuez une jolie femme !

Il descendit à la piscine, effectua quelques longueurs de bassin, s'étendit sur une chaise longue et laissa le soleil sécher son corps. Il était assez tard dans l'après-midi mais le soleil

brillait encore suffisamment fort.

Durant quelques minutes, il observa les clients autour de la piscine, retenant leurs visages, et il choisit les femmes qu'il trouvait charmantes. Il y avait une petite brune mince, assise à côté de son mari : elle était un peu trop maigre à son goût, mais elle pourrait faire l'affaire. Il y avait aussi une adolescente potelée qui n'arrêtait pas de monter l'échelle de la piscine en tirant sur le haut de son maillot de bain une pièce, afin de recouvrir complètement sa poitrine. Elle montait ensuite sur le plongeoir et sautait dans l'eau, puis répétait ce mouvement quelques instants plus tard. Il avait l'impression qu'elle était blonde, mais il ne pouvait en être sûr car son bonnet de bain cachait toute sa chevelure, excepté sa nuque. Par ailleurs, elle était jolie : un petit corps ravissant, encore porteur de quelques rondeurs adolescentes sur de jeunes jambes bien galbées. Mais elle était trop jeune, elle devait avoir seize ans tout au plus.

Quoi qu'il en soit, ces deux femmes-là pourraient nourrir ses fantasmes et c'était tout ce qu'il désirait pour le moment. Il avait tué une auto-stoppeuse la veille au matin et avait laissé le corps dans un égout où on ne le retrouverait probablement jamais. Il ne chasserait pas ce jour-là, ni le lendemain. Il

avait dépassé un certain stade à Wichita Falls. Missy Flanders avait été absolument irrésistible et il n'aurait pas pu avoir de repos tant qu'il ne l'avait pas possédée. Depuis lors, il avait été capable de continuer à tuer pour le plaisir.

Lorsqu'il avait la chance de trouver une femme qui le tentait vraiment, il lui fallait l'assassiner. Cependant, ce besoin n'était jamais aussi intense que ce qu'il avait éprouvé à Wichita Falls. Désormais, lorsqu'il trouvait une fille tout à fait adorable et que la tentation était trop forte, cela signifiait avant tout qu'il avait choisi de ne pas y résister. Avec Missy, il n'avait pas eu le choix.

Il ferma ensuite les yeux et se rappela l'auto-stoppeuse de la veille. Il se souvint de ses yeux et de la façon dont elle s'était mordillé la lèvre inférieure quand elle lui avait demandé jusqu'où il allait. Il pensa à ce qu'il lui avait fait et, l'espace d'un instant, il se demanda qui pouvait bien l'attendre à la maison. Ce genre de pensée survenait rarement et ne durait pas longtemps.

Il se laissa aller à rêver et ouvrit les yeux de temps en temps pour observer la femme mariée et l'adolescente : celle-ci tirait encore sur son vêtement. Pourquoi n'arrêtait-elle donc pas ? Ces seins ne resteraient jamais couverts

complètement, pas avec ce genre de maillot !

Il aimait sentir son sexe se raidir et s'échauffer. Il aimait quand le soleil réchauffait sa peau et quand une légère brise soufflait de temps en temps.

Il s'assoupit et, quand il s'éveilla et ouvrit les yeux, le pourtour de la piscine était pratiquement désert. Il n'y avait plus de soleil. Il restait pourtant à celui-ci quelques heures avant de se coucher mais il s'était caché derrière les murs de l'hôtel. Mark était presque seul au bord de la piscine. L'adolescente rondelette était toujours là, elle aussi. Étendue sur une chaise longue maintenant, elle avait retiré son bonnet de bain : oui, elle était bien blonde et, finalement, son maillot de bain couvrait sa poitrine et remplirait cette fonction jusqu'à ce qu'elle bouge.

La petite brune et son mari étaient partis et presque tous les autres aussi. Un homme âgé, aux cheveux gris et aux muscles mous, barbotait dans la partie peu profonde du bassin. Un couple sur l'autre bord de la piscine était en train de rassembler ses serviettes avant de remonter dans sa chambre.

Le vieil homme partit, à son tour, quelques instants plus tard. Il enfonça ses pieds dans des sandales de plage et s'en alla d'un pas traînant. Il ne restait que la fille et, au moment où Mark

s'en aperçut, elle s'assit, montrant ainsi le haut de sa poitrine, et tira sur son maillot, comme d'habitude. Elle fourra ses cheveux blonds dans son bonnet de bain de façon minutieuse et attacha la lanière sous son menton. Puis elle se releva et marcha jusqu'au plongoir.

Il observa l'arrière de ses cuisses tandis qu'elle marchait. Reviens dans quelques années, lui dit-il en silence. Reviens me voir quand tu seras assez vieille. Tu n'as même pas besoin de perdre ces petites rondeurs, elles sont charmantes. Mais grandis un peu et repasse dans ma vie, nous verrons ce que nous pourrons alors faire de toi.

Elle effectua une série de simples plonges, remontant son maillot à chaque fois qu'elle sortait de l'eau.

Alors qu'il la regardait et était son seul spectateur, il commença à se sentir intimement lié à elle, comme si elle ne dédiait sa démonstration qu'à lui-même. La piscine devint petit à petit un monde à part dont ils représentaient les seuls habitants.

Il posa la main sur son sexe et le sentit. Celui-ci était en érection et manifestait un désir urgent. Il lui faisait mal, mais cette sensation n'était pas désagréable.

On ne peut rien obtenir.

Qui satisfera ce douloureux plaisir...

Faux, pensa-t-il. Il pouvait obtenir une chose. Elle.

Il resta assis, continua à se toucher, continua à la regarder et des objections lui vinrent à l'esprit. Trop jeune. Il était un client déclaré de l'hôtel. Et, de plus, n'importe qui pouvait venir à tout instant voir ce qui se passait au bord de la piscine. Même si personne ne décidait de se baigner, toute une série de fenêtres avaient vue sur le bassin. Quelqu'un pouvait regarder par l'une d'elles et les voir.

Elle plongea à nouveau et il attendit qu'elle regagne l'échelle. Cette fois pourtant, elle fit une longueur de bassin avant de revenir. Il l'observa tandis qu'elle effectuait son aller-retour ; il trouvait son crawl un peu agité, mais efficace. Le coup d'œil rapide qu'il pouvait jeter au dessous épilé de ses bras entre deux mouvements constituait une intimité particulière entre lui et l'adolescente.

Il se leva, mal assuré sur ses jambes, et traversa l'espace jusqu'au petit bassin, avant de se glisser lentement dans l'eau. Il nagea vers elle avec quelques mouvements de brasse peu rapides. Elle était passée du crawl à une variante du dos crawlé. Utilisant ses bras comme des rames, elle allait et venait dans la piscine. Il poursuivit ses gestes de brasse et

nagea avec elle, maintenant toujours une certaine distance entre l'adolescente et lui.

Lorsqu'elle se reposa, flottant sur le dos, il avança pour la rejoindre. Elle ouvrit les yeux à son approche et lui sourit.

« Salut, dit-elle.

— Tu ne devrais pas toujours tirer sur ton maillot de bain ainsi, répondit-il.

— Pardon ?

— Ces petits nichons sont trop mignons pour qu'on les cache. Tu devrais laisser les gens regarder. » Son visage exprima une stupéfaction difficile à décrire. Elle ne savait pas comment réagir et, avant même qu'elle n'ait eu le temps d'y réfléchir, il l'avait attrapée par les épaules. Il se jeta de tout son poids sur elle, tendit les bras et la maintint sous l'eau. Elle résista.

Elle était douée et habile à ce jeu, à force d'avoir tant nagé, mais lui était plus musclé qu'elle et il possédait l'extraordinaire avantage de la surprise. Elle se débattit beaucoup, agile comme une truite, mais elle finit par faiblir et fut à lui. Il jouit lorsqu'elle arrêta de bouger et que les premières bulles s'échappèrent de sa bouche et de son nez.

Quand elle se fut calmée, ses poumons se remplirent d'eau et ses yeux s'ouvrirent, sans vie. Il baissa le haut de maillot de bain et prit

ses seins d'une blancheur lactée dans ses mains. Il la tint dans ses bras un moment. Puis il la relâcha et elle glissa vers le fond de l'eau.

À Denver, il étudia des chiffres avec les employés qui s'occupaient de ses biens pendant une partie de l'après-midi. Il passa devant la maison où M. et Mme Minnick occupaient encore l'appartement du haut et il se rappela à quel point il avait éprouvé un désir ardent pour cette petite créature toute ronde, du visage comme du corps. Était-elle chez elle en ce moment ?

Devait-il aller frapper à sa porte pour lui montrer à quel point il était fier d'être son propriétaire et l'envoyer gentiment dans l'autre monde ? Deux mois plus tôt, les risques lui avaient paru trop importants, mais maintenant, ils ne semblaient plus aussi dangereux.

Pourtant, il renonça. Plus tard, peut-être, lors d'un autre séjour à Denver. Voilà qui était pratique dans le cas de Mme Minnick : il savait où elle habitait et elle n'était pas susceptible de disparaître à tout instant. Elle pourrait rester indéfiniment sur sa liste non écrite et un jour, lorsque le moment serait propice et le besoin impérieux, il mettrait une croix devant son nom.

Il alla jusqu'à Littleton et réussit à

retrouver la boutique 7-eleven où il avait assommé la caissière avec un bidon d'huile de vidange avant de l'achever dans les toilettes. Cet événement lui semblait avoir eu lieu il y a une éternité et il se rappelait comment il avait dû improviser, sous la contrainte, comment il avait dû se presser.

Désormais, il était plus calme, plus confiant. Il parcourut les rayonnages de la boutique et s'arrêta pour prendre un bidon d'huile qu'il soupesait. Il le remit à sa place, choisit un journal et l'apporta au comptoir.

L'employée était une jeune femme à la bouche pleine de chewing-gum. Son badge en plastique annonçait qu'elle s'appelait Tina. Elle n'était pas assez jolie et, de toute façon, la boutique regorgeait de clients. Il paya son journal et sortit.

Après Denver, il avait eu l'intention de rentrer à Kansas City pour voir Marilee et les enfants. Il emprunta la route fédérale qui allait tout droit vers l'est en traversant le Kansas. Et une force inconnue le fit quitter la route au milieu du chemin et se diriger vers Salina.

Le matin suivant, après le petit déjeuner, il se mit en chasse. Il se rendit dans un supermarché et poussa son chariot dans les allées, recherchant des femmes. Pendant près d'une heure, il se promena dans le magasin

climatisé sans trouver personne. Les quelques femmes qui l'attiraient avaient des enfants marchant à leur côté ou partageant le Caddie avec des laitues et des paquets de couches Tide.

Il partit de peur de se faire remarquer. Il préféra abandonner son chariot, plutôt que de s'embêter à acheter des produits dont il n'avait pas besoin. Il lui sembla que les gens lui lançaient des regards méfiants lorsqu'il sortit du magasin. Il quitta aussitôt Salina et prit à nouveau la direction de Kansas City. Mais, encore une fois, il n'alla pas jusqu'au bout et sortit de la route 70 à Junction City pour remonter sur Manhattan.

Il trouva un supermarché de banlieue et se mit à parcourir les rayons. En moins de dix minutes, il avait repéré sa proie : une grande femme qui portait ses cheveux châtons en deux nattes indiennes. Avec sa coiffure ajoutée à sa salopette de petite fille et à ses sandales, elle paraissait plus jeune qu'elle ne l'était en réalité. Lorsqu'il l'observa de plus près, il lui donna une trentaine d'années.

De jolis traits. De longues et fortes jambes. Il la dépassa sur le chemin de la caisse, paya son petit pain et sa boîte de raviolis et alla à sa voiture. Quand elle sortit du parking, il était juste derrière elle.

Et elle le fit tourner en bourrique ! Au lieu de rentrer directement chez elle, elle le conduisit à sa banque, puis chez le teinturier dans une autre galerie marchande, puis à une station K-mart, enfin dans un marché de produits biologiques à la sortie de la ville.

Il la suivit finalement dans le quartier où elle vivait ;

mais lorsqu'elle tourna dans une allée, une autre voiture y était déjà garée. Il regarda sa montre et conclut que son mari était rentré. Il fit une grimace et essaya de trouver comment il pouvait sortir de ce dédale de rues.

Le matin suivant, il se réveilla en pensant à elle. Il n'était pas obsédé, comme à Wichita Falls. Il ne prit pas de petit déjeuner et partit en reconnaissance dans un supermarché, mais n'y trouva aucune femme qui l'attirait. De retour dans sa voiture, il se demanda s'il était capable de retrouver où la femme de la veille habitait. Il n'avait pas fait attention à l'itinéraire qu'il avait emprunté lorsqu'il y était allé, et au retour il avait juste essayé de retrouver son chemin pour sortir du quartier.

Il commença par regagner le marché de produits bio et ensuite, il fut capable de retrouver la route parcourue la veille avec une facilité surprenante. Il aurait pu éprouver des difficultés à trouver quelle était sa maison,

mais sa voiture était garée dans l'allée, et il avait passé suffisamment de temps à la suivre pour la reconnaître du premier coup d'œil. Cette fois-ci, il ne voyait pas la voiture de son mari.

Il laissa sa Lincoln sur le bord du trottoir, sortit son écritoire à pince, et sonna à sa porte. Elle vint ouvrir.

Elle portait une jupe évasée en jean et un chemisier en coton blanc décolleté. Elle avait une chaîne en or autour du cou d'où pendait une petite croix dorée, sertie de diamants, ainsi que des boucles d'oreilles assorties formant deux cercles et plusieurs bracelets à chaque poignet.

« Compagnie des eaux », annonça-t-il.

Dès qu'elle lui tourna le dos, il passa son bras autour de sa gorge et lui recouvrit la bouche de sa main. Elle se tortilla dans ses bras. Ce mouvement lui procurait un plaisir fou ! Il attendit tellement longtemps que son désir devint plus vif que jamais. Il l'aurait bien étranglée aussitôt. Il le souhaitait vraiment, mais en même temps, il avait dépensé suffisamment de temps et d'efforts dans cette chasse pour vouloir les rentabiliser. Il déplaça donc son bras de manière à l'étouffer et lui fit perdre connaissance.

Il n'avait apporté avec lui que son écritoire

à pince.

Il ouvrit le tiroir où elle devait ranger des outils et le fouilla. Il la déshabilla et lui attacha les mains et les pieds avec du film plastique, puis il chercha du ruban adhésif pour la bâillonner. Il n'en trouva pas. Il y avait là un joli pic à glace qu'il sortit du tiroir et plaça à côté d'elle, mais toujours pas de ruban adhésif.

Il allait fermer le tiroir lorsqu'il aperçut un tube de colle forte. Il l'examina et lut attentivement le mode d'emploi. Puis il mit un filet de ce produit sur ses lèvres et les pressa l'une contre l'autre avec ses doigts. Il referma le tube, attendit une minute ou deux et essaya d'écarter ses lèvres avec ses doigts. Elles semblaient fermement collées l'une à l'autre.

Il passa négligemment une main sur son corps et attendit qu'elle reprenne conscience. Finalement, ses yeux s'ouvrirent et le fixèrent avec un regard qui trahissait une terreur incroyable. Puis elle essaya d'ouvrir la bouche et, bien sûr, n'y parvint pas. Quelle que soit la force avec laquelle elle se débattait, ses lèvres refusèrent de s'ouvrir.

Il resta une demi-heure en sa compagnie. Le téléphone sonna alors et le correspondant attendit une bonne douzaine de coups avant de raccrocher. Lorsque le carillon finit par

s'arrêter, il considéra qu'il ne pouvait attendre plus longtemps et il attrapa le pic à glace.

Alors même qu'il s'apprêtait à le lui enfoncer dans l'oreille, il eut une autre idée. Il le posa et ressortit le tube de colle.

Il en mit une petite goutte dans chaque narine et, doucement, doucement, les ferma à jamais.

Il avait déjà quitté la ville, roulant vers le nord dans le Nebraska, lorsqu'il se souvint qu'il avait eu l'intention de rentrer chez lui, à Kansas City. Il pensa tout d'abord à effectuer un demi-tour avec la voiture mais, au lieu de cela, il continua dans la direction qu'il avait prise et entra dans la ville de Lincoln. Il erra dans les rues jusqu'à ce qu'il jette son dévolu sur une infirmière qui venait de terminer son service à l'hôpital SainteElisabeth. Ensuite, il partit en direction d'Omaha, où il dormit deux nuits. Puis il traversa le pont qui mène à Council Bluffs et il tua une femme au foyer avec le pic à glace qu'il avait pris à Manhattan.

Il élimina deux femmes à quelques heures d'intervalle lorsqu'il passa à Des Moines. Un peu plus au nord, dans la ville d'Ames, il alla fureter un peu et trouva une caissière plus belle que toutes les autres femmes. Il attendait dans sa voiture la fermeture du magasin et il la fila dès l'instant où elle apparut et se dirigea

vers sa propre voiture. Lorsque l'endroit lui convint, il fondit sur elle et la frappa à la tête avec un enjoliveur. Il ne prit pas la peine de l'immobiliser avec de la corde ou du ruban adhésif, mais il la fourra dans le coffre de sa voiture et partit avec elle. Il n'ouvrit le coffre que quand il fut à plusieurs kilomètres de la ville sur une route de campagne.

Elle était déjà morte. Apparemment, il avait frappé trop fort avec son arme improvisée. Elle représentait sa centième victime et il lui semblait que ce chiffre aurait dû signifier plus de choses. Et voilà qu'elle était morte sans raison !

En outre, elle était jolie.

Il la porta à une centaine de mètres de la route et la déposa dans un endroit où on ne la trouverait pas facilement. Il eut un haut-le-cœur et faillit vomir. Il retourna dans sa voiture et resta assis derrière le volant pendant un instant, pensif. Puis il mit le contact et repartit.

Peut-être était-il temps d'arrêter. Il partit d'Ames vers le sud et il contourna Des Moines. Il était très tard, il devait songer à prendre une chambre d'hôtel, mais n'en avait pas envie. Il se dirigea vers l'ouest en prenant la route 80 et pensa à tourner à gauche une fois à Council Bluffs afin de récupérer la route qui menait

directement à Kansas City.

Au lieu de suivre cet itinéraire, il prit à droite et partit vers le nord sur la route 29. Il s'arrêta à Sioux City.

Il loua une chambre dans un Ramada, dormit deux heures et se réveilla en proie à un cauchemar, dans lequel il ne cessait de tuer toujours la même femme et ne parvenait pas à l'achever. Elle revenait constamment à la vie. Il l'étranglait, il lui brisait le cou, il l'égorgeait, il la poignardait, mais elle ne voulait jamais mourir pour de bon. À la fin, elle lui riait au nez et lui demandait s'il savait qui elle était. Son visage commença brusquement à devenir plus clair et il se réveilla tout d'un coup, à bout de souffle et couvert de transpiration.

Peut-être était-il temps d'arrêter...

Il pensa à la fille d'Ames, la caissière, et à sa mort gâchée. Mais ne l'étaient-elles pas toutes ? Il se souvint de la nausée qu'il avait à peine réussi à maîtriser et, pour s'ôter cette pensée de la tête, il se rappela un autre meurtre récent. L'infirmière de Lincoln, dans son uniforme blanc, exténuée après une longue journée de travail, avec des seins semblables à de doux oreillers. Il pensa à la douleur qu'elle avait éprouvée et à son passage dans l'autre monde. Une nausée lui souleva à nouveau l'estomac, moins puissante qu'à Ames

toutefois.

Pourtant, son désir fut attisé. Il était écoeuré et excité à la fois.

Il ne réussit pas à se rendormir. Il trouva donc un restaurant Denny ouvert toute la nuit et s'offrit un léger repas. Puis il fit un tour en voiture et retourna à sa chambre. Il regarda un match mélangeant le football américain et le rugby australien sur ESPN. Le journaliste commentait avec entrain des mouvements auxquels Mark ne comprenait rien. Les corps des joueurs formaient des masses confuses sur l'écran et la voix du commentateur se réduisait à un simple bruit.

Il ne parvenait à prendre aucune décision.

Deux jours plus tard, il déclara au Ramada qu'il quittait la chambre. Il se promena dans les environs, incapable de se résoudre à prendre une direction, et il finit par s'arrêter à Sioux City. Il loua une chambre à l'hôtel Rodeway. La télévision de celui-ci offrait les mêmes chaînes câblées que le Ramada. La piscine était un peu plus petite mais l'établissement bénéficiait d'un sauna.

Quelle différence cela faisait-il de passer la nuit dans un hôtel plutôt qu'un autre ? Ou dans une ville en particulier ?

Peut-être était-il temps d'arrêter...

Le soir suivant, il sortit pour dîner. Il

n'avait pas d'appétit mais se força à commander du poulet rôti et une salade verte. Le physique de la jeune femme qui le servit le frappa. Elle avait de longs cheveux bruns et les traits du visage bien marqués, un nez de faucon, des yeux profonds, une très grande bouche. Elle portait un uniforme qui lui serrait la poitrine et sa jupe était assez courte pour montrer des jambes solides.

Il avait apporté un journal et il le lut à table en mangeant, mais il le mettait de côté régulièrement et jetait un regard furtif en direction de la serveuse. Elle était jolie. Il n'avait pas l'intention de lui faire le moindre mal. Il n'avait rien entrepris depuis l'épisode de l'enjoliveur à Ames, mais cette décision ne signifiait pas pour autant qu'il n'avait plus envie de regarder les femmes, ni d'y penser.

Il prit un café mais pas de dessert. Il n'avait bu que le tiers de sa tasse quand elle revint d'elle-même pour la remplir. Tout doucement, sans même bouger les lèvres, elle dit : « Je finis à onze heures, si cela vous intéresse. » Il fut trop surpris pour répondre. « Retrouvez-moi dehors, dans le parking, continua-t-elle d'une voix qui était à peine assez forte pour atteindre ses oreilles. Ma voiture est une Trans-Am blanche. Si vous êtes partant.

— J'y serai, dit-il enfin.

— Il me semblait bien. » Il n'était pas sûr de venir au rendez-vous. Pourtant, il paya sa note en espèces, alors qu'il avait prévu d'utiliser sa carte de crédit. Il laissa un pourboire, généreux sans être insultant. En retournant à la Lincoln, il remarqua la Trans-Am blanche, garée tout au fond du parking.

Il roula au hasard pendant deux heures, essayant de décider ce qu'il allait faire. Dix minutes avant onze heures, il était de retour dans le parking du restaurant, sa Lincoln placée à côté de la Trans-Am.

Il descendit de voiture et, adossé à l'aile, il attendit.

Elle sortit du restaurant par la porte de service à onze heures cinq. Elle était encore en uniforme et portait son sac à la main. Son visage s'éclaira d'un sourire lorsqu'elle l'aperçut, elle courut sur le bitume à sa rencontre.

« Je n'étais pas sûre que vous viendriez, dit-elle, et je ne savais pas non plus si je le désirais vraiment. Mais à la minute où je vous ai vu, j'ai été contente que vous soyez revenu. Je ne propose pas de tels rendez-vous très souvent, vous savez.

— Moi non plus.

— Mais cette façon que vous aviez de

m'observer, ça m'a complètement emballée. En fait, votre regard m'a excitée.

— Je ne voulais pas vous gêner par mes coups d'œil.

— Eh, je ne me plains pas ! s'écria-t-elle en le regardant avec ses yeux sombres, presque noirs sous la faible lumière du parking. Je m'appelle T.J. Il n'est pas nécessaire que vous connaissiez le sens de ces deux lettres.

— Moi, c'est Mark.

— Bon, Mark, est-ce que tu veux vraiment aller boire un verre ? Parce que moi, je n'y tiens pas tellement.

— Que veux-tu faire ? » En guise de réponse, elle se blottit contre lui et l'embrassa. Ce geste le surprit quelque peu mais il la prit tout de même dans ses bras. Il sentit son corps contre le sien, sa bouche contre la sienne. Le baiser dura quelque temps.

« Ouh, dit-elle.

— Tu embrasses très bien, T.J.

— Toi aussi. J'ai fait un travail de prospection, je voulais vérifier que le courant passait entre nous. C'est aussi un moyen de briser la glace. Tu veux venir chez moi ?

— Avec plaisir.

— C'est ta voiture ? Je crois que nous devrions quand même prendre les deux. Si nous montions ensemble dans ta voiture, nous

ne sortirions jamais du parking. Tu as des sièges en cuir ? Peut-être devrions-nous monter dans le même véhicule finalement.

— Tu aimes le cuir, T.J. ?

— Moi, j'aime tout, répondit-elle. Bon Dieu, qu'est-ce que tu peux m'exciter. Tiens ! » ordonna-t-elle en prenant sa main et en la pressant entre ses jambes. Il eut à peine le temps de sentir la chaleur humide qu'elle se dégageait. Elle sautilla vers sa voiture en riant.

« Suis-moi, d'accord ? » Alors qu'il roulait derrière elle, il réalisa qu'il n'avait pas besoin de lui faire du mal. Elle n'était plus une étrangère désormais. Ils se connaissaient par leurs prénoms, ils s'étaient embrassés, elle était impatiente de devenir sa partenaire ce soir-là. Il pourrait lui faire l'amour.

Il n'avait pas eu de rapports depuis bien longtemps.

Elle habitait un appartement de deux pièces dans une résidence où toutes les maisons se trouvaient de plain-pied. Elle se gara dans la place de parking qui lui était réservée et lui indiqua où il pouvait laisser sa Lincoln. Une fois à l'intérieur, elle lui fit visiter les lieux et proposa du café. Il répondit qu'il n'en avait pas envie.

Elle vivait au milieu d'un désordre confortable. Tout un pan de mur était occupé

par une bibliothèque faite de planches et de parpaings. Les livres, qui étaient presque tous des poches, remplissaient les étagères et débordaient sur le sol. Plusieurs posters sans cadre étaient punaisés aux murs et les coins de certains s'enroulaient autour des punaises. Deux d'entre eux n'étaient que la publicité pour des stations balnéaires sur la côte Pacifique du Mexique. Un troisième était l'affiche d'un film où Jeff Bridges pointait un énorme revolver sur le public.

Son lit était constitué d'un matelas en mousse sur une planche de contre-plaqué, et ils n'avaient pas passé la porte depuis dix minutes qu'ils y étaient déjà allongés. « Je n'aimerais vraiment pas que tu croies que je suis une fille facile, dit-elle après l'avoir embrassé, mais pourquoi perdre du temps ? » Elle était magnifique. Son uniforme avait mis en valeur la richesse de son visage, mais quand elle eut ôté ses vêtements, il remarqua qu'elle était plus belle qu'il ne s'y attendait, possédant une poitrine ronde d'une forme très agréable et une taille fine. Il s'allongea sur le lit à côté d'elle, la tint dans ses bras, l'embrassa sur la bouche. Il savait maintenant que tout allait bien se passer, que tout irait bien. Il ne lui voulait aucun mal, il désirait simplement lui donner du plaisir.

« Ne bouge pas », lui dit-il au bout d'un moment, et il descendit afin de concentrer son attention sur ses seins. Elle trouva ce geste agréable, elle adorait ce qu'il faisait. Il passa donc un moment sur ce point, y éprouvant aussi du plaisir.

Puis, il descendit plus bas et se plaça entre ses cuisses. Il fut content de voir qu'elle répondait à ses attentions de manière aussi passionnée, manifestant son enthousiasme par des cris. Il l'amena à une jouissance tellement puissante qu'elle en trembla, puis il continua à la lécher jusqu'à ce qu'il ait soutiré à son corps le dernier frémissement de plaisir.

Lorsqu'il vint enfin s'allonger à côté d'elle, elle lui dit : « Bordel de merde ! Il me semble que l'expression qui convient le plus à la situation est "au-delà des rêves les plus fous". Où as-tu appris à faire cela ?

— Il y avait une émission spéciale sur l'une des chaînes publiques.

— C'est vrai ? Je parie que tu as dû la regarder plus d'une fois ! Mais maintenant il nous faut faire quelque chose pour toi.

— Non, ça va.

— Oh, par exemple, regarde ce que tu essayes de me cacher. "Monsieur le policier, cet individu a une arme cachée." Mark, je sais, moi, où tu peux la dissimuler.

Allez, dit-elle en l'attirant. Si vous croyez que vous allez pouvoir m'échapper comme ça, en toute impunité, vous vous mettez le doigt dans l'œil, monsieur ! » Et après tout, pourquoi ne ferait-il pas ce qu'elle lui demandait ? Il n'avait pas à s'inquiéter des preuves qu'il laisserait derrière lui. S'il arrivait que ses poils pubiens se mêlent aux siens, quelle différence cela ferait-il ? Il pouvait laisser toutes les preuves du monde.

Il se glissa aisément, délicieusement en elle. Il la serrait dans ses bras, appuyait son corps contre sa poitrine, sentait ses hanches rouler sous lui. Ils trouvèrent un rythme qui leur convenait à tous deux et il s'abandonna tout à fait à la sensation de plaisir que lui procurait la proximité de son corps avec celui de la jeune femme.

Il la fit jouir deux fois ainsi, tandis que lui en était loin. Il lui vint à l'idée de jouer la comédie, mais il désirait maintenant avoir un orgasme, il en avait même besoin. Délibérément, avec précaution, il s'autorisa un fantasme.

Dans celui-ci, il se trouvait avec la caissière d'Ames, mais le scénario prit un autre tour au moment où il gara la voiture sur la route de campagne déserte et ouvrit le coffre. Au lieu d'un cadavre, il vit la femme sortir

d'un bond, les yeux grands ouverts et l'air furieux, brandissant l'enjoliveur avec lequel il l'avait frappée. Il le lui prit alors des mains et lui cassa le bras au niveau du coude dans le mouvement. Elle hurla de douleur et de surprise mais ils se trouvaient à des kilomètres de l'habitation la plus proche et personne ne put l'entendre.

Ensuite il la déshabilla. Mais il dut avant tout la punir pour cette attaque et il passa à l'acte avec violence et imagination. Il se servit de l'enjoliveur. Il se servit de ses mains et de ses dents. Il fut cruel, très cruel...

Et en réalité il faisait attention, très attention. Attention de ne pas poser ses mains autour du cou de T.J., attention de maintenir son fantasme au fin fond de son imagination tandis que son corps faisait l'amour. Ce procédé fonctionna : il atteignit sa jouissance avec rétention de sperme et se laissa retomber sur elle.

Mais elle ne voulait pas baisser les bras.

« Mark, comment se fait-il que tu ne sois pas allé jusqu'au bout ?

— Mais, j'ai joui.

— Alors pourquoi ne suis-je pas toute mouillée et collante ? Écoute, dit-elle en se relevant sur un coude.

Je me sens comme un violon dont on a

épuisé toutes les cordes sensuelles. Je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir à faire l'amour. Vraiment. » Il ne savait quoi répondre. « S'il y a quelque chose que tu aimes particulièrement...

— Non, il n'y a rien.

— Je ne te crois pas. Écoute, il ne faut pas être timide avec moi. Je suis aussi farfelue que toi, j'aime tout. Tu sais ce que je suis ? Une tentée sexuelle. Si une activité a un rapport avec le sexe, je veux l'essayer. » T.J., bon sang, laisse tomber !

« Dis-moi ce que tu aimes, reprit-elle, et nous le ferons.

— Que dirais-tu, demanda-t-il lentement, d'être attachée ? » Elle trouva une pelote de ficelle de reliure et il l'attacha au lit. Elle se retrouva allongée sur le dos, bras et jambes écartés, un oreiller sous les fesses. Sous la planche qui servait de sommier au lit, il y avait des tiroirs de rangement et il lia solidement la ficelle aux poignées de ceux-ci. Lorsqu'il fut satisfait de la façon dont elle était ligotée, il lui demanda de bouger.

« Je n'y arrive pas, pouffa-t-elle.

— Te sens-tu impuissante ?

— En quelque sorte.

— Il se peut que je fasse des choses qui t'effraieront un peu, lui annonça-t-il. Elles font

partie de mon excitation. Laisse la peur t'envahir mais, en même temps, rappelle-toi que c'est sans danger.

— Comme dans un film d'horreur, commenta-t-elle, c'est une manière d'être à l'aise avec sa crainte. » Il passa légèrement sa main sur son corps. Elle gémit doucement, montrant ainsi qu'elle appréciait.

« Je pense que je vais apprendre à aimer ce jeu, ditelle.

— Je reviens tout de suite », lui répondit-il.

Dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains, il trouva un rouleau de sparadrap blanc. Il en découpa plusieurs morceaux et confectionna un bâillon de quinze centimètres carrés. Il retourna dans la chambre et s'assit sur le lit à côté d'elle.

« Maintenant, je voudrais te bâillonner avec du ruban adhésif, lui dit-il, mais d'abord, je voudrais m'assurer que cela ne te pose pas de problème.

— Eh bien...

— Parce que tu seras bien plus impuissante quand tu ne pourras pas produire un son.

— Tu es vraiment un expert en la matière, je me trompe ?

— En fait...

— Et tu n'allais pas m'en dire un mot, n'est-ce pas ?

J'ai dû te tirer les vers du nez. Comment fais-tu, dans la vie, pour obtenir ce que tu désires ? Vas-y, dit-elle lorsqu'il eut répondu par un haussement d'épaules, bâillonne-moi. C'est la seule façon que tu pourras trouver pour me faire taire. » Il fixa la pièce d'adhésif sur sa bouche, après l'avoir embrassée. Puis lorsqu'elle ne put plus émettre un son, il plaça ses mains dans le creux de ses cuisses écartées et commença à jouer avec son sexe. Au début, elle garda les yeux plongés dans les siens mais quelques instants plus tard, elle mouillait si fort qu'elle dut les fermer. Il la fit jouir avec ses doigts et quand, enfin, elle rouvrit les yeux, elle semblait stupéfaite et dépassée. Il savait qu'elle voulait dire quelque chose mais, bien sûr, elle était bâillonnée et ne pouvait pas parler.

Il alla dans la cuisine. Des couteaux en acier de mauvaise qualité de la marque Sabatier pendaient à un tableau magnétique au-dessus de l'évier. Il prit le plus gros d'entre eux et essaya le tranchant de la lame sur l'ongle de son pouce. Autrefois, au Japon, on testait les sabres des samourais en alignant des paysans côte à côte et en comptant combien le sabre trancherait de têtes du premier coup.

« Ah, très bien, un sabre de six paysans ! » Sur quoi pourrait-on essayer un couteau comme celui-ci ?

Il s'imagina assis sur le lit à côté d'elle, lui montrant le couteau puis posant la lame à plat sur son ventre.

« Maintenant, voici le moment que tu aimeras le moins, mon ange. Le moment où je te découpe les seins. » Elle croirait que cela fait partie du jeu. Elle serait effrayée, mais pas complètement. Elle ne penserait pas que sa vie était en danger, pas vraiment, jusqu'à ce qu'elle sente le couteau.

Il chancela et dut s'appuyer contre l'évier afin de rester debout. Ignorant sa faiblesse, de véritables armées s'affrontaient en lui. Ses vêtements étaient entassés sur une chaise d'appoint dans la chambre. Il s'en empara et se pencha pour attraper ses chaussures. Depuis la porte, il lui annonça qu'il revenait dans une minute.

« Ne bouge pas », lui lança-t-il.

Il s'habilla dans la cuisine. Aussi silencieusement qu'il le put, il se glissa hors du bâtiment et s'assit derrière son volant. Le moteur tournait avant qu'il ne se rende compte qu'il avait emporté le couteau de cuisine avec lui. Il se trouvait là, luisant sur le siège du passager.

Il n'osa pas aller le remettre en place.

Après avoir roulé un kilomètre ou deux, il pensa qu'il fallait peut-être appeler quelqu'un. Un appel anonyme à la police, disant simplement qu'une femme avait besoin d'aide à telle adresse. Elle serait gênée qu'ils la trouvent dans cet état mais au moins, on la détacherait.

Mais comment téléphoner ? Il ne connaissait ni le nom, ni l'adresse de la résidence, ni le numéro de son appartement. Il ne savait pas non plus comment elle s'appelait. Il ne connaissait ni son nom, ni son prénom, simplement une paire d'initiales.

La laisser s'en sortir seule restait une bonne solution.

Il ne l'avait pas attachée très serré ni avec des liens solides. Tôt ou tard, elle finirait par se libérer une main.

En tout cas, il ne pouvait pas y retourner. S'il revenait sur ses pas, s'il mettait encore une fois le pied dans cet appartement, il la tuerait.

Il n'avait aucun moyen de s'en sortir.

À conduire ainsi, à conduire sans but, il commençait à entrevoir le caractère désespéré de sa situation. Il avait pratiquement tué T.J. Peu importe que le couteau ne se soit jamais trouvé dans la même pièce qu'elle, en réalité, elle avait été à deux doigts de la mort. Il ne

voulait pas la tuer, il avait consciemment pris la ferme décision de ne pas l'assassiner. Les risques qu'il aurait pu encourir n'avaient pas d'importance : ses poils pubiens répandus dans son lit, ses empreintes déposées négligemment sur plus de surfaces qu'il n'aurait jamais pu penser à en essuyer. Il avait voulu que la nuit passe et que cette femme reste en vie et en bonne santé. Il lui avait fait l'amour, il avait eu des sentiments pour elle et la dernière chose qu'il avait voulu faire était de l'assassiner.

Pourtant, il avait frôlé le crime. Il avait dû combattre ses propres pulsions et avait failli perdre.

Il n'allait pas pouvoir arrêter. S'il l'avait choisi au début, le meurtre était devenu une nécessité depuis bien longtemps. Il continuerait à éliminer des femmes et il n'y prendrait plus jamais de vrai plaisir.

Le meurtre lui donnerait des frissons, comme cela aurait pu être le cas à l'instant avec T.J. Mais pourtant, il en aurait été écoeuré et révolté. L'acte continuerait même à lui procurer une sorte de satisfaction. Cependant, l'engrenage de cette dépendance l'avait amené à un stade où il ne pouvait plus jouir innocemment de ce dont il avait plus que jamais besoin.

Qu'allait-il lui arriver ?

Eh bien, tôt ou tard, on le rattraperait. Il était possible qu'on se soit déjà rendu compte qu'un tueur en série sillonnait les environs. Bien qu'il ait varié son genre de victimes et ses méthodes, le nombre évident de ses meurtres pouvait établir un type de comportement particulier à un seul homme. Quelque chose dans sa façon de lier les mains des femmes derrière leur dos, par exemple, pouvait estampiller plusieurs de ses meurtres comme l'œuvre d'un seul tueur en série. Et il prendrait d'autres risques, non pas pour atteindre une limite ni pour faire monter les enchères, mais parce qu'il lui semblait y avoir de moins en moins de raisons de prendre des précautions. Tôt ou tard, il se ferait arrêter et, lorsque ce temps-là viendrait, il avouerait sûrement ses meurtres. Une fois le jeu terminé, pourquoi des prolongations ?

Et ensuite ? La peine de mort, la perpétuité ou un hôpital d'État réservé aux malades mentaux criminels.

Les trois perspectives lui paraissaient également repoussantes. D'ici là, il poursuivrait ce qu'il ne pouvait plus éviter. Il continuerait à voyager, à tuer et il tisserait ce fil jusqu'à la fin. Mais il ne leur rendrait pas la tâche facile pour autant.

Il s'arrêta pour prendre de l'essence sur

l'autoroute dans une station-service ouverte toute la nuit. Il remplit le réservoir et alla payer. À la caisse se trouvait une femme. Elle n'était pas jolie, mais elle avait du caractère. Il rangea sa carte de crédit et paya en liquide. Puis il retourna dans sa voiture chercher le couteau.

Quand il fut à nouveau sur la route, il pensa à T.J.

Maintenant, elle avait sûrement compris qu'il ne reviendrait pas. Elle penserait que ce coup-là était le plus farfelu qu'on lui ait jamais fait. Il se pourrait même qu'elle l'apprécie.

Mais elle ne devinerait jamais à quel point elle avait été près de la mort. Et, après un long moment de réflexion, il comprit pourquoi il n'avait pas pu se permettre de rentrer à Kansas City. Par un moyen quelconque il avait su qu'il ne pourrait plus rester maître de ses actes auprès de sa femme. Ni de sa fille.

Il entra dans le Dakota du Sud. Il ne faisait pas vraiment attention à son itinéraire. La voiture semblait connaître la direction qu'elle devait prendre.

CHAPITRE 18 Belle Fourche était le premier lieu habité qu'ils rencontrèrent après avoir traversé le nord-est de Wyoming : un vieux patelin poussiéreux aux larges rues qui possédait une population de cinq mille

habitants. Des bannières étaient encore suspendues au-dessus des artères principales et annonçaient le concours de rodéo annuel qui avait eu lieu la première semaine de juillet.

Ils y passèrent toute une journée : divisés en petits groupes de deux ou trois, ils explorèrent la ville. Les machines de la laverie automatique tournèrent en continu ce jour-là. Rue Elkhorn, Guthrie alla trouver la gérante d'un motel du nom de Lariat et s'arrangea pour louer trois de ses chambres afin qu'ils puissent tous prendre une douche. Toute la journée, les randonneurs défilèrent au Lariat. Ils se déshabillaient, se lavaient, se rhabillaient, et repartaient. La gérante, une veuve d'ordinaire imperturbable qui avait des bras en forme de jambon, resta assise dans son bureau toute la journée et essaya de ne pas penser au montant de sa note d'eau. Elle ne cessait de se rappeler qu'elle était payée six fois plus cher que le tarif ordinaire en journée. De plus, les chambres seraient libres et propres dans la soirée et elle pourrait les louer à nouveau pour la nuit. Tout cela paierait bien une note d'eau élevée.

Cependant, ses bons sentiments devinrent plus mitigés par la suite, lorsqu'il lui fallut nettoyer les chambres elle-même : la jeune fille indienne, qui s'occupait du ménage d'habitude, était partie avec les randonneurs et

la gérante doutait fort qu'elle ne revienne.

En plus de l'employée du Lariat, le groupe comptait une demi-douzaine de nouveaux arrivants lorsqu'il sortit de la ville en toute fin d'après-midi. À cause d'eux, Guthrie marcha vers l'est pendant environ deux heures et demie avant de s'arrêter pour la nuit. Il voulait que les débutants parcourent une certaine distance pour s'imprégner de l'énergie que dégageait le groupe, avant d'installer le campement. Il ne craignait pas du tout qu'ils retournent chez eux s'ils s'arrêtaient plus près de Belle Fourche : quiconque était destiné à faire partie de la marche y resterait quel que soit le lieu qu'il choisirait pour passer la nuit. Mais il semblait que les membres du groupe avaient plus de facilité à prendre le rythme lorsqu'ils commençaient par mettre un pied devant l'autre.

« Il te suffit de passer d'un pied à l'autre », avait-il expliqué à Jody le jour de leur rencontre. Et c'était vraiment tout ce qu'ils avaient à faire. Les préparatifs, l'équipement, devenaient moins importants au fur et à mesure qu'ils avançaient. La plupart des gens qui marchaient avec eux depuis plusieurs semaines étaient moins chargés qu'au départ. Les vêtements supplémentaires avaient tendance à échouer sur les personnes qui

n'avaient rien emporté. Et si personne n'en trouvait l'utilité, ils étaient abandonnés sur le bord de la route en compagnie des autres objets qui ne méritaient pas qu'on les trimballe. Tout le monde ne prenait pas la peine de porter une gourde : certains marcheurs en avaient possédé une, mais l'avaient perdue, et les nouveaux arrivants se préoccupaient rarement d'en acquérir. Un compagnon avait toujours une réserve à partager et ils rencontraient souvent un ruisseau dont l'eau était potable.

Ils se trouvaient encore sur la route fédérale 212 et se dirigeaient plus ou moins directement à l'est en traversant le Wyoming. Tout d'abord, alors qu'il étudiait la carte pendant que les membres du groupe défilaient sous les douches du Lariat, Guthrie avait voulu descendre vers les Blackhills et ensuite traverser les Badlands.

Il désirait voir le mont Rushmore et le monument naturel de Crazy Horse, il voulait traverser à pied le paysage lunaire, surréaliste, des Badlands qu'il n'avait vu jusque-là qu'en photo. Il traça un itinéraire qui passait par les fameuses villes des chercheurs d'or : Deadwood et Lead, puis Rapid City.

Mais, pour une raison inconnue, ce n'était pas le bon chemin et il trouvait maintenant

des avantages à continuer la route sur laquelle ils se trouvaient. À cette époque de l'année, les Blackhills retentiraient du bruit des touristes, et des centaines de personnes camperaient dans les Badlands. Il faudrait faire la queue et prendre un numéro pour jeter un coup d'œil au mont Rushmore.

Il désirait toujours s'y rendre un jour. Il semblait plus important de garder un ordre aux priorités. D'abord sauver la planète. Ensuite admirer les beaux paysages.

Des guérisons se produisaient encore chaque jour.

Les cicatrices disparaissaient : de la peau toute neuve les avait remplacées. Les taches de vieillesse s'effaçaient du dos des mains. Les cheveux gris repoussaient dans leur couleur d'origine et de nouveaux réapparaissaient dans les parties chauves. La vue de presque tout le groupe s'améliorait : lunettes et lentilles de contact faisaient désormais partie des objets inutiles qu'on laissait sur le bord de la route. Un propriétaire de ranch, qui les avait rejoints juste avant qu'ils ne passent la frontière entre le Montana et le Wyoming, vit sa cataracte se résorber deux nuits après qu'ils avaient quitté Belle Fourche.

Suivant l'exemple de Bud, un nombre incalculable de personnes sentirent de

nouvelles dents pointer sous leurs gencives. Marne Odegard avait la totalité de sa dentition qui poussait pour la troisième fois de sa vie, et d'autres voyaient simplement se remplacer les dents qui leur manquaient. Une femme annonça que son plombage était tombé et demanda quand le groupe passerait dans une ville suffisamment grande pour qu'elle puisse y trouver un dentiste. Elle voulait remplacer ce plombage avant que la dent ne s'abîme plus encore. Le lendemain matin, elle déclara qu'elle n'aurait pas besoin d'un dentiste. Le trou avait disparu, la dent avait repoussé et s'était rebouchée d'elle-même.

« La peau subit ce genre de transformation tout le temps, dit Sara. Pourquoi donc en serait-il différemment pour les dents ? » Et depuis lors, les plombages se détachaient, puis tombaient, et les trous, apparents, ne mettaient pas plus d'un jour à se reboucher.

À la sortie de Mud Butte, à l'endroit où la nationale tourne en épingle à cheveux et part directement vers l'est, une équipe d'ouvriers venus du plus proche pénitencier travaillait à rénover une aire de pique-nique au bord de la route. Des hommes en uniformes gris fournis par le comté repeignaient les tables, le bâtiment des toilettes, et coupaient du bois à brûler sous la surveillance attentive du shérif

adjoint, armé d'un fusil de chasse. Lorsque les premiers marcheurs passèrent devant eux, l'un des prisonniers posa son pinceau et observa la procession. Quelques minutes plus tard, il se dirigea vers la route et se mit à marcher en compagnie de deux membres du groupe.

Personne ne semblait avoir remarqué son absence.

Quelques instants plus tard, deux autres travailleurs abandonnèrent leur poste et se joignirent au défilé.

Bientôt, il ne resta plus qu'un des huit prisonniers qui travaillaient là, et lorsque les derniers marcheurs passèrent près de lui, il jeta la bûche qu'il avait à la main sur le tas et les rattrapa en trotinant.

Le shérif adjoint le regarda partir. Il semblait incapable de réagir et resta debout, immobile, jusqu'à ce que le groupe de marcheurs ait disparu à l'horizon. Ensuite, il posa son fusil sur une table recouverte de peinture fraîche, détacha l'étoile qui se trouvait sur sa poitrine et la déposa à côté de l'arme. Puis il partit derrière eux.

Il marchait d'un pas rapide et il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour les rejoindre.

Le lendemain, à mi-chemin entre Maurine et Foi, un groupe composé de deux douzaines

d'hommes, de femmes et d'enfants attendait patiemment à une intersection. Ils venaient tous de Minot, dans le Dakota du Nord, expliquèrent-ils, sauf un auto-stoppeur qu'ils avaient pris en chemin et qui avait décidé de rester avec eux. Ils avaient entendu l'appel et désiraient se joindre au groupe. Ils avaient fait le voyage depuis Minot dans trois voitures et une camionnette. Ils avaient laissé les véhicules au bord de la route, portes ouvertes et clés sur le contact au cas où quelqu'un passerait par là et leur trouverait un usage.

« Nous, nous sommes des marcheurs maintenant, dit un agriculteur dénommé Arne qui était apparemment le chef de troupe. Nous aurions bien fait le chemin à pied depuis Minot mais nous avons reçu l'appel trop tard. Nous ne serions jamais arrivés à temps. » Ils étaient bien plus d'une centaine à présent, et Guthrie exultait et s'alarmait à la fois devant une croissance aussi rapide. Attirer dans leur groupe de plus en plus de gens faisait évidemment partie de leur mission.

Quelle que soit la tâche qu'ils devaient accomplir, et il avait toujours du mal à intégrer ce que Sara lui avait appris, ils seraient plus efficaces s'ils étaient nombreux.

« Mais nous n'avons pas le temps de faire connaissance avec les nouveaux membres du

groupe, se plaignit-il à Jody. Un tas de personnes arrivent et, avant qu'on ait eu le temps de bien apprendre leurs noms, une nouvelle fournée se joint à nous et ceux qui sont arrivés de la veille font déjà partie des vieux routiers.

— Les événements ont lieu plus vite à présent, mon pote. Quand on a commencé à marcher tous les deux, il nous a fallu trois ou quatre jours pour nous habituer l'un à l'autre. À la vitesse où tout se passe maintenant, en trois ou quatre jours, une personne est déjà entrée en hyperventilation deux fois, s'est débarrassée d'une canne ou d'une paire de lunettes et elle a une nouvelle dent qui pousse. Je préférerais aussi l'époque où je connaissais tout le monde, pour sûr, mais je dois dire que j'aime me trouver au milieu de ces réparations, de ces guérisons, de tout cet amour. Je me sens bien, Guthrie. Auparavant, je vidais tout un tas de bières fraîches pour obtenir une sensation pareille et je préfère de beaucoup cette vie, plutôt que d'avoir à avaler une quantité astronomique de liquide, de roter et de me couper les doigts à force d'ouvrir des canettes. » Cependant Guthrie se demandait toujours si le groupe pouvait absorber tant de monde aussi vite sans perdre sa propre identité. Est-ce que la magie agirait toujours si

les personnes qui marchaient ensemble n'avaient pas l'occasion de se connaître ? Est-ce qu'on y perdait lorsque les gens se joignaient au groupe en masse ? Supposons que les gens venus de Minot restent entre eux, supposons qu'ils forment un clan au sein du groupe. Cette situation ne poserait-elle pas un problème ?

Après que les habitants du Dakota du Nord les avaient rejoints, la première ville dans laquelle ils passèrent (population : 576, selon la carte) se nommait Foi.

Voilà ce que cette marche exigeait, se dit-il. De la foi.

Et, comme Sara le lui avait un jour exposé, un pas sur le chemin de la foi n'allait jamais d'un point A à un point B, mais partait seulement d'un point A.

Juste après avoir passé Foi, ils pénétrèrent dans la réserve indienne de Cheyenne River. Selon la carte, ils traverseraient celle-ci sur une distance de cent cinquante kilomètres environ. Guthrie ignorait s'ils enfreignaient une règle en campant sur des terres sioux, mais il avait fini par croire que ce genre de détails pratiques importait peu. Personne ne semblait s'inquiéter de l'endroit où ils dormaient.

Au soir de leur première nuit dans la

réserve, Sara leur demanda à tous de s'allonger en ligne à quelques centimètres d'intervalle seulement. Ils devaient tous être étendus sur le dos, la tête dirigée vers le nord. À son signal, ils se mirent à respirer en rythme tous ensemble. Ils remplissaient leurs poumons à fond, commençaient chaque inspiration dès qu'ils avaient fini d'expirer et transformaient ainsi leur respiration en un flux infini.

Comme il arrivait toujours lorsque l'un d'entre eux pratiquait cet exercice, leurs corps générèrent un important courant d'énergie. Mais cette fois-ci, comme ils respiraient tous à l'unisson, une masse d'énergie puissante émanait visiblement de leurs corps. Ils restaient écartés de quelques centimètres, mais ce qui avait auparavant séparé leurs esprits se dissipa dans l'éclat de lumière que leur respiration partagée avait provoqué.

Ils continuèrent tous ensemble cet exercice pendant trente ou quarante minutes, puis ils perdirent tous connaissance. Une heure entière passa avant qu'ils ne reprennent leurs esprits. Un calme naturel s'était emparé du groupe, comme la brume matinale dans la vallée.

Ils passèrent trois autres nuits sur les terres indiennes et chaque soir, Sara leur fit faire une séance de respiration en commun. Lorsqu'ils quittèrent le territoire indien et passèrent le

grand pont au-dessus du Missouri, ils se connaissaient tous aussi intimement que s'ils avaient grandi dans le même utérus.

Et tous savaient pourquoi ils marchaient. D'une manière quelconque, chacun d'eux avait reçu un extrait de la vision de Sara.

À l'est du Missouri, la route 212 se poursuivait et traversait tout l'État, mais Guthrie les mena vers le sud sur la 83 qui se dirigeait vers Pierre. Un nombre important d'Indiens étaient sortis des réserves pour les suivre, et plus de personnes encore les avaient rejoints quand ils défilaient vers le sud en passant par les villes d'Agar et d'Onida. Ils quittèrent la nationale avant d'arriver à Pierre et reprirent la route 14 qui partait vers l'est. Ils traversèrent les villes de Blunt et Harrold, Holabird et Highmore, puis Ree Heights, Miller et Saint Lawrence.

On faisait pousser plus de blé sur cette rive du Missouri et on laissait moins de grands espaces pour le bétail. Mais, à part cette différence, le terrain restait le même, de plates étendues découpées en parcelles par des routes parfaitement droites. Ils avaient bénéficié d'un vent d'ouest qui leur avait soufflé dans le dos pendant toute leur traversée des terres indiennes et il soufflait encore, avec plus de force désormais, ne faiblissait jamais, ne

changeait jamais de direction. Rien ne pouvait l'arrêter sur ces terres plates et dénuées d'arbres, rien ne parvenait à le ralentir.

Environ tous les kilomètres, une route croisait la leur et, quasiment à chacune de ces intersections, on trouvait un village habité par cent, quatre cents, huit cents âmes. À chaque carrefour, dans chaque village, des gens attendaient qu'ils arrivent pour se joindre à eux.

La plupart ne vivaient qu'à quelques kilomètres de la ville, mais d'autres avaient fait un long voyage, bien qu'aucun ne soit encore venu d'aussi loin que Minot.

Cependant, certains vivaient dans le Nebraska et d'autres habitaient des fermes à la frontière du Dakota du Nord.

Quelques-uns arrivaient au croisement au moment même où le groupe y passait. D'autres attendaient là depuis plusieurs jours, scrutant l'horizon comme les millérites du dix-neuvième siècle qui voulaient voir venir la fin du monde. Une puissance les empêchait de s'éloigner de la route jusqu'à ce que le groupe finisse par pointer à l'horizon et, lorsque les randonneurs arrivaient à leur niveau, ils se laissaient emporter par le mouvement.

Les gens avaient trois façons de réagir à leur approche. Une partie d'entre eux, bien

sûr, abandonnaient ce qu'ils étaient en train de faire et se joignaient à eux.

Une fermière qui semait des graines dans son potager avait immédiatement été chercher son mari et arrêté les jeux de ses enfants. Avant que la procession ne soit entièrement passée devant leur maison, elle s'était élargie d'une famille. D'autres personnes les saluaient de la main en leur souhaitant bon voyage, mais soit il ne leur était jamais venu à l'idée de les rejoindre, soit ils écartaient immédiatement cette pensée.

Et finalement, il y avait des gens qui ne les voyaient pas du tout. Les shérifs et autres policiers se rangeaient souvent dans cette catégorie, mais ils n'étaient pas les seuls ; un nombre incalculable de conducteurs les dépassaient sur une nationale sans quitter une seconde la route des yeux pour les regarder. Le groupe formait sans aucun doute un phénomène de plus en plus visible.

Ils n'étaient pas loin de deux cents à marcher le long de la route et à s'écarter lorsqu'une voiture venait à passer. Il fallait être délibérément aveugle pour ne pas les remarquer, mais de plus en plus de gens y arrivaient.

Guthrie conclut que ce tour devait faire partie du champ d'énergie qui semblait les

protéger du mauvais temps et des extrêmes de température. Le même champ magnétique les rendait invisibles aux yeux qui n'aimeraient pas les voir.

Kate, l'Irlandaise née à Boston qui les avait rejoints lorsqu'ils étaient passés devant la communauté de femmes dans l'Idaho, proposait une autre explication possible à ce phénomène. Elle fit remarquer qu'ils étaient des gens exceptionnels, faiseurs de miracles ;

leur simple présence était déjà miraculeuse. Ainsi, ils se trouvaient au-delà des limites de croyances chez certaines personnes. Ils étaient donc comme les farfadets en Irlande, invisibles à ceux qui ne croyaient pas en eux.

Guthrie éprouvait des difficultés à imaginer des gens comme Dingo, Jody ou Les Burdine en farfadets mais Guthrie comprenait où elle voulait en venir. Au départ, lorsqu'il avait traversé l'Oregon en solitaire, il n'avait jamais rencontré personne qui ne l'avait pas remarqué.

Toutes les personnes à qui il avait parlé lui avaient répondu, tous les conducteurs qu'il avait salués de la main avaient fait un geste quelconque en guise de réponse. Mais alors, il ne menaçait les croyances de personne. Mc Lemoire, le gérant du motel, avait été

scandalisé lorsqu'il lui avait raconté qu'il avait dormi dehors dans ses simples vêtements et il avait bataillé pour imposer la justesse de son raisonnement en traitant Guthrie de menteur. Si on faisait traverser la moitié du continent à Mc Lomore et qu'on le mettait en face de personnes à qui il poussait de nouvelles dents, qui se levaient de leurs fauteuils roulants et marchaient, leur simple présence porterait un coup sérieux à sa santé mentale. Puisqu'il ne pouvait être plus ouvert d'esprit, il était au moins capable de se protéger en fermant les yeux.

Un mardi matin, à mi-chemin entre les petites villes de Cavour et d'Iroquois, Ellie se réveilla, nourrit et changea Richard et descendit au ruisseau pour remplir sa gourde. Elle ressentit des picotements douloureux dans son pouce gauche et eut immédiatement le réflexe de le mettre dans sa bouche. Georgia Burdine, qui se lavait les mains et le visage au ruisseau, l'accusa d'avoir pris cette manie de Richard.

« Richard ne suce jamais son pouce, répondit-elle.

Au picotement de mon pouce je sens qu'un maudit vient par ici, ajouta-t-elle machinalement.

— Bon Dieu, j'espère bien que non ! s'écria

Georgia. C'est une citation ?

— De Macbeth. Les sorcières disent cette phrase. En tout cas, l'une d'elles. Aïe !

— Ça te fait vraiment mal, n'est-ce pas ? Laisse-moi regarder, Ellie. Je ne perçois rien d'anormal. Il n'est apparemment ni gonflé ni infecté.

— Je suis sûre que ce n'est pas grave.

— Il y avait des abeilles autour du groupe hier. Tu as été piquée ?

— Je ne pense pas. C'est le genre de choses qu'on remarque toujours quand elles nous arrivent, non ?

— Tu t'es peut-être rentré une épine dans le doigt, alors. Bon, quoi que ce soit, je vais te régler ça. » Elle ferma les yeux, se frotta vivement les mains, les laissa retomber à ses côtés, puis elle respira trois fois profondément, faisant affluer l'énergie dans ses mains à chaque expiration. Lorsqu'elle sentit des fourmillements dans ses propres doigts, elle les plaça de chaque côté du pouce d'Ellie. Elle les maintint ainsi pendant environ une minute, puis lâcha prise. « Comment ça va ?

Mieux ?

— Beaucoup mieux. Merci.

— De rien. Eh, tu peux la dire encore ? La phrase de Macbeth.

— Au picotement de mon pouce, je sens

qu'un maudit vient par ici. Sauf que dans le texte ce sont "les pouces", au pluriel, ce qui rime mieux en fait. Oui, je suis sûre que la phrase est au pluriel. Je l'ai dite de travers parce que j'avais seulement un pouce qui me faisait mal.

— Eh bien, je préfère ça !

— Pourquoi ?

— Cela signifie que nous n'avons pas à nous inquiéter, expliqua Georgia, d'une certaine malédiction qui nous tomberait dessus. » Cet après-midi-là, ils avaient passé la ville de Manchester lorsqu'une voiture les dépassa. Plusieurs marcheurs saluèrent de la main mais le conducteur ne répondit pas. Pourtant, il les regarda. D'habitude, les automobilistes qui tournaient la tête leur adressaient un signe quelconque. Mais pas toujours.

Quelques minutes plus tard, la même voiture les croisa dans l'autre sens. En tout cas, elle lui ressemblait beaucoup. Et quelques minutes encore après, elle apparut une troisième fois et, ce coup-là, le conducteur rangea son véhicule sur le bas-côté et demanda où se trouvait le site commémoratif de Laura Ingalls Wilder.

« Il est à De Smet », répondit une jeune femme du nom de Kimberley. Elle était

originaire du Dakota du Sud et avait rejoint le groupe peu de temps auparavant, à Wessington. « Nous ne l'avons pas encore passé, il se trouve à dix ou quinze kilomètres par là où vous êtes venu.

— J'ai vu des panneaux, lui expliqua-t-il, et ensuite, j'ai dû manquer la route car je n'en ai plus trouvé. Mes enfants ont tous lu ses livres et, bien sûr, ils regardaient le feuilleton à la télévision. J'ai pensé que puisque j'étais dans la région, je pourrais raconter à ma fille que j'ai vu la petite maison dans la prairie.

— Laura Ingalls Wilder a vécu dans plusieurs maisons, lui raconta Kimberley. On trouve à De Smet des pots, des casseroles et tout un tas d'objets merveilleux.

J'y suis allée quand j'étais enfant et j'ai beaucoup aimé cet endroit.

— Je vais peut-être marcher avec vous. Est-ce que c'est là que vous allez tous ?

— Eh bien, nous allons effectivement passer à De Smet. Je ne crois pas que nous nous y arrêterons. Nous avons fait une pause à Huron, hier, pour admirer le plus grand faisan du monde, mais cette halte nous a seulement pris quelques minutes.

— Quelle taille peut bien avoir le plus grand faisan du monde ?

— Il est assez grand. Bien sûr, moi, je

l'avais déjà vu. En fait, mes parents habitaient dans le coin et nous allions à Huron tout le temps. Le plus grand faisan du monde mesure douze mètres de haut et pèse vingt-deux tonnes.

— C'est un gros faisan, dites donc !

— Je vous l'avais bien dit. Ou, attendez une minute, est-ce que je n'ai pas dit une bêtise ? Il mesure plutôt sept mètres de haut et pèse quarante tonnes. Non, je pense que j'ai vu juste la première fois. Il a été construit en acier et en fibre de verre.

— Pas de plumes ?

— Non, pas de plumes. Nous passerons à côté du site des Ingalls, mais je ne pense pas que nous y entrerons. Je veux dire, vous avez vu combien nous sommes.

Et c'est juste une petite maison.

— Dans une prairie.

— Dans la ville, en fait. Ils n'ont pas retrouvé la maison dans la prairie, mais il y a des photos. Vous êtes le bienvenu si vous voulez marcher avec nous. Comme ça, vous ne la manquerez pas, cette fois. » Ils avaient marché tout en discutant et sa voiture se trouvait maintenant loin derrière eux. Tous les jours, une personne sortait de son véhicule et l'abandonnait pour marcher avec eux.

« Dix ou quinze kilomètres, se rappela-t-il.

Je crois que je pourrai marcher jusque là-bas. Et vous continuez après De Smet ? C'est une longue marche !

— Certains membres du groupe ont fait tout le chemin depuis l'Oregon, répondit-elle en riant.

— Vous plaisantez !

— Non, non. J'aurais aimé être avec eux depuis le début, mais j'habitais ici, dans le Dakota du Sud. Alors j'ai laissé la procession venir jusqu'à moi. Au fait je m'appelle Kimberley.

— Moi, c'est Mark. » CHAPITRE 19 Il fut étonné d'éprouver tant de plaisir à marcher.

Le beau temps y était certainement pour quelque chose. Un soleil ardent embrasait le ciel. Celui-ci ne brillait cependant que par intermittence : au moment où la chaleur commençait à devenir étouffante, un nuage s'interposait entre le soleil et eux. Et le vent, qui les poussait dans le dos avec une force constante, empêchait la température de monter.

Il était stupéfait de découvrir autant de couleurs dans la prairie. Il était passé en voiture à travers ces paysages depuis plusieurs mois déjà, mais, lorsqu'on marchait à son rythme, on pouvait distinguer toutes les petites taches colorées que formaient les fleurs

sauvages.

Invisibles quand il roulait à toute vitesse sur la nationale.

Des fous : ils traversaient le pays à pied et parlaient de miracles. Celui-ci avait abandonné une paire de lunettes, celui-là s'était débarrassé de son Sonotone ;

comme ces crétins qui partaient en pèlerinage à Lourdes, entraient en clopinant dans la basilique, en ressortaient le visage rayonnant, déclaraient qu'ils étaient guéris, jetaient au loin leurs béquilles et tombaient du haut des marches. C'était malgré tout un groupe sympathique, il l'attirait physiquement car ses membres rayonnaient de l'intérieur. Il trouvait agréable de marcher avec eux.

Ils l'avaient accepté avec une simplicité extraordinaire et semblaient tout à fait ravis de sa présence. S'il avait été assez insensé pour sortir de sa voiture et marcher en leur compagnie jusqu'à De Smet, il devait apparemment être aussi dingue qu'eux.

Une jolie fille, Kimberley. Très jeune, elle était tout de même plus âgée que la nageuse de Pueblo, la petite poupée rondelette dont le maillot ne voulait pas rester en place. Kimberley arborait un physique complètement différent : elle était grande et mince, comme les jeunes Scandinaves d'origine paysanne que

l'on trouvait souvent par ici.

Il fouillait sa poche en observant sa nuque. Elle avait une chaîne en or autour du cou, mais celle-ci se briserait comme une brindille s'il essayait de l'étrangler avec. Peu importait, la ficelle qu'il avait retrouvée ferait très bien l'affaire. Il lui faudrait juste un prétexte pour l'écarter du troupeau. Un meurtre rapide et silencieux, et le défilé continuerait sans elle.

Le plus compliqué serait de rejoindre le groupe et de choisir une autre cible.

Il ne se passa pas une heure avant qu'elle ne sorte du groupe toute seule.

Elle avait partagé l'eau qu'elle portait avec lui et ses réserves étaient presque épuisées. Elle aperçut une ferme, décida d'y passer, et annonça qu'elle allait remplir sa bouteille à la pompe. Il lui dit qu'il venait avec elle. Elle ne s'y opposa pas et personne n'offrit de les accompagner.

Remontant un chemin de gravillons, ils arrivèrent devant la bâtisse construite en bardeaux blancs. Elle sonna mais personne ne répondit. « Bon, dit-elle. Ils ne nous en voudront pas d'avoir pris de l'eau sans leur permission, mais il faut que nous trouvions la pompe tout seuls. » Elle se mit à chercher et il resta à ses côtés, les mains dans les poches, passant entre ses doigts le morceau de ficelle.

Ne ferait-il pas mieux d'utiliser ses mains directement ? Bon sang, ce qu'elle était jolie ! Il la surprendrait par-derrière, se collerait à elle, laisserait ses fesses se frotter contre lui quand elle se débattrait. Elle avait trouvé et commencé à actionner la pompe.

L'eau jaillit. Elle mit une main en creux pour en retenir un peu et but ainsi. « Elle est bonne, annonça-t-elle.

Pas sulfureuse. Bois, pendant que je pompe. » Elle se mit à l'œuvre. Maintenant ! pensa-t-il, en tendant ses mains vers elle.

Mais avant, il allait boire un coup. Il se pencha, plaça sa bouche près du robinet et la laissa tirer de la bonne eau fraîche pour lui. Il but de longues gorgées, l'eau coulait sur son visage et sur sa chemise. Puis, il se mit debout et se fut son tour de pomper l'eau pour elle.

Kimberley retint ses cheveux mais ne fit rien pour empêcher l'eau de couler sur son visage et sur sa poitrine tandis qu'elle buvait. Elle se redressa enfin en riant.

Son T-shirt collait à son corps, ses mamelons pointant sous le coton humide.

« Bon sang, regarde-moi ça ! s'écria-t-elle avant de lever les yeux sur lui. Oh, apparemment je n'avais pas besoin de te prévenir, n'est-ce pas ?

— Je viens juste de remarquer ça, dit-il en

montrant la pierre qui pendait à sa chaîne en or.

— C'est joli, non ? dit-elle en la prenant dans ses doigts et en la lui présentant. Gary me l'a donnée hier soir.

— Ton petit ami ?

— Non, répondit-elle en riant. C'était un cadeau comme ça. Quelqu'un la lui a donnée, il me l'a offerte et je suppose que dans quelques jours, ce sera mon tour de la donner à quelqu'un d'autre. Il m'a dit qu'elle devenait plus puissante à chaque fois qu'on l'offrait.

— Plus puissante ?

— Je ne sais pas exactement ce que cela veut dire.

Je lui ai demandé s'il ne préférerait pas la garder et il m'a répondu qu'il fallait la donner à quelqu'un d'autre pour la conserver. Je n'ai pas bien compris. » Kimberley est ta sœur.

Il crut un instant que ces mots avaient été prononcés tout haut. Mais lui seul les avait entendus. Une voix dans sa tête. Des paroles dénuées de sens, qui plus est :

il n'avait ni frère ni sœur. De toute façon, Kimberley était assez jeune pour être sa fille. « Mark ? appela-t-elle. Tu veux bien pomper pendant que je tiens la bouteille ? » Il actionna la pompe. Elle maintint sous le jet d'eau une bouteille en plastique vide qui avait autrefois

contenu un soda sans sucre, et il cessa lorsqu'elle fut pleine.

On faisait marcher la pompe à l'aide d'une barre blanche en métal qui mesurait cinquante centimètres de long. On pouvait la détacher de son support et elle aurait constitué un instrument appréciable s'il avait voulu l'assommer. Mais ce geste n'était pas nécessaire.

« Kimberley ? Attends une minute. » Elle s'exécuta simplement et il se plaça derrière elle.

Il posa les mains des deux côtés de son cou.

« Ah, super ! s'écria-t-elle. Comment savais-tu que j'avais la nuque tendue ? » Comme si elles en avaient reçu l'ordre, ses mains se mirent à masser les trapèzes. Ses doigts se posaient juste sur les points douloureux et détendaient les muscles. Elle manifesta sa gratitude pendant qu'il lui massait les épaules doucement mais fermement. Puis elle soupira et se redressa. « Nous ferions mieux d'y aller, annonça-t-elle, si nous voulons rattraper les autres. » Il ne leur fallut pas longtemps pour rejoindre le groupe. Kimberley se mit à discuter avec une jeune femme qui portait un bébé sur son dos dans un kangourou et Mark se trouva entraîné plus

avant dans la procession et chemina à côté d'une femme prénommée Sue Anne et d'un Indien à la voix douce qui s'appelait George. Sue Anne parla presque tout le temps. Elle leur parlait, à George et à lui, d'une autre femme qu'on appelait Sara pour qui elle paraissait avoir une admiration sans limites. Il se prit à imaginer à quoi pouvait ressembler Sara. Il voyait une femme grande aux yeux brillants qui portait une longue crinière fauve ; un genre de mélange entre une Amazone et une Walkyrie.

Aussi fut-il déconcerté d'apprendre que Sara était en réalité une femme petite et mince aux cheveux gris qui en plus était aveugle.

« Attendez une minute, dit-il. Je croyais que les gens guérissaient de tout lorsqu'ils faisaient partie de cette procession. Je n'arrête pas d'entendre que les sourds retrouvent l'ouïe et que les boiteux marchent droit.

— C'est en général ce qui arrive, dit Sue Anne.

— Sara a choisi d'être aveugle, ajouta George. Afin de mieux voir. » Il ne s'arrêta pas à De Smet. La petite maison dans la prairie ne l'intéressait pas, elle avait seulement constitué le prétexte pour entamer une conversation avec Kimberley. Plusieurs petits groupes s'arrêtèrent dans les épiceries et autres

magasins d'alimentation en ville pour acheter de la nourriture. Puis, tous repartirent et Mark continua avec eux.

Il ne savait pas vraiment ce qui l'y poussait. Il y avait un nombre incalculable de jolies femmes dans le groupe. Mais il commençait à réaliser qu'il ne pourrait rien faire d'elles. Il avait réussi à poser ses mains autour du cou de Kimberley, bon Dieu, et ce geste avait fini en massage. Depuis, à chaque fois qu'il commençait à fantasmer sur l'une de ses compagnes de marche, il entendait cette voix dans sa tête qui lui répétait que la femme en question était sa sœur.

Quoi que cela puisse vouloir dire. Tandis que De Smet disparaissait derrière eux, il sentait qu'il avait lâché le volant de sa vie. Il avait définitivement abandonné sa Lincoln à présent. Elle se trouvait à environ trois heures de marche vers l'ouest et chacun de ses pas l'écartait encore plus de la voiture. Il pouvait encore faire demi-tour et retourner la chercher. Mais serait-elle encore au bord de la route lorsqu'il arriverait à l'endroit où il l'avait laissée ? Il se rappela que les clés étaient peut-être encore sur le contact et il savait qu'il n'avait pas verrouillé les portes. Le taux de criminalité avait beau être nettement plus bas qu'ailleurs dans la campagne du Dakota du

Sud, une Lincoln avec les clés sur le contact, garée au bord de la route, pouvait tenter un adolescent de la région de manière irrésistible. Elle ne serait pas restée plus d'un quart d'heure sans son propriétaire au centre de Kansas City. Mais combien de temps mettrait-on à se l'approprier dans le coin ?

L'idée lui vint qu'il ne le saurait peut-être jamais.

Sûr, il ne retournerait pas chercher sa voiture. Il ne pouvait pas faire demi-tour. Il était seulement capable d'aller de l'avant. Quoi que cette marche signifie, où qu'elle le mène.

Il marchait maintenant avec un homme du nom de Douglas et une femme qui s'appelait Lissa. Il essaya de fantasmer sur celle-ci, qui était assez attirante, mais il n'y parvint pas. Il se sentait lié, en quelque sorte, à Lissa. Elle venait juste de leur parler des corps astraux, un concept qu'il n'avait jamais compris jusque-là et qu'il parvenait tout juste à saisir. Quand il tenta de s'exciter en pensant à elle, tout ce qui lui vint en tête était que Lissa et lui étaient des jumeaux, siamois sur le plan astral, et que leurs corps spirituels ne faisaient plus qu'un à partir de la nuque. Si ses mains serraient le cou de la jeune femme, elles se refermaient aussi sur le sien. Il ne pouvait l'étrangler sans, en même temps, se couper le souffle.

Il renonça à son idée, mais alors il se rappela que Lissa ressemblait beaucoup à une femme dénommée Marguerite qu'il avait tuée chez elle, six ans plus tôt à Kansas City. Il l'avait étranglée avec le cordon du pyjama qu'elle portait à ce moment-là, l'enroulant deux fois autour de sa gorge puis tirant très fort. Il avait fixé ses yeux clairs lorsque la vie les avait quittés. Quand avait-il pensé à Marguerite pour la dernière fois ? Pas depuis des mois et peut-être des années, mais elle occupait son esprit maintenant...

Il ressentit alors sa douleur. Il ressentit la terreur qu'elle avait éprouvée. Autrefois, il y avait assisté, maintenant, il la vivait. Marguerite et lui partageaient la même gorge, et le cordon les étranglait tous les deux ensemble. Marguerite était ta sœur, dit cette maudite voix dans sa tête. Et, soudain, elles furent toutes ses sœurs, elles avaient toutes un lien avec lui, elles faisaient toutes partie de lui et il sentit son propre corps déchiré par cent une blessures mortelles.

« Mark ? Ça va ? » Oui, répondit-il à Douglas. Il allait bien.

« On dirait que tu souffres, mec. » Il se rendit compte qu'il avait une migraine atroce, telle une ligne de feu qui lui coupait le crâne en deux.

Il en informa Douglas et lui demanda qui était susceptible d'avoir une aspirine sur lui.

« Ne bouge pas », dit Douglas. Il laissa tomber ses mains à ses côtés. Il souffla comme un haltérophile qui s'apprête à battre son record, puis il plaça ses mains de chaque côté de la tête de Mark. Celui-ci entendit un bourdonnement, d'abord à l'extérieur de sa tête, puis à l'intérieur. Au bout de quelques instants, Douglas laissa retomber ses mains. « Voilà, dit-il. Ça va mieux ?

— La migraine est partie », dit Mark.

Douglas frottait ses avant-bras avec ses mains, comme s'il voulait se débarrasser d'une sensation désagréable.

« Si elle revient, dit-il, n'hésite pas à le dire. Presque tous ceux qui sont là depuis plusieurs jours savent comment soulager la douleur.

— Tu apprendras aussi, lui assura Lissa. Je te montrerai ce soir si je ne suis pas occupée ailleurs. Ou quelqu'un d'autre le fera. Et d'ici une semaine, c'est toi qui enseigneras ce geste aux autres. » Ils se trompaient, pensa-t-il. Ses mains n'ôtaient pas la douleur, elles l'infligeaient.

Il n'avait plus mal à la tête. Il ne voulait pas se laisser persuader qu'on pouvait soulager tant de souffrance par aussi peu d'effort, mais

il y croyait presque malgré lui. Ils n'étaient peut-être pas tellement dingues, peut-être réellement capables de faire des miracles.

Peu importait. Ils pouvaient toujours soulager son mal de tête, il avait maintenant une douleur au fond de son cœur qu'aucune main n'atteindrait jamais. Il se passait quelque chose en lui.

Il ne pouvait apparemment rien faire pour arrêter le processus. Il voulait partir, tourner le dos à ces gens, mais il savait que ce simple mouvement était impossible. Il avait de plus en plus le sentiment qu'il mourrait s'il se séparait des autres. Cette idée était ridicule, elle n'avait aucun sens et pourtant, il en était persuadé.

Il pensa à partir, même si cela signifiait la mort pour lui. Un moyen de la chercher et de l'accueillir à bras ouverts. Il comprenait désormais qu'il avait tué des portions de lui-même pendant huit ans. À chaque fois qu'il avait assassiné une femme, il avait anéanti une partie de son être. Elles étaient toutes ses sœurs, elles faisaient toutes partie de son corps, un ensemble reliant toutes choses, dont il avait entendu parler, au sujet duquel il avait lu, mais qu'il n'avait jamais ressenti.

Il le sentait désormais.

La douleur continuait de le faire souffrir :

le fond de sa gorge le brûlait, son cœur était oppressé. Il avait des points douloureux dans les omoplates et dans la colonne vertébrale. La souffrance ne disparaissait jamais, et elle semblait toujours dépasser d'un peu l'intensité qu'il pouvait supporter, mais elle n'empirait jamais suffisamment pour qu'il la trouve tout à fait intenable. Par ailleurs, l'envie de partir ne l'avait jamais quitté non plus, mais il n'était jamais parvenu à la satisfaire.

Une force inconnue le poussait à avancer. Il ne pouvait pas la supporter mais il l'endura. Il ne pouvait pas continuer à souffrir mais il le fit. Il ne pouvait pas poursuivre mais il marchait tout de même.

Ils passèrent dans un bois à l'est de De Smet et s'arrêtèrent là pour la nuit, le long du lac Preston.

Lorsqu'ils s'installèrent, Mark resta dans un état d'hébétude manifeste. Des années auparavant, lorsque, enfant, il passait ses vacances d'été dans une colonie, on l'avait frappé à la tête avec une balle de base-ball et, quelque temps après, on avait découvert qu'il avait eu une commotion cérébrale. Mais à ce moment-là, personne ne l'avait emmené à l'infirmerie et il avait erré au hasard des heures durant. Un voile de brume devant les yeux, il entendait les voix au loin, tous ses sens

étaient assourdis et le monde s'était éloigné.

Il se trouvait dans le même état à présent. Il pouvait circuler sans heurter personne, il était capable de tenir une conversation lorsqu'on en engageait une avec lui mais il percevait tout indistinctement, comme dans un brouillard. On partagea un repas avec lui et il mangea.

On lui fit une place et il s'assit. Plusieurs personnes lui demandèrent s'il allait bien. Il répondit par l'affirmative.

Lorsqu'un jeune adolescent lui posa la même question, il se trouva à court de réponse.

« Je ne sais plus où j'en suis, dit-il finalement.

— Oui, je me disais bien aussi, dit le garçon. Ici, lorsqu'on se sent tout embrouillé, en général, on va parler à Sara.

— J'en ai entendu parler, répondit-il. Elle est sur les lèvres de tout le monde dans le groupe. Est-ce que tu la connais ?

— Eh ben plutôt, oui. C'est ma mère. Viens, je vais te présenter. » Elle correspondait tout à fait au portrait qu'on avait fait d'elle, et il se demanda comment il avait pu ne pas la rencontrer plus tôt. À un moment ou à un autre dans la journée il avait marché en tête, au milieu et en queue de cortège. Pourtant, ses

yeux ne s'étaient jamais posés sur cette femme aux cheveux et aux yeux gris. Il avait du mal à croire qu'il ne l'avait pas remarquée. Elle avait un air tout à fait particulier et énormément de prestance, qui plus est. Il n'était pas possible de marcher près d'elle sans la remarquer, sans avoir conscience de son pouvoir.

Le garçon la présenta et elle tendit la main vers lui. Il n'aurait pas pu se rendre compte tout seul qu'elle était aveugle et même en le sachant, il avait du mal à le croire. Elle le regardait en face et ses yeux semblaient plongés dans les siens. Il prit sa main, et le courant qui passa entre leurs deux corps le fit presque tomber à genoux.

« Oh ! » dit-elle.

Et il sentit que l'esprit de la femme en face de lui venait toucher le sien, essayait de s'accrocher et agrippait des idées afin de sonder son âme jusqu'au fond. Il résista un instant, puis relâcha un sphincter mental afin de le laisser entrer.

Il ressentit tout d'un seul coup : la peur, le soulagement, la honte, la colère, la terreur. Toutes ses émotions s'opposaient en même temps et elles étaient toutes tellement intenses qu'il ne savait littéralement pas ce qu'il vivait. On aurait dit qu'il écoutait une radio qui passait toutes les stations en même temps.

Lorsque tout bourdonnait ainsi, on ne comprenait rien.

Elle tenait sa main droite dans la sienne. Sans la lâcher, elle se plaça de telle manière qu'ils regardaient tous les deux dans la même direction et elle passa son bras gauche autour de sa taille. Elle traversa des bois, puis une clairière ; enfin, elle lui demanda de s'asseoir et s'assit en face de lui, les jambes repliées. Elle étendit ses deux mains, les paumes ouvertes, sur ses genoux et, obéissant à un ordre qui n'avait pas été formulé, il plaça ses mains dans les siennes. De nouveau, un courant passa dans son corps et il sentit son esprit se remettre à lutter avec celui de Sara. Elle avait pénétré son cerveau, elle accédait à ses souvenirs, elle pouvait voir toute sa vie.

« Tu n'en as jamais parlé à personne, dit-elle.

— Non.

— Comment as-tu fait pour le supporter seul ?

— Tu ne comprends pas. Cela me faisait plaisir.

J'adorais ça.

— Et tu n'as jamais pris contact avec la partie de ton âme qui n'apprécie pas ces actes. Jamais jusqu'à aujourd'hui, précisa-t-elle, les yeux tellement plongés dans les siens qu'il dut

se rappeler qu'elle était aveugle.

Tout ce que tu as ressenti aujourd'hui était en toi depuis la première femme que tu as tuée. Seulement tu ne t'en étais pas rendu compte jusqu'à maintenant.

— Je voudrais mourir, dit-il.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Si !

— Si tu le désirais vraiment, tu serais déjà mort. Oh, une partie de toi aimerait mourir mais la plus grande partie de ton âme veut vivre. Tout le monde souhaite mourir et désire vivre en même temps. Tant que le désir d'être en vie reste le plus fort, on est vivant.

Lorsque l'envie de mourir devient supérieure à ce désir, on meurt ! Pourquoi crois-tu que tu nous as rejoints ? Pas pour mourir. Les gens ne viennent pas marcher avec nous pour en finir. Ils avancent vers la vie, non vers la mort. Ils viennent avec nous afin de sauver leurs âmes, afin de guérir.

— Et c'est ce que j'ai fait ?

— Bien sûr. » Il secoua la tête, puis il se rappela qu'elle ne pouvait voir les gestes. Alors il dit : « Non, ce n'est pas vrai. Je suis venu ici pour...

— Pour tuer quelqu'un.

— Oui.

— Pour détruire le plus de femmes

possible. Toutes celles qui sont jolies.

— En effet !

— Bon, et qui manque ? Où devons-nous chercher des cadavres ?

— Je...

— Tu es un tueur accompli et notre groupe comporte une multitude de belles femmes. Pendant combien d'heures as-tu marché avec nous ? Huit, neuf ?

Combien en as-tu tué ?

— Aucune.

— Et tu crois toujours que c'est la raison pour laquelle tu nous as rejoints ? » Il se rappela ce que le garçon avait dit. Lorsqu'on était embrouillé, on allait parler à Sara. Il se demanda pourquoi. Plus il parlait avec elle, plus son esprit était confus.

« J'ai failli tuer Kimberley, dit-il.

— Je ne la connais pas. Elle vient certainement d'arriver. Raconte-moi... Oui, je suis sûre qu'elle vient d'arriver, commenta-t-elle lorsqu'il eut terminé son récit. Si elle avait passé quelque temps avec nous, tu n'aurais pas pu être aussi près de lui faire du mal. D'ailleurs, tu ne l'as pas vraiment approchée, tu sais. Dans ta tête, dans ton esprit conscient, tu t'apprêtais à l'étrangler.

En réalité, tu voulais la masser. Kimberley, elle, a vu les faits réels et non pas ton

interprétation. Aussi a-t-elle encouragé le massage et tu as fini par le lui faire.

— Mais, une minute plus tard, j'aurais...

— Tu aurais quoi ? Tu l'aurais tuée ? Non, Mark. Tu as seulement suivi ta destinée, que la scène ait duré une minute ou une éternité de plus. Tu n'aurais pas pu faire de mal à Kimberley. Il est très difficile de nous porter atteinte, une fois que nous participons à ce cortège, tu sais. Nous ne sommes ni frappés par le froid, ni brûlés par le soleil et, sauf en de rares et agréables exceptions, nous ne marchons pas sous la pluie. Une force nous protège. Même sans elle, tu ne peux pas tuer quelqu'un qui n'est pas prêt à mourir assassiné. Et aucun de nous ne veut disparaître car nous ne sommes pas ici pour cela.

— Tu viens de dire quelque chose que...

— Qu'on ne peut pas se faire tuer si l'on n'est pas prêt à mourir assassiné ?

— Oui.

— Te croyais-tu l'Ange de la Mort ? Une épée terrible et fulgurante, une faux divine qui cueille les femmes encore jeunes ? Comment choisissais-tu tes victimes ?

— Avaient-elles un physique particulier ? Étaient-elles toutes d'une beauté classique ?

— Non, répliqua-t-il en réfléchissant. Je choisissais les femmes qui m'attiraient.

— Et ?

— Elles avaient un certain caractère », dit-il. Alors, il se souvint de Missy Flanders à Wichita Falls. Elle avait manifesté quelque chose qui l'avait réclamé à grands cris, qui ne voulait pas le laisser en paix jusqu'à ce qu'il la poignarde dans son lit. Ce souvenir le bouleversa quelque peu et, quand il leva les yeux à nouveau, Sara le regardait en hochant la tête. « Est-ce que vous voulez me dire que c'était leur faute ? demanda-t-il.

— C'était leur choix ! précisa-t-elle. Est-ce ta faute si elles sont mortes ? Non. Chaque mort est une sorte de suicide : celui qui disparaît en a fait le choix. Tu étais la corde qu'elles ont utilisée pour se pendre.

— Mais...

— Cela veut-il dire pour autant que tu es irréprochable ? Bien sûr que non ! Ce fut aussi ton choix, à toi seul, de multiples fois, de jouer ce rôle dans leur vie, dans leur mort.

— Qu'est-ce qui va m'arriver ? demanda-t-il après un long silence.

— Qu'en penses-tu ?

— Je suppose que vous allez me livrer à la police.

— Et ensuite tu vas avouer tes meurtres, tu feras les gros titres des journaux, tu passeras en jugement et tu finiras en prison ou à

l'hôpital. Peut-être même serastu exécuté. Est-ce ce que tu veux ?

— N'est-ce pas ce que je mérite ?

— Je ne sais pas ce qui est juste pour chacun. La seule façon de voir ce que tu mérites est d'attendre, puis de constater ce que tu as obtenu. Est-ce bien pour cela que tu es venu ici, Mark ?

— Ici ?

— Ici. Dans cette marche. Tu n'es pas venu pour tuer quelqu'un, que tu t'en sois rendu compte au départ ou non. Tu nous a rejoints car tu en avais assez de tuer.

— Mais je ne pouvais pas arrêter. Même après que j'ai laissé une femme vivante à Sioux Falls, même après que j'ai vu à quel point le meurtre me rendait malade, j'ai tué une autre femme. Je ne pouvais pas m'arrêter.

— Peut-être es-tu venu avec nous pour cela.

— Peut-être suis-je venu pour être puni.

— Puni ? dit-elle en riant. Tu as déjà été puni. Les crimes furent ta punition. Celle-ci a débuté il y a huit ans, quand tu as commis ton premier meurtre. Puis elle a continué en te marginalisant, en t'isolant des gens que tu aimes, en te forçant à abandonner les meilleurs traits de ton caractère. Tu t'es puni tout seul, pendant tout ce temps et aujourd'hui

est le premier jour où tu le réalises.

— Je n'aime pas cette sensation.

— Non, admit-elle. Je m'en doute bien.

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

— Laisse-moi réfléchir, dit-elle en fermant les yeux puis en les rouvrant au bout d'un moment. Je pense que tu vas devoir nous raconter tous tes actes.

— Tu les connais déjà.

— Il va falloir que tu les racontes à tout le groupe.

Tu vas nous parler de toutes les femmes que tu as tuées, depuis celle d'il y a huit ans jusqu'à celle de la nuit dernière.

— Il le faut vraiment ?

— Oui. Il le faut.

— Et que va-t-il se passer ensuite ? Vous allez décider ensemble de la manière dont il faut me punir ?

— Non, Mark. Je t'ai déjà dit que tu n'étais pas venu là pour purger une peine.

— Mais alors, pourquoi suis-je venu là ?

— Pour la même raison que tous les autres, dit-elle.

Croyais-tu être tellement spécial ? Donne-moi ta main, dit-elle en se relevant, nous allons retrouver le groupe.

Tu as une très longue histoire à raconter. »

CHAPITRE 20 Suivant les instructions de Sara,

ils formèrent un grand demi-cercle devant lui, assis en tailleur ou complètement allongés. Mark s'assit à côté du feu et attendit. Lorsque Sara lui fit signe de venir, il se mit debout face à l'assistance.

« Je m'appelle Mark, annonça-t-il. Sara dit que je dois vous raconter mon histoire. Je suis un tueur. Depuis huit ans, j'ai assassiné une centaine de femmes. » On entendit de nombreuses inspirations. « Cent une femmes exactement, précisa-t-il avant de se tourner vers Sara. Je ne sais pas par où commencer.

— Par la première victime.

— Elle était prostituée à Kansas City. Je suis allé au motel avec elle. Je n'avais pas l'intention de la tuer.

Elle a prononcé une phrase qui m'a mis en colère et je l'ai frappée, puis assommée. Ensuite, j'ai pensé à l'assassiner afin de me protéger. Je l'ai fait et j'ai trouvé cet exercice très excitant. J'en éprouvais du plaisir, j'adorais cette sensation.

— Raconte-nous comment tu t'y es pris, Mark, insista Sara.

— Je l'ai étranglée, avec son chemisier, dit-il les yeux clos car il ne pouvait croiser le regard de l'assistance. Et maintenant ? demanda-t-il.

— Parle-nous de chacune de tes victimes,

Mark.

— Je ne me rappelle pas tout.

— Les souvenirs remonteront à la surface en temps voulu. Personne ne peut oublier un seul événement de sa vie. Tout est là-dedans, quelque part : chaque livre que tu as lu, chaque personne que tu as rencontrée. Je vais t'aider à te souvenir.

— La deuxième femme... », commença-t-il en respirant fortement. Il sentait Sara se promener dans son cerveau, ouvrir des tiroirs dans sa mémoire. « La seconde femme, reprit-il lorsque l'image surgit dans sa tête, était étudiante à K.U., l'université du Kansas qui se trouve à Lawrence. Elle faisait de l'auto-stop. Je lui ai demandé de sortir un objet de la boîte à gants et, lorsqu'elle s'est penchée en avant, j'ai attrapé sa tête et je l'ai frappée contre le tableau de bord jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. Ensuite, je l'ai conduite dans un champ en friche et je l'ai tuée à l'instant même où elle reprenait connaissance. » Il pouvait encore sentir l'odeur des herbes hautes et entendre les stridulations des criquets. Il ressentait à présent la peur et la résignation qu'elle avait éprouvées, quand elle avait vu venir la mort. « Je l'ai étranglée. Avec mes mains. Au début, je n'y arrivais pas, mais j'ai fini par prendre le coup et je l'ai tuée.

— Et la troisième femme ?

— Je ne m'en souviens pas. » Un coup de pouce à son cerveau, un mouvement, une lumière. « Elle travaillait tard dans un bureau. J'étais venu dans les locaux pour rencontrer quelqu'un et il avait oublié notre entrevue car son bureau était fermé. J'allais sortir lorsque je la vis à son poste. Elle avait manifestement l'air d'une intellectuelle. Elle portait les cheveux coupés très court et était penchée sur un bureau recouvert de papiers. Je suis entré et je lui ai demandé si elle avait la clé des toilettes des hommes. Quand elle s'est retournée pour la prendre, j'ai saisi un coupe-papier sur le bureau... » Puis la quatrième, la cinquième, la sixième. Puis la vingt-sixième, la quarantième.

Il raconta ses meurtres, encore et encore.

Dès le commencement de son récit, une femme du nom d'Ardith bondit et cria qu'elle ne pouvait plus écouter une telle histoire. Elle sortit du demi-cercle et s'éloigna dans les bois. Bud et Martha la rattrapèrent et la persuadèrent de s'allonger pour respirer.

Comme Mark poursuivait son récit, beaucoup d'autres personnes entrèrent en hyperventilation. Parfois, elles commençaient par une scène émotionnelle. Une femme avoua qu'elle avait été victime d'un viol, une autre

que son père l'avait agressée quand elle n'était qu'une enfant. À chaque fois, la personne qui avait éclaté finissait à l'extérieur du demi-cercle, allongée et respirant avec un compagnon pour surveiller l'opération.

Les femmes n'étaient pas seules à réagir de cette manière. Des hommes aussi piquaient des crises émotionnelles à cause de l'histoire de Mark : le fait qu'ils soient de nouveaux arrivants ou des vétérans n'y changeait rien. Dingo, le motard hors-la-loi, quitta le cercle avec raideur tandis que Mark parlait d'une maîtresse d'école qu'il avait tuée à coups de marteau. Quelques instants plus tard, il était allongé sur le sol au pied d'un grand arbre. Son corps était tendu et sa respiration bloquée au fond de sa gorge, pendant que Kimberley, accroupie à côté de lui, caressait son front, le calmait et s'assurait qu'il continuait bien à respirer sans s'arrêter.

Parfois, lorsqu'un membre de l'auditoire faisait une scène spectaculaire, Mark cessait de parler. Puis, quand la crise s'atténuait et que la personne en question s'était allongée plus loin pour respirer, il reprenait son récit exactement où il l'avait laissé. Les souvenirs dont il avait besoin ne lui manquaient jamais. À chaque fois qu'il achevait le récit d'un meurtre, le suivant lui revenait en mémoire immédiatement,

parfois avec un petit coup de pouce mental de la part de Sara. Il dressait le portrait de certaines femmes et ne décrivait pas du tout certaines autres, il racontait la manière dont il avait commis le meurtre par de longues phrases ou en quelques mots. Il fut souvent surpris de se souvenir de détails dont il n'avait pas pris conscience au moment de l'assassinat et, de temps en temps, il restait un instant silencieux, frappé par ce qu'il venait de dire. Personne n'interrompait ces silences et au bout d'un moment, il reprenait la parole.

Il faisait nuit noire quand il termina son histoire. Il raconta comment il avait décidé de ne pas tuer T.J. et comment il avait dû se battre contre lui-même pour ne pas l'assassiner malgré tout. Il parla aussi de la caissière dans la station-service à qui il avait enfoncé le couteau de cuisine dans le ventre. Alors seulement, il eut complètement fini son histoire.

Le feu n'était plus qu'un tas de braises rougeoyantes.

Guthrie s'approcha, rajouta du bois sur celles-ci. Des flammes s'élevèrent. Guthrie recula et se rassit. Mark était toujours debout en face d'eux.

Sara prit la parole : « Bon, qu'allons-nous faire de Mark ? Devons-nous le livrer à la

police ?

— Non, répondit quelqu'un.

— Pourquoi pas ? Vous avez entendu tous les crimes qu'il a commis.

— Qu'est-ce que la police fera de lui ? Elle le mettra en prison ?

— Si on l'enferme, il ne pourra plus commettre d'autres crimes, dit Sara. Mark, es-tu dangereux ? As-tu encore l'intention de tuer ?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que tu pourrais tuer maintenant ? Regarde autour de toi. Y a-t-il quelqu'un que tu auras envie de poignarder ou d'étrangler ?

— J'en suis malade rien que d'y penser, dit-il en frissonnant. Mais je l'ai fait auparavant, plus d'une centaine de fois.

— Tu n'es plus la même personne désormais.

— Mais où est donc parti l'autre ? N'est-il pas toujours en moi ?

— Si, en effet. Bon, que pouvons-nous faire de toi, si nous ne te remettons pas à la police ? Tu m'as dit plus tôt que tu voulais mourir. Qu'en pensez-vous, tous ? Devrions-nous tuer Mark ?

— Non.

— Non, nous ne tuons personne.

— Non, Mark est notre frère. » Sa gorge se noua quand il entendit cette dernière remarque. Il sentait une douleur tout au fond de sa gorge, une pression intense derrière ses yeux.

« Mark devrait-il se suicider ?

— Non.

— Mark a fini de tuer. Il s'est assassiné cent une fois, n'est-ce pas suffisant ?

— Ils ne te laisseront pas mourir, dit Sara dans un soupir. Et c'est tout aussi bien. Tu n'es pas venu ici pour périr, mais pour te soigner, comme tous les autres.

— Du meurtre ?

— Pour guérir de tout ce qui est malade en toi.

379 Voilà la véritable raison pour laquelle toutes les personnes ici présentes agissent ainsi. Pourquoi crois-tu que tu as tué toutes ces femmes ?

— Parce que ce sport me plaisait. Parce qu'il m'excitait et m'apportait du contentement.

— Et pourquoi crois-tu qu'il en était ainsi ?

— Parce que... Je ne sais pas, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Peut-être parce que je suis un monstre.

— Non, tu n'en es pas un. Tu as commis des actes monstrueux, mais ils ne font pas de

toi un monstre. Tu as tué pour soulager ta souffrance et ta colère, pour résorber les larmes qui coulaient dans ton esprit. Ainsi, tu te sentais mieux. Mais ce stratagème ne fonctionnait pas très bien, et quand les bonnes sensations s'estompaient, tu souffrais plus que jamais. Ta douleur te poussait donc à tuer de plus en plus. Finalement, l'exercice n'arrangea plus rien du tout : tu ne ressentais plus aucune sensation agréable mais tu ne pouvais plus t'arrêter. Cependant, il fallait que les meurtres cessent et tu en étais conscient, alors tu es venu. En effet, tu savais que tu trouverais parmi nous un espace où guérir.

— Comment cela ?

— En entrant en contact avec la partie de toi-même qui s'est toujours révoltée contre tes crimes. En te tenant ainsi devant nous pour nous révéler qui tu es et ce que tu as fait. Tu viens de vivre une expérience très efficace pour ta guérison, Mark, et le fait de la partager avec toi nous a tous aidés. Regarde tous les membres du groupe qui ont dû s'allonger pour respirer. Tu as touché un point sensible en chacun d'eux. Un point qu'ils avaient besoin de traiter afin de devenir ce qu'ils sont vraiment. La douleur qu'eux-mêmes avaient refoulée, leur souffrance, leur peur et leur colère. Leur désir de mourir aussi. Et le tueur qu'ils

dissimulaient en eux, ce tueur qu'ils ne pouvaient pas connaître jusqu'à ce que tu parles du meurtrier que tu étais. Tu nous as beaucoup aidés à nous élever, Mark. Voilà pourquoi nous t'en sommes si reconnaissants.

— Reconnaisants ? dit-il.

— Oh, oui. Tu viens de nous faire un très grand cadeau. Tu nous en feras un autre lorsque nous aurons réussi à te pardonner.

— Comment un seul d'entre vous le pourrait-il ?

— Comment oserons-nous faire autrement ? Nous ne ferons rien d'autre pour toi. Et nous ne te ferons pas souffrir plus en différant ce pardon. Nous nous ferions du mal à nous-mêmes, en ce cas. Il y a une femme parmi nous qui a perdu toute sa famille dans les camps de concentration nazis. Elle a passé deux jours la semaine dernière à oublier sa rancune contre Hitler.

Penses-tu que cela ait eu un effet sur celui-ci ? Ce salaud est mort depuis plus de quarante ans et je ne pense pas que cela change quoi que ce soit pour lui, si Ida Marcum lui pardonne ou non. Mais elle souffrait d'une angine de poitrine tellement grave que les docteurs voulaient lui faire un pontage. Ils hésitaient pourtant car ils craignaient qu'elle ne survive pas à l'opération. Et maintenant,

elle va bien. » Il ferma les yeux, essaya de se concentrer. Tout semblait très simple dans sa tête. Il avait commis quantité de crimes. Maintenant, il devait être puni. Au lieu de cela, elle lui parlait de guérison et il ne voyait pas ce qu'il avait en lui qui ait besoin d'être guéri.

Comme si elle pouvait lire dans ses pensées, elle dit :

« Bien sûr, tu préférerais être puni. Cette solution serait bien plus facile que d'examiner ce que tu n'as pas voulu voir depuis quarante ans. Qui penses-tu que tu as essayé de tuer tout au long de ta vie, Mark ?

— Je ne sais pas.

— Si, tu le sais.

— Quand j'étais avec Kimberley, expliquait-il, une voix m'a dit qu'elle était ma sœur. Et depuis ce moment-là, à chaque fois que j'ai posé les yeux sur une femme du groupe, j'ai eu la même pensée. Qu'elle était ma sœur.

— Alors ?

— Peut-être ai-je toujours voulu tuer ma sœur. » Il réfléchit à cette solution, puis secoua la tête pour la rejeter catégoriquement. « Mais cela est complètement absurde ! Je suis fils unique, je n'ai jamais eu de sœur.

— Tu as voulu tuer toutes sortes de femmes, n'est-ce pas, Mark ?

— Oui.

— Elles n'avaient pas un physique particulier.

— Non, j'ai pensé une fois...

— Oui ?

— Je déteste avoir à le dire. Bon ! Voilà ce qui m'est venu à l'idée : j'aurais aimé que toutes les femmes du monde n'aient qu'un seul cou pour que je puisse poser mes mains dessus. » Trois femmes qui étaient restées à l'écouter toute la soirée se levèrent en même temps, sortirent de la foule, s'étendirent et commencèrent à respirer. Sara ne fit pas attention à elles et répondit : « Lorsque quelqu'un déteste toutes les femmes du monde, cela signifie en général qu'il en veut à une seule en particulier.

— Qui ?

— Tu ne devines pas ?

— Pas ma mère.

— En es-tu sûr ?

— Oh, bon Dieu, dit-il. La faute revient toujours aux parents, n'est-ce pas ce que disent les psychologues ?

Mais cette fois, la théorie ne marche pas. Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte à ma naissance.

— Tu ne pouvais donc rien ressentir pour elle.

— Comment l'aurais-je pu ? Je n'ai jamais vu ma mère. Je n'ai aucun souvenir d'elle. Comment pourrais-je essayer de tuer quelqu'un qui est mort depuis aussi longtemps que je vis ?

— Te souviens-tu de ta naissance, Mark ?

— Bien sûr que non. Personne ne s'en souvient.

— On se la rappelle tous mais tout le monde ne laisse pas ce souvenir remonter à la surface. Que saistu de ta naissance ?

— Juste que je suis venu au monde et qu'elle l'a quitté.

— Rien d'autre ?

— Non.

— Cela ne me surprend pas tellement. Je pourrais te rappeler certains de tes souvenirs mais il faut que tu ailles les chercher toi-même. Pour ce faire, tu vas devoir t'allonger et respirer, Mark. Chacun de nous, ici, t'aidera de son propre souffle. Tu vas devoir entrer dans un monde terrifiant ; mais tu y as déjà séjourné une fois et tu as survécu. Donc, tu n'en mourras pas cette fois-ci.

— Je...

— Oui, Mark ?

— J'ai peur.

— C'est bien », dit-elle.

Le demi-cercle s'était maintenant

transformé en un cercle complet dont il représentait le centre. Il était allongé sur le dos, les bras le long du corps et les yeux fermés. Quelqu'un avait roulé en boule sa chemise à manches longues et l'avait placée sous sa tête en guise d'oreiller. Sara s'assit à sa droite et la mère de Richard, Ellie, à sa gauche.

Il fit ce qu'on lui demandait : il gonfla ses poumons d'air au maximum, commença à expirer dès qu'il avait terminé l'inspiration et se laissa finalement emporter par le mouvement. Sara lui tenait la main et Ellie guidait sa respiration : elle lui indiquait quand il devait accélérer ou ralentir le rythme, quand son souffle devait être plus léger. Elle lui conseillait également de regarder sa poitrine s'emplir de lumière lorsqu'il inspirait ou de laisser son souffle sortir de sa poitrine sans qu'il fasse le moindre effort.

Presque tout de suite, un événement survint. Il sentit la lumière qui l'envahit d'abord par ses mains et ses pieds puis, pénétrant plus profondément et s'étendant à toutes les parties de son corps. Il avait les bras raides, toujours étendus à ses côtés. L'intensité d'énergie qui passait dans ses mains était si forte qu'il ne parvenait même plus à bouger les doigts. Il ne savait plus si Sara lui tenait

toujours la main. Il ne sentait plus le sol sous ses paumes. Des images affluèrent en masse à son esprit et disparurent avant qu'il n'ait eu le temps de les identifier. Il était entièrement plongé dans un bain de sensations qu'il ressentait les unes après les autres. Il finit par saisir une idée et essaya de la suivre, mais apparemment ce geste lui faisait perdre connaissance car Ellie le secouait aussitôt, lui ordonnant de respirer.

Pourtant, il avait l'impression que son souffle n'avait pas cessé. Mais sur son ordre, il abandonnait ses rêveries et emplissait d'air ses poumons.

Ensuite, il y eut un moment où il se sentit coincé, enfermé. Il avait chaud, aussi, beaucoup trop chaud, il suffoquait ! Il était furieux contre celui qui avait provoqué cette hausse de température. Il allait finir par étouffer et mourir de cette chaleur. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi personne ne faisait rien pour l'aider et sa fureur monta tellement qu'il martela le sol de coups avec ses poings raides et manifesta sa colère par un long cri inintelligible.

Puis d'autres événements survinrent, apparemment beaucoup plus vite. Sa respiration s'accélérait constamment : il avalait l'air aussi vite qu'il le pouvait. Mais il n'en

prenait jamais suffisamment. Ainsi sa gorge se noua et il bloqua son souffle. Sara était penchée sur lui et Ellie maintenait sa tête dans ses bras tandis qu'elle lui criait de respirer. Elle lui répétait qu'il pouvait y arriver, mais il n'y parvenait pas : sa gorge était coincée et l'air ne passait ni dans un sens ni dans l'autre. Il allait en mourir, il allait étouffer, la lumière dans ses yeux allait s'éteindre, et tout ce que ces pauvres femmes pensaient à faire était de lui ordonner de respirer, respirer, respirer ! Mais qu'est-ce qu'elles attendaient, ces salopes ? Pourquoi restaient-elles à ne rien faire, pourquoi ne l'aidaient-elles pas ! À quoi servaient-elles alors ? Elles auraient aussi bien pu être des cadavres pour ce qu'elles lui rendaient comme services...

Enfin, il réussit à souffler. Ce qu'il retenait dans sa gorge s'échappa et il emplit ses poumons d'air. Sa respiration devint fluide, comme si elle avait été artificielle. Ses poumons se remplissaient et se vidaient, se remplissaient et se vidaient, comme s'ils suivaient un métronome imaginaire. Il n'avait jamais respiré aussi profondément auparavant, ses poumons ne s'étaient jamais emplis autant, et l'air n'avait jamais été aussi riche. On pouvait vivre rien qu'en respirant un air comme celui-ci, on pouvait s'en nourrir : il le

savourait, tout était si bon ! Il trouvait le monde et tous ceux qui y vivaient tellement agréables ! Il sentait leur présence désormais. Tous ensemble, ils formaient un cercle autour de lui, respiraient avec lui, soutenaient ses mouvements respiratoires par les leurs et son cœur se gonfla, déborda, comme s'il était trop gros pour sa poitrine.

Alors, il pleura, bon Dieu, comme il pleura ! Il ne pouvait le supporter mais il ne parvenait pas à arrêter ses larmes.

« Mark ? Comment te sens-tu ? » Comment se sentait-il ?

« Bizarre. Différent. Merveilleusement bien.

— Sais-tu ce qui vient de t'arriver ?

— J'ai respiré, puis on m'en a empêché, et à la fin j'y suis arrivé.

— Oui.

— J'avais très chaud et je me suis senti... coincé. Je ne pouvais pas sortir. Oh !

— Sais-tu ce qu'il s'est passé ?

— Cette vision ne ressemblait pas à un souvenir.

Pourtant, j'ai senti que je revivais des événements passés. Je me trouvais là-bas, je traversais.

— Tu étais dans le vagin.

— Personne ne voulait m'aider. Elle ne

voulait pas m'aider. Elle venait de me quitter. Est-ce à ce momentlà qu'elle est morte ? demanda-t-il, les yeux écarquillés.

— Oui.

— J'étais tellement en colère ! Je voulais la tuer. Et elle est morte.

— Oui.

— Mais ensuite, je ne pouvais plus sortir. Et je ne parvenais pas à respirer non plus ! Mon cou, on m'étranglait, je ne pouvais pas inspirer.

— Mark, ta mère est morte en te donnant la vie, ditelle en posant sa main sur la sienne. Je suppose que son cœur a lâché, mais la façon dont elle est morte n'a pas vraiment d'importance.

— C'est exact. Elle avait le cœur faible, en effet. On me l'a dit. Comment le savais-tu ?

— Je l'ai vu, mais ce qui lui est arrivé ne nous intéresse pas. En ce qui te concerne, elle a arrêté de t'aider et tu as éprouvé des difficultés à naître. Et tu es sorti de son ventre avec le cordon ombilical enroulé deux fois autour de ton cou. Tu étais incapable de respirer.

Tu as bien failli mourir.

— Mais c'est elle qui est morte.

— Oui, elle est morte et toi, tu as survécu. Qui plus est, tu t'étais mis en colère contre

elle, tu avais voulu qu'elle meure, tu étais suffisamment furieux pour la tuer. Tu as donc grandi en croyant que tu l'avais assassinée.

— C'est insensé ! Je ne la connaissais pas, je ne me souvenais pas d'elle. Je ne me rappelais rien de cette scène !

— Si tu ne t'en étais pas souvenu, que faisait-elle dans ta mémoire ? Comment as-tu pu revivre cette scène, si elle n'était pas cachée dans un coin de ton cerveau ?

— Mais je n'en ai jamais eu conscience de ma vie !

— Tu te la rappelais assez pour l'effacer de ta mémoire. Si tu n'avais pas eu connaissance de cette scène, tu n'aurais pas pu oublier ce qui est arrivé. En effet, tu as puisé et développé de fausses informations dans le vagin de ta mère. Tu croyais être un tueur : ta venue au monde avait tué la femme à qui tu tenais le plus.

Pour que tu te sentes vraiment vivant, une femme devait mourir.

— Mon Dieu.

— Tout ce que je viens de dire était bien caché au fond de toi, mais ces pensées ont toujours été présentes dans ton esprit. Pendant des années, tu as tué des femmes sur un fantasme. Elles mouraient et tu revivais.

Puis, lorsque tu as commencé à réussir en

affaires, tu as trouvé ainsi une manière d'être vivant réellement.

Mais pour que tu vives vraiment, des femmes devaient mourir.

— C'est tellement fou !

— Mais tellement logique. Elles mouraient et tu puisais la vie en elles. Une lumière s'éteignait dans leurs yeux et s'allumait dans les tiens. Les quelques femmes que tu as poignardées au cœur moururent comme ta mère. Mais, le plus souvent, elles quittaient ce monde comme tu avais failli le faire, manquant d'air avec une corde autour du cou. Une corde, un vêtement, un bout de ficelle : tous ces objets remplaçaient en fait le cordon ombilical. Pendant neuf mois, il t'a apporté tout ce qui était nécessaire à ton développement et, à la fin, il t'a presque tué.

— Je ne les ai pas toutes étranglées. — Non. Mais tu viens de nous donner la liste de tes meurtres et tu as tué la plupart de tes victimes de cette manière. Quelques-unes sont mortes car elles avaient la nuque brisée, et ce meurtre ressemble fort à l'étranglement. Pareil pour les femmes que tu as noyées ou étouffées, ou encore pour celle dont tu as collé les lèvres et les narines. Elles sont toutes mortes par manque d'air. Et tu aimais plonger ton regard dans leurs yeux tandis qu'elles trépassaient. Tu

voulais voir ce qui avait failli t'arriver.

— J'ai aussi utilisé d'autres façons pour tuer.

— Parce que le meurtre t'était devenu indispensable.

Une fois que l'accoutumance est bien installée, le fait qui a pu provoquer ce comportement importe peu. Une fois qu'une personne est devenue alcoolique, la raison qui l'a poussée à boire est négligeable. Au bout d'un certain temps, l'accoutumance devient la cause de tout.

Il en est de même pour le meurtre. » Il réfléchit à la question et hocha la tête. Elle ne pouvait pas voir ce geste, mais ce qu'elle voyait ou pas avec ses yeux ne comptait pas.

« Que va-t-il se passer maintenant ?

— Nous allons tous dormir. Il est très tard et nous nous levons avec le soleil.

— Et ensuite. Que va-t-il m'arriver, à moi ?

— Que veux-tu qu'il arrive ?

— Je ne sais pas.

— Si, tu le sais.

— Vous ne me pardonneriez rien, n'est-ce pas ?

— Seulement le meurtre. Que veux-tu qu'il arrive ?

— C'est fou. J'ai même peur d'en parler.

— Dis-le toujours.

— Je voudrais rester ici.

— Ici ? Dans la forêt, à De Smet ? Dans le Dakota du Sud ?

— Je veux rester avec vous tous.

— Nous n'allons pas rester là, tu sais. Nous parcourons tout le pays à pied.

— Je le sais. Je veux marcher avec vous.

— Pourquoi craignais-tu tant de nous le dire ?

— J'ai toujours peur.

— De quoi ?

— Que vous ne vouliez pas de moi.

— Eh bien, je peux le comprendre, dit-elle. Et sur ce point, je ne peux pas vraiment répondre pour le groupe entier. Qu'en dites-vous, tous ? demanda-t-elle en tendant la main vers eux. Que devrait faire Mark ? » Ils répondirent ainsi à son appel :

« Viens avec nous, Mark.

— Il faut que tu viennes.

— Il fait partie du groupe, maintenant. Il ne peut pas partir.

— Mark est notre frère.

— Mark, tu ne pourrais pas nous quitter même si tu le voulais.

— Mark, nous t'aimons tous.

— Ta place est avec nous, Mark. Tu es des nôtres. » Il pleurait à nouveau. Il ne pouvait s'en empêcher.

Entre deux crises de larmes, il dit :
« CommentComment pouvez-vous tous
m'accepter parmi vous ?

— Regarde quel spectacle tu nous as
donné ce soir, dit Sara. Nous n'emportons pas
la télévision avec nous, tu sais. Nous
apprécions vraiment de nous divertir.

— Mais je suis un meurtrier !

— Un meurtrier tue des gens. C'est ce que
tu faisais autrefois. Tu l'étais, avant ! Mais tu
n'as plus ce genre d'activité désormais.

— Mais...

— C'était alors et nous vivons dans le
présent.

— Est-ce aussi simple que tu le dis ?

— Souhaites-tu plus de complications ?

— Je ne comprends pas, s'obstina-t-il.
Comment pouvez-vous me faire grâce après
toutes les atrocités que j'ai commises ?

— Voilà le plus facile. Comment peux-tu
fermer les yeux sur tes propres actes ?

— Je ne le peux pas.

— Il va falloir, pourtant, si tu restes avec
nous. La tâche ne sera pas aisée mais tu
trouveras un moyen.

Peux-tu pardonner à ta mère ?

— Lui pardonner ? demanda-t-il avec
étonnement. Il n'y a rien à excuser !

— Il existe forcément une faute. Voilà huit

ans maintenant que tu t'obstines à la tuer. Et tu essayes de me dire qu'il n'y a rien à excuser ? Cette salope t'a laissé tomber. Au moment critique, elle t'a pratiquement étouffé et ensuite elle a failli t'étrangler. Peux-tu lui pardonner ?

— Bien sûr !

— Ce n'est pas aussi simple que tu le crois. Tu dois trouver la partie de ton cerveau qui lui en veut toujours et la soulager de cette rancune. Tu as beaucoup de pain sur la planche.

— Comment faire ?

— Recommence ce que tu as fait ce soir : respire, partage tes pensées. Ouvre la porte de toutes les chambres closes. Affronte tous les sentiments que tu veux éviter, tout ce dont tu as peur. Mais en réalité, tout ce que tu dois faire, c'est marcher. Si tu avances avec nous, toutes les solutions à tes problèmes deviendront claires à tes yeux.

— Je n'ai pas vraiment le choix, si ?
répondit-il après un instant de réflexion.

— Pas vraiment, en effet.

— Je ne peux pas non plus retourner dans le Kansas ?

— Pas sans une bonne paire de chaussures.

— Je veux dire...

— Pour retrouver ta femme et tes

enfants ? Non, j'ai bien peur que cela ne soit pas possible, Mark. Peut-être qu'un jour tu les croiseras sur la route quelque part.

Mais tu ne peux pas revenir en arrière désormais.

— Et la police...

— Ne t'en inquiète pas tant que tu marcheras.

Quand tu es avec nous, tu es en sécurité.

— Le choix devient tout de suite plus simple, non ?

dit-il en soupirant. La seule chose qui m'ennuie est que j'ai l'impression de m'en tirer beaucoup trop facilement.

— Trop facilement ?

— Oui, j'ai tué plus d'une centaine de femmes et tout ce que j'ai à faire...

— C'est de passer le restant de tes jours à te soigner, afin de guérir aussi la planète. Tu as raison, Mark. Tu t'en sors bien trop facilement. Il aurait été tellement plus difficile pour toi de passer trois minutes sur la chaise électrique ! Et ce geste aurait été tellement plus bénéfique pour toi, ainsi que pour le monde entier ! Va dormir maintenant, dit-elle en lui prenant le bras. Tu auras les idées plus claires demain matin. » CHAPITRE 21 Le lendemain, ils prirent à l'est, par la route 14, marchant vers le soleil levant. À Arlington, la

route bifurquait vers le sud et rejoignait la fédérale 81. Trois kilomètres plus loin, la route 14 repartait vers l'est, jusqu'à la petite ville de Brookings, mais Guthrie choisit de poursuivre la route 81 vers le sud jusqu'à Madison. Le vent, qui avait soufflé dans leurs dos pendant bien des jours, venait désormais de leur côté droit et conservait la même force constante.

Plusieurs nouveaux les rejoignirent ce jour-là, et parmi eux un second nouveau-né, une petite fille à l'air angélique qui s'appelait Jane. Elle avait à peine quelques semaines de plus que le fils de Bud et d'Ellie, Richard, et les marcheurs n'arrêtaient pas de taquiner celui-ci au sujet de sa nouvelle petite amie. Richard gloussait en retour, comme s'il savait précisément de quoi ils parlaient.

La mère célibataire de Jane était une femme belle et délicate qui se nommait Amanita. Elle avait travaillé comme professeur pour enfants sourds jusqu'à quelques jours avant la naissance de Jane et, lorsqu'elle parlait, ses doigts répétaient inconsciemment ce qu'elle disait en langage des signes. Quand quelqu'un faisait une remarque sur son prénom, elle expliquait toujours que c'était le nom latin qu'on donne à une espèce de champignon vénéneux. « Que puis-je vous dire d'autre ? Je suis une enfant des années

soixante et mes parents étaient dingues. Ils ont tellement pris d'acide que je dois m'estimer heureuse de ne posséder qu'une seule tête. Mon frère s'appelle Bozo et ma sœur Septième Ciel. J'estime donc que je ne m'en suis pas trop mal tirée. » Juste avant qu'ils ne continuent vers le sud sur la 81, un convoi de trois camions emplis de militaires les dépassa. Plusieurs membres du groupe les saluèrent de la main mais personne ne leur répondit. Pourtant, le troisième véhicule ralentit sans raison apparente et, avant qu'il ne reprenne de la vitesse, deux jeunes soldats sautèrent par-dessus le hayon arrière et retombèrent sur la route derrière le camion. Celui-ci alla rejoindre le convoi et personne ne sembla remarquer que les deux soldats avaient déserté.

Ils s'appelaient Jeff et Ken. L'un habitait à Lansing, dans le Michigan, et l'autre au sud de l'Indiana. Ils portaient des treillis et arboraient la coupe militaire où les cheveux ne dépassaient pas cinq millimètres de long. Ils venaient à peine de terminer leur entraînement de base et étaient en route pour un autre camp militaire dans l'est du Wyoming. Ils étaient engagés volontaires et aimaient l'armée.

Alors pourquoi avaient-ils rejoint le groupe ?

« Bon sang, je sais pas, dit Ken. Je viens de vous apercevoir en train de marcher et une voix m'a dit d'y aller. Voilà pourquoi je l'ai fait. Ensuite, j'ai regardé derrière moi et j'ai vu Jeff debout à mes côtés qui retirait la poussière de ses vêtements. Le plus drôle, c'est que, la nuit dernière, j'ai rêvé que plusieurs troupes marchaient en un seul régiment et que tous les soldats arrêtaient de marcher au pas. On aurait dit qu'ils se promenaient, sortaient des rangs et faisaient toutes les choses qui sont interdites dans une marche militaire.

En fait, j'ai compris ce qu'ils faisaient : ils se changeaient en civils. Voilà ce qui était en train d'arriver !

Ils n'étaient pas tous des gars de mon âge. En fait, il n'y avait pas que des gars. On y trouvait des hommes et des femmes de tous âges, et ils ne portaient plus d'armes sur eux. Ils étaient, je dirais... comme vous. » Jeff ajouta seulement qu'il avait fait à peu près le même rêve. « Nous sommes considérés comme des déserteurs désormais, dit-il. Est-ce que ce départ précipité va nous causer des ennuis ? » On le rassura à ce sujet.

Personne ne viendrait les chercher ici.

Ken n'avait qu'un seul regret. « J'ai les dents en mauvais état, expliqua-t-il. Toutes les visites dont j'ai besoin chez le dentiste sont

gratuites pour les militaires, et on dit qu'il y a de très bons dentistes à l'armée.» Il fut déconcerté quand tout le monde éclata de rire.

Puis, Jody lui tapota l'épaule et lui dit : « Petit frère, tu es venu nous voir juste à temps. » Toute la journée, Guthrie remarqua qu'il évitait Mark Adlon.

Ce geste ne lui posait pas beaucoup de problèmes et il ne se faisait pas remarquer. Au départ en effet, les efforts qu'il faisait pour se tenir bien à l'écart du tueur en série ne lui avaient pas sauté aux yeux. Comme ils étaient maintenant plus de deux cents, le défilé des marcheurs s'étendait souvent sur plus de cinq cents mètres et on pouvait passer toute une journée sans s'approcher de certains compagnons. Plusieurs fois, pourtant, Guthrie fut conscient de la présence de Mark non loin de lui et s'écarta délibérément.

Il se demandait pourquoi. Il était passé par toute la gamme des émotions imaginables ; il avait été choqué et écœuré par l'horrible histoire de Mark, mais il avait néanmoins été frappé par la force morale qu'il avait fallu au tueur pour la leur raconter. Il savait combien d'efforts avaient été nécessaires à celui-ci pour dresser devant eux la liste entière de ses meurtres et les considérer ainsi sous un autre angle. Puis, lorsque Mark s'était allongé pour

respirer et avait revécu la scène terrifiante de sa naissance, Guthrie l'avait accompagné tout du long. Il avait su tout ce que Mark avait ressenti et, plus encore, il l'avait revécu avec lui.

Quand Sara avait demandé au groupe si Mark devait ou non rester avec eux, Guthrie n'avait pas répondu avec les autres. Mais s'il l'avait fait, il se serait rallié au groupe : il aurait insisté pour que Mark reste. Il était évident pour lui que le destin de Mark était de faire partie de la marche. Jusqu'à présent, personne n'avait intégré le groupe par hasard et personne n'avait fait la route avec eux sans donner plus de force aux autres tout en enrichissant sa propre énergie vitale.

Mark avait sans aucun doute besoin du groupe. Il avait commis des actes affreux, qui avaient eu un effet désastreux sur son esprit. Et même, Guthrie ne demandait pas mieux que de croire qu'ils avaient tous besoin de Mark. Celui-ci avait déjà eu une puissante influence sur le groupe. Et son cas, comme celui de Marne, d'Al ou de la nouvelle incisive de Bud, faisait partie des guérisons spectaculaires qui engendraient de nouveaux miracles chez les autres.

Pourtant, Guthrie était troublé.

Il remarqua que, en réalité, il s'offusquait

de voir Mark se tirer de cette affaire sans en payer le prix. Le fait qu'Ida Marcum pardonne à Hitler, qui s'était suicidé dans son bunker en 1945, était une chose. C'en était une autre de faire grâce à un boucher qui se trouvait bien vivant devant eux, et de l'accueillir à bras ouverts. « Nous te pardonnons ! Désormais, il ne te reste plus qu'à fermer toi-même les yeux sur tes fautes. » Super ! Excuser ne posait aucun problème lorsque le crime se résumait à cracher sur le trottoir, à frauder dans sa déclaration d'impôts, à avorter ou à frapper une femme. Mais ce salaud avait assassiné cent une femmes et avait éprouvé du plaisir à chaque instant de ses meurtres ! Il les tuait pour prendre son pied, elles étaient mortes, et maintenant il fallait lui dire : « Mark, tu es notre frère ! » Le groupe était prêt à tout pour lui, excepté lui jeter des fleurs et lui faire le baisemain. À mesure que l'après-midi avançait, il dut reconnaître trois faits incontournables. Il se prenait pour le juge de Mark. Il désirait qu'il soit puni. Et enfin, il avait peur de lui, peur qu'il ne représente une réelle menace pour les femmes du groupe.

Il pensa à en parler à Sara mais il n'en fit rien car il ne voulait pas entendre ce qu'elle aurait pu lui dire. De toute manière, cela ne changeait rien : son esprit même lui fournissait

les mots qu'elle aurait prononcés.

« Lorsque tu juges une autre personne, tu te juges toi-même. Lorsque tu cherches à punir ton voisin, tu veux en fait te punir toi-même. Ce que tu crains chez les autres, tu le crains en toi-même. » Le soir, dès qu'ils s'arrêtèrent juste au nord de Madison, il alla trouver Georgia et lui demanda si elle voulait bien surveiller sa respiration. Un peu à l'écart, il s'allongea sur le dos et regarda les nuages qui se rassemblaient. Puis, il ferma les yeux et commença à respirer en continu.

Il partit très loin. Il découvrit un garçon qui ne croyait jamais vraiment en l'amour de sa mère. Il rencontra un homme qui désirait ardemment tout contrôler par sa puissance. Son cœur battait à la simple idée d'avoir le cou d'une femme entre ses mains. Il trouva des parties de sa personnalité dont il n'avait pas soupçonné l'existence et découvrit des bribes de peur, de colère et de haine cachées au fond de lui-même. Il vit enfin le tueur qu'il aurait pu devenir, la partie de sa personnalité qui frémissait de plaisir à l'idée du meurtre.

Georgia avait dû sentir la vague d'émotions multiples qui l'occupait même si elle ne savait pas exactement ce qui se passait en lui. De temps à autre, elle lui glissait une idée : « Il n'est pas mauvais d'avoir peur, lui

ditelle plusieurs fois. Il est bon pour toi de savoir qui tu es réellement. » Il entendit cette dernière phrase juste au moment où il en avait besoin.

Quand il eut terminé, il se tourna sur le côté et ouvrit les yeux. « Merci, dit-il.

— Tu es vraiment parti loin, Guthrie.

— Eh bien, je suis revenu maintenant. » Il alla se placer à côté de l'endroit où Mark était assis. Il chercha à l'intérieur de lui-même la peur, le jugement et le désir de punir. Tous ces sentiments étaient présents, mais bien moins forts qu'avant.

Je te pardonne, dit-il, en silence, car tu m'as poussé à regarder dans le miroir.

« Mark est incroyable, dit Lissa à plusieurs de ses compagnons. Il m'a fait le meilleur massage que j'aie jamais eu dans ma vie. – Tu l'as laissé te masser ?

— Je le lui ai demandé, même. Vous savez, j'ai marché avec lui hier avant qu'il ne nous raconte son histoire. Et il n'avait pas du tout l'air d'un tueur à mes yeux. En fait, j'ai fait sa connaissance avant de le connaître vraiment. Si vous voyez ce que je veux dire. Ce matin, je parlais avec Kimberley et je lui ai demandé si elle avait remarqué en lui une particularité qui m'aurait échappé car elle avait failli se faire assassiner. Enfin, je veux

dire, il est allé dans la ferme avec elle et il avait bien l'intention de la tuer, même s'il ne l'a pas fait.

— Il pouvait pas, ajouta Dingo. C'est comme quand on est un grand maître du tai chi, on n'a jamais besoin de se défendre. Mettons que quelqu'un veuille vous attaquer. Il est incapable de faire quoi que ce soit et, des fois, on ne remarque même pas l'agresseur. Mais quand celui-ci est prêt à agir, il oublie ses premières intentions. L'idée de vous faire du mal s'efface de sa mémoire.

— La scène s'est peut-être déroulée comme cela, je n'en sais rien. En tout cas, elle m'a répondu qu'elle n'avait remarqué en lui aucune hostilité à son égard mais qu'il lui avait massé la nuque d'une façon formidable, que ses doigts avaient tout de suite trouvé comment détendre les nerfs coincés. Alors je me suis dit pourquoi pas, affirma-t-elle, en haussant les épaules. Il a d'abord cru que je plaisantais, puis il m'a avoué qu'il ne connaissait rien aux massages et, enfin, qu'il n'en avait jamais pratiqué ni même subi un seul. Ensuite, je crois qu'il a voulu essayer. Il a commencé à travailler la nuque et les épaules, puis il a massé tout le haut du dos. C'était une sensation incroyable ! Je ne ressentais aucune douleur au dos mais ses doigts se sont posés

exactement sur les points douloureux et ils savaient ce qu'ils devaient faire pour les soulager. Mark ne connaissait peut-être rien aux massages mais ses mains, elles, avaient acquis la technique et elles faisaient un bien fou. Savez-vous ce que j'ai ressenti ensuite ? J'ai eu l'impression qu'il tirait l'énergie négative hors de mon corps.

— L'énergie négative ?

— Oui. Je ne sais pas comment exprimer ça autrement.

— Peut-être a-t-il fait exactement ce que tu viens de décrire, dit Martha Detweiller. Il possédait toute la force nécessaire à un tueur. Employée à d'autres fins, elle s'est transformée en une masse incroyable d'énergie purificatrice. Il m'a bien l'air d'avoir un don.

— Eh bien, ça en avait tout l'air.

— Je ferais mieux d'aller lui parler, dit Martha en se levant. S'il peut retirer les particules négatives du corps des autres, il doit absolument apprendre comment les décharger avant qu'elles ne s'accumulent trop en lui. Je pourrais lui indiquer comment frotter ses mains et ses avant-bras quand il a fini de soulager la douleur, comme Jody nous l'a enseigné, et je lui montrerai encore d'autres trucs. Si jamais il était capable de voir la lumière blanche émanant de lui avant et après

avoir soigné un compagnon, la tâche serait plus simple. Il peut aussi décharger l'énergie négative en forçant son esprit à l'éjecter de ses mains et à l'enfouir dans la terre ou bien dans de l'eau courante.

— Pauvre Mark, dit Lissa lorsque Martha fut partie.

Quand on pense qu'il gardait depuis si longtemps ce merveilleux don pour masser la nuque et qu'il a perdu tant d'années à en briser ! » Le lendemain matin, Guthrê se réveilla en sachant qu'il avait encore guéri durant la nuit. Il avait pardonné à Mark un peu plus et il avait commencé à s'excuser lui-même. Il cherchait celui-ci des yeux, sans savoir vraiment ce qu'il voulait lui dire, lorsque Jody l'emmena à l'écart.

« Je voulais te parler une minute, dit-il. À propos de notre itinéraire.

— Nous n'allons toujours pas à Washington.

— Bon sang, tu te souviens encore de cette histoire, mon pote ? Non, ça, je le sais depuis que Sara nous a montré que notre seul but consistait à sauver le monde.

Non, je voulais te voir pour autre chose. Tu sais où tu as prévu d'aller ensuite ?

— Eh bien, je sais où nous nous rendons aujourd'hui, dit-il en sortant sa carte et en

l'ouvrant juste au bon endroit. Nous sommes ici, à quelques kilomètres au nord de Madison. Nous allons prendre la route 34 vers l'est, qui devient la 30 lorsqu'on entre dans le Minnesota, et nous la suivrons jusqu'à Pipestone. Il y a un monument national au nord de la ville. Et cet endroit est magnifique. Les Indiens venaient y chercher de la pierre rouge pour fabriquer les calumets de la paix. Je ne sais pas si nous nous approcherons suffisamment du monument pour le voir, mais nous passerons dans le coin.

— Et ensuite ?

— Oh, je n'en sais rien, Jody. Je n'ai pas encore prévu l'itinéraire au-delà de ce point. Une fois que nous aurons passé la frontière du Minnesota, j'achèterai une carte de l'État et je verrai ce qui me tente.

— J'en ai déjà une, dit Jody. Je l'ai achetée hier.

— Oh ?

— J'ai acheté une carte des États-Unis en entier et une carte de l'État.

— Je vois, répondit Guthrie en respirant profondément. En fait, je n'ai jamais vraiment demandé à jouer le rôle d'éclaireur. Je suis simplement parti marcher et les gens n'ont cessé de se joindre à la fête. Si je ne remplis pas bien ma mission, je suppose que...

— Oh, allez, mon pote. C'est pas ce que je voulais dire.

— Ah bon ?

— Bon Dieu, non !

— Pourtant ça m'en avait tout l'air.

— Eh ben, non ! Voilà la carte des États-Unis. Je sais bien que tu préfères choisir la destination au fur et à mesure qu'on avance, mais si jamais tu devais fixer un itinéraire maintenant, où est-ce que tu déciderais de nous emmener ?

— J'y ai réfléchi, admit Guthrie après un instant de réflexion.

— Je m'en doutais.

— Je n'ai pas pris de décision définitive, mais j'y ai pensé. Les villes de Charlotte et de Charleston n'ont cessé de me venir en tête.

— Où c'est Charlotte, en Caroline du Nord ? Ah oui, c'est là. Et voilà Charleston. Attends une minute, c'est là, Charleston. Il y a deux villes du même nom.

— L'une en Virginie occidentale et l'autre en Caroline du Sud. Je sais. Cela complique encore le problème, n'est-ce pas ? Tu sais, le nom qui ressemble un peu aux deux villes et qui serait à mon avis un bon endroit par où passer ? Charlottesville, dit-il en la localisant sur la carte. Thomas Jefferson vivait là, sa maison est ouverte aux visiteurs. Monticello

pourrait être un endroit à visiter.

— Tu veux voir ça ? Tout ce que tu as à faire, c'est prendre un nickel et le retourner. Mais je suppose que tu désires aller y jeter un vrai coup d'œil.

— Oui, ça pourrait être amusant.

— Et de toute façon, la ville représente un but pour la marche.

— C'est l'essentiel, en effet, dit Guthrie. Le plus important reste de marcher jusqu'à la ville et non pas de la visiter.

— Tu as deviné, ajouta Jody. Disons donc que tu vas aller à peu près en direction de Charlottesville, ce qui, soit dit en passant, reste la même orientation que tu te rendes là, à Charlotte ou bien dans l'un ou l'autre des Charleston.

— C'est juste.

— Alors, regardons quel sera le trajet sur la carte.

Nous sommes ici, dans le Minnesota, bientôt dans le Wisconsin, et tu continueras peut-être dans l'Iowa. En tout cas, tu passeras par l'Illinois puis par l'Indiana.

— Ou je descendrai plutôt directement dans le Kentucky. Nous devrions alors être prêts à monter quelques côtes.

— Et ensuite, à l'est et peut-être au sud. D'accord.

Bon, regardons à nouveau la carte du Minnesota, si tu veux bien ?

— Si ça te fait plaisir.

— Où est Pipestone ? Voilà. Ici, à la sortie de la ville, il y a plusieurs routes qui se croisent. Si tu veux te diriger vers l'est, tu pourrais rester sur la 30 ou venir jusqu'ici et récupérer la route 62. On peut aussi aller vers le nord ou vers le sud par la 75. Et là, on trouve encore la route 23 qui part en oblique vers le nord-est.

Il y a également moyen de prendre cette même route 23 vers le sud, en fait, car elle rejoint la 182 dans l'Iowa.

— Où est-ce que tu veux en venir, Jody ?

— Merde, mon pote, je déteste avoir à dire ce genre de truc. J'aurais aimé trouver un chemin pour retarder le moment, mais je crois que Pipestone représente le meilleur endroit pour nous séparer.

— Mais pourquoi donc, Jody ?

— Ben, je me suis dit que je pourrais peut-être mettre le cap au sud vers Pass Christian.

— Où est-ce ?

— Mississippi. Juste dans le golfe. Attends que je trouve. Voilà, juste sur la côte entre Biloxi et la Nouvelle-Orléans. Dans le golfe du Mexique même.

— Qu'est-ce qui t'attire tant à Pass

Christian ?

— Ben, j'ai une tante qui vit là-bas. Je me suis dit que ce serait bien si j'allais lui dire bonjour.

— Quand est-ce que tu as vu cette tante pour la dernière fois ?

— Je sais pas exactement, dit-il en se grattant la tête.

Il est tout à fait possible que je l'aie jamais vue, mais je crois bien qu'elle est venue nous rendre visite lorsque je suis né. En fait, c'est ma grand-tante. La petite sœur de ma grand-mère.

— Elle est donc certainement rentrée chez elle depuis des années.

— Oui, ou bien elle est morte, ce qui représente aussi une possibilité. Je dois dire que nous n'avons pas eu beaucoup de contacts avec ce côté de la famille.

— Mais tu as pensé à elle et tu aimerais bien aller voir comment elle va.

— Oui, pourquoi pas ? Si elle vit, je pourrais passer une journée avec elle et si elle est morte, je pourrais aller mettre des fleurs sur sa tombe, ou un geste respectueux de ce genre.

— En tout cas, tu partiras vers le sud une fois arrivé à Pipestone.

— Oui, c'est mon idée. Partir plein sud en

passant par le Missouri, l'Arkansas et le Mississippi. Ça pourrait être sympa d'aller jeter un coup d'œil à cette partie-là du pays.

— Pourquoi veux-tu quitter le groupe, Jody ?

— Je le laisserai pas vraiment, mon pote. Je vais en prendre une partie avec moi.

— Oh ?

— Guthrie, on est sacrement trop nombreux maintenant ! Souviens-toi quand on était que quatre et que tu aimais pas l'idée que le groupe grossisse encore. Maintenant, il arrive tant de nouveaux que je peux même plus les compter. Et c'est bien ! Mais la logistique commence à causer de sérieux pépins. On peut pas envoyer deux cents personnes dans un restaurant, ni aller leur faire des courses dans un supermarché sans vider les rayons. Et paradoxalement, tandis que nous enflons à toute vitesse, le groupe grandit trop lentement. Nous ne touchons pas assez de gens. Si on formait deux groupes, on passerait en même temps dans deux endroits différents et nous grossirions deux fois plus vite.

— Et, au bout d'une semaine ou deux, nous nous retrouverions avec le même problème de logistique, commenta Guthrie. Parce que nous aurions alors deux groupes de

deux cents personnes.

— Ce problème se pose seulement si nous ne nous divisons qu'en deux, mon pote. Il y a beaucoup de chemins différents après Pipestone. Martha et moi, on emmènera une partie du groupe au sud sur la route 75.

Toi, tu resteras sur la 30. Dingo et Gary pensaient partir au nord-est par la route 23 et la suivre tout du long jusqu'à Saint Cloud, puis ils traverseront le nord du Wisconsin et la Péninsule supérieure dans le Michigan pour passer la frontière du Canada. Il va y faire sacrement froid d'ici quelques mois, dit-il en secouant la tête, mais la température semble pas être un gros problème pour nous. Voyons voir les autres. Les, Georgia et Sue Anne ont dit qu'ils voulaient continuer un peu vers le sud avec moi puis qu'ils bifurqueraient ensuite vers l'ouest pour atteindre le Nebraska et arriver dans le désert : le Nouveau-Mexique, l'Arizona. Bud et Ellie souhaiteraient traverser le Texas et se rendre au Mexique. Ça signifiera probablement que Richard sera séparé de sa nouvelle petite amie, à moins qu'Amanita choisisse de les accompagner. Et je crois que c'était Douglas et Beverly qui voulaient contourner largement Chicago, puis suivre le bord des Grands Lacs jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Je pense pas qu'ils arriveront à

temps pour voir le feuillage d'automne. Ils marcheront plutôt sur un sol enneigé. Mais, comme Douglas se préparait aux attaques nucléaires avant de venir avec nous, son entraînement lui servira là-bas. Ça va, Guthrie ?

— Je ne sais pas. On dirait que le groupe va se disperser.

— Il va plutôt se diviser en plein de petits groupes.

C'est pas comme si tous les membres décidaient de ramasser leurs affaires et de rentrer chez eux.

— Non, ça, je l'avais bien compris, dit-il avant de pousser un gros soupir. Tu veux que je te dise ? Je me sens menacé.

— Ouais, je vois où tu veux en venir.

— Où est-ce que j'étais lorsque les compagnons repéraient ces itinéraires-là ?

— Il y a pas eu tellement de préparatifs. Le même genre de projets est venu à plusieurs d'entre nous en même temps. Surtout à ceux qui ont déjà marché depuis un bon moment. On dirait que l'idée s'est imposée comme ça. C'est peut-être avant-hier que je me suis demandé comment allait la vieille tante Mae. Je ne pensais pas à cette femme depuis des années et je plaisantais pas quand je t'ai dit que je savais pas si elle était morte ou vivante.

Elle m'est venue à l'esprit, et je l'ai chassée de ma tête, mais elle est revenue. Alors je me suis dit que je ferais mieux d'y aller, dans ce putain de patelin, Pass Christian, pour lui dire bonjour. Pendant ce temps, Dingo pensait au Canada, alors que lui n'a même pas une tante là-bas, et Douglas racontait à Bev que la plupart des racines américaines se trouvent en Nouvelle-Angleterre et lui confiait qu'il désirait vraiment partir vers le nord. Nous avons tous pensé dans le même sens. Tu sais comment ça marche ?

— Apparemment, c'est ce que nous devons faire.

— Ben, j'en ai bien l'impression, Guthrie. Un fort pressentiment. Mais je vais te dire : si toi, tu penses que c'est pas une bonne idée, moi, pour ma part, je laisserai tomber. J'oublierai mon idée au sujet de tante Mae et de Pass Christian et on ira ensemble à Charlotte, Charleston ou bien à la couille gauche de Charlie, ce que tu voudras. Enfin, je veux dire, merde, mon pote, tu es le mec qui m'a sorti de Klamath Falls. Alors tu as qu'à dire un mot et...

— Tu portais un tatouage à ce moment-là.

— Et toi, tu avais une cartouche pleine de Camel et tu savais pas quoi en faire. » Il posa les yeux sur la carte et, maintenant, il semblait

percevoir une toile d'araignée autour de la ville de Pipestone ; des chemins formaient les premières nervures puis se divisaient encore et toujours, au fur et à mesure qu'ils s'étendaient dans l'espace. Une vague multiple d'émotions déferla sur lui et son premier réflexe fut d'y rester étanche comme la peau d'un poisson, mais il avait appris comment mieux se comporter. Il laissa finalement tous ses sentiments l'envahir.

« C'est drôle, dit-il enfin. Je sais que tu as vu juste sur ce point, pour toutes les raisons que tu as énoncées.

Ta solution me semble la bonne. Le groupe augmente trop vite et pas assez vite en même temps, et ce que tu viens de proposer résout ces deux problèmes.

— Apparemment, oui.

— Mais mon ego déteste cette situation. Il ne la supporte pas, bordel ! J'ai toujours dit que nous ne formions qu'un groupe de marcheurs, que nous n'avions pas de chef, mais je ne l'ai jamais vraiment cru. J'ai continué à être le seul à décider où nous irions par la suite, j'ai toujours représenté le chef résolu, depuis le début. Désormais, je deviendrai seulement l'un des guides qui dirige l'un des groupes. Je suppose que j'aimais plus jouer les gros bonnets que je ne le croyais.

— Encore une fois, bienvenue parmi les humains.

— Oui, c'est un peu ça. Mais il n'y pas que l'ego, dit-il en repliant la carte, vous allez tous me manquer.

— On a tous la même sensation. S'il existait un autre moyen efficace...

— Non. Qu'en dit Sara ?

— Qu'elle savait que notre division allait survenir, mais qu'elle ignorait quand.

— Qu'est-ce qu'elle en pense ?

— Comme toi, comme tout le monde.

— Avec qui veut-elle aller ?

— Ça, c'est marrant, dit Jody. J'ai même pas pensé à lui demander. » Il craignait sa réponse. Quand ils se mirent en route vers Madison, Guthrie réussit à se placer à l'avant du groupe et il marcha là pour deux raisons : cela lui laissait croire qu'il était réellement le guide, résolu ou pas, et cette place l'empêchait en même temps de regarder les autres membres du groupe qu'il dirigeait et de se demander qui le quitterait à Pipestone.

Peut-être devait-il simplement rester là. Il pourrait se faufiler à l'endroit où l'on gardait la pierre rouge à l'abri de l'érosion, en réserve pour que les Indiens puissent l'utiliser pour leurs cérémonies. Ensuite, il en casserait un morceau et passerait plusieurs mois à le

sculpter afin d'en faire un culot de pipe. Enfin, il y ajusterait un tuyau en bois et s'enroulerait dans une couverture pour fumer toute la journée. Seulement lors des cérémonies, bien sûr. Pour entrer en contact avec les esprits.

Il resta en tête jusqu'à ce que le groupe ait à nouveau tourné vers l'est sur la route 34. Puis, il s'arrêta sur le bas-côté et laissa passer les autres devant lui. Il cherchait Sara. Elle marchait main dans la main avec son fils Thom. En les observant, Guthrie se demanda si quelqu'un qui ne la connaissait pas pouvait supposer que cette femme était aveugle.

Il se mit à marcher à côté d'elle et prit sa main libre dans la sienne.

« Guthrie, dit-elle en serrant sa main.

— Belle journée.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Je pense que la marche sera facile aujourd'hui.

Pipestone est trop loin pour qu'on fasse le trajet en un jour. Donc, aujourd'hui, nous ne marcherons que jusqu'à la route fédérale ou un peu plus loin, et nous parcourrons le reste demain.

— Cela me paraît bien.

— Ainsi, il nous restera deux nuits tous ensemble, et le jour suivant, nous pourrons prendre des chemins différents à la sortie de

Pipestone.

— Il n'existe qu'un seul chemin.

— Si tu le dis. J'ai parlé avec Jody.

— Il m'en a informée.

— Je ne suis pas contre. Quand j'y pense, il me semble même que l'idée s'est toujours trouvée là, devant moi, et qu'elle attendait que je la saisisse. Néanmoins, cette solution me fend le cœur.

— Bien sûr.

— Elle est tout à fait correcte. Je me rappelle que, loin d'ici, au départ, tu as dit que tu n'étais pas venue jusqu'à nous pour entreprendre une thérapie à quatre têtes. Eh bien, moi, je ne suis pas venu jusqu'ici pour jouer à "suivez le guide". Mais si nous nous divisons en six ou huit groupes, qui se sépareront encore lorsqu'ils commenceront à devenir trop importants, nous finirons bien par couvrir tout le pays.

— Nous représenterons le pays.

— Mais en même temps, je suis malheureux de me séparer du groupe. De Jody surtout. Il va me manquer.

— À moi aussi.

— Et de tous les autres aussi, bien sûr. Dingo et Gary, Doug et Bev, Les et Georgia, Martha et... Oh, tout le monde. Même de ceux dont je n'ai pas pu faire la connaissance

jusqu'à maintenant, de ceux qui nous rejoindront aujourd'hui et demain. J'ai l'impression que toutes les personnes qui vont partir arracheront une partie de mon corps.

— En effet, Guthrie. Ils prendront avec eux ce que tu leur as donné.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Je le sais. Tu essayes de m'expliquer que tu vas te trouver diminué par leur départ, que des morceaux de toi partiront avec eux. Mais ce n'est pas vrai. Personne ne s'en va vraiment, Guthrie. Nous étendons seulement la marche car nous nous divisons pour couvrir plus de territoire.

— Peut-être.

— Si les autres te choisissent toujours comme guide, ils auront ensuite du mal à trouver l'éclaireur qui se trouve en eux. Et nous avons besoin de beaucoup de guides.

— Je suppose, dit-il, pensif. Tous les chefs de groupe auront une tâche difficile, si tu n'es pas à leurs côtés pour leur indiquer la marche à suivre.

— Je ne crois pas. À mon avis, nous pourrons toujours être reliés par l'intermédiaire de nos esprits, quel que soit le nombre de kilomètres qui nous séparent les uns des autres. Je ne pense pas que la distance compte maintenant que nos âmes sont liées.

Nous avons parcouru un long chemin, tu sais.

— Oui, depuis l'Oregon. — Ne fais pas exprès d'être borné ! Tu sais bien que ce n'est pas ce que je veux dire. La nuit dernière, quand Mark a retrouvé au fond de sa mémoire la scène de sa naissance et l'a revécue, tout le groupe avait accès à son esprit par télépathie. Nous ne recevions pas seulement certaines vibrations. Nous étions attachés à lui.

C'est le genre de liens que toute la race humaine doit effectuer pour que le système fonctionne à nouveau normalement. Lorsque nous serons tous frères et que nous nous considérerons comme le cerveau cognitif de la planète, il deviendra tout à fait naturel pour les habitants de la Terre d'agir pour le bien de tous. Nous ne formons qu'un maillon de la chaîne. Nous sommes seulement deux cents et il y a cinq milliards de personnes sur cette planète. Mais le groupe augmente et il n'en faudra pas beaucoup plus pour que le monde commence à réagir. Quelques cailloux suffisent pour déclencher une avalanche, s'ils tombent au bon endroit.

— Tu seras donc toujours disponible ? demanda-t-il après avoir réfléchi à sa théorie. On pourra prendre un téléphone et t'appeler sur le plan astral ?

— Je ne sais pas vraiment comment nous

fonctionnerons ensuite. Je crois que si un guide a besoin d'une solution et que moi, je peux en fournir une, il pourra la recevoir par télépathie. Il va réfléchir un peu et la solution lui viendra à l'esprit.

— Possible.

— Les guides sauront ainsi prendre les décisions qu'implique leur rôle, car ils seront aussi reliés à ton esprit.

— Quelle chance ils ont ! commenta Guthrie. Mais ce ne sera tout de même pas pareil que de pouvoir te parler.

— Toi, tu auras encore l'occasion de me parler directement.

— Je veux dire face à face.

— Moi aussi. Je ne voudrais manquer les collines du Kentucky pour rien au monde. On dit qu'elles sont magnifiques en automne, ajouta-t-elle en souriant. Attends un peu que je te les raconte. »

CHAPITRE 22 Ils arrivèrent à Pipestone le deuxième jour, comme prévu. Les fameuses carrières représentaient un site fédéral protégé, d'une superficie de plus de sept hectares à quelques kilomètres au nord de la ville sur la route 75. Ils marchèrent jusqu'à, trouvèrent un endroit où passer la nuit et se divisèrent en petits groupes pour aller explorer les excavations et observer la formation de la roche.

D'après Guthrie, c'était un lieu saint. Les tribus avaient toujours considéré cette terre comme sacrée et on y avait toujours interdit toute hostilité : quiconque venait exploiter la carrière pouvait travailler en paix. Il se demanda si c'était cette pratique qui avait doté la terre d'une telle puissance ou bien si les Indiens n'avaient eu qu'une réaction appropriée à un pouvoir que possédait déjà la pierre à calumet avec ses saillies de quartzite et ses dépôts de catlinite.

Quoi qu'il en soit, cet endroit lui semblait parfait pour y passer leur dernière nuit ensemble.

Ils avaient fait un bon feu et prirent un vrai repas.

À la fin de celui-ci, Guthrie se leva et se tint devant l'assemblée. Il leur expliqua que c'était la dernière nuit où ils ne formaient qu'un seul groupe. « Nous serons encore ensemble par l'esprit, dit-il, mais nous allons nous séparer afin de couvrir plus de territoire. Certains d'entre nous partiront au nord vers le Canada, d'autres iront au Mexique et peut-être même plus loin vers le sud. » Il appela chacun des nouveaux guides qui les informèrent rapidement de l'itinéraire qu'ils allaient suivre.

« Mais rien n'est encore décidé, ajouta Jody quand il parla à son tour. On peut tracer

un itinéraire, mais il est toujours susceptible de changer. On dirait que le guide choisit la route. Mais les choses ne fonctionnent pas comme ça. En effet, c'est la route qui choisit le guide.

— L'itinéraire n'a souvent pas d'importance, dit Guthrie. C'est marcher qui compte. Si vous continuez, vous irez là où vous porte votre destin. » Quand les guides eurent terminé, Sara annonça qu'ils finiraient la soirée en respirant tous à l'unisson. Auparavant, elle leur avait demandé de s'allonger en rangs bien droits, la tête au nord. Cette fois-ci, elle les disposa différemment. Ils se placèrent comme les rayons d'une roue, en soleil. Ils avaient la tête dirigée vers le feu de camp comme si celle-ci était fixée au moyeu de la roue et leurs pieds à la jante.

« Allez où votre respiration vous porte, leur recommanda-t-elle. Certains d'entre vous savent déjà avec quel groupe ils partiront demain. D'autres n'ont pas encore pris de décision. Soit vous trouverez la réponse ce soir, soit elle sera claire lorsque vous vous réveillerez demain matin. Mais souvenez-vous, quel que soit le choix que vous ferez, ce sera le bon.

C'est, entre autres, ce qui nous pousse à respirer ensemble ce soir. Il existe d'autres

raisons, dont même moi j'ignore la plupart. À chaque fois que nous respirons ainsi, nos esprits entrent en contact et ils créent entre eux des liens qui ne pourront jamais se défaire.

Je ne serai pas avec la plupart d'entre vous la nuit prochaine et pourtant, je vous accompagnerai quelle que soit la distance qui sépare nos corps. Je vous aime et je ne vous quitterai jamais.

Respirons. » Ils firent ensemble l'exercice pendant plus d'une heure. D'habitude, cet exercice leur faisait perdre connaissance quelque temps. Leur souffle s'arrêtait par moments et ils quittaient même leur enveloppe corporelle, ne répondant plus à la personne qui les surveillait et restant insensibles au toucher. Mais cette fois, personne ne s'évanouit et tous conservèrent un rythme de respiration constant. Aucun souffle ne s'arrêta.

Et, quand ils eurent terminé la séance, Guthrie réalisa qu'il n'était absolument pas nécessaire de s'inquiéter au sujet de leur séparation. Ils formaient tous un seul corps, une seule chair, un seul esprit. Ils ne pouvaient pas se quitter, même s'ils le désiraient.

Au matin, les membres du groupe se levèrent, rangèrent leurs affaires et rejoignirent simplement le guide qu'ils avaient choisi de suivre. Personne ne parla, puis ils

relâchèrent toutes leurs émotions. Les personnes qui allaient se quitter se serrèrent longtemps dans leurs bras, mais l'ambiance n'était pas réellement triste.

Guthrie fit ses adieux. Lorsqu'il prit Jody dans ses bras, surgit soudain à sa mémoire une foule de souvenirs des premiers jours qu'ils avaient passés ensemble au mois de juin. Jody qui ne voulait pas croire que Guthrie préférerait marcher, Jody qui rapportait un pack de six Coors, Jody qui semblait incapable de s'en aller sans revenir aussitôt. Guthrie était alors comme Robinson Crusoé avant qu'il ne découvre des empreintes : il ne savait pas combien il était seul. Depuis le jour où Jody avait abandonné la camionnette Datsun et avait commencé à marcher avec lui, Guthrie n'avait plus jamais souffert de la solitude.

Il ressentait de l'amour pour cet homme, ce saint curieux qui avait échangé son tatouage contre le don de soigner la douleur des autres. De la chaleur se dégagea de son cœur comme il le serrait dans ses bras, mais quand ils relâchèrent leur étreinte, il ne souffrit pas de son départ. Dieu seul savait quand il reverrait Jody, mais Dieu savait aussi que les deux hommes ne se quitteraient jamais vraiment.

« Bon, dit Jody en le prenant par les

épaules. Bonne route, mon pote.

— Toi aussi.

— Dis-moi. Qu'est-ce que je fais si je suis perdu ?

— Ne dis rien à personne. » Un par un, les groupes se formèrent et se mirent en route. Guthrie attendit, car il voulait absolument être le dernier à partir. Quand Dingo et Gary les quittèrent, un grand nombre de marcheurs les suivirent vers le Canada. Il compta ceux qui restaient avec lui et arriva à vingt et une personnes. Sara était présente, bien sûr, comme elle le lui avait annoncé. Il y avait aussi Herb et Aggie Curzon, l'un des couples qui étaient venus de Yellowstone dans leur camping-car. Et Mark Adlon, qui avait apparemment encore beaucoup de choses à lui enseigner. Neila aussi, cette enfant misérable qui ne parlait presque pas. Elle était partie de la maison de femmes en compagnie de Kate et Jamie et avait brisé complètement son silence dans les grandes étendues du Montana. Elle se faisait masser par Mark Adlon : une jeune femme victime d'agressions sexuelles plus ou moins violentes dans son enfance et un tueur de femmes en série. Il n'était pas difficile d'imaginer que ces deux-là avaient beaucoup à apprendre l'un de l'autre.

Jerry Arbisson était présent, lui aussi, à

côté d'Amanita et de Jane, sa petite fille. Il y avait aussi deux des enfants mormons américains. Les deux femmes de Gène étaient avec lui mais leurs deux aînés avaient décidé de se lancer sur leur propre chemin. Dix autres personnes se trouvaient là également. Elles venaient d'arriver dans le groupe, et Guthrie ne savait pas très bien qui elles étaient. Il ferait leur connaissance bien assez tôt, pensa-t-il. Il le pouvait désormais car le groupe était à nouveau suffisamment restreint pour que tous ses membres se connaissent.

Mais où pouvait bien être Thom Duskin ?

« Il est parti avec Les et Georgia, dit Sara. Il voulait aller voir le sud-ouest. De plus, Jordan et lui tenaient à rester ensemble, et Jordan a eu une vision nette du désert quand il a respiré hier soir.

— Ça n'a pas dû être facile de le laisser partir. — En effet, mais il le fallait, Guthrie. Thom n'est qu'un enfant, il n'a que treize ans, mais je crois que l'on mûrit plus vite pendant une marche comme la nôtre. Il va bientôt devenir un homme et il ne peut pas le faire si sa maman est toujours auprès de lui, surtout si elle peut percevoir les secrets. De plus, ajouta-t-elle, Les et Georgia auront besoin d'un peu d'aide.

— Tu penses qu'ils feront de mauvais

guides ?

— Je suis persuadée qu'ils seront parfaits, mais je crois qu'ils auront du pain sur la planche et pas seulement après l'arrivée du bébé.

— Le bébé ?

— Il est pour dans huit mois environ, peut-être un peu moins.

— Ils n'en ont jamais parlé.

— Je ne pense pas qu'ils le savent déjà, dit-elle en souriant. J'ai eu le sentiment que ce n'était pas à moi de leur dire.

— Je suppose qu'ils le sauront bien assez tôt. Elle fera une très bonne mère. Et d'après moi, Les sera un bon père aussi. Tu te souviens quand il ne pouvait pas repartir car même sa roue de secours était à plat ? Il semblait alors être une recrue improbable.

— Mais il ne pouvait pas se détacher de nous. Au départ, il voulait juste marcher jusqu'au téléphone le plus proche.

— Et tu te rappelles comment il s'est comporté avec Marne ? Cela ne l'embêtait pas qu'elle marche lentement et il était prêt à la ramener dans ses bras quand elle serait à bout de force. Il s'est révélé être un homme vraiment adorable, dit-il avant de froncer les sourcils.

Comment feront-ils lorsqu'elle arrivera à

terme ? Pourront-ils trouver un hôpital ?

— J'espère bien, dit-elle avec le plus grand sérieux.

Ils pourront lui trouver un hôpital comme ils iront chez le dentiste pour le garçon qui a sauté du camion militaire.

— Tu veux parler de Ken ? Est-ce qu'il est parti avec eux ? Je croyais... Oh, bon. Ils n'auront pas plus besoin d'un hôpital que Ken d'un dentiste. Je pense que si nous sommes capables de soigner les maladies mortelles, nous pouvons gérer une simple naissance, pas vrai ? Et leurs compagnons feront même la queue pour avoir l'honneur de soulager la douleur de son travail. Bon Dieu, tu imagines ce que ce doit être de naître au milieu d'un cercle de gens en train de respirer, qui t'écoutent et créent déjà des liens avec toi ! Sauraistu par hasard ce qu'elle va avoir ?

— Un bébé.

— Ah oui, je pensais plutôt à une loutre ! Je veux dire, auront-ils un garçon ou une fille ?

— Je ne l'ai pas remarqué.

— Me le dirais-tu si tu le savais ?

— Non, dit-elle d'un ton moqueur. Il y a certaines choses, mon cher, que nous ne sommes pas censés apprendre avant l'heure. » Ils retournèrent à Pipestone et prirent la route

30 vers l'est. Le ciel était couvert et la journée plus fraîche que d'habitude. Il marcha d'abord avec Neila, puis avec l'un des enfants mormons américains. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner tous ensemble au Dairy Queen. Il mangea des frites dans un cornet et se mit à penser au bébé de Les et Georgia. « Par hasard, saurais-tu ce qu'ils vont avoir ?

— Un bébé.

— Ah oui ? Je pensais plutôt à une loutre ! » Pourquoi une loutre ? Elle venait d'une phrase que quelqu'un avait dite, mais laquelle et quand ?

Oh oui ! « Alors j'ai entendu toutes ces conneries aux infos sur les femmes qui mouraient à cause des stérilets, qui donnaient naissance à des loutres, ou je ne sais plus ce qui leur arrivait encore. » Kit, le jour où tout a commencé. Kit, à peine sortie de la clinique qui pratiquait les avortements avec son sweat-shirt à l'effigie de l'université d'Oregon et un sourire ironique sur le visage.

Il y avait un téléphone public à l'autre bout du comptoir. La caissière, qui venait de défaire un rouleau de quarters, semblait tout à fait disposée à lui en changer autant qu'il voulait.

Il prit quelques minutes pour étudier la carte, puis il se dirigea vers le téléphone. Il

pouvait toujours appeler les informations, pensa-t-il, ce qui ne l'obligerait absolument pas à l'appeler ensuite.

Mais quand il décrocha l'écouteur, il réalisa que son numéro était remonté à la surface, fourni fort galamment par sa mémoire. Il ne parvenait pas à se souvenir de la dernière fois où il avait appelé Kit, mais le numéro était évident. Du moins, il pensait que c'était son numéro.

Tandis qu'il le composait, il se dit qu'elle ne serait probablement pas chez elle et il le pensait encore lorsqu'elle répondit avant la deuxième sonnerie.

« Kit, c'est Guthrie, dit-il.

— Woody ou Arlo ?

— Je ne sais plus exactement.

— Où est-ce que tu es ? Tu es revenu ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu es parti où comme ça ? Quand est-ce que tu es rentré ?

— Je ne suis pas revenu.

— Où est-ce que tu es, alors ?

— Je me trouve à quelques kilomètres de Pipestone, dans le Minnesota.

— Ça, c'est marrant, dit-elle. J'étais justement en train de penser : "Tiens, je parierais qu'il se trouve à quelques kilomètres de Pipestone, dans le Minnesota." Bon sang, où diable peut bien se trouver Pipestone, dans le

Minnesota.

— Dans le quart sud-est du pays.

— Dans l'État du Minnesota ?

— Exactement.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

— Je mange des frites, répondit-il.

— Elles sont bonnes ?

— Comme les frites de tous les Dairy Queen.

— Un peu trop salées, si je me souviens bien.

— Et un peu trop grasses aussi.

— De plus, quand on regarde dans Le Guide des fast-foods à l'intention des gourmets, on...

— Je continue vers l'est.

— Et comme tu avais quelques minutes entre deux avions, tu as pensé à appeler une vieille copine.

— Sans les avions.

— Comment es-tu arrivé là-bas ? Pas en voiture, tu as vendu la tienne à Harry. Qui en a tiré de gros bénéfices, à ce qu'on dit.

— Je suis content pour lui. J'ai fait le chemin jusqu'ici à pied, Kit.

— J'aurais juré que tu as dit... , dit-elle après un court silence.

— Je ne plaisante pas.

— Tu as marché tout du long depuis

l'Oregon.

— Oui.

— Sans blague. Tu as marché de l'Oregon jusqu'à Soupestone, dans le Minnesota.

— Pipestone.

— "Iceberg, Goldberg, quelle différence ?"
Tu te souviens de cette histoire.

— Bien sûr.

— Une bonne blague.

— Oui. Kit, il y a une raison à mon appel.

— Je me disais bien aussi.

— Oui. Euh, j'ai pensé que tu aimerais peut-être venir dans l'Est.

— À Grincestone ?

— Non, parce que je ne vais pas rester ici. Il y a une ville du nom d'Albert Lea à l'est d'ici, j'y serai dans environ six jours, peut-être sept si nous prenons notre temps.

— Qui ça, "nous" ?

— Nous sommes vingt et un.

— Tous à pied ?

— Oui.

— Et tu as pensé à... » Le standardiste intervint pour demander à Guthrie de prévenir quand il aurait terminé. Kit lui proposa de le rappeler mais il ne voulait pas prolonger la communication.

« Albert Lea est une ville qui compte deux cent mille habitants, selon les indications

portées sur ma carte.

Elle possède un aéroport. Si finalement tu as envie de venir, tu pourras prendre plusieurs avions et atterrir ici.

Il y a sûrement un Holiday Inn dans la ville. Prends-y une chambre et je viendrai te chercher dès que j'arriverai.

— Dans environ six jours.

— Sept, tout au plus. Albert Lea n'est qu'à deux cent cinquante kilomètres de là où nous nous trouvons.

— Oh, ben voyons, un saut de puce. Et ensuite, il se passe quoi ?

— Nous irons marcher un peu.

— À l'est de je-ne-sais-plus-quoi du Kansas ?

— Probablement vers Charlottesville, en Virginie.

— Je l'avais sur le bout de la langue, je le jure. En fait, j'étais assise à côté du téléphone quand il a sonné et je me disais : "Je parie que c'est Guthrie qui veut m'inviter à Staggerlee, dans le Minnesota..." – Albert Lea.

— Ou à Charlottesville, en Virginie. Mais le pire, c'est que tu es sérieux, n'est-ce pas ? Et, à t'entendre, tu as l'air sobre. Voilà le plus drôle.

— Kit ? N'essaye pas de comprendre, d'accord ?

— D'accord.

— Regarde simplement si ça te dit. Si l'excursion te tente, tu le sauras. Dans ce cas, tu t'occuperas des billets d'avion et tu iras à l'Holiday Inn. S'il n'y en a pas dans la ville, on se retrouve devant la poste ou bien laisse-moi un message poste restante qui me précise où tu loges. Si la sortie ne te plaît pas, eh bien, tant pis.

— Qu'est-ce que je dois emmener ?

— Des chaussures confortables. Nous achèterons tout ce dont tu as besoin. Et ne t'inquiète pas pour l'argent.

— Albert Lea, dans le Minnesota. C'est joli, là-bas ?

Bien sûr, tu ne peux pas le savoir puisque tu n'es pas encore arrivé. Guthrie, si j'y vais vraiment et que tu me poses un lapin, je te tuerai. Je te pourchasserai, je te trouverai et je te tuerai !

— J'y serai.

— Je te le dis simplement pour que tu saches ce qui va t'arriver si tu ne viens pas. Comme ça, tu pourras choisir en connaissance de cause. Albert Lea, on dirait le nom d'un vieux garçon bien élevé. Joe Bob, Billie Clyde, Albert Lea. Il faudrait que je sois tombée sur la tête pour aller là-bas.

— Si tu le dis.

— Mais si je me pointe, dit-elle, tu as plutôt intérêt à être là ! » Ils ne firent pas de nouvelles recrues, ce premier jour, quand ils sortirent de Pipestone. Et ce n'était pas une mauvaise chose, pensa Guthrie. Un jour ou deux tout seuls leur permettrait de souder le groupe avant qu'ils n'aient à s'occuper de nouveaux arrivants. Ce soir-là, ils s'assirent autour du feu et parlèrent tous à leur tour, partageant leurs sentiments au sujet de la division du groupe. Chez certains, des douleurs enfouies lors de séparations précédentes remontèrent à la surface, mais aucun n'éprouva de difficultés à les gérer.

Le lendemain, Sara lui dit : « Tu sais, j'ai eu une vision lorsque nous respirions tous ensemble à Pipestone.

J'ai perçu d'autres groupes en marche. Il ne m'est pas facile de distinguer le passé, le présent et l'avenir dans ce genre de visions mais, en tout cas, j'ai vu des gens marcher dans le monde entier. J'ai vu des randonneurs en Russie, partis de la Sibérie vers le sud-ouest du pays.

J'ai vu des gens en Amérique du Sud qui descendaient la cordillère des Andes. Je crois qu'ils en sont déjà partis. Je pense aussi que des marcheurs se sont mis en route en Angleterre, en Norvège et en Suède. Je suis

presque persuadée qu'il y a des personnes qui avancent aussi en Afrique du Sud, Noirs et Blancs ne formant plus qu'un seul groupe. Je les ai vus qui marchaient sur une autoroute sans que personne les ennuie.

— Et tu crois que tout cela a déjà commencé ?

— J'en suis presque sûre. Nous faisons partie d'un mouvement gigantesque, Guthrie. Et je crois que nous atteindrons notre but.

— Que faut-il qu'il arrive ensuite ? Est-ce que tout le monde doit marcher ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je pense que quand un nombre suffisant de personnes marcheront ensemble, tous les cerveaux de la planète atteindront un sens critique assez important pour que le reste du monde acquière une conscience commune simplement, sans avoir à marcher. Il me semble que c'est ce qui est en train de se passer, mais je n'en suis pas sûre. Je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi pourra ressembler le monde, une fois que les habitants de la Terre entière se comporteront comme les marcheurs. Le monde deviendra ce que nous en ferons, à mon avis, et nous le transformerons comme nous avons envie qu'il soit.

— Quoi qu'il advienne ?

— Oui. » Cet après-midi-là, un jeune du

nom de Gregory abandonna son scooter Honda sur le bord de la route pour marcher avec eux. Et le matin suivant, un couple de Noirs qui s'appelaient Alvin et Lily attendait avec ses deux filles à un croisement, un kilomètre à peine de l'endroit où ils avaient passé la nuit.

« C'est dingue, dit Alvin, la dernière fois que j'ai entendu une voix haute et claire comme celle-ci, elle me soufflait le nom d'un cheval. Mais je ne suis pas allé jouer sur celui-ci et voilà sept ans que je le regrette. » Son histoire résumait tout, pensa Guthrie. Le marcheur ne pouvait pas s'attribuer tellement de mérite car, une fois que l'on pose les pieds sur le bon chemin, il n'est pas très difficile de suivre le tracé. De même, on ne pouvait se vanter d'avoir eu une bonne idée car une force extérieure l'avait toujours soufflée.

En réalité, l'homme n'avait qu'un seul mérite, celui d'avoir écouté la voix dans sa tête quand il l'entendait.

Ce moment était en effet le seul où il avait le choix. Il pouvait décider de suivre le guide ou pas. Il pouvait miser sur un cheval ou bien passer les sept années suivantes à le regretter.

Il n'avait représenté qu'un moyen de délivrer le message à Kit, maintenant la balle se trouvait dans le camp de son amie. Elle pouvait venir à Albert Lea. Ou pas.

En tout cas, Guthrie savait ce qu'il devait faire :

avancer, un pas à la fois. Et surtout, ne pas oublier de mettre un pied devant l'autre.

DU MÊME AUTEUR Aux Éditions Gallimard LE VOLEUR QUI AIMAIT MONDRIAN, Série Noire n° 2403 UNE DANSE AUX ABATTOIRS, Série Noire n° 2310 UN TICKET POUR LA MORGUE, Série Noire n° 2289 HUIT MILLIONS DE FAÇONS DE MOURIR, Série Noire n° 1992 LE MONTE-EN-L'AIR DANS LE PLACARD, Super Noire n° 130 Aux Éditions du Seuil L'AMOUR DU MÉTIER, 2000 LE BOGART DE LA CAMBRIOLE, 1999 LA SPINOZA CONNECTION, 1999 ILS Y PASSERONT TOUS, 1999 AU CŒUR DE LA MORT, 1998 MÊME LES SCÉLÉRATS..., 1998 LE BLUES DU LIBRAIRE, 1998 TUONS ET CRÉONS, C'EST L'HEURE, 1997 TOUS LES HOMMES MORTS, 1997 LE DIABLE T'ATTEND, 1996 LA BALADE ENTRE LES TOMBES, 1995 Composition Nord Compo.

Reproduit et achevé d'imprimer sur Roto-Page par l'Imprimerie Floch à Mayenne le 31 mai 2000.

Dépôt légal : juin 2000.

Numéro d'imprimeur : 48908.

ISBN 2-07-049773-9 / Imprimé en France.